

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

Fondée Par Karl Piehl

publiée

avec la collaboration de MM. BASSET, DE BISSING, DARESSY, ERMAN,
IACOBY, LEGRAIN, LIEBLEIN, LORET, MORET, NAVILLE, SPIEGELBERG

par

ERNST ANDERSSON

Professeur Agrégé d'Égyptologie à l'Université d'Upsala
Directeur de la Revue

GEORGE FOUCART

Professeur-Adjoint à l'Université d'Aix-Marseille
Chargé du Cours d'Histoire et Religions de l'Ancien Orient
Secrétaire de la Rédaction

Vol. XII

Publication subventionnée par l'État



Akademiska Bokhandeln
(C. J. LUNDSTRÖM)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden
LONDON

Paul Geuthner
68, Rue Mazarine, PARIS

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Avertissement	I

A. Articles de fond:

ANDERSSON, E., Eugène Lefébure †. Notice biographique (avec portrait)	I
ANDERSSON, E., Petites Etudes sur le Papyrus N° 3055 du Musée de Berlin	14
ANDERSSON, E., Astorre Pellegrini †	152
ANDERSSON, E., Mémoire sur les »Urkunden des ägyptischen Altertums». III, IV	157, 210
ANDERSSON, E., Le »Sphinx» Médaillé (Diplôme et médaille)	207
DÉVAUD, E., Varia. (Deuxième article: VII. Sur la substitution d'un  secondaire à un  primaire. VIII. Sur la valeur de  . IX. A propos de   . XI. Sur la forme  s _{dm} -k ₃ -f. XII.   . XIII. Sur deux verbes coptes. XIV. Le verbe <i>Nithh</i> . XV. La permutation de  avec 	107
LIEBLEIN, J., Le nom royal de la date du Papyrus Ebers	155
LIEBLEIN, J., Les inscriptions trouvées dans les carrières de Hatnub . .	227
MADSEN, H., Une maxime de Ptah-hotpou sur les femmes	239
MADSEN, H., L'autobiographie d'un sculpteur égyptien	242

B. Comptes rendus critiques:

H. JUNKER, Grammatik der Denderatexte. Bearbeitet. [ÉDOUARD NAVILLE]	59
K. SETHE, Die altaegyptischen Pyramidentexte. Neu herausgegeben und erläutert. <i>Erste Lieferung</i> . [ÉDOUARD NAVILLE]	188
GEORGES LEGRAIN, Répertoire généalogique et onomastique du Musée du Caire. Monuments de la XVII ^e et de la XVIII ^e dynastie. [J. LIEBLEIN avec une note additionnelle par ERNST ANDERSSON] . .	231
VALDEMAR SCHMIDT, Ny Carlsberg Glyptotek. Den Ægyptiske Samling. Ny Udgave. [ERNST ANDERSSON]	233
E. A. WALLIS BUDGE, A Guide to the Egyptian Collections in the British Museum. [ERNST ANDERSSON]	235
O. A. TOFFTEEN, Ancient Chronology. Part I. [J. LIEBLEIN]	249

C. Comptes rendus analytiques:

J. CAPART, Une Rue de Tombeaux à Saqqara. [FR. W. VON BISSING]	27
FR. W. VON BISSING, Denkmäler Ägyptischer Sculptur. <i>Lieferung</i> IV. [GEORGE FOUCART, Sur les monuments de la sculpture égyptienne]	31
EDOUARD NAVILLE, The Xlth Dynasty Temple at Deir El-Bahari. Part I. With Chapters by H. R. HALL and E. R. AYRTON. Twenty-Eight Memoir of <i>The Egypt Exploration Fund</i> [ERNST ANDERSSON]	72
GEORGES BÉNÉDITE, Catalogue Général des Antiquités Égyptiennes du Musée du Caire. N° 44001—44102. <i>Miroirs</i> . [ERNST ANDERSSON]	81
O. VON LEMM, Kleine Koptische Studien. XLVI—L. [ERNST ANDERSSON]	89
O. VON LEMM, Sahidische Bibelfragmente. III. [ERNST ANDERSSON]	98
O. VON LEMM, Koptische Miscellen. I—XV.—XVI—XXV. <i>Deux brochures</i> . [ERNST ANDERSSON]	99
A. T. OLMSTEAD, Western Asia in the days of Sargon of Assyria, 722—705 B. C., a Study in Oriental History. [GASTON MASPERO]	125
JULES BAILLET, Les tapisseries d'Antinoë au Musée d'Orléans. [ERNST ANDERSSON]	127
O. VON LEMM, Koptische Miscellen. XXVI—XXXII.—XXXIII—XL.—XLI—XLVI. <i>Trois brochures</i> . [ERNST ANDERSSON]	131
W. SPIEGELBERG, Papyrus Libbey. An Egyptian Marriage Contract. A Monograph. <i>Publication of the Toledo Museum of Art</i> . [ERNST ANDERSSON]	139
THEODORE M. DAVIS' Excavations. Bibân El Molûk. The Funeral Papyrus of Iouiya. With an Introduction by EDOUARD NAVILLE. [ERNST ANDERSSON]	141
GASTON MASPERO, Notice Biographique du Vicomte Emmanuel De Rougé. [ERNST ANDERSSON]	145
O. VON LEMM, Kleine Koptische Studien. LI—LV. [ERNST ANDERSSON]	252
O. VON LEMM, Koptische Miscellen. XLVII—L.—LI—LXI. <i>Deux brochures</i> . [ERNST ANDERSSON]	258
A. MORET, Au temps des Pharaons. [ERNST ANDERSSON]	263
Collection des Guides JOANNE. Le Caire et ses environs. [ERNST ANDERSSON]	264
EDOUARD NAVILLE, L'art Égyptien. [ERNST ANDERSSON]	265

D. Divers:

ANDERSSON, E., <i>Notices</i> . § 2. Le Buste de KARL PIEHL au Musée Égyptien du Caire. — § 3. A propos du Dieu de l'Oasis de Jupiter Ammon. — § 4. Extrait d'une lettre d'Eugène Lefébure à Karl Piehl. — § 5. Encore un mot sur l'adverbe copte <i>sc</i>	47, 48, 105, 269
Deuxième Congrès International d'Archéologie sous la présidence de S. A. LE KHÉDIVE D'ÉGYPTE. Caire 1909. (Circulaire du Comité d'organisation N° 3.)	50
Bibliographie	206

Avertissement.

L'intention de la rédaction n'est pas de rédiger un manifeste, ni même un programme. On voudrait seulement définir, en termes exacts si possible, quel rôle le SPHINX pense avoir en égyptologie et, partant, quelles modifications de détails peuvent le rendre mieux apte à tenir ce rôle.

Depuis sa fondation, depuis onze ans, le SPHINX a été avant tout une revue *critique*. Il est nécessaire qu'il garde ce caractère qui est sa raison d'être; et il est nécessaire aussi qu'il existe en égyptologie un périodique rédigé en cet esprit.

De revue «critique», en effet, il n'y a point d'autre dans le domaine égyptologique. Nos différentes revues techniques sont conçues d'après une autre donnée, et répondent à des buts différents. Le *Recueil de Travaux* français est assez défini par son titre même, ainsi que les *Annales* du Service des Antiquités de l'Égypte. La *Zeitschrift* allemande est la réplique du périodique français, et les *Proceedings* anglais, tout en étant devisés sur un plan un peu différent, se rattachent au même groupe. Consacrées à la publication de courtes monographies, isolées ou en série, ou à la mise au point de petits détails techniques (valeur d'un mot, d'un signe, rectification d'une date d'histoire, etc.) ces revues ne font que par très rare exception du compte rendu analytique ou critique. On ne saurait qualifier tels, par exemple, les brefs répertoires insérés quelquefois, en fin de numéro, par la *Zeitschrift*. L'*Orientalistische Literatur Zeitung* est, par définition, consacrée à tout ce qui a trait à l'Orient, et l'Égypte ancienne n'y tient qu'une place nécessairement trop mesurée.

Les *Rapports Annuels* de GRIFFITH pour l'*Egypt Exploration Fund* ne peuvent non plus être tenus pour constituer la revue critique des travaux égyptologiques. Ils auraient d'abord, en pareil cas, l'inconvénient de ne la donner qu'une fois par an, et de reporter parfois à douze ou quinze mois le compte rendu d'une publication. Mais ce que se propose leur auteur est d'ailleurs tout autre : c'est le bilan annuel du gain de l'égyptologie, où les progrès de la science sont présentés par groupes, par classes rationnelles, et où les résultats sont énumérés dans l'ordre absolu, qu'ils proviennent d'un gros volume ou d'un article de quelque lignes. Ces énumérations ne ressemblent donc en rien à des appréciations ou à des discussions de caractère critique.

Cette critique, tellement nécessaire cependant, il faudrait donc, si le SPHINX n'existait pas, que les égyptologues aillent la chercher dans les revues générales qui ne leur sont pas destinées à eux spécialement.

On les y trouve bien, en effet, et nous n'en voulons pour exemple, à s'en tenir aux périodiques français, que la longue série des ouvrages égyptologiques, qui ont été analysés, discutés ou commentés dans la *Revue Critique*, la *Revue Archéologique*, la *Revue de l'Histoire des Religions*, le *Journal des Savants* etc. On peut même dire que pas un ouvrage de quelque importance n'a paru depuis trente ans sur l'Égypte qui n'ait été analysé, au moins sommairement, dans la première de ces revues. Et il est nécessaire qu'il continue à en être ainsi, afin que le monde savant soit tenu au courant des progrès de notre spécialité. On ne peut lui demander de suivre au jour le jour nos publications ou nos revues techniques, et sans ces analyses si utiles, nous resterions trop à part, entre égyptologues. Mais, d'autre part, il serait déplorable que ces mêmes égyptologues n'aient à leur disposition que les revues générales dont il vient d'être parlé. La place y est nécessairement restreinte pour l'égyptologie ; les discussions ou les analyses un peu longues n'y peuvent guère y être admises. Enfin, on ne saurait exiger que chacun de nous

surveille, à longueur d'année, une vingtaine ou une trentaine de revues, pour y recueillir les articles critiques qui ont trait à l'Égypte. Même aujourd'hui où le SPHINX est là, on peut voir, trop fréquemment, des articles ou des bulletins bibliographiques d'égyptologie ignorés de la majorité des égyptologues. Le mieux informé d'entre eux — et nous avons nommé M^r GRIFFITH — a souvent lui-même laissé échapper bien des articles de ce genre dans l'inventaire annuel, qu'il veut cependant aussi complet que possible. On ne pouvait, en effet, vouloir de lui, — ni de personne —, qu'il pût dépouiller, sans omission, tous les périodiques ayant trait à l'histoire de l'art, de l'archéologie, des religions ou à l'Histoire sans épithète ; — encore moins qu'il pût connaître tous ceux qui, comme le *Musée*, ou l'*Ami des Monuments*, font, de loin en loin, l'analyse d'une publication égyptologique.

La nécessité paraît donc s'imposer, évidente, d'une revue critique consacrée exclusivement aux gens du métier ; et si le SPHINX n'avait pas été fondé, grâce à la clairvoyante énergie de KARL PIEHL, il y aurait urgence à la créer. Les services qu'il a rendus en ces dix dernières années, ont été hautement appréciés. Car aucune spécialité ne saurait se passer aujourd'hui d'un organe exclusivement consacré à examiner les travaux qui sont de son domaine exclusif.

Il a été précisément question, à ce propos, d'élargir la compétence du SPHINX. Quelques personnes nous ont suggéré qu'il pourrait, sans cesser de donner à l'Égypte la première place, examiner aussi ce qui a trait aux civilisations anciennes de l'Orient classique, ou tout au moins à la Chaldée et à l'Assyrie.

Plusieurs raisons nous décident très fermement à ne pas étendre le domaine scientifique du SPHINX, et à ne pas modifier ce que s'était proposé, à ce point de vue, son regretté fondateur. Beaucoup de ces raisons, très sérieuses, très mûrement débattues, seraient trop longues à exposer ici même. Une seule suffira : le domaine de l'égyptologie est devenu immense en ces dix dernières années. Découvertes, publications, inventaires de textes ou

de monuments, ont quintuplé la production annuelle d'autrefois; le répertoire des faits, lui, a décuplé, en même temps que, de tous côtés, les rapports entre l'Égypte et le reste du monde classique s'affirmaient plus évidents, et suscitaient plus de problèmes connexes. Le moment serait mal choisi pour cesser de se spécialiser, et si le SPHINX s'était trouvé s'occuper jusqu'ici de questions étrangères à la seule Égypte, nous aurions justement pensé que le moment était venu de s'en tenir exclusivement à elle. S'il est permis d'escompter l'avenir, il semble qu'un jour approche — et assez rapidement — où il se passera, pour l'Égypte ancienne, ce qui a eu lieu pour l'étude des civilisations du vieux monde classique: il y faudra des revues exclusivement adonnées à l'étude d'une des spécialités: archéologie, épigraphie, histoire, institutions, etc. Nous n'en sommes pas encore là, et une seule revue peut encore «embrasser le domaine entier de l'égyptologie», aussi que le mit KARL PIEHL en exergue de la Revue qu'il fonda. Mais c'est tout juste, et il serait peu rationnel, quand on a de la peine à étreindre un aussi gros fardeau, d'en accepter un plus volumineux encore.

Précisément parce qu'elle devait rester, par définition, ce qu'elle était en l'esprit de son fondateur — *une revue critique vouée exclusivement à l'égyptologie* — le SPHINX devait se modifier quelque peu. Pour continuer à répondre au but qu'elle s'est proposée depuis son apparition, notre revue devait tenir compte des changements que réclame le temps. L'égyptologie, plus qu'une autre branche du domaine scientifique, a singulièrement progressé depuis dix ans, et ses besoins ne sont plus ceux d'alors. Apporter quelques changements au SPHINX était donc, en fait, le mettre mieux à même de continuer à être ce qu'il a toujours été.

Et tout d'abord, il a paru nécessaire d'accentuer la rapidité matérielle de parution des analyses et compte-rendus. Les publications sont devenues beaucoup plus fréquentes. Il n'est plus guère admissible qu'un temps aussi long s'écoule entre le

moment où apparaît un ouvrage et celui où il en est parlé par la critique. Tout au moins en ce qui regarde le compte rendu analytique qui, en notre esprit, ne doit point comporter de discussion de fonds. Il serait désirable que l'on pût dire l'indispensable d'un nouvel ouvrage sitôt qu'il est édité, et des sortes d'*Ephémérides* bi-mensuelles seraient, à cet égard, le type le plus recommandable. Il ne peut en être encore question pour l'instant; d'abord parce qu'une Revue comme le SPHINX se compose d'autres éléments de rédaction; ensuite parce que la production scientifique, dans la spécialité égyptologique, ne se manifeste pas d'une manière assez continue, pendant toute l'année, pour alimenter régulièrement un bulletin critique paraissant deux fois par mois. On a donc cherché ici un compromis pratique entre les exigences de la parution rapide, d'une part, et de l'autre, les obstacles qui viennent d'être signalés. Il a semblé qu'il y aurait déjà un progrès sensible: 1^o) à supprimer — hors les cas de force majeure — l'usage des fascicules doubles comptant pour deux livraisons; 2^o) à porter le nombre des livraisons annuelles à six au lieu de quatre. La réforme est modeste, et on cherchera ultérieurement, si possible, à faire mieux en ce sens. Telle quelle, cette modification constitue une première amélioration pratique.

Une seconde a paru s'imposer également à la rédaction du SPHINX: donner à la critique qu'il exerce une classification plus rationnelle, en distinguant mieux — ou autrement — les différentes sortes d'articles qui sont consacrés à l'examen des nouvelles publications.

Avant tout, séparer plus nettement les articles de critique de ce qui constitue l'article de fonds (qu'il s'agisse, sous cette rubrique, d'exposés théoriques ou de discussions scientifiques plus ou moins longs, ou de «mélanges», ou enfin de séries de courtes remarques). L'essentiel, en une revue de ce genre, était, pour commencer, de répartir en deux groupes bien distincts d'écrits ceux où les rédacteurs exposent leurs idées sur un sujet qui leur appartient, et ceux où ils doivent surtout examiner les œuvres ou

les idées des autres, — quand bien même ils auraient, à ce propos, à énoncer pour leur compte des thèses ou des idées personnelles.

Parlons d'abord du second groupe.

La classification que nous soumettons à l'approbation des lecteurs du SPHINX n'est nullement présentée comme une doctrine sur la matière, encore moins comme un progrès décisif. Aucune des classifications adoptées jusqu'ici ne peut être jamais entièrement satisfaisante. Une critique bibliographique se trouve dans le même cas qu'un catalogue ou un répertoire de fiches. Pas un des systèmes employés dans les revues n'est parfait, et on n'entrevoit pas qu'il puisse en être autrement. Celui qui a paru le plus pratique à la rédaction du SPHINX ne saurait échapper à la loi commune. On a simplement adopté, jusqu'à nouvel ordre, celui qui semblait le plus pratique, et où l'intitulé répondait le mieux, en apparence, au contenu véritable du texte.

C'est ainsi que la division en «notices bibliographiques» et «analyses et compte-rendus» de certaines Revues a été jugée artificielle. Elle classe trop les articles de critique d'après leur seule longueur matérielle.

Tout bien pesé, il a semblé qu'il y avait trois façons de rendre compte d'une publication. En l'une, on se borne à en décrire la physionomie, sans entamer de discussions; une seconde examine de plus près les résultats obtenus, ou le plus ou moins bien fondé soit des vues soit des conclusions de l'auteur; une troisième, plus rare et réservée en principe aux ouvrages d'une portée scientifique considérable, (notamment en matière de publication de textes), entre dans la discussion technique et approfondie des documents, au besoin ligne par ligne. Les termes de «compte-rendu analytique» et de «compte-rendu critique», définissent assez bien les deux premières espèces; la terminologie exacte de la troisième serait à fixer.

Il y aurait quelque ingénuité à prétendre avoir découvert ces divisions naturelles de la critique. Il est seulement permis de remarquer qu'en fait on en tient bien souvent assez peu de

compte, et que les choses gagneraient en clarté — comme en probité scientifique — si l'on séparait plus nettement les genres. Il doit y avoir évidemment quelque difficulté à le faire, puisqu'on le fait si peu, et le SPHINX n'espère pas y réussir complètement. On voudrait qu'il lui soit tenu gré de l'avoir au moins tenté.

Les compte-rendus analytiques qui seront demandés à ceux qui veulent bien collaborer au SPHINX seront donc consacrés, aussi exclusivement que possible, à l'*analyse*. Ceci ne doit pas être entendu, comme certains ont paru le croire, d'une sorte de «délayage» méthodique de la table des matières de l'ouvrage examiné. Le procédé peut être commode, et surtout rapide. Il n'est, de vrai, qu'une annonce de librairie mise en alinéas. Analyser est bien plutôt, tout en décrivant la texture matérielle de l'ouvrage, signaler les points les plus remarquables, souligner l'intérêt de tel ou tel texte ou monument. C'est résumer, soit par énumération pure et simple, soit en groupant par catégories, le gain apporté à la science par la nouvelle publication. C'est noter, au besoin, la valeur de l'exécution technique des reproductions. C'est enfin dégager substantiellement, *et d'après l'auteur*, la philosophie de son ouvrage, s'il y en a une; ou, tout au moins, c'est faire bien comprendre au lecteur ce que l'auteur a voulu, et en quoi le but qu'il se proposait est utile.

Ce qu'il faut très fermement désirer exclure de ce genre de compte-rendus, ce sont les appréciations personnelles ayant l'apparence d'une polémique, d'une réfutation. La longueur nécessairement restreinte de ce genre d'articles ne permet pas l'exposé détaillé des raisons. Exécuter sommairement un ouvrage ou un chapitre en quelques lignes, n'est pas équitable, puisque le lecteur ne peut avoir sous les yeux les pièces indispensables pour juger le procès. C'est ne laisser s'expliquer qu'une des parties.

Il n'est pas non plus désirable de voir employer un système plus ingénieux, qui consiste à décrire en une demi-page l'économie d'un ouvrage nouveau, puis à y relever, un peu au hasard, une erreur ou une omission de détail; et à dissenter là dessus

plus d'une page. Le moyen est sans doute excellent pour le critique de faire valoir, à propos — au plutôt aux dépens — d'un ouvrage, l'acuité de son jugement ou l'étendue de ses connaissances. Les rédacteurs du SPHINX ne se proposent pas de donner aux «revuistes» une leçon qui serait la plus déplacée du monde. Ils désirent seulement, et sincèrement, attirer l'attention sur des inconvénients dont chacun de nous est exposé à souffrir plus ou moins quand il est parlé, par la suite, de ses propres publications. Et on serait heureux que ces défauts se retrouvent de moins en moins dans les compte-rendus *analytiques* qu'on pourra lire dans le SPHINX.

Ceci nous amène à parler des compte-rendus *critiques*. Ce qui vient d'être dit montre assez que les critiques ou les jugements sommaires en vingt lignes n'y trouveront pas de place. Ou la «revue» d'un ouvrage sera analytique, ou, si elle veut être critique, elle le sera avec l'exposé complet et *bonâ fide* des arguments pour et contre — qu'il s'agisse d'une erreur de fait ou d'une thèse qui semble inacceptable à l'auteur du compte-rendu.

La question des articles critiques est la plus délicate que nous ayons à traiter en cet «Avertissement», et notre désir serait qu'il n'y eût sur ce point ni obscurité ni équivoque. Des explications, aussi brèves que possibles, mais suffisantes pour se faire bien comprendre, étaient ici très nécessaires. Car si des modifications s'imposaient, là aussi, à la rédaction du SPHINX, il s'agit de bien s'entendre sur leur sens et leur portée.

Le SPHINX ne représente pas une école, mais une tradition. Son indépendance est sa raison d'être intime. Ni ses rédacteurs — ni personne, croyons-nous — ne le comprendraient autrement.

Il est bon, et il est indispensable qu'il y ait en égyptologie, un recueil qui n'appartienne en propre à aucune doctrine, et où chacun puisse, le cas échéant, défendre ses théories, répondre aux critiques et, au besoin, formuler les siennes. Nous sommes assurément les premiers à penser qu'en toute revue touchant à l'égyptologie, on accueillerait les observations ou la défense de

celui qui croirait être dans le cas de s'y voir obligé. L'expérience dit toutefois qu'en pratique, il a pu souvent être délicat, sinon impossible à bien des Revues, d'accueillir un article qui critiquait ou qui réfutait, les assertions chères à ceux auxquels appartenait la direction morale ou scientifique d'une école dont telle Revue donnée était l'organe. Or c'est l'intérêt même de la science, estimons-nous, qu'il y ait quelque part une feuille où l'on sait que chacun pourra, le cas échéant, faire entendre sa voix. Chacun y gagnera en indépendance et en dignité.

Et le fait même que les articles critiques du SPHINX sont ouverts à tous doit, d'ores et déjà, fixer sur les intentions de la rédaction, en ce qui regarde l'esprit dans lequel ces articles seront conçus. La forme de la discussion doit être changée. On écartera ce qui a l'apparence de polémique personnelle. Les rédacteurs entendent seulement séparer la question de forme de celle de fond.

Le sujet pouvait nous sembler délicat à traiter ici même. A le mieux considérer, il nous a paru qu'il était en fait très aisé, et qu'en l'examinant, sans autre souci que celui de la vérité, il était bien facile de donner toute notre pensée, sans réticences comme sans détours.

Il n'y a rien qui ressemble, en ce qui va suivre, à un désaveu de ce qui s'est fait jusqu'ici au SPHINX. Le désaveu ne serait pas seulement déplacé, et peu courageux. Il serait aussi l'expression du contraire de la pensée des rédacteurs; et d'ailleurs le profondément honnête homme, le loyal savant que fut le fondateur de cette Revue serait le premier à se rendre à nos raisons.

Il y a onze ans, le temps n'était pas encore très loin où les égyptologues, peu nombreux, se connaissaient tous plus ou moins personnellement, s'écrivaient entre eux de fréquentes lettres, bref formaient une petite troupe à part dans l'armée scientifique. Il était naturel que chacun eût son franc parler, en des débats que le reste des savants ignorait généralement. Que les représentants de cette vieille école égyptologique fussent invinciblement amenés

à écrire leurs articles comme ils écrivaient leurs lettres, pour un petit cercle, c'est ce qui se comprend trop clairement. Ils n'y mêlaient, en aucun cas, ni question d'amour propre, ni, moins encore, aucun sentiment d'intérêt de parti. On n'en saurait toujours dire autant des réponses que reçurent, à leur heure, quelques unes des critiques parues dans le SPHINX. Car on oublie trop que si la critique y fut véhémente, la riposte se haussa au ton équivalent. On oublie trop aussi, semble-t-il, que le SPHINX, malgré qu'on en ait dit, a été loin d'être la seule revue des polémistes. Tous les égyptologues nous comprendront à mi-mot, quand nous leur rappellerons qu'il y a moins de deux ans, et en Allemagne même, on a vu deux d'entre nous sacrifier à une discussion par trop personnelle.

Ramenée à ses proportions véritables, la chose était facile à corriger, *sans impliquer quoi que ce fût qui pût constituer un changement aux traditions essentielles du SPHINX. L'esprit de sa fondation restera celui de sa rédaction actuelle.* Chacun continuera à y dire tout ce qu'il pense, *mais sa pensée sera dite autrement.*

Un dernier mot sur cette question: il va de soi que si le SPHINX considère comme sa raison d'être le droit à examiner, à juger toute publication égyptologique, et à donner là dessus son sentiment, ce droit implique, logiquement, celui de réponse. Il faut regretter qu'on le comprenne assez mal jusqu'ici; et, quand-il n'aurait que ce seul mérite, on voudra peut-être savoir gré au SPHINX d'avoir l'intention de donner très franchement, très complètement à tous ce droit de réponse. Il est donc entendu que cette revue est ouverte à ceux qui voudront critiquer les critiques. Il est clair aussi que les rédacteurs n'ont aucunement l'intention de fermer le SPHINX à la critique de leurs propres ouvrages ou articles. Le SPHINX n'a été, à aucun moment de son existence, un de ces recueils fermés qui servent aux sociétés d'admiration mutuelle, la plaie de la science.

Il nous reste à dire l'indispensable de ces comptes rendus exceptionnellement détaillés qui ont été classés, sans rubrique encore bien trouvée, comme constituant une troisième catégorie.

Ces sortes d'examens critiques très approfondis ont paru une des caractéristiques du rôle du SPHINX en égyptologie. De grandes publications, destinées à être des sortes d'assises monumentales de la science future, ne sauraient être l'objet d'articles ordinaires. Un répertoire de la sculpture, une grande muséographie, un dictionnaire, une édition critique d'énormes amas de textes, comme ceux des Pyramides, ou comme une nouvelle compilation du Livre des Morts, échappent à la règle ordinaire, de par leur importance même. On doit en contrôler l'économie et la probité, et on ne peut le faire qu'en les analysant dans le détail minutieux d'une discussion technique, portant au besoin sur une syllabe. Or ceci, aucune revue, en l'état actuel, ne peut le faire sinon le SPHINX. Les revues générales sont bien entendu, hors de cause. Quant à celles qui sont consacrées à l'égyptologie, elles s'ouvrent déjà rarement, comme on l'a dit, aux comptes rendus ordinaires. Encore moins se prêteraient-elles à des analyses de ce genre qui exigent, pour être traitées convenablement, des séries de six ou huit articles de plusieurs pages, pour le moins.

Nous en arrivons enfin aux articles «de fonds».

Ces articles, la rédaction n'a pas à indiquer de préférence pour telle ou telle catégorie. Si la critique embrasse le domaine total de la science égyptologique, on ne voit pas pourquoi, dans le groupe des articles «de fonds», le SPHINX se spécialiserait plutôt dans tel au tel ordre de recherches. On désire cependant noter ici deux catégories qui semblent particulièrement convenir à un périodique de ce type, parce qu'il est utile, à des points de vue très différents, que ces catégories trouvent accueil quelque part, et parce qu'elles trouvent difficilement place dans les autres revues égyptologiques.

Dans la première, nous rangeons ce que l'on pourrait qualifier, à peu près exactement, de «mémoires». Nous entendons par là des travaux d'une certaine étendue, et d'une certaine ampleur scientifique, tendant à la démonstration d'une théorie d'une portée déjà générale, sur un sujet d'histoire, de religion,

d'archéologie, etc. Beaucoup de sujets de ce genre sont à la fois trop copieux pour pouvoir être contenus dans un seul article, et pas assez pour fournir la matière d'un volume. La seule ressource qui reste à l'auteur est de trouver une Revue qui publie le travail en une série d'articles. Or l'expérience tend à établir que les revues consacrées, en tout ou partie, à l'égyptologie accueillent assez difficilement ces travaux. Hors le cas où la démonstration s'appuie sur une série de monuments, décrits ou reproduits successivement, la collection de ces périodiques montre qu'on y a très rarement inséré des thèses proprement dites, comportant des aperçus et des théories de longue démonstration. Le relevé de la bibliographie égyptologique prouve que leurs auteurs ont dû soit éditer des brochures particulières, soit confier leur travail à des recueils spéciaux et à publication très intermittente, tels que les «Transactions», par exemple, ou les «Mémoires» de l'Institut égyptien. Que si pourtant l'on voulait de préférence une revue proprement dite, il fallait s'adresser à celles où l'égyptologie n'est traitée qu'accidentellement, et simplement comme une des sections scientifiques du domaine de ladite Revue. Certains des travaux les plus importants de Maspero, pour citer ce seul cas, ont paru soit dans des *Actes de Congrès*, soit dans la *Revue des Religions*, soit encore dans le *Journal Asiatique* ou dans l'*Anthropologie*. L'inconvénient a été un jour trop évident d'avoir, ainsi dispersées en dix recueils non égyptologiques, des études qui fondaient ou renouvelaient l'essence même de notre science. Il a fallu finir par les réunir en volumes. Ce serait, c'est encore, pour plusieurs de nos confrères, une difficulté bien inutile. D'ailleurs, il n'est pas toujours aisé d'avoir, à point nommé, la matière d'un volume de «mélanges»... ni d'en trouver l'éditeur.

Ce n'est pas tout.

Il arrive souvent qu'il serait de l'intérêt commun de voir apporter quelque modification, ou plus d'unité, aux règlements ou usages qui touchent au matériel de la science égyptologique.

Ainsi, en ce qui regarde soit la muséographie, soit l'administration des musées ou des services publics qui ont affaire avec les égyptologues. Il serait souhaitable, dans l'intérêt commun, que les réflexions ou les vœux de chacun de nous pussent être portés à la connaissance de tous. Jusqu'ici, les seuls moyens, assez peu pratiques, ont consisté soit en lettres privées échangées entre savants, soit en réflexions incidentes (en note du texte la plupart du temps), qui passent généralement inaperçues.

Certains pourraient appréhender pour le SPHINX le ridicule d'ouvrir, en ses colonnes, ce que la presse quotidienne dénomme trop pompeusement une «tribune», ou trop familièrement une «boîte aux lettres». La rédaction voudrait les rassurer par avance. Il n'entre aucunement dans ses vues de consacrer une rubrique à des réclamations ou à des projets pour lesquels le SPHINX n'a ni qualité ni autorité. Il n'en resterait que l'impression d'une inconvenance. On songe ici — et rien de plus — à donner l'hospitalité à certaines remarques, à certaines «suggestions», dont, bien souvent, ceux qui ont le pouvoir de les réaliser, seraient les premiers à être aises qu'elles leur fussent présentées. Nécessairement signées de leur auteur, qui en prend toute la responsabilité, la rédaction ne prétend sur elles à aucun contrôle; mais elle affirme son droit très net de refuser l'insertion de tout ce qui lui semblerait constituer une polémique personnelle, et non pas une remarque inspirée par le désir exclusif du bien de l'égyptologie.

La rubrique «communications» définira assez clairement ce genre d'articles, qui, sans avoir de caractère scientifique proprement dit, touche de près cependant au maniement pratique de la science.

Le nécessaire nous semble dit sur toute cette partie «non critique» du texte du SPHINX. S'il en était besoin, et sans insister davantage, la rédaction ajouterait que les règles qui doivent présider à la rédaction de la partie «critique» sont tout aussi nécessaires ici même. Il n'y aura pas d'enseignement d'école, ni d'exclusions d'aucune sorte. Les théories exposées n'enga-

gent que leurs signataires, et jamais la rédaction. On pourra voir, dans le même fascicule au besoin, l'exposé dogmatique de deux thèses exactement opposées sur un sujet déterminé. Le SPHINX n'a jamais été, en onze ans, la propriété exclusive d'une école, ni de ce qui, sous les apparences d'une école, n'est trop souvent de fait qu'une coterie. Il n'y a aucune raison, bien au contraire, pour nous écarter de ces traditions, et chacun de nous doit se résigner de bonne grâce, le cas échéant, à se voir contredire ou réfuter, — et ce pour le plus grand bien commun. S'il est un type de Revue dont le SPHINX ait la volonté très déterminée de s'éloigner, c'est celui où il est décrété que nul ne doit apporter d'opinion non orthodoxe — entendant par là d'opinion différente de celles des directeurs de la rédaction — et où l'on prendrait volontiers, à propos des œuvres de ceux-ci, le ton pénétré qu'il sied d'employer quand on parle d'un livre «révélé».

Au total, et pour ramener les considérations qui précèdent à leur mode d'expression concrète, le SPHINX se composerait désormais de deux parties bien distinctes. La première, comme dans toutes les revues, comprendrait des articles de fonds sur tout ce qui intéresse l'égyptologie. On y ferait une place aussi large que possible à ces sortes de travaux de longue haleine ou «mémoires» dont il a été parlé. Une série de remarques d'ordre pratique, sous l'intitulé «communications» marquerait le terme de cette première partie. Dans la seconde, l'ordre matériel suivrait, naturellement, l'ordre d'importance des types proposés d'articles critiques. La première place appartiendrait, quand le cas se présentera, aux articles de longue critique «linéaire» dont on a démontré la nécessité pour certaines très grandes publications. La revue critique ordinaire doit venir ensuite, et les revues analytiques pour terminer — chaque genre étant rigoureusement distingué par les intitulés, comme par le «corps» typographique employé.

Voilà pour le présent, et par ce terme de «présent», la rédaction entend un laps de temps correspondant, pratiquement, à la

fin de la parution du nouveau volume que voici. Un certain délai est forcément nécessaire pour procéder à cette délimitation nouvelle des cadres. C'est parce qu'elle peut craindre de n'être pas à même d'y procéder complètement dès le début que la rédaction préfère demander, au besoin, quelque temps pour effectuer l'opération. Il va de soi que si, dès le second numéro du volume actuel, les arrangements convenables pouvaient être pris en temps voulu, les divisions annoncées seraient appliquées sans plus tarder.

Ainsi comprise, la série des fascicules annuels a semblé répondre mieux aux services que l'on attend du SPHINX. Ce n'est pas que la rédaction considère celui-ci, comme devant réaliser, d'ores et déjà, l'instrument parfait. Aussi n'a-t-il pas semblé tout à fait hors de propos d'expliquer encore aux lecteurs de cette revue ce que les soussignés aimeraient à réaliser dans l'avenir, sans pouvoir toutefois garantir aucunement ni qu'ils y réussiraient dans un temps donné, ni même qu'ils y réussiraient. Ce qui suit est simplement l'expression d'un désir et l'assurance que tout le possible sera fait pour en amener la réalisation.

On voudrait d'abord, sous le titre de «Chronique», condenser la tenue à jour de la bibliographie égyptologique, dans le sens le plus large du mot. Et, autant qu'on l'entrevoit dès à présent, cette chronique comprendrait, en quatre sections, le résumé de ce qui s'est publié, dit ou enseigné touchant l'égyptologie.

La première section comprendrait, comme dans toutes les revues qui publient des résumés de ce genre, et sur le plan ordinaire, une revue des périodiques: d'abord de ceux qui appartiennent à l'orientalisme, ensuite de ceux qui auront inséré, par fortune, une étude ou un article ayant trait à l'Égypte ancienne. Comme le nombre de ceux-ci est pratiquement illimité, on ne s'engagera pas à ne rien laisser échapper, mais simplement à laisser échapper le moins possible de ce qu'il est vraiment nécessaire de porter à la connaissance des lecteurs.

La revue des procès verbaux, actes ou comptes rendus des Sociétés Savantes constitue une seconde section indiquée à l'avance.

On cherchera, là aussi, à être complet dans la mesure de ce que l'on peut exiger des moyens d'information d'une revue comme celle-ci.

La troisième section serait d'un caractère plus nouveau, et répondrait, croyons-nous, à une véritable nécessité. On y condenserait la substance résumée en quelques lignes, des cours, leçons ou conférences professés, dans le domaine égyptologique, de par les divers établissements d'instruction publique des Deux Mondes. Pour beaucoup d'entre nous, le meilleur de notre vie scientifique s'est dépensé dans le travail parfois si lourd de l'enseignement oral. Hors le cas trop rare des conférences publiées, il n'en est resté que bien peu qui puisse servir aux égyptologues eux-mêmes. Il serait cependant extrêmement utile que chacun pût connaître la façon dont ses confrères entendent l'enseignement de l'égyptologie dans leurs domaines respectifs. À l'heure qu'il est, on peut assurer qu'un professeur d'égyptologie aux Etats Unis, par exemple, sait bien peu des programmes, des méthodes ou des travaux pratiques d'un égyptologue français, professant dans un des établissements d'Etat. La réciproque est non moins vraie. Il n'est pas exagéré non plus de dire que cette ignorance mutuelle de nos enseignements n'est pas seulement le cas de pays à pays, mais qu'elle existe trop fréquemment d'enseignement à enseignement, à l'intérieur d'un même pays. Rien n'est plus regrettable pour le professeur de Lyon ou de Marseille que de n'avoir pas, fût-ce en quelques lignes, l'essentiel de ce qui a été professé à Paris au Collège de France, à la Sorbonne, aux Hautes Etudes ou à l'Ecole du Louvre. D'une vision d'ensemble ce que qui se fait, un peu partout simultanément, pour les progrès de l'égyptologie, il ne résulterait pas seulement bien des avantages, et bien des leçons utiles. Il se dégagerait certainement une grande satisfaction morale, et une fierté légitime à pouvoir ainsi constater, d'une façon exacte, que nous contribuons, chacun pour notre part, à une œuvre réellement grande, et que cette œuvre progresse sans arrêt.

La quatrième et dernière section serait annuelle, à la différence des trois premières, dont on trouverait l'intitulé en chaque numéro du SPHINX. Elle serait consacrée à un examen d'ensemble des progrès accomplis en égyptologie dans l'année écoulée. Elle ne ferait pas double emploi avec les grands résumés annuels de l'*Egypt Exploration Fund*, qui constituent de véritables petits volumes, au point d'être l'objet, eux-mêmes, à leur tour, d'analyses et de compte-rendus. Non seulement ceux-ci seraient de dimensions plus restreintes, mais ils présenteraient d'autres différences plus réelles. Ils s'attacheraient moins à l'énumération fidèle de tout ce qui a paru dans l'année pour une des subdivisions de l'égyptologie, comme il est du devoir de le faire lorsqu'il s'agit de ceux de l'*Egypt Exploration Fund*. Eux voudraient avant tout, sans donner une bibliographie déjà parue ailleurs, faire ressortir la *philosophie* résumée du travail accompli par l'effort de tous durant l'année; on y mettrait surtout en lumière le progrès final acquis en telle ou telle branche de l'égyptologie, en signalant à l'attention le travail ou les travaux qui sembleraient, dans la masse, les plus importants à cet égard. Un article de cinq pages peut constituer, en science, un événement plus considérable qu'une publication en deux volumes. C'est ce qu'il faudrait s'efforcer de bien dégager. Enfin, nos résumés ne sauraient être l'œuvre d'un seul d'entre nous, et si le SPHINX arrivait à en assurer la parution, chacun serait confié à un chroniqueur plus spécialement qualifié pour telle ou telle spécialité de l'égyptologie. Il y aurait ainsi — et ceci n'est aucunement une énumération limitative, mais une indication — une revue annuelle des études religieuses, une des faits historiques, une de l'histoire de l'art, une des éditions critiques de textes, etc.

Rien de ce qui vient d'être énuméré comme contenu éventuel de nos quatre sections n'existe encore, au moins sous cette forme, dans les revues qui sont spécialement consacrés à l'Egypte. On ne les y retrouve qu'à l'état fragmentaire, ou bien il les faut chercher dans d'autres revues, de caractère général. Force est

bien alors de procéder à un très long travail de dépouillement portant sur une centaine de périodiques. Encore les résultats sont-ils incomplets, et certains renseignements font-ils totalement défaut, notamment pour ce qui a trait à l'enseignement public de l'Égyptologie.

Organiser une «chronique» sur ce plan n'est la tâche ni d'un jour, ni d'une année. On devine ce qu'il peut en coûter d'efforts, et à quel point les considérations matérielles entrent ici en jeu. Si ces désirs théoriques de la rédaction prenaient peu à peu forme plus tangible, il faudrait évidemment modifier et le format et le volume de la revue actuelle.

Fallait-il donc, tant que rien ne pouvait de tout cela entrer dans le domaine de l'exécution, garder le silence complet sur ces *desiderata*? Ou fallait-il se risquer à paraître «voir trop grand», en en faisant part aux lecteurs du SPHINX? Il a semblé aux soussignés qu'ils gardaient assez bien la mesure exacte à observer en l'occurrence, en exposant ce qu'ils aimeraient à faire, en ne cachant pas qu'ils n'étaient pas encore en mesure d'y procéder, mais en disant aussi qu'ils le feraient, dès que la chose serait possible.

Juillet 1908.

Ernst Andersson.

Directeur de la Revue.

George Foucart.

Secrétaire de la Rédaction.



E. Lefébure



Eugène Lefébure †.

¹¹/₁₁ 1838—⁹/₄ 1908.

Un savant pionnier de notre science vient d'être moissonné par la Mort. Un grand vide s'est fait dans les rangs des égyptologues de nos jours. L'éminent savant dont la place marquante dans l'égyptologie sera peut-être à jamais inoccupée n'avait pas son pareil dans le domaine le plus délicat et le plus difficile de notre vaste science. Lui, génie supérieur et puissant, a su mener les recherches de la religion égyptienne à un résultat éminemment riche. Notre science, qui attendait encore beaucoup de l'esprit pénétrant, de l'activité infatigable d'EUGÈNE LEFÉBURE, a reçu par son décès une blessure qui saignera longtemps.

La vie féconde du regretté savant présente à peu près les phases suivantes.¹

EUGÈNE-JEAN-BAPTISTE-LOUIS-JOSEPH LEFÉBURE naquit à Prunoy (Yonne) le 11 novembre 1838. Entré dans le service des postes en 1858, il trouve cependant des loisirs pour s'adonner à de vastes études. La langue et la civilisation du pays des anciens pharaons font sur lui une vive impression, ils l'appellent, et il se décide à étudier sérieusement toutes les branches de l'égyptologie. C'est Chabas qui guide le jeune Lefébure, lorsqu'il commence à pénétrer la science égyptologique où

¹ Je dois ces renseignements à *M. le Docteur M. LEFÉBURE*, 6, rue Haxo, Grenoble. Qu'il me soit permis de lui exprimer ma sincère gratitude.



E. Lefébure



Eugène Lefébure †.

¹¹/₁₁ 1838—⁹/₄ 1908.

• Un savant pionnier de notre science vient d'être moissonné par la Mort. Un grand vide s'est fait dans les rangs des égyptologues de nos jours. L'éminent savant dont la place marquante dans l'égyptologie sera peut-être à jamais inoccupée n'avait pas son pareil dans le domaine le plus délicat et le plus difficile de notre vaste science. Lui, génie supérieur et puissant, a su mener les recherches de la religion égyptienne à un résultat éminemment riche. Notre science, qui attendait encore beaucoup de l'esprit pénétrant, de l'activité infatigable d'EUGÈNE LEFÉBURE, a reçu par son décès une blessure qui saignera longtemps.

La vie féconde du regretté savant présente à peu près les phases suivantes.¹

EUGÈNE-JEAN-BAPTISTE-LOUIS-JOSEPH LEFÉBURE naquit à Prunoy (Yonne) le 11 novembre 1838. Entré dans le service des postes en 1858, il trouve cependant des loisirs pour s'adonner à de vastes études. La langue et la civilisation du pays des anciens pharaons font sur lui une vive impression, ils l'appellent, et il se décide à étudier sérieusement toutes les branches de l'égyptologie. C'est Chabas qui guide le jeune Lefébure, lorsqu'il commence à pénétrer la science égyptologique où

¹ Je dois ces renseignements à *M. le Docteur M. LEFÉBURE*, 6, rue Haxo, Grenoble. Qu'il me soit permis de lui exprimer ma sincère gratitude.

l'on devait sous peu le compter parmi les travailleurs les plus sagaces, ceux auxquels il a été donné de frayer le chemin aux autres. Sous les conseils de Chabas les études d'égyptologie de Lefébure prennent une direction déterminée, elles se concentrent sur la religion et la mythologie égyptiennes, et sous peu, déjà en 1868, Lefébure fait preuve de sa profonde érudition et de ses qualités d'investigateur sérieux en publiant le travail: «*Traduction comparée des hymnes du XV^e chapitre du Rituel funéraire égyptien*».

Il faut bien retenir ce point que c'est Chabas qui, le premier, a formé Lefébure. Chabas était, on le sait, un autodidacte qui, muni d'une perspicacité comme on en voit peu et grâce à une énergie invincible, s'était créé un nom de maître. Faire ses premières études d'égyptologie sous la direction de cet homme clairvoyant, c'était bonne discipline. L'exemple du maître devait fortement influencer ceux qui profitaient de ses conseils, et s'il est bien permis de qualifier Lefébure d'élève de Chabas, on entrevoit sûrement, dans toute son activité scientifique, les fruits des leçons précieuses que le maître a su donner au jeune égyptologue. La brillante carrière de Lefébure en est la meilleure preuve.

Mais Lefébure quitte Chabas pour entrer dans l'enseignement à Paris où nous le retrouvons, en 1879, comme Maître de conférences au Collège de France. Pendant le laps de temps qui s'est écoulé dès son apprentissage sous les conseils de Chabas jusqu'au début de sa carrière universitaire, Lefébure ne s'est pas occupé exclusivement de l'égyptologie. La littérature en général, la poésie avaient en lui un connaisseur distingué. Toutefois il ne se bornait pas à leur consacrer une étude seulement négative, ils les cultivaient avec succès. Nous avons, entre autres, de sa main une traduction en vers de quelques *Mélodies Irlandaises* de TH. MOORE. Cette traduction parut en 1879. Doué d'une veine poétique, Lefébure a, d'ailleurs, fait plusieurs poésies. La plupart d'entre elles sont

restées inédites. Quatre ou cinq pièces de vers ont paru seulement, dans le *Parnasse contemporain* en 1866.

La poésie était pour ce génie une source de récréation. Il écrivait ses vers en manière de passe-temps, et l'on devine qu'il prenait par là un peu de relâche au milieu de ses préoccupations purement scientifiques qui en vertu des problèmes difficiles à résoudre qu'il traitait de prédilection devaient demander la pleine vigueur de sa force mentale.

Comme Maître de conférences Lefébure demeura au Collège de France jusqu'en 1882, époque où il fut transféré à Lyon, nommé Chargé de cours à la Faculté de cette ville. Mais il quitte Lyon la même année, appelé à occuper un poste plus important, à savoir celui de Directeur de la Mission archéologique française au Caire. Il se trouve maintenant en Egypte où il pourra étudier sur les lieux tout ce qui avait rapport aux travaux qu'il préparait et aux questions intéressantes que, au cours de sa longue vie pleine d'activité, il a su pénétrer au fond. Si l'espace de temps pendant lequel Lefébure déployait son activité en qualité de Directeur de la Mission arch. franç. au Caire fut court, toujours est-il que son séjour en Egypte était fécond, et que dans la suite de ses préoccupations scientifiques il n'avait qu'à en recueillir les fruits mûrs par lesquels notre science s'est enrichie d'un gain considérable.

En 1883, Lefébure regagne la Faculté de Lyon où il avait été nommé Maître de conférences. Durant trois ans, le savant égyptologue enseignait dans cette Faculté tout en poursuivant ses recherches importantes d'égyptologie qui ont été exposées dans les ouvrages qu'il publiait alors. Lorsqu'il quitte l'enseignement à Lyon, c'est pour rentrer à Paris en qualité de Maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes (1886). Il occupe ce poste pendant un an seulement, car, en 1887, il fut nommé Professeur à l'Ecole Supérieure des Lettres d'Alger. C'est là l'issue de sa carrière universitaire.

C'est à Alger qu'il restait jusqu'à sa mort, et c'est comme Professeur d'égyptologie là bas qu'il lui était donné de mener à bonne fin son œuvre féconde. Toujours actif, toujours modeste, il s'achemina vers son but; on a le droit de dire au sujet de lui que, pendant la force de son âge, il a travaillé plus qu'aucun autre, et alors qu'il se voyait dans un âge très avancé, la vieillesse ne triomphait pas de la vigueur de son esprit. La mort devait le moissonner, pour ainsi dire, en pleine activité scientifique.

Il y a deux ans, celui qui fait la notice biographique de son très regretté ami Lefébure, reçut de lui une lettre où il se plaignait d'être assez malade. Il préparait alors pour *Sphinx* le travail fondamental et magistral «Le Bucrâne». Ses forces lui avaient permis de mettre au net le manuscrit. Toutefois il se sentait trop fatigué pour s'occuper des épreuves dont la correction fut confiée à un savant compétent à Alger. En raison de l'âge de Lefébure, on craignait toujours quelque accident, et l'on présumait que sa maladie était de celles qui ne pardonnent point. L'état de santé de Lefébure inspirait, en effet, des craintes sérieuses. Il était atteint de grippe et de phlébite qui le tenaient plusieurs mois au lit.

Fort heureusement pour la science cette grave maladie ne devait pas encore amener le dénouement fatal. La santé du grand savant s'améliora, et il reprenait successivement des forces indispensables pour donner publicité à ses idées sur certaines questions importantes qui le préoccupaient à cette époque. Cependant la crise qu'il avait traversée traînait des maux à sa suite. Sa vue avait baissé, et il devait travailler moins, ce qui était une désolation pour lui, si actif. Néanmoins il parvint à terminer ses recherches sur «L'amulette de la main» qu'il avait faites en collaboration avec un folkloriste d'Oran, à qui tout le dossier concernant cette question vient d'être remis, et il préparait — pour ne donner qu'un seul exemple de l'activité qu'il déploya alors — l'article sur

«La main de Fathma»,¹ où il donne encore une preuve manifeste de sa fine faculté d'observation.

Mais l'épreuve rude que cette maladie avait fait subir à ses forces physiques amena d'autres suites qui, pour lors, ne paraissaient pas impliquer que les jours du distingué savant étaient en danger, mais qui tout de même devaient miner sa santé déjà bien délicate. L'artériosclérose dont il était atteint, avait retombé sur les reins et depuis la fin de l'année passée il était assez malade. Ceux de ses confrères qui étaient en correspondance régulière avec lui ne se seraient douté de rien. Ainsi, p. ex., j'avais l'avantage d'avoir, au commencement de l'an courant, lors de mon séjour en Egypte, plusieurs lettres de lui, où il me parlait de ses préoccupations et de la satisfaction qu'il éprouvait de surveiller en personne la réimpression en volumes de ses œuvres. Dans une lettre il discuta le problème de savoir si le mot $\cup$ n'admettait pas dans un certain passage de texte un sens tout autre que celui qui était déjà fixé pour ce mot, et il développait avec cette précision qui lui était habituelle toutes les raisons manifestes qui lui avaient suggéré la rédaction de l'article «Le mot *neb* et le troglodytisme»; dans l'autre il m'indiquait certains points à examiner dans la Haute Égypte, et il me chargea de recueillir sur les lieux quelques notes dont il avait besoin. Tout indiquait qu'alors il travaillait sans relâche et que ses forces n'avaient point diminué.

C'est donc avec surprise que d'ici peu on apprit le décès de Lefébure. La mort a été subite, le 9 avril. Il lisait un journal, le matin, assis dans un fauteuil, et brusquement il est tombé dans le coma; à 7 heures du soir, tout était fini, il n'avait pas rouvert les yeux, ni souffert. Le grand savant mourut à son poste, il fut fauché au milieu de son travail utile dans le service de la science à laquelle il avait voué sa longue vie active. Les ouvrages qui sortaient les derniers

¹ Bull. de la Soc. de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord. 1908.

de sa plume habile au moment même, on peut le dire, où la mort l'atteignit, sont «La main de Fathma» qui venait de paraître et «Le mot *neb* et le troglodytisme»¹ dont les épreuves parvinrent à Alger quelques jours après sa mort. Dans ce dernier travail, Lefébure a su donner la solution définitive d'un passage de la stèle de Thotmès III, passage qui jusqu'ici a fort embarrassé les traducteurs et les commentateurs.

L'œuvre de la vie de Lefébure est des plus brillantes, des plus fécondes. Il est clair que l'égyptologie tenait la première place dans son activité invincible, mais indépendamment de l'égyptologie il a consacré une étude approfondie à différentes matières. Il est dit plus haut que Lefébure s'est occupé de littérature, de poésie. Il s'adonna également à une étude approfondie des Sciences psychiques, et pénétra au fond les traditions et le folk-lore. Au sujet de ces matières Lefébure a publié toute une série d'articles d'un grand intérêt qui sont dispersés dans différentes revues telles que *Mélusine*, *l'Initiation*, *l'Echo du Merveilleux*. Ces sujets, notamment les traditions et le folk-lore, devaient assurément influencer fortement la marche de ses recherches sur la religion égyptienne. Il envisageait mieux qu'aucun autre que c'était là des sciences accessoires avec lesquelles il était presque indispensable de se familiariser pour arriver à un gain réel sur le domaine de la religion égyptienne. Et il avait parfaitement raison. Sa bonne et parfaite connaissance de ces disciplines faisait, maintes fois, triompher sa cause. Qu'on relise tous ses articles ayant rapport à la religion égyptienne, et on comprendra que la méthode qui était la base sur laquelle il créa les résultats merveilleux de ses recherches à ce sujet était la meilleure, la plus solide.

Si l'on veut fixer le rôle que Lefébure a joué dans notre science, il convient d'abord de retenir que toutes les discipli-

¹ Voir *Sphinx* XI, pp. 185—196.

nes que comprend l'égyptologie avaient en lui un connaisseur judicieux et habile. La philologie et l'archéologie, l'histoire d'Égypte n'avaient que peu de secrets pour cet esprit clair et pénétrant. On peut le compter parmi nos plus savants maîtres. Mais c'est surtout sur le domaine de la religion égyptienne qu'il devait remporter ses plus belles et ses plus importantes victoires. Là, il était sans pareil, lui qui connaissait le mieux la religion des anciens Egyptiens, et personne ne saura nier qu'il ne fût là *notre maître à nous tous*, qualification qui s'accroît encore en raison de la quantité de difficultés qui surprennent l'esprit humain qui veut s'acheminer vers la solution des points importants dont l'ensemble constitue la religion du peuple de l'ancienne Vallée du Nil.

Il a été dit quelque part qu'il paraît que chaque égyptologue a une maladie dans sa vie, celle de vouloir écrire quelque chose sur la religion égyptienne ou même faire un livre sur ce sujet. L'idée qui réside dans cette parole n'est pas dépourvue de toute vérité. Il y a du moins des cas récents qui peuvent l'élever à une sorte de règle. Lefébure n'était jamais atteint de ce mal. Pour lui, c'était la santé même de s'occuper de la religion égyptienne. Il ne s'est jamais laissé aller à fournir des résumés plus ou moins expansifs sur les points qui ont été discutés déjà, ni à trancher les difficultés sans y apporter rien de nouveau. Il envisagea franchement les problèmes, recueillait tous les matériaux de nature à éclaircir la discussion originale dont il aimait à revêtir ses sujets, et après avoir ainsi fait soigneusement ses préparatifs, il burinait avec son style clair et précis le problème qu'il traitait. Il sera superflu d'analyser — pour appuyer mon dire — un travail quelconque qu'il nous a donné. Ils ont tous été rédigés d'après cette méthode admirable, et ils ont eu tous un résultat définitif; au surplus les investigateurs futurs trouveront dans les larges notes dont il faisait accompagner ses articles un vrai trésor d'indications utiles. De

nombreux points jusqu'ici obscurs ont été élucidés grâce à Lefébure, et l'on ne saura guère réfuter avec quelque profit les solutions magistrales qu'il est arrivé à en donner.

Cette manière heureuse de travailler était en pleine harmonie avec un côté de sa personnalité d'investigateur. J'entends le caractère fortement positif de toute son œuvre. Il comprenait nettement combien des questions d'égyptologie demandaient encore un traitement sagace et sérieux, il les prenait l'une après l'autre, et il savait en tirer le suc. En raison de la quantité de tâches si positives qui le préoccupaient toujours, il devait écarter le côté purement négatif, à savoir la critique des travaux des autres. A ce sujet, je me rappelle volontiers la réponse qu'il me donna sur ma demande de faire une analyse d'un ouvrage paru : « Je ne fais jamais de critique, m'écrivit-il, sauf pour me défendre comme il m'est arrivé une fois ». On est sûrement unanime à savoir gré à ce génie supérieur, parce qu'il préférerait se proposer des buts réels qui une fois bien atteints devaient marquer un progrès incontestable de notre science. La méthode merveilleuse de travailler qui est un des points lumineux de l'œuvre de Lefébure mérite d'être soulignée une fois de plus à titre de leçon précieuse surtout de nos jours où la stérile modernisation qu'on veut apporter à notre science menace à devenir prépondérante.

Les œuvres dont Lefébure a enrichi l'égyptologie sont très nombreuses. Quelques-unes d'entre elles ont paru en volumes, mais la plus grande partie se retrouve dispersée dans différentes revues scientifiques. Entre autres, il collabora assiduellement aux *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology* ainsi qu'au *Sphinx*, la création importante de Piehl. C'est dans notre revue que les œuvres les plus magistrales de Lefébure ont été insérées. Il était un ami fervent de notre revue, et l'on ne saura trop apprécier les im-

menses services qu'il lui a rendus. L'attitude toujours bienveillante qu'il prenait vis à vis de *Sphinx* était assurément une suite des nombreuses relations qu'il avait avec Piehl. Dès leur première rencontre ces deux grands savants dont les caractères scientifiques faisaient entrevoir bien des traits communs, se sentirent attirés l'un vers l'autre, et une vive amitié que rien n'a troublée, ne tarda pas à les resserrer. Ce n'est que la mort prématurée de Piehl qui devait déchirer ce lien d'amitié. Mais Lefébure conserva alors sa fidélité envers le *Sphinx*, il transmit ses sentiments amicaux à celui qui avait à continuer l'œuvre difficile de Piehl. C'était pour moi un soulagement au milieu du surcroît de travail qui m'incombait alors que de le savoir un ami dévoué auquel je pouvais avoir recours avec confiance. J'ai beaucoup appris par ses ouvrages, c'est vrai, mais il est aussi certain que les conseils précieux qu'il était toujours prêt à me donner ont vigoureusement aplani plus d'une difficulté. Lui, le maître expérimenté ne cessa pas à me confier de nouveaux ouvrages et des plus magistraux à insérer dans ma revue, et si l'on jette un coup d'œil en arrière sur la marche de *Sphinx* pendant les quatre dernières années on verra que les ouvrages de Lefébure y constituent l'élite et la substance même. —

Maintenant que la tombe vient de se refermer sur la dépouille mortelle de celui qui a été un de nos plus grands savants, le collaborateur le plus actif, le plus fidèle et le plus désintéressé à la revue *Sphinx*, et le meilleur appui de son Directeur actuel, qu'il me soit permis d'exprimer au nom de la science et au nom de *Sphinx* la reconnaissance la plus profonde pour tout ce que le maître incontesté EUGÈNE LEFÉBURE nous a donné et de déposer sur son tertre cette fleur modeste en hommage de reconnaissance de la part de celui qui a été heureux de se compter parmi ses amis personnels.

La notice biographique aurait dû être suivie de la liste complète des œuvres d'Eugène Lefébure. Je regrette cependant de ne pas être actuellement en mesure de la dresser. D'ailleurs il serait peut-être superflu de le faire étant donnée la réimpression déjà commencée de ses œuvres qui nous permettra de les relire sous peu réunies en volumes. Je me borne donc à énumérer les principaux ouvrages de Lefébure et tous les articles qu'il a publiés dans *Sphinx*. Les nombreux manuscrits qu'il a laissés, concernant soit l'égyptologie soit le folk-lore, soit la science psychique, seront édités par les soins de ses amis, et je crois pouvoir affirmer que d'ici quelques temps — grâce à l'extrême obligeance de la Famille de Lefébure — les lecteurs de *Sphinx* auront l'avantage de retrouver dans cette revue toute une série d'articles posthumes dûs à la main du regretté maître.

Paris, Juillet 1908.

Ernst Andersson.

Les Œuvres d'Eugène Lefébure.¹

I.

Principaux Ouvrages; mémoires insérés dans différentes revues.

Traduction comparée des Hymnes au soleil composant le XV^e chapitre du Rituel Funéraire égyptien. Paris 1868.

Le Mythe Osirien. I—II. Paris 1874—75.

L'Égypte Ancienne. (Discours). Paris 1879.

L'Art Égyptien. [Bull. de l'Inst. Égypt. 2^e Série N° 4. Année 1883]. Le Caire 1884.

Sur quelques fouilles et déblayements à faire dans la Vallée des Rois à Thèbes. [Travaux de la 6^e session du Congrès intern. des Orient. à Leide. Vol. II]. Leide 1884.

¹ Liste incomplète.

Le Conte. Lyon 1885.

L'Étude de la religion égyptienne. [Revue de l'histoire des Religions]. Paris 1886.

Tombeau de Seti I^{er}. La Grande Salle et ses Annexes.

Notices des Hypogées. Les Hypogées royaux de Thèbes. 1889.

Tombeau de Ramses IV. (Les Hypogées royaux de Thèbes. Mém. de la miss. arch. franç. au Caire. Tome III, 2). Paris 1889.

Rites Égyptiens. Construction et protection des édifices. Paris 1890.

La mention des Hébreux par les Égyptiens s'accorde-t-elle avec la date de l'Exode? [Mélanges Charles de Harlez]. 1896.

La Politique religieuse des Grecs en Libye. [Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord]. Alger 1902.

Les Abeilles d'Aristée. Tradition d'origine Egypto-Berbère. [Bull. de la Soc. de Géographie d'Alger]. 1903.

Le Miroir d'Encre dans la Magie arabe. [Revue Africaine N° 257, 2^e Trimestre]. 1905.

Les Noms d'apparence sémitique ou indigène dans le Panthéon Égyptien. [Recueil de Mémoires et de Textes publié par l'École des Lettres et les Médersas en l'honneur du XIV^e Congrès des Orientalistes à Alger]. 1905.

Les Abeilles dans l'Afrique du Nord d'après les documents anciens. [Bulletin historique et philologique]. 1905.

Canope. [Actes du XIV^e Congrès Internat. des Orientalistes. Tome I]. 1906.

La plus ancienne date sothiaque. [Actes du XIV^e Congrès Intern. des Orient. Tome I]. 1906.

Le Chameau en Égypte. [Actes du XIV^e Congrès Intern. des Orient. Tome II]. 1906.

La Main de Fathma. [Bull. de la Soc. de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord]. 1908.

II.

Articles publiés dans *Sphinx*.

- La Plante de la basse Egypte. *Sphinx*, I: 1 pp. 1—9.
 L'Amtuat et son texte. Une théorie sur l'Amtuat. Le monde souterrain. Le paradis du soir. Les portes de Saïs. L'Amtuat et la nuit. Le soleil criocéphale. *Sphinx*, I: 1, pp. 27—46. (A propos du travail de JÉQUIER, Le Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès).
 L'importance du nom chez les Egyptiens. *Sphinx*, I: 2—3, pp. 93—112.
 Le Contre-charme. *Sphinx*, I: 4, pp. 199—206.
 L'animal typhonien. *Sphinx*, II: 2, pp. 63—74.
 Les noms égyptiens des principaux viscères. *Sphinx*, II: 2, pp. 79—84.
 Le premier roi d'Egypte. *Sphinx*, III: 2, pp. 65—81.
 Le puits d'Abydos. *Sphinx*, III: 2, pp. 86—97.
 L'uart. *Sphinx*, III: 2, pp. 125—126.
 Le Sacrifice humain d'après les rites de Busiris et d'Abydos. *Sphinx*, III: 3, pp. 129—164.
 Le Paradis Egyptien. *Sphinx*, III: 4, pp. 191—222.
 Le Pays des Heures. *Sphinx*, IV: 1, pp. 1—10.
 Khem et Amon. *Sphinx*, IV: 3, 4, pp. 164—170.
 L'arbre sacré d'Héliopolis. I—III. *Sphinx*, V: 1, pp. 1—22.
 L'arbre sacré d'Héliopolis. IV—V. *Sphinx*, V: 2, pp. 65—88.
 Le nom du Cheval sous le moyen Empire. *Sphinx*, V: 2, pp. 97—98.
 Polyphonie d'un Groupe. *Sphinx*, V: 3, pp. 129—137.
 Osiris à Byblos. I—II. *Sphinx*, V: 4, pp. 210—220.
 Osiris à Byblos. III—V. *Sphinx*, VI: 1, pp. 1—14.
 Le Vase divinatoire. *Sphinx*, VI: 2, pp. 61—85.
 Les dieux du type rat dans le culte égyptien. I. *Sphinx*, VI: 4, pp. 189—205.

- Les dieux du type rat dans le culte égyptien. II. *Sphinx*, VII: 1, pp. 25—56.
 La vertu du sacrifice funéraire (ancien et moyen Empire égyptien). I. *Sphinx*, VII: 4, pp. 185—209.
 La vertu du sacrifice funéraire (ancien et moyen Empire égyptien). II—III. *Sphinx*, VIII: 1, 2, pp. 1—51.
 Les quatre côtés d'une barque. *Sphinx*, IX: 1, pp. 18—19.
 Sur le nom du dieu de Létopolis. *Sphinx*, IX: 1, pp. 19—20.
 Extrait de la Revue africaine Nos 258—259. — 3^e et 4^e Trimestre 1905. Le XIV^e Congrès international des Orientalistes. IV^e Section. Egypte, Langues Africaines, Madagascar. *Sphinx*, X: 1, pp. 5—10.
 Le Bucrâne. *Sphinx*, X: 2, pp. 67—129.
 L'abeille en Egypte. *Sphinx*, XI: 1, pp. 1—25.
 Le mot *neb* et le troglodytisme. *Sphinx*, XI: 4, pp. 185—196.

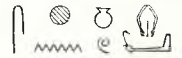
Petites Études

sur

Le Papyrus N° 3055 du Musée de Berlin

par

Ernst Andersson.

Les différents passages du Papyrus N° 3055 du Musée de Berlin qui font l'objet de ces petites études ne sont pas soumis ici à un nouvel examen pour faire ombre aux résultats des recherches de M. Moret sur le papyrus entier. Pour moi, j'ai apprécié l'exposition donnée dans son travail: «Le Rituel du culte divin journalier en Égypte», et j'ai eu l'occasion de dire brièvement mes pensées là-dessus, lorsque dernièrement¹ j'ai discuté la signification à adopter pour le groupe  à l'endroit dont il était alors question. Si je reviens aujourd'hui à l'idée de faire passer en revue d'autres passages du même texte hiératique, c'est expressément dans le but de contribuer à l'intelligence d'une partie de la littérature égyptologique qui ne manque pas d'intérêt. Au point de vue du contenu ou tant qu'il s'agit d'expliquer le sens des formules, je crains qu'il ne me soit guère donné d'apporter quelque chose d'essentiellement nouveau.

¹ *Sphinx* IX: 4, p. 199.

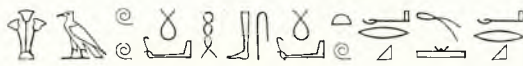
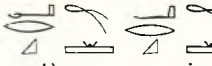
L'examen philologique est ici l'essentiel: secondairement il entraînera peut-être quelque sorte de renseignement.

J'aborde donc le sujet:

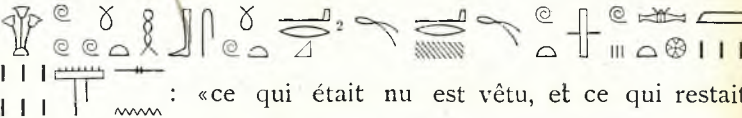
Pl. II l. 3. De cette ligne je signale deux groupes:

1) . M. Moret transcrit ,¹ ce qui paraît moins exact. La manière dont le signe hiératique est dessiné ailleurs, p. ex. dans le rituel de Mout (pl. I l. 4) où la même formule se répète, nécessite la correction. La signification «Neraou (l'uræus?)» doit par conséquent être remplacée par la plus simple: «bélier». 2) . A la place du signe  M. Moret a cru retrouver , et cette façon de transcrire a amené la traduction: «le dieu grand qui domine de l'aile». La locution *neter āā*  est cependant d'un usage trop fréquent pour qu'on la méconnaisse ici; le sens en est: «le dieu grand à l'aile rayonnante».

L. 5. Quant au déterminatif du mot *mensaui* je préfère voir , c'est-à-dire sorte de vase, dont le goulot a obtenu la forme d'un serpent. Comparer, p. ex., pl. XXVII, 4 où le vase nommé *tesert*, est fort bien transcrit par M. Moret (p. 172); dans cet endroit il semble que les deux vases reposent sur un plateau. Le rituel de Mout présente (pl. I, 7) le mot *mensaui* déterminé par la même sorte de vase.

Pl. IV l. 2  (cfr pl. IV, 5 et le rituel de Mout pl. III, 4, 9—10) consiste en deux expressions parallèles. D'un côté  et de l'autre . Comment les traduire? Pour la première expression, elle s'explique sans aucune difficulté ainsi: «ce qui était nu, est vêtu».

¹ P. 20.

La deuxième n'est pas aussi commode, elle invite, à premier
 abord, à différentes interprétations. Mais si l'on considère le fait
 que les deux phrases n'expriment qu'une seule et même idée,
 la solution définitive devient, je crois, fort simple. Le pre-
 mier membre de la seconde partie de la phrase, à savoir
āreq, est pour ainsi dire l'équivalent de *haun*; le dernier groupe
āreq-tu correspond à *hebs-tu*; le mot  admet, en ef-
 fet, la modification de sens exigée par le parallélisme. On
 peut constater le développement: «achever, accomplir, finir,
 cesser, être vide, dénué». Je pense donc que le passage
 entier doit se traduire le mieux: «ce qui était nu, est vêtu,
 et ce qui restait dénué, est accompli». On voit que ma tra-
 duction diffère un peu de celle de M. Moret (p. 42): «(toi
 qui étais) nu, habille-toi, que la bandelette te bande». Une
 variante de nature à intéresser se retrouve dans un texte pro-
 venant du grand temple d'Edfou; je la donne ici pour
 toute comparaison d'après les *Inscript. Hiérog.* de PIEHL: ¹

 «ce qui était nu est vêtu, et ce qui restait
 dénué, est accompli. Les habitants de Mesenut sont parés
 de leurs costumes».

Ce qui m'a suggéré l'idée de relever ces tout petits points, c'est l'observation que M. Naville nous a communiquée à propos du chapitre 9, où selon lui, «le prêtre dépouille . . . le dieu du vêtement qui le recouvrait pour le remplacer par d'autres».³ Je me réjouis de plus d'avoir trouvé là aussi la traduction »j'enlève la peau»; c'est que j'ai toujours considéré

¹ Seconde série, pl. XLIV, 1; comp. DE ROCHEMONTEIX, Edfou p. 388.

² Il faut lire , non pas .

³ NAVILLE, dans *Sphinx* VII, p. 150.

de Mout pl. III, 1) comme impliquant la faute d'omettre le
suffixe *gi* après le verbe.

Pl. V l. 3.

Cette phrase signifie littéralement : « je ne fais pas dans tes sécrétions ». Cherchons à comprendre l'idée qu'elle renferme. Le mot    signifie, dans cet endroit, « sécrétion », ou sorte d'humeur qui se sécrète du corps, comparer   , pl. IV, 9. Selon toute probabilité il faut penser à des humeurs mauvaises ou en quelque sorte viciées. Dans une certaine mesure on pourrait donc les opposer à l'eau pure — si cela n'est pas trop hasardé. Si l'on adopte une distinction rigoureuse entre l'eau (*mou*) et les sécrétions (  ) et si en s'appuyant là-dessus, on compare la phrase     

p. ex., avec des locutions comme,

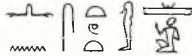
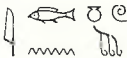
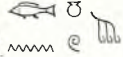
p. ex., dont le sens est d'après les dictionnaires:

«faire la volonté de quelqu'un», on pourra peut-être admettre pour *ar em aaet* le sens négatif de *ar her mu*, c'est-à-dire «ne pas faire la volonté de quelqu'un», «faire malgré quel-qu'un». La phrase dont il s'agit ici aura donc la teneur suivante: «je n'ai pas fait malgré toi». Il semble que, par ces mots, l'officiant a voulu exprimé l'assurance générale de son respect envers le dieu, assurance qu'il précise, lorsqu'il con-tinue

: «je n'ai pas atténué tes moyens
de force, je n'ai pas égalé ton extérieur (ton individualité matérielle) à celui (celle) d'un autre dieu».

Voilà une explication qui n'a que peu de commun avec l'opinion de M. Moret. Tout d'abord quant à la traduction: «je n'ai pas fait malgré toi», je ne l'ai pas signalée comme écrasant toute contradiction. A la rigueur, je ne vois pas

d'erreur dans la manière d'expliquer la phrase ainsi : « je n'ai rien fait avec tes sécrétions » (p. 60). L'analogie que j'ai soutenue entre *ar ħcr mou* et *ar em aaṭ* paraîtra peut-être peu concluante à mes savants confrères. En tout état de cause je n'ai pas pu résister à la tentation de soumettre mes idées sur le passage discuté à l'examen des autres.

La fin de la période  *annou-ek er ki neter* me semble au contraire ne pas admettre l'interprétation: «je n'ai pas façonné ta peau pour un autre dieu» (p. 59). En conséquence je ne tombe pas d'accord avec l'explication donnée (p. 61) de cette formule.  ne signifie point ici «façonner en forme de statue», c'est ce que défend la construction avec . *Stut er* exige absolument le sens «comparer, égaler à» cf. *tut er* «ressembler à».¹ L'objet de cette prétendue action «façonner en forme de statue», c'était, selon M. Moret, «une peau, dont le nom  *annou* est à rapprocher du terme qui désigne la peau de bête   (*anom*, *cutis*)...». Peut-être! Mais il semble que rien ne justifie ici un pareil rapprochement entre *annou* et *anem*.  désigne proprement «la couleur de la peau», c'est vrai; maintes fois cependant ce terme a obtenu un sens plus large en ce qu'il s'étend à désigner «l'extérieur», même *l'individualité matérielle*. Citons un passage emprunté au bel hymne à Amon-Ra d'après le papyrus de Boulaq N° 17, passage où entre justement le terme *annou* et qui milite en faveur du sens que j'en ai proposé. Le voici:

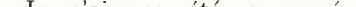


¹ BRUGSCH, *WB.* IV p. 1531 et VII p. 1316.

² REINISCH, *Chrest.* Taf. 45: 4.

«Toum, qui crée les humains, qui distribue leurs qualités qui fait qu'ils vivent et qui distingue leurs *individualités matérielles* (litt. les couleurs de la peau) l'un de l'autre». A l'aide de ce passage on comprendra facilement le motif pour modifier le sens de *annou* dans notre papyrus pl. V, 4. Somme toute, je ne pense pas que par la formule en question le prêtre veut dire qu'il n'a pas «façonné la peau du dieu», une action qui comportera «probablement» le sens de «draper la statue divine de la peau typhonienne» (p. 61).

Je ferai remarquer, chemin faisant, que parmi les variantes, p. ex., pl. XI, 11 porte *annon-à*; là il faut probablement remplacer  par .

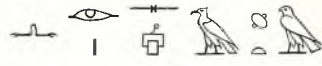
Pl. V l. 5.  etc.
Je traduis ce passage: «tu ne me terrasses pas à tes ennemis»
etc., non: «Je n'ai pas été renversé par tes ennemis etc.»

(Moret, p. 60). On sait que  joue maintes fois le rôle d'un verbe transitif, c'est bien ici le cas. Plus loin sur la même ligne il y a un exemple de nature à illustrer encore le sens transitif, j'entend        *χeriou-ek* etc.: «tes adversaires que tu détestes, tu les terrasses à tes ennemis etc.» Du reste il ne sera pas difficile de trouver les exemples indispensables pour prouver suffisamment l'usage du sens transitif pour le verbe *χer*. Grâce aux vastes matériaux que mon regretté maître avait recueilli pour un dictionnaire hiéroglyphique, matériaux auxquels j'ai le précieux avantage de puiser, je signalerai encore un passage:       : «je terrasse tes adversaires comme des bêtes à immoler».¹ —

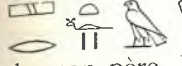
¹ PIEHL, *Inscript. Hierogl.*, *Seconde Série* Pl. LXXXI η, et *ibid.* *Commentaire* p. 52.

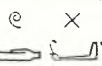
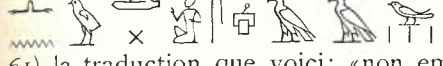
Dans le rituel de Mout, nous retrouvons, pl. IV, l. 10, le passage parallèle; il a trouvé sa place lui-aussi chez M. Moret, cf. p. 59 note 3, où la traduction révèle pour *χer* le sens intransitif. On pourrait cependant discuter lequel des deux sens il faut appliquer à ce dernier passage.

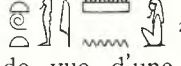
Ibid. l. 7. D'abord je constate la nécessité de corriger le signe Δ après (*an fa-nà*) *her* en . Le passage parallèle *an fa-à her-à er her*, pl. XII, 2: «je ne lève pas ma face au ciel» autorise cette modification. — L'explication de la phrase  qui se lit vers la fin de la même ligne me semble d'un plus grand intérêt. M. Moret l'a traduite ainsi: «je n'ai pas été violent pour (t')effrayer», explication qu'il n'a pas laissée dénuée de preuves (cf. p. 62 note 1). D'après le dictionnaire de Brugsch, p. 1354, on a le droit de soutenir pour *sat* le sens de «effrayer», c'est vrai; néanmoins je crois assurément préférable de recourir au supplément du dit dictionnaire, p. 981, 991, 1006, pour obtenir un sens meilleur de ce *sat*. Là nous rencontrons des groupes *sa-t* qui admettent les significations: «beseitigen, abschwächen etc.», et de ces groupes je voudrais en premier lieu rapprocher celui que notre papyrus donne, pl. V l. 7. Puis, le contexte indiquant que le prêtre assure ne pas être venu dans le but d'offenser le dieu, je ne vois aucune difficulté à adopter pour *sat* une signification un peu modifiée, à savoir «commettre un sacrilège, offenser». On peut noter des passages empruntés à d'autres textes, qui mettent en lumière l'existence du sens proposé ci-avant; j'en rappelle les suivants:

1) *an*  etc., Todtenb., 125 édit. NAVILLE, pl. 135: «je n'ai pas offensé dieu dans ma ville», ou d'après l'explication de RENOUF: ¹ »I do not that which offendeth the god of my domain»; 2)  etc.:

¹ *Life-Work*, IV, p. 226.

«je n'ai pas offensé Horus etc.»; ¹ 3) *an*  : «je ne commets aucun sacrilège à l'égard de mon père, Horus, qui lance des rayons».²

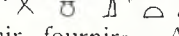
Si, pour *sat*, j'ai réussi à fixer un sens plus satisfaisant, j'hésite à préciser celui qu'il faut appliquer au groupe . On sait que ce verbe subit des modifications de sens, ce qui fait qu'il est maintes fois difficile de trouver dans le cas particulier la signification la plus exacte. Rappelons cependant que le dictionnaire de Brugsch ³ donne pour un passage parallèle:  (MARIETTE, Abydos I, p. 61) la traduction que voici: «non emittebam impura». Notre papyrus présentant une construction avec , je crois préférable d'attribuer à *ut* le sens de «proférer» pour proposer ensuite de traduire toute l'expression ainsi: «je ne profère rien consistant en un sacrilège» ou, peut-être mieux: «je ne profère rien de nature à offenser».

Pl. VI l. 5.  *men em χet neb*. Il est inattaquable au point de vue d'une traduction littérale d'expliquer cette locution ainsi: «statue d'Ammon établie en tous biens». On a le droit de suivre les dictionnaires. Je me heurte, cependant, contre la signification «statue»; elle ne paraît pas rendre l'idée du texte. J'entends déjà l'objection: s'il ne faut pas employer, dans cet endroit, le sens «statue», il ne vous sera guère possible de soutenir aucun autre sans détruire le contexte. Pour réponse je ferai d'abord observer que, en ce qui va suivre, je ne me flatte point d'avoir trouvé un point jusqu'ici inconnu: il doit être bien connu, bien qu'il ne soit pas observé par tout travailleur dans

¹ PIEHL, *Inscr. Hiérog.* seconde série, pl. LXXXIV, 2, et Commentaire, p. 55.

² *Ibid.*, pl. CI, 1 et p. 70.

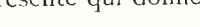
³ *Supplément* p. 356.

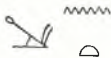
L'épithète que nous venons d'examiner signifiera par conséquent «(Amon-Ra, seigneur de Thèbes) qui fournit des ornements aux dieux» — explication satisfaisante, ce me semble. S'il s'agit de donner une preuve convaincante de l'exactitude de mon opinion, cela ne présente aucune difficulté, bien que je me contente de ne signaler qu'un seul passage. C'est la stèle de *Pianchi* l. 65:  où *hunu* a précisément le sens «munir, fournir». A l'aide des «matériaux» de PIEHL (cf. ci-avant) j'en pourrais au besoin alléguer d'autres encore.

Ibid. l. 9. Les groupes qui suivent   me semblent exiger un examen sévère. En premier lieu il faut étudier celui qui a sa place immédiatement après *pet*. M. Moret en a cru voir   (p. 69), transcription qui a amené l'explication «(qui a) ouvert l'horizon» (p. 70). Certainement le groupe hiéroglyphique n'a rien de commun avec le prétendu *sešen*. Il doit plutôt se transcrire   ou peut-être   ; au lieu du mot «ouvrir» nous rencontrons donc un groupe dont le sens s'harmonise plus, on le verra, avec l'idée exprimée dans   . C'est qu'en étudiant divers textes égyptiens j'ai trouvé un verbe *sešta* que je crois admettre la signification «perfectionner, exécuter soigneusement». Dans des locutions comme, p. ex., celle que nous discutons, on voit clairement que le sens proposé suit le fil des idées: il réitère et complète l'idée du premier membre *ari pet*. Traduisons donc le passage      ainsi: «(qui a) créé le ciel et perfectionné son horizon» non: «(qui a) créé le ciel, ouvert l'horizon». Le passage analogue, pl. XIV, 3 de notre papyrus, confirme la modification. Nous y lisons:      : «qui créé le ciel et perfectionne les deux horizons».

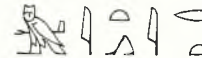
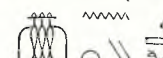
Je veux donner encore un passage qui milite en faveur de ma conception. La stèle d'Apis N° 2259 du Musée du Louvre fait voir l'expression  »*étouffe solide*». La stèle est publiée dans les *Inscr. Hierogl.* de PIEHL (I, pl. 20, l. 6 et suiv.), et Piehl fait observer, entre autres, que  «est probablement un adjectif» (*Ibid.*, *Comment.*, p. 24).

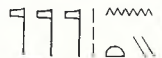
Par l'explication donnée ci-avant j'ai déjà indiqué un autre point qui mérite l'attention. Il me semble inadmissible de lire *ari pet sešta axut scxepex* etc. ¶ appartient nécessairement au groupe *axut*. Cela influencera par conséquent la traduction vers la fin de la ligne, j'entends les mots: «et fait naître les dieux quand il parle» (Moret, p. 70). Remplaçons-les par une phrase ainsi conçue: «les dieux naissent sur sa parole».

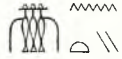
Pl. VII 1. 6. Au commencement de cette ligne après les mots  un groupe se présente qui donne lieu à quelques réflexions d'autant plus que M. Moret paraît avoir hésité à en fixer le sens. D'après sa transcription (p. 71) il consiste dans les signes que voici . Assurément ce groupe est difficile à expliquer d'une manière satisfaisante; l'auteur a néanmoins fait de son mieux en le traduisant par: «Voici pour les hommes(?)». Voyons si le texte hiéroglyphique peut admettre une autre explication! L'analyse stricte des signes amène le résultat, semble-t-il, qu'à la place de  il faut transcrire . S'il en est ainsi, nous obtiendrons une combinaison  qui s'expliquera plus aisément. Elle se décompose dans *mât* que je qualifierai d'un optatif ou peut-être d'un impératif et *set* qui signifie proprement «femme, être féminine». Ainsi l'expression entière aura le sens: «que tu viennes, toi ô femme», «qu'elle vienne» ou simplement «que tu viennes». Au point de vue

grammatical la forme *mât-set* n'invite, je crois, à aucune objection. Le contexte la soutient toujours, car il s'agit ici de  «miel», identifié avec  «l'œil d'Horus» et plus loin rapproché de  «le vase à fard d'Amon» (p. 71). Or, tout me semble parler en faveur de l'explication nouvelle ainsi conçue: »(c'est le vase *hebent* d'Amon) celui sur lequel Amon dit: que tu viennes, toi qui détestes le mensonge«.

Nous rencontrons, en effet, pl. XXIX, l. 8, une locution en certaine façon analogue. La voici:  «viens dans son front, monte dans le sommet de sa tête».

M. Moret transcrit (p. 185):  «Viens, ô toi, parmi les dieux qui sont par-devant de lui (Amon), te levant au-devant de lui». Il faut lire  à la

place de  comp. pl. XXXII, 7 . D'ailleurs je rappelle que le mot  signifie, à la rigueur, «par devant, devant»; le substantif

 a donc le sens «front», non pas «nez», comme on veut croire d'après ERMAN, Äg. Gr. p. 162 (χεντ «eig, Nase»). Quant à la façon dont j'ai formulé ma traduction, elle ne doit pas, *tout considéré*, inviter à des objections au point de vue purement grammatical.

A suivre.

Upsal, Août 1908.

Ernst Andersson.

CAPART JEAN, Une Rue de Tombeaux à Saqqara. Bd. I. Text, Bd. II. Tafeln. 4°. Bruxelles 1907.

Als Anfang der 90 er Jahre der Egypt Exploration Fund unter Griffiths Leitung dem wenige Jahre vorher auf Masperos Veranlassung gegebenen Beispiel der Franzosen folgte und die Herausgabe vollständiger Gräber unternahm, da begrüßte man in Fachkreisen wohl allgemein das neue Unternehmen als eine Befreiung von der bis auf Maspero fast durchweg üblichen Methode der ausgewählten Inschriften. Den Bedürfnissen der Philologen, Historiker und der Altertumsforscher im allgemeinen kamen die französischen Ausgaben und in noch höherem Masse die englischen entgegen. Allein den Kunsthistoriker konnten sie alle nur teilweise befriedigen. Für ihn waren immer nur einzelne Beispiele aus der Masse der Darstellungen eines Gesamtgrabes hinreichend in diesen Bänden veröffentlicht. Nur ganz selten machten Engländer wie Franzosen Gebrauch von der Photographie. Tylor zum Teil in Verbindung mit Griffith hat dann in seinen 'Wall Drawings of El Kab' das Verdienst gehabt zum ersten Male die Photographie zur Grundlage der Veröffentlichung zu machen. Allein er beging den Fehler die Aufnahmen zu überzeichnen und zu verbessern, so dass die Zuverlässigkeit der Veröffentlichung in Frage gestellt wurde und auch der künstlerische Charakter nicht durchweg treu bewahrt wurde. Seit dem ist in der vom Rezensenten herausgegebenen 'Mastaba des Gem-ni-Kai', in Wiedemanns Grabreliefs aus der Altertümersammlung zu Karlsruhe und in einer mir noch nicht zu Gesicht gekommenen Veröffentlichung Caparts über eine Grabkammer in Brüssel der Versuch mit mehr oder minder Erfolg wiederholt worden. C. schliesst den früheren Arbeiten jetzt ein Werk von 107 zumeist wohl geratenen Lichtdrucktafeln an, die die Veröffentlichung dieser von dem früheren Generaldirektor der Aegyptischen Altertümer Herrn Loret aufgedeckten Gräber enthält. Wir dürfen ihm für diese Arbeit, an der Herr Mathieu als Photograph hervorragenden Anteil hat, aufrichtig dankbar sein. Nur durch die Vergleichung einer grossen Anzahl vollständig publizierter Gräber aus verschiedenen Nekropolen kann die wichtige Frage nach den lokalen Kunstschulen Aegyptens gelöst werden. Es ist anzuerkennen dass C. auch nach der

künstlerischen Seite hin mancherlei Beobachtungen gemacht hat, wenn auch seine Auffassung der Grundgesetze der Aegyptischen Zeichnung mir nicht richtig zu sein scheint (s. 23 ff.).

Im allgemeinen genügt C. Beschreibung den billigerweise zu stellenden Anforderungen. Dass er einen Teil der Inschriften unübersetzt gelassen hat, kann man verstehen, wenn man es auch bedauern wird angesichts der Thatsache, dass bei der Erklärung der interessanten Reliefs der Beschneidung und Körperpflege seine Erklärungen einen entschiedenen Fortschritt über W. M. Müllers Bearbeitung bedeuten, dessen Veröffentlichung freilich den zweimaligen Tadel 'wenig genau' kaum verdiente. Noch grösser ist der Fortschritt in der Behandlung der Sterbeszene aus dem Grabe des Anch-Ma-Hor Taf. 70 ff. Es ist kaum verständlich, wie Georg Steindorff im Bädcker trotz der völlig deutlichen Inschrift hier von einer Darstellung Kranker und einer Entbindung reden konnte. Die alleroberflächlichste Betrachtung der wundervoll erhaltenen und beleuchteten Reliefs, musste den wahren Sinn der Darstellungen erkennen lassen, der freilich einzigartig genug ist. Da meine Deutung auch von der von Capart etwas abweicht, gebe ich sie hier kurz. Anch-Ma-Hor ist ausserhalb des Hauses plötzlich, etwa vom Schlage getroffen, niedergebroschen, umsonst bemühen sich seine Begleiter ihn wieder zu beleben. Auf die Kunde vom Unglücksfall fällt im Hause Anch-Ma-Hors Frau in Ohnmacht, die Dienerinnen stützen sie und suchen durch Schläge auf den Rücken den Blutumlauf wieder zu beleben. Das gelingt und auf zwei Dienerinnen gestützt schreitet die Frau zum Begräbnis ihres Mannes. Ganz wundervoll hat der Künstler den Unterschied zwischen dem leblos hinsinkenden Körper des Mannes und dem nur augenblicklich erstarrten, aber noch lebensvollen der Frau zum Ausdruck gebracht.

C. hat die Schwierigkeit wohl empfunden, diese Sterbe- und Begräbnisszene einzureihen unter die üblichen Gräberdarstellungen. Er meint es könne hier doch kaum davon die Rede sein, dass die Darstellung des Begräbnisses ein Ersatz für das wirkliche Begräbnis sei, wie sonst die Darstellungen an den Grabwänden die wirklichen Dinge ersetzen sollen. So müsse wohl angenommen werden, es sei hier die Darstellung des Begräbnisses zur Beruhigung der Seele gegeben, die durch den Anblick sich überzeugen sollte, dass nichts von dem versäumt sei, was zu ihrer Ruhe nötig sei. Dieselbe Erklärung träfe auch für die Darstellungen der Todtenklage um die Tochter im sogenannten Königsgrab Amenophis IV. zu. Ich glaube C. hat hier wie auch sonst häufig in seinen Arbeiten allzuviel von allgemeinen religionswissenschaftlichen Theorien in die Erklärung der Aegyptischen Dinge hineingetragen. Der Kreis der Darstellungen im Grabe, die im wesentlichen gewiss solche Dinge vorführen, die entweder am Todten vorgenommen werden sollen — dann ist

die Mumie dargestellt — oder die der wieder Auferstandene im Jenseits erleben soll, wurde gelegentlich erweitert durch die Darstellung wichtiger Ereignisse aus seinem Leben und dazu gehört wohl wegen der auffälligen Begleitumstände das Bild vom Tod und Begräbnis des Anch-Ma-Hor. Man könnte vielleicht auch die Darstellung der Beschneidung hinzu nehmen. Grade auf selten vorkommende Bilder die nicht in die Reihe der gewissermassen offiziellen Darstellungen gehören, trifft ja die von mir vorgeschlagene Erklärung zu. Allein ein Umstand, den C. hervorgehoben hat, ohne ihn jedoch wie ich glaube in den richtigen Zusammenhang zu rücken, deutet in andere Richtung. Die Beschneidung wird vom Kai-Priester vorgenommen, C. glaubt von einem Sohn des Anch-Ma-Hor den er erst im Jenseits erzeugen soll. C. weist auf einige Thatsachen hin, die für den Glauben sprechen, dass der Todte auch im Jenseits noch Kinder erzeugen kann. Ohne diese Zeugnisse ganz entkräften zu wollen, möchte ich vorschlagen in dem Beschnittenen den Todten selbst zu erkennen resp. seinen Kai und darauf hinweisen, dass die nackten Kai-Statuen wie der in meinen Denkmälern Tafel 12 publizierte Priester, der König Horus und mehrere andere gleichfalls beschnitten sind und den Todten als Jüngling zeigen. Ich hatte in Sphinx 6, S. 158 darauf hingewiesen, dass das Relief in Sakkara die Beschneidung an einem Knaben, nicht an einem Kinde, zeigte und dass sie sich im alten Aegypten bei Leuten jeden Standes finde; C. ist das entgangen.

C. verspricht uns die Inschriften aus den Gräbern, noch einmal besonders vorzulegen; das ist in der That dringend notwendig, denn erst dann wird man über ihren Inhalt zuverlässig urteilen können; vielleicht entschliesst sich C., der ja häufig Gelegenheit hat nach Aegypten zu kommen, dann auch genaueres über die wichtigen Farbspuren anzugeben, für die er in der Eile keine Notizen hat machen können. Es sollte ihm auch möglich sein für die Erklärung der manigfachen Opfergaben fachmännische Hülfe zu finden und endlich die nach seinen eigenen Angaben in der jetzigen Veröffentlichung noch fehlenden Bruchstücke hinzuzufügen. Zeichnungen von Einzelheiten und eine Schrifttafel wie sie in meinem Gem-ni-kai sich finden resp. vorgesehen sind, sollte C. gleichfalls begeben, ferner die dort gegebenen Verweise auf gleichartige Darstellungen fortführen und ergänzen. Wenn er, was sehr zu hoffen ist, mit der Herausgabe weiterer Gräber fortfährt, dann möchte ich ihn noch bitten alle theoretischen Erörterungen in besondere Capitel zusammen zu fassen und, ähnlich wie im Gem-ni-kai, die Beschreibung möglichst bis ins einzelne gehend, aber nur als Beschreibung, zu fassen. Hoffentlich kann er dann auch Lorets Ausgrabungsberichte benutzen und veröffentlichen.

Auf Einzelheiten in denen wir verschiedener Ansicht sind, will ich hier nicht eingehen. Es kommt ja bei derartigen umfassenden Arbeiten nicht darauf an, ob man mit jeder Einzelheit einverstanden sein kann, sondern vielmehr darauf, ob die Veröffentlichung im Ganzen einen Fortschritt für unsere Wissenschaft bedeutet; und das darf aufs entschiedenste bei C. Gräberstrasse von Saquara bejaht werden.

Fr. W. v. Bissing.

Sur les monuments de la Sculpture Egyptienne.

(Quatrième article).¹

BISSING-BRUCKMANN. *Denkmäler Ägypt. Sculptur*. München Bruckmann 1908. 12 planches sur cuivre in folio, et texte Grand in 4^o, 26 p. avec nombreuses illustrations.

Voici le huitième fascicule paru de cette importante publication. Une série de monuments toute différente commence ici. M. DE BISSING en a terminé avec la statuaire pharaonique. Il ne reprendra plus l'étude de la sculpture en ronde-bosse avant la période gréco-romaine. Il veut à présent résumer l'histoire du bas-relief, depuis les débuts du second empire thébain jusqu'à la fin des dynasties indigènes. Que doit-il entendre par cette histoire? Est-ce celle des procédés: la ciselure méplate, le haut relief, l'intaille au trait ou «creusée»? ou est-ce celle des formes? ou celle des thèmes? Le problème était embarrassant. Il était même insoluble, si l'on devait s'astreindre strictement à suivre le plan initial qui a présidé à l'édition des *Denkmäler*. L'auteur a dû chercher un compromis, et traiter en fait un peu toutes ces questions à la fois. La suite de cette analyse montrera que des inconvénients inévitables en sont résultés.

Plus que jamais, les monuments encore aujourd'hui en Egypte tiennent ici le rôle principal. Sur les douze spécimens de l'art égyptien qui nous sont présentés en cette livraison, il n'y en a que trois qui proviennent des musées d'Europe. Cette fois, en effet, toute une partie des documents est fournie par les décorations murales des temples. Or on peut dire que d'une façon générale, l'histoire de cette section de l'art égyptien est, pour cette cause même, assez mal appréciée en Europe au point de vue technique. Même à laisser de côté les vieilles planches en

¹ Voir Sphinx X, pp. 226—230; 231—238; XI, pp. 86—97.

tracé linéaire de Champollion, Rosellini, Lepsius et Mariette, les manuels plus récents d'archéologie égyptienne sont loin d'en donner une idée exacte. Les procédés dont on a fait usage pour l'édition des *Denkmäler* de la Sculpture approchent, aussi près que possible, de l'exactitude et de l'illusion que réalisent les photographies proprement dites. Au point de vue de la faculté de juger exactement une esthétique et une technique, il y a là un véritable service rendu à la cause de l'art égyptien. Il convient en passant, et pour n'avoir plus à y revenir, de signaler la part légitime qui revient à l'éditeur de cette magistrale publication.

Le répertoire présenté par M. DE BISSING constitue un des monuments notables de l'archéologie égyptienne. C'est la première fois que l'on publie un *corpus* d'une pareille importance pour la sculpture de la Vallée du Nil. Il a donc semblé utile de procéder comme pour les analyses, parues ici même, des précédentes livraisons, et de rendre compte, une par une, des planches de la livraison que voici.

On laissera cependant de côté la tête royale de la planche 47^a. C'est provisoirement que cet *addendum* se trouve encarté dans le fascicule actuel. Il doit naturellement reprendre sa place beaucoup plus haut, comme son numéro l'indique. Et ce serait rompre l'unité de ce nouveau chapitre de l'histoire de l'art que de l'examiner à présent. La première planche réelle est celle qui porte le numéro 76, et qui reproduit la stèle G 138 du musée du Louvre.

C'est donc, en même temps que l'histoire du bas-relief thébain qui débute, l'histoire de la stèle qui reprend, après une longue interruption, là où l'auteur l'avait laissée après l'examen des types des pl. 17—32—33. Il en résulte un peu de confusion dans le but qu'il se propose ici même. S'il s'agit de suivre la filiation des formes de la stèle, la démonstration est trop fragmentée par de telles coupures. S'il s'agit de l'étude de la technique, il est un peu surprenant de débiter par un petit monument privé. Je crois que M. DE BISSING a été surtout guidé par l'ordre chronologique, et que s'il a choisi une petite stèle funéraire comme début, c'est parce qu'elle appartient à la première moitié de la XVIII^e Dynastie. Mais, même en pareil cas, on aurait aimé avoir, en tête, un ou deux spécimens de cet art admirable qui conçut et exécuta, à Abydos ou à Thèbes, les bas-reliefs d'Ahmès et de Aahotep. J'ai vu aussi à Karnak, l'an dernier, de nouveaux fragments des édifices élevés sous ces règnes, et je ne crains pas de dire qu'il n'y a peut-être rien de plus parfait dans la série historique entière du bas-relief égyptien. Il serait tout à fait nécessaire à une histoire de la sculpture d'en présenter au moins un exemple.

Prenons donc la stèle que voici pour un type destiné surtout à l'étude de l'histoire de la stèle, reprise au début des seconds thébains, et rien de plus. Il n'y a dès lors aucune difficulté à reconnaître que le spécimen est bien choisi. C'est le type moyen, qui n'est ni de valeur exceptionnelle, ni de trop médiocre venue. C'est ce qu'il convenait de présenter pour donner une idée juste des productions courantes d'une époque.

Après la description archéologique — et la stèle est chose trop connue pour refaire cette étude à notre tour, M. DE BISSING discute le sens et la valeur des éléments constitutifs. Quelques-uns lui sont occasion de courts mais substantiels traités sur tel ou tel point d'archéologie ou de croyances. — Ainsi la discussion sur le *nom*, et sur sa valeur magique; puis sur le sens des yeux symboliques, et surtout sur celui du «cercle» mystérieux, placé entre les deux *ouzaït*, au sommet de la stèle. Sans entrer dans l'exposé de détail des raisons alléguées par l'auteur, et sans reprendre les abondantes références dont il nourrit toujours ses notes si compactes et si documentées, il faut louer M. DE BISSING de réagir contre la tendance à prêter aux figurations des Egyptiens une valeur symbolique empreinte d'un haut mysticisme. Symbole et mystique sont peut-être venus, sur le tard, se superposer au sens initial de ces figurations; cela est même probable. On ferait fausse route en y cherchant la vraie explication. Les valeurs magiques, concrètes, sont bien plus certainement la préoccupation primitive du décorateur. Ainsi les yeux, tout à fait semblables à ceux des sarcophages — M. DE BISSING l'a noté avec raison — avaient vraisemblablement dans les deux cas le même rôle de protection et de défense pour la stèle. C'est plus tard que l'on put songer à y voir des allusions à certains faits cosmogoniques ou religieux, tels que l'œil d'Horus, la lune, le soleil, etc, et à imaginer d'ingénieux parallélismes. Quant au «cercle», il ne semble pas qu'il ait signifié, au début, autre chose que le *nom*. Et peut-être les lignes onnées qui figurent en dessous étaient elles l'équivalent de l'idée de lavage, purification par l'eau, et, en dernière analyse, *pureté*. Le sens abstrus du «parcours décrit par le soleil», et celui de l'«eau revenant à son point de départ» (sic) sont venus très tardivement — si tardivement même qu'il se pourrait que ce ne soit pas avant les spéculations de la moderne égyptologie. «Ton nom est pur; et il est protégé par les deux yeux magiques, à droite et à gauche», tel serait, en fin de compte, le sens peu mystique mais très précis, de toute cette ornementation de la partie supérieure de la stèle.

M. DE BISSING a ajouté à l'étude de ce monument même un essai de classification générale des stèles en deux grands groupes; celles qui imitent la fausse porte; et celles qui, comme la présente, montrent ce que l'on verrait dans l'au delà qu'habite le mort, si les battants de cette fausse porte étaient ouverts. Ou,

si l'idée paraît trop absolue ainsi présentée, la seconde classe des stèles montre une sorte de résumé de l'existence d'outre tombe, alimentée par le culte de famille ou par le revenu des fondations. Bien entendu, il n'y a point en fait de rigoureuse ligne de démarcation entre les deux classes, et beaucoup de stèles procèdent partiellement de l'une et de l'autre à la fois.

Pl. 78. Le monument qui suit est bien connu des égyptologues. Il est cité à peu près dans tous les manuels d'histoire égyptienne, et je me suis toujours demandé pourquoi, attendu qu'au point de vue historique, il n'apprend rien du tout. On n'en voit guère qu'une raison de déférente tradition. Mariette, qui le découvrit à Abydos, le signala en son grand «Catalogue des monuments d'Abydos», où il le décrivit au reste de la manière la plus inexacte.¹ La stèle susdite a passé de là dans les inventaires de ce que l'on sait ou de ce que l'on possède de Thotmès IV. Les diverses éditions du Catalogue du Musée du Caire n'ont jamais omis de la citer (Edition 1902 p. 75; 1903 p. 135; 1906 p. 132 — Salle N. N° 347). Bref, on le mentionne presque toujours quand on parle de ce règne; mais on ne le décrit presque jamais. Encore moins le reproduit-on. Petrie, en son *History of Egypt*, n'en a donné qu'un morceau, au trait linéaire (et par inadvertance gravé à l'envers). Au fond, la mérite principal de cette œuvre était, jadis, de représenter la figure de Thotmès IV. Comme fait historique, le monument n'apprenait qu'un fait de minime importance: le Pharaon avait associé un dignitaire nommé Touna à une offrande à Osiris.

Est-ce donc au point de vue archéologique qu'elle se recommande à l'attention? M. DE BISSING paraît l'avoir cru. Il s'est attaché au relevé minutieux de la technique. Il y a vu un exemple excellent du faire de ces sortes de stèles, sous le règne du quatrième Thotmès. Il l'oppose, dans l'esprit de sa démonstration, à la stèle en relief méplat de la pl. 76. Et à ce point de vue, il a raison d'avoir pris cette stèle, parce qu'elle est en effet un très bon spécimen courant du dessin en incise. Elle n'est assurément rien d'exceptionnel ni de surprenant; mais elle est, justement pour cela, le bon exemple à donner.

Mais ce qui a surtout préoccupé l'auteur, arrivé à ce moment de son inventaire de la sculpture, c'est, visiblement, la question de l'évolution du style. Par une étude patiente des monuments, il voudrait saisir le moment où le faire classique de la XVIII^e Dynastie a évolué vers ce que l'on trouvera, si exagéré, dans les ateliers de Tell Amarna. Il note donc les moindres détails avec une minutie extrême. Ce qui l'intéresse surtout ici, c'est de surprendre dans le jeté d'un trait, dans le lancé

¹ On y lit textuellement: «Touna . . . se présente au dieu, accompagné de sa femme *Noub-em-ouat*. Il associe à sa prière le roi Thoutmes IV *rappelé* (sic!) par les deux cartouches». *Catal. Abydos*, p. 384 N° 1061.

d'une courbe, dans la silhouette générale d'un personnage telle ou telle particularité, où se décèle une esthétique nouvelle.

Il a trop sacrifié peut-être l'étude du concept religieux, et ce qu'il offre de nouveau dans cette histoire de la stèle qu'il nous présente parallèlement. Ce que nous montre le monument de Touna, le lecteur des *Denkmäler* ne l'avait pas encore vu, et la nouveauté est instructive pour qui veut comprendre l'idée dont la stèle, quel que soit son style, n'est que la traduction plastique. Cette association du Pharaon à la figuration du défunt, voilà le fait important. Qu'est-ce à dire? Le mort a voulu rappeler un acte qu'il considère comme l'épisode marquant de sa vie terrestre, et comme la chose nécessaire à perpétuer pour sa vie future. Cette offrande conjointe du roi et du défunt à Osiris, il ne nous est pas difficile de l'interpréter avec le sens plein que cache la figuration conventionnelle du rendu égyptien. Assez de fresques thébaines nous ont habitués à traduire ce genre de scènes. Touna a voulu raconter qu'à un moment donné de sa carrière (ou à la fin de ses jours), le roi l'avait récompensé en faisant, à son intention, une fondation funéraire, ou bien en donnant, sur la cassette royale, une subvention à la fondation, ou au *wakf*, de Touna. On comprend dès lors l'intérêt du défunt d'attester, à Abydos, l'existence de cette libéralité. Et son importance, comme la majesté de la figure royale, exigeaient, en pareil cas, que la fondation, (c'est-à-dire la composition descriptive qui la traduisait) fût placée en exergue. On l'a donc figurée en premier registre, et la scène ordinaire des stèles, la constitution de culte funéraire par les membres de la famille, a été rejetée au registre inférieur. Somme toute, la stèle de Touna appartient à cette classe de monuments où le défunt a mentionné un acte très mémorable de sa vie, dans ses rapports avec le Pharaon, et où l'épisode biographique devient l'élément par excellence. Nous en connaissons plusieurs de ce type, et Touna n'avait rien innové à cet égard. Ce qui est intéressant, c'est de constater comment, une fois de plus, la stèle est bien un sommaire de la tombe, un résumé des buts que se propose sa décoration générale. Et on aurait aimé, à ce propos, une liste où M. DE BISSING aurait groupé, avec la théorie générale que je viens d'esquisser, les stèles comprenant des scènes analogues.

C'est à une économie différente en apparence, mais identique dans le fonds, que correspond la stèle royale de la pl. 79. Le monument est, lui aussi, bien connu des égyptologues. C'est la stèle triomphale votive d'Amenôthès III, que Petrie retrouva en ses fouilles des «Six Temples à Thèbes». Il est inutile d'en noter les caractères archéologiques, puisque M. DE BISSING s'est chargé de les décrire avec la patiente fidélité qui lui est propre. J'oserais seulement hasarder encore deux critiques de

détail: d'abord la netteté de la planche n'est pas exactement ce que l'on désirerait; la reproduction qu'en donna PETRIE en son ouvrage mettait mieux en valeur les reliefs du monument. En second lieu, la série archéologique du thème des vaincus percés de coups ou foulés aux pieds par les chevaux du char aurait pu être plus complète. C'est une excellente idée qu'a eue l'auteur, de signaler et de reproduire dans le texte quelques variantes. Les fouilles de BORCHARDT à Abousir auraient pu lui fournir un autre élément précieux de comparaison: il s'agit de ces beaux fragments de bas-reliefs, figurant le roi, en «lion dévorant», déchirant, culbutant, et foulant aux pieds les Asiatiques et les Africains. Non seulement M. DE BISSING aurait montré ainsi, d'une façon saisissante, la donnée des «peuples vaincus» des vieux hymnes déjà traduite en bas-reliefs sous la V^e Dynastie; mais il aurait pu noter encore, pour notre plus grand profit, des différences, des modifications dans la figuration conventionnelle des «ennemis de l'Égypte». Sans doute, a-t-il été arrêté par un scrupule: le thème du «char du roi» n'est pas celui du «lion belliqueux». Mais c'est, je crois, s'arrêter devant une modification purement matérielle de la donnée. En leur essence, les deux figurations sont identiques. Lion ou taureau, ou roi à traits humains placé sur son char, la donnée religieuse est toujours celle-ci: le roi, incarnation vivante de ses ancêtres divins, mène contre les éternels ennemis de la terre d'Égypte la même lutte victorieuse. Il continue les gestes et les victoires millénaires, en véritable dieu, fils des dieux. Et si le bas-relief introduit, par la suite, la figure du roi, et le char, il y a là une évolution de la traduction symbolique, mais ce que veut dire la scène traduit, comme autrefois, les vieux hymnes nationaux mis en images.

Quant au sens total de la composition, j'aimerais qu'il lui eût été consacré aussi quelques lignes. J'aurais voulu, par exemple, une courte liste des stèles de même type dans la série historique, un aperçu de leur sens général, et de leur but, comme l'auteur le fera, plus tard, à propos des bas-reliefs de Karnak. La décomposition en deux registres, l'offrande au dieu en haut, et l'intitulé pictographique des victoires, en bas, c'est pour ainsi dire, un résumé de la fondation religieuse et de ses motifs, raconté en deux actes. En bas, le roi, par la grâce du dieu son ancêtre, a, comme lui, terrassé les méchants du monde du Nord et du monde du Sud. De là les deux scènes parallèles accolées. En remerciement, et dans le registre supérieur, il présente à son Père l'offrande qui résume, en deux tableaux affrontés, la constitution de la fondation, du : présentation des deux cruches de vin, et présentation de la totalité des choses que l'on donne au dieu (maât). Je laisse, bien entendu, la douzaine de symboles secondaires qui répondent chacun à un verset des textes consacrés,

les *rokhitou*, le *Hor-Houditi*, etc. Ces stèles sont donc comme un abrégé du temple tout entier, de l'occasion qui le fit élever et de son sens, lorsqu'il s'agit d'un édifice entièrement fait ou refait à neuf. Quand il s'agit d'un temple funéraire, elles résument l'œuvre accomplie sur cette terre, et pendant son «*khopir*», par cette incarnation momentanée du dieu ancêtre qu'a été le roi. S'il s'agit enfin d'un édifice déjà existant de toutes pièces, et où la stèle est consacrée, elle résume et condense, sous une forme bien en évidence, les embellissements, réfections, fondations ou chapelles annexes que le roi régnant a consacrés au temple, en action de grâce de tel ou tel succès, ou de tel fait notoire survenu sous son règne. Ce n'est pas tout, et il resterait à examiner encore quelle influence ce mode d'expression symbolique, en passant des temples aux monuments privés, par imitation naturelle, a pu exercer sur le concept des stèles des particuliers; puis comment la composition de ces derniers monuments a fait usage du même mécanisme de répartition matérielle dans le groupement de ses scènes symboliques. Le sujet est, comme on le voit, assez vaste et peut donner lieu à de fructueux rapprochements.

La pl. 80 nous ramène à un autre ordre d'idées. La séquence adoptée par M. DE BISSING étant surtout subordonnée à l'étude de l'évolution de la technique, il n'y a point à critiquer un plan qui n'eût peut-être pas été le nôtre, mais dont la donnée initiale est en tous cas poursuivie jusqu'ici avec logique. C'est d'un bas-relief de Luxor qu'il s'agit à présent, où Amenôthès III, agenouillé, présente à son père Amon le «monceau d'offrandes». Ici commence, avec cette planche, une série qui était certainement une des moins bien connues en archéologie, j'entends «connues» au point de vue plastique, bien entendu. Dès qu'il ne s'agit plus de statues, de stèles ou de fragments détachés de monuments, mais de pans de murs *in situ*, les ouvrages d'égyptologie ou d'archéologie nous ont jusqu'à présent bien peu ou bien mal renseignés à ce point de vue. Ni les planches de Lepsius ou de Mariette, ni celles exécutées depuis, en traits linéaires et en lithographie, ne rendent aucunement le style de ces monuments. Le véritable répertoire se trouvait, en fait, entre les mains des photographes de la Haute Égypte. Ainsi, presque tout ce qui a été édité, même dans les publications les plus récentes, des bas-reliefs thébains, l'a été d'après les clichés du vieux Beato de Luxor. Il est à peine besoin de dire que le choix n'était pas toujours irréprochable des monuments proposés à notre étude. Force était bien cependant aux auteurs de s'en contenter. Le dessin d'après photographie, et même la similigravure venaient, par surcroît, altérer l'aspect de l'original. On ne peut avoir, avec les meilleures de ces reproductions, qu'une idée très affaiblie de leur mérite plastique. À qui

voulait s'en faire quelque idée, la grande ressource demeurerait, en fin de compte, d'étudier directement sur photographies. On les trouve assez difficilement en Europe, en sorte que le procédé n'était pas à la portée de chacun. La belle série des planches sur cuivre des *Denkmäler* vient obvier à cet inconvénient. Les reproductions valent, au point de vue de la fidélité et de l'illusion du relief, toutes les photographies, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles valent infiniment mieux au point de vue artistique. Le fragment qui nous occupe pour l'instant était, par surcroît, inédit. Il y a peu de monument qui donne une meilleure idée de ce qu'était l'art du décorateur de murs sacrés au temps d'Amenôthès III. Et quand on songe combien la matière employée à Luxor est inférieure au calcaire de Tourah, on constate que l'art officiel du second empire thébain ne le cède en rien à la perfection des vieux âges, et qu'il faudra, encore sur ce point, réviser plusieurs de ces jugements hâtifs que les manuels d'archéologie se transmettent pieusement depuis trois quarts de siècle.

Est-ce à dire que le choix qui a été fait de ce bas-relief comme spécimen type, soit satisfaisant de tous points? Il faut distinguer. Tant qu'il s'est agi de la statuaire, on discernait aisément les motifs qui guidaient l'auteur dans la composition de son répertoire: il voulait prendre les principaux thèmes, les types essentiels, en se plaçant au point de vue des formes; il notait leur date d'apparition, puis les suivait à travers les âges. Dans la série des reliefs, sur stèle ou sur muraille, il ne pouvait songer à noter la série infinie des thèmes. Il a préféré — solution peut-être un peu hybride — s'attacher surtout aux caractéristiques d'ateliers d'une période chronologique déterminée, et en présenter la substance au moyen de deux ou trois monuments. J'ai déjà dit assez les risques de ce principe directeur pour n'y pas revenir. Si l'on admet la donnée, telle qu'elle vaut, le choix que M. de Bissing a fait pour donner idée de la technique d'Amenôthès III est fort bon. Je dirai seulement qu'il est aussi trop réduit. Deux planches suffisent mal à donner l'impression complète de l'art officiel à cette époque. Des scènes d'El Kab et de Soleb auraient fourni des éléments, presque nécessaires à qui veut formuler un jugement motivé sur cet art. De Luxor même, il aurait fallu encore détacher une scène ou deux; car Luxor reste, tout compte fait, le grand répertoire essentiel de l'œuvre plastique d'Amenôthès III. On aurait aimé, par exemple, un extrait des tableaux de la «Salle de la naissance». Ni la minutieuse description de Daressy, en sa monographie de *Luxor*, ni les tracés linéaires du *Luxor* de Gayet ne peuvent donner idée des centaines de bas-reliefs du temple. Le malheur, nous dirait sans doute M. DE BISSING, est que les *Denkmäler* ne pouvaient comporter un nombre illimité de planches. Mais si la réponse est juste, la critique n'en demeure pas moins fondée:

l'extrait est insuffisant à résumer l'œuvre du règne. Et l'on voit, par ce nouvel exemple, l'inconvénient majeur du système sur lequel M. DE BISSING a édifié son ouvrage.

Il ne verra, en ces restrictions, lui tout le premier, qu'une preuve de l'intérêt que suscite chez nous l'édition d'une publication aussi considérable et d'une si évidente utilité. Et il faut se hâter de signaler, sitôt après ces réserves, que le bas-relief en question a été l'occasion pour l'auteur d'un de ces petits cours d'archéologie où il excelle. Partant de l'étude générale des planches 79 et 80, M. DE BISSING a relevé, en une sorte d'abrégé, la série des infiniment petits par lesquels se décèle, s'élabore et apparaît déjà le grand changement de style qui se manifesterait sous la XIX^e Dynastie. Jamais ceci n'avait été fait pour la sculpture. On notait seulement, dans les meilleurs ouvrages, les différences essentielles entre les deux séries archéologiques. On n'avait pas encore entrepris de rechercher tous les détails qui, l'un après l'autre, mènent insensiblement l'art des Thotmès à celui des Ramsès.

Il y a là un des chapitres les plus intéressants que l'auteur ait encore rédigés. Les réflexions qu'il suggère dépassent cette fois-ci la portée ordinaire d'une leçon d'archéologie. Sans doute est-il toujours fructueux de se rendre compte, avec des raisons précises, des faits matériels, si ténus, dont la série continue forme un style nouveau. Il y a mieux ici. On constate, en somme, que l'art égyptien, comme tous ceux dont on entreprend l'étude minutieuse, n'a pas connu une seule période d'immobilité. Pas plus que nos arts à nous, dès qu'on les étudie de près. L'évolution constante est la règle universelle, et la prétendue «immobilité» égyptienne n'est faite que de notre ignorance. Ou plutôt, elle était faite surtout de ce qu'il y a trop de distance entre nous et la vieille Egypte. Qu'on me passe ici une comparaison un peu familière: chacun sait à quel point, au premier abord, le voyageur européen a de peine à distinguer entre eux les individus d'une race très différente de la nôtre. Il semble d'abord que dans une foule de noirs ou de jaunes, tous les individus ou à peu près soient pareils. Ils diffèrent, en fait, autant entre eux que les individus d'une foule dans une ville d'Europe. Cependant, il faut longtemps au nouveau venu pour le constater. Il en est de même pour l'art égyptien. Il faut vivre des années au milieu de ses monuments pour noter ces différences de style, de modération, de technique, de composition, pour un art qui diffère à ce point de nos procédés. Au premier aspect, tout se ressemble. Bien utile est donc l'œuvre, faite de patience et de sagacité, qui épargne au lecteur ce long apprentissage — dont beaucoup seraient empêchés — et qui lui prouve scientifiquement la perpétuelle mobilité de l'art dans la vallée du Nil.

Or cette mobilité même contient un haut enseignement

qui est d'une portée plus haute encore que ce qui a trait exclusivement à l'art. Car ce que M. DE BISSING constate ici pour les formes du bas-relief, d'autres le relèvent en d'autres manifestations de l'art égyptien, comme l'architecture; ils le relèvent aussi pour les autres formes de la pensée égyptienne; par exemple dans la rédaction des formules, dans la composition du mobilier funéraire, dans le Rituel, ou dans les écrits destinés aux morts ou aux dieux. Si bien qu'en fin de compte, la fiction absurde disparaît de cette fameuse Egypte si invraisemblable qu'un Renan s'imaginait «vieillote dès l'enfance» et comme bandelette, en ses langes de momie inerte, pendant des séries de siècles. C'est une Egypte frémissante de vie, sans cesse occupée à reprendre et à modifier ses concepts, leur traduction tangible, et tout ce qui fait l'existence même d'une nation. M. DE BISSING n'avait pas la pensée d'exposer, à propos du bas-relief, une thèse aussi générale. Mais par son exposé même il y conduit ses lecteurs, et il faut lui en savoir grand gré. Ils méritent nos remerciements, tous ceux qui contribuent, de cette façon précise, à détruire, fût-ce sur un sujet de détail, la funeste et trop commode théorie du «hiératisme immobile» de l'ancienne Egypte. La thèse des peuples ou des religions figés a fait assez de mal en histoire ou en philosophie pour qu'on accueille avec reconnaissance toute constatation technique qui viendra, fût-ce sur le point le plus minime, aider à en faire justice.

La planche 81 nous ramène à la sculpture privée. On juge trop souvent la décoration tombale du second empire thébain sur les fresques d'El Kab ou celles de Gournah. De là à opposer cet art à celui des mastabas memphites, il n'y a qu'un pas. Ce genre de comparaisons n'est pas rationnel. Il y avait des fresques dans les tombes memphites (celles d'Assouân ou de Gebrawi ou de Deshashèh, par exemple, en sont de bons spécimens); il y a, à l'inverse, des bas-reliefs en sculpture méplate dans les nécropoles des seconds thébains. Le malheur est qu'il en ait subsisté si peu et qu'une fraction à peine en ait été publiée. On verrait, si on les connaissait mieux, que la technique de la Haute Egypte, sous la XVIII^e Dynastie, soutient sans faiblir la comparaison avec les œuvres des vieilles dynasties. Les deux spécimens choisis par M. DE BISSING appartiennent, celui du bas au tombeau de Kha-m-hati, celui du haut à la tombe de Ramos (une erreur typographique a interverti, sur la planche, ces attributions respectives). Le premier de ces monuments est presque célèbre en égyptologie, depuis les belles reproductions qu'en a données jadis Prisse d'Avennes; et une copieuse bibliographie atteste que les archéologues — à bon droit — ne se lassent pas de reproduire ces scènes d'une pureté d'exécution si achevée. Chaque fois que l'on revoit sur place ces beaux bas-reliefs, on leur découvre quelque raison de plus de les admirer,

et cette impression était plus forte encore, quand je les revis l'an dernier. La reproduction du fragment donné dans les *Denkmäler* est excellente, et elle a une fidélité que ne possèdent pas les planches de PRISSE D'AVENNES, si séduisantes soient-elles. On peut regretter seulement que le fragment ait été coupé un peu court dans la planche, que complète au reste une illustration dans le texte.

La style du morceau emprunté à Ramos présente un intérêt tout spécial. C'est l'art «amarnien» qui règle les profils et les silhouettes des personnages, qui calibre leurs jambes, bombe leur ventre, plie l'échine des suivants. Ce morceau n'est guère connu en archéologie, que de ceux qui possèdent les *Nile Gleanings* de VILLIERS STUART (pl. V) ou son *Egypt after the war*. M. DE BISSING a donné, à ce propos, un de ses excellents développements coutumiers. Il y a ajouté, en gravure dans le texte, une série bien instructive des fragments de bas-reliefs du temple qu'Atonou possédait à Karnak. Si petits soient-ils, leur valeur documentaire est considérable, et, à ma connaissance, on n'en avait jamais encore donné de reproductions.

Le tombeau thébain de Ramos nous conduit naturellement (pl. 82 et 83) aux monuments de l'art d'El Amarna proprement dit. La stèle bien connue du Musée du Caire, figurant le Roi et la Reine adorant Atonou et célébrant le rite de l'offrande forme le premier des deux spécimens proposés à notre étude. Ce morceau provient, comme on le sait, de la chambre 4 de la tombe d'Amenhotep IV. C'est donc, par excellence, un type de l'art officiel de la capitale d'Atonou. L'image de l'ouvrage édité par l'Institut Français du Caire n'en donnait pas assez complètement idée. La reproduction manquait de netteté, et était tirée trop foncée. La planche des *Denkmäler* est d'une venue irréprochable. Le second bas-relief provient du Musée de Berlin, et est bien connu, lui aussi; il figure Amenothès IV et la Reine, face à face; le Roi est appuyé sur son grand bâton de commandement, tandis que Nofrititi lui présente aux narines un bouquet (pl. 83).

M. DE BISSING a fait suivre la description de ces deux monuments d'un exposé très complet de l'art d'Amarna, trop compact et trop bourré de faits ou de citations d'œuvres, pour pouvoir être analysé ici, sous peine de refaire, à notre tour, un chapitre d'histoire de l'art. Les ateliers égyptiens ont traversé, à cette époque, une phase trop particulière pour pouvoir en esquisser en quelques lignes la théorie générale. D'une façon très résumée, on aura idée du travail de M. de Bissing sur ce point, en se référant aux aperçus que publièrent auparavant DARESSY et CHASSINAT. M. DE BISSING a repris leurs conclusions, a tiré partie des dernières publications de DAVIES, et il a édifié, avec le tout et avec ses remarques personnelles un traité magistral. Si tout n'est pas dit sans appel sur l'art d'Amarna, il semble

difficile de trouver un fait archéologique de quelque importance dont l'étude que voici n'ait pas tenu compte.

Mais deux planches, ici encore, c'est bien peu pour juger de tous ces ateliers de la cité du «Disque Glorieux». À côté de ces monuments royaux, nous aurions aimé tout au moins deux ou trois spécimens (au besoin sur une seule planche) empruntés aux nécropoles du Nord ou du Sud; par exemple les danses du tombeau d'Aï, ou une des scènes de «visite au temple» ou de «remise du collier d'or». Pourtant, la série, même ainsi constituée, aurait encore été insuffisante, il faut bien le reconnaître. Tout bien pesé, l'art d'Amarna ne peut tenir ni en deux ni en six planches. Qui veut l'apprécier exactement aurait besoin d'un recueil spécial, où tout un atlas reproduirait les principales scènes actuellement connues. Je souhaite que M. DE BISSING l'entreprenne quelque jour. La tâche lui sera aisée, car son texte est déjà fait; il n'a plus qu'à le commenter par la série de reproductions des monuments qu'il cite ou qu'il analyse déjà ici même.

Pl. 84. Deux bas-reliefs empruntés aux murs latéraux de la grande colonnade de Luxor. Nous arrivons ici à une des périodes les moins connues de l'histoire de la sculpture, celle qui va de la disparition d'Amenôthès IV à Seti 1^{er}. L'œuvre de Toutankhamon est fort obscure encore. Elle disparaît entre les deux gloires du groupe de ses prédécesseurs, et de celui de la XIX^{ème} Dynastie. Les surcharges et les usurpations de celle-ci compliquent singulièrement la besogne. M. DE BISSING établit la date exacte des deux scènes qu'il nous présente. Les meilleures monographies ou les guides les plus récents persistent à les attribuer à Horemhabi. M. DE BISSING montre, appuyé sur l'autorité de LEGRAIN et WEIGALL que ce Pharaon ne fit que les usurper. La facture en est assez particulière pour servir de *criterium* et pour restituer désormais aux derniers souverains de la XVIII^e Dynastie ce qui leur appartient. Les thèmes sont naturellement ceux de la tradition. Les scènes de procession et de groupes de soldats ou de danseurs sont connues par d'autres monuments appartenant à d'autres règnes. Aussi comparera-t-on avec fruit la technique du défilé militaire de Luxor avec celle de la scène analogue figurée sur les murs de Deir-el-Bahri.

Ici s'ouvre dans l'histoire de l'art des *Denkmäler* une longue parenthèse. La scène des danseuses a été l'occasion pour l'auteur de faire un véritable traité sur les scènes de danse, depuis les plus anciennes représentations des mastabas jusqu'à celles des temples ramessides. La documentation semble à peu près complète; depuis WILKINSON, on n'avait certainement jamais eu une étude d'ensemble aussi complète; et comme le répertoire des documents a quadruplé depuis lors, c'est véritablement la matière d'un petit livre inédit qu'on nous présente là. Mais *non erat hic locus*, il faut le dire sans ambages. On a vu déjà combien l'étude

du bas-relief menait forcément à décrire ou à commenter des fresques; en sorte que l'«Histoire de la Sculpture» devenait nécessairement, contre le gré de son auteur, l'«Histoire de l'art égyptien» tout entier. Cette fois, le sujet s'étend encore plus démesurément. Car s'il faut étudier l'archéologie totale des scènes de danse, non seulement nous voici menés à un catalogue de représentations dont la moitié n'est plus du domaine de la sculpture, mais voici que par surcroît, il faut établir un lieu très artificiel entre ces diverses scènes. Il faut citer des danses qui sont des scènes de harem (dans les mastabas), puis des danses figurées comme un des éléments du service funèbre (tombes thébaines), ou celles de la procession de la statue (hypogées du Moyen-Empire), ou encore celles qui commentent, sur les murs du temple, la «sortie du dieu». En bonne logique, il n'y a pas de lieu commun entre ces figurations, qui se rattachent, comme *thèmes*, aux groupes généraux de la représentation des divertissements, des funérailles, de l'intronisation des statues ou des fêtes du calendrier. Or, au point de vue archéologique, je viens de dire que l'étude menait à mettre ensemble, sans distinguer, les reliefs hauts ou bas et la peinture. Alors que reste-t-il? Une étude qui n'est plus celle d'un procédé technique ni celle d'une donnée, d'un thème, mais celle d'un détail de la vie égyptienne, à travers la série entière des monuments, quels qu'ils soient. Si intéressant soit le sujet, il n'a plus un rapport suffisamment établi avec l'objet des *Denkmäler*. On voit mieux que jamais ici l'inconvénient capital d'étudier, en art égyptien, une de ses manifestations, en prenant comme méthode l'étude des *formes*, avant celle des idées qu'elles traduisent. Si l'on veut s'enfermer dans les divisions matérielles de ces formes (haut relief, bas-relief, sculpture méplate, intaille, etc.), il faut à tout instant s'en évader, pour pouvoir suivre une série et constituer les rapprochements nécessaires. Si l'on se base sur les *thèmes* plastiques, et sur leurs séries apparentes, on se trouve amené à créer des groupements artificiels, et à étudier l'art entier à propos d'une donnée déterminée.

Ces réserves faites, il faut louer comme il convient le bas-relief même, cause de cette digression. Rarement le ciseau égyptien tailla dans la pierre composition plus alerte et plus spirituellement vivante que la scène des danseuses de Luxor. Les fresques des tombes thébaines resteront néanmoins plus gracieuses, plus séduisantes pour nous. Mais le motif en est aisé à comprendre: les coloris en teintes plates et la souplesse du trait des fresques murales conviennent mieux à ces scènes que le bas-relief décoloré des murailles des temples, où l'œuvre dévastatrice du temps, la pierre rougée défigurent trop, par surcroît, l'aspect qu'avait jadis la composition dans l'éclat de sa jeunesse. La fresque du British Museum, reproduite par ERMAN et BUDGE en leurs traités respectifs, et ici même par M. DE BISSING, demeure donc jus-

qu'à nouvel ordre, ce que l'on connaît de meilleur comme type des représentations de la danse en Egypte.

Ajoutons enfin quelques mots de l'exécution matérielle de la planche. Il est difficile d'imaginer que l'on puisse tirer jamais meilleur parti de bas-reliefs aussi mal placés pour la photographie, et déjà si touchés par l'action des siècles. Je les ai revus l'an dernier à Luxor, et j'ai peine à saisir par quel procédé l'auteur et l'éditeur sont arrivés ici à une netteté presque supérieure à celle de l'original. On appréciera mieux encore la perfection du tirage, en comparant les fragments que voici aux reproductions qu'en avait données autrefois DARESSY, et que l'on pouvait croire cependant être arrivées à rendre tout ce qu'il était possible de cette partie des décorations de Luxor.

L'intitulé de la planche 85 nous assure qu'il s'agit d'une représentation de Toutankhamon faisant offrande aux dieux (temple de Luxor). Celui du texte porte qu'il s'agit d'Harmhabi. Quel est le souverain au juste à qui appartient l'œuvre? Tel est précisément le point assez délicat à fixer, et l'on comprend que M. DE BISSING ait quelque peu hésité. En fin d'argumentation, il a eu recours à la statuaire; il rapproche des statues d'Harmhabi certaines particularités qu'il relate dans l'anatomie des personnages des bas-reliefs. Il note et met en valeur toutes les similitudes de technique qu'il est possible de relever. Sans rejeter aucunement ces propositions, je dois avouer qu'elles n'arrivent pas à déterminer ma conviction. Ce qui frappe surtout, en présence de ces compositions murales, c'est la comparaison inévitable entre la beauté de la facture de la statuaire et le mérite esthétique des bas-reliefs que voici. On sait que peu à peu, on a groupé en les attribuant au règne d'Harmhabi, un certain nombre des meilleures œuvres que possèdent les Musées Egyptiens. L'Harmhabi de Turin, celui de Londres, la tête du Musée du Caire, la magnifique statue de Khonsou du même musée, pour ne citer que ces morceaux, passent pour des œuvres contemporaines, sorties peut-être même d'un seul atelier. Or il est incontestable que ces maîtresses pièces d'art constituent le point culminant de la sculpture égyptienne des seconds Thébains. Si la date qui leur est attribuée est bien fondée, et si le bas-relief que voici est d'Harmhabi, et non usurpé, il faut reconnaître que la ronde bosse l'emporte de beaucoup, à cette époque, sur l'art du ciseleur de reliefs. Sans doute une telle anomalie est-elle possible, parce qu'il suffit d'un artiste pour porter une des subdivisions de la sculpture à un point de perfection beaucoup plus élevé que celui des autres. Il n'en est pas moins vrai que des réserves prudentes s'imposent. On est en droit de se demander si l'œuvre apparente d'Harmhabi, en ce qui concerne la décoration murale, ne doit pas être plutôt, comme précédemment, attribuée à Toutankhamon. On ne peut trancher le débat en cette analyse. Le

sujet est trop délicat. Il voudrait, pour être éclairci avec quelque précision, une révision de tous les monuments attribués à ces deux règnes: et comme, pour plus de la moitié, la question préalable d'attribution se poserait comme pour ceux-ci, on entrevoit le long travail que ce serait.

Le passage difficile est franchi, et avec les planches 86, 87 nous entrons dans une période de l'histoire du bas-relief bien reconnaissable, tant à son style qu'à ses procédés techniques. Les deux planches sont empruntées à l'énorme série des décorations murales exécutées au grand temple de Karnak sous le règne de Seti 1^{er}. Ce sont deux scènes belliqueuses qu'elles figurent. Il y a longtemps que CHAMPOLLION, LEPSIUS, et, après eux, les rééditions de leurs dessins avaient rendu ces scènes familières aux archéologues. On doit ajouter, une fois de plus, que les reproductions n'en donnaient aucune idée au point de vue esthétique, et que les vignettes gravées d'après photographie, en divers ouvrages plus récents, n'en donnaient elles-mêmes qu'une idée très affaiblie.

M. DE BISSING a dit le nécessaire sur l'intaille et la nouvelle technique qui préside à la décoration murale. Il a étudié aussi, comme de coutume, le sens de la composition générale; il en a fait aussi la description archéologique approfondie dont il a l'habitude. Mais il a consacré le principal de sa démonstration à quelque chose de plus intéressant. Il a repris, depuis les palettes thinites, l'histoire du «triomphe du Roi». Il a montré comment la donnée initiale s'était, peu à peu, chargée de détails ou de commentaires pictographiques, depuis les débuts, pour aboutir à ces longues séries qui couvrent les murs de l'édifice ramesside. Le résumé triomphal du début se démembre ainsi en phases d'exécution successives des actes qui l'ont préparé; en sorte que c'est, progressivement, l'histoire de l'Egypte belliqueuse qui couvre de ses récits la muraille du sanctuaire, depuis l'entrée en campagne jusqu'au final sacrifice des captifs immolés devant le dieu-ancêtre. Les gestes et la vaillance du Roi pendant la lutte ont été l'objet d'une étude plus spécialement approfondie, et le texte nous donne, à ce propos, les variantes intéressantes d'Abousimbel et de Medinet-Habou.

On voit combien une pareille étude contient, pour qui sait étudier un sujet comme M. DE BISSING, d'aperçus nouveaux, de rapprochements féconds, d'éléments à des thèses d'une portée générale. A mesure que se déroule la série des *Denkmäler*, ces visions d'ensemble prennent de plus en plus de place dans la description générale du document, et c'est à bon droit. L'étude du bas-relief, où la figure est «en fonctions», et non plus isolée comme dans la statuaire, menait nécessairement à cet ordre d'idées. Lorsqu'il s'agit d'une statue, il faut une longue et difficile reconstitution de son passé pour se l'imaginer dans le cadre exact où

elle «vivait», accomplissant les actes pour lesquels on l'avait sculptée, ou encore pour retrouver soit les accessoires soit les cérémonies qui complétaient sa raison d'être. Le bas-relief nous groupe toutes ces données explicatives. Alors, il ne peut plus être question de s'en tenir aux factures, aux styles, aux techniques; il faut, de toute évidence, aborder la «philosophie» du thème qui est proposé à notre attention. On doit remercier M. DE BISSING de l'avoir fait avec cette compétence et ce luxe de documentation précise.

On voit, au résumé, que cette livraison VIII diffère beaucoup des précédentes. L'archéologie n'y tient plus la place un peu trop exclusive qu'elle avait gardée jusqu'ici. Etudier un thème à travers la série historique n'est, à tout prendre, qu'un des *aspects* de l'histoire de la sculpture. J'ai dit, il y a un moment, comment cette recherche avait pu être, à la rigueur, l'unique élément d'enseignement tant qu'il s'était agi de la ronde bosse. On ne pouvait plus s'en tenir là une fois arrivé aux grandes compositions murales, gravées ou ciselées en relief. M. DE BISSING était ainsi amené à la recherche de l'unité de la pensée religieuse qui avait inspiré ces thèmes, et dont les formes plastiques ne sont que la traduction. Les divisions factices, tirées de la technique matérielles de ces formes n'avaient plus de solidité, plus de réelle raison d'être. L'idée l'emportait sur la forme. Et cependant M. DE BISSING avait adopté de début, un plan qui pouvait le gêner singulièrement, parvenu à ce moment de l'histoire de l'Art. Il sied de lui témoigner grand gré d'avoir su, le temps venu, ne pas se croire lié sans rémission par les classifications et les méthodes qu'il avait adoptées en commençant. Ses *Denkmäler* ont singulièrement gagné, dès lors, comme leçon d'Histoire de l'art. Car ils ne nous apprennent plus seulement la science de grouper les séries archéologiques, ou celle de noter leur évolution. Ils nous disent enfin quelle fut la pensée créatrice de ces œuvres; ils nous permettent d'en retrouver l'unité constante à travers les produits artistiques en apparence les plus différents. C'est le but suprême, croyons-nous, de tout réel enseignement de l'Art.

George Foucart.

Notices

par

Ernst Andersson.

§ 2. *Le Buste de KARL PIEHL au Musée Égyptien du Caire.*

Les égyptologues connaissent que M. MASPERO, le Directeur Général du Service des Antiquités, a installé au Musée du Caire un Panthéon des égyptologues où seront réunis successivement les bustes des hommes qui ont consacré leur vie au développement et au progrès de la science égyptologique.

La grande galerie d'honneur du Musée Égyptien nombra, au commencement de cette année, huit bustes dont six ont été exécutés en marbre, deux en bronze représentant: BRUGSCH, BIRCH, CHABAS, HINCKS, LEEMANS, E. DE ROUGÉ, ROSELLINI, VASALLI. On vient d'installer à ce Panthéon le buste de notre regretté maître PIEHL.

Il y a à peu près un an, M. MASPERO avait la complaisance de m'écrire qu'il désirait avoir des photographies de PIEHL qui lui permettraient de faire exécuter un buste du savant égyptologue. Cependant, en vue de faciliter les démarches à faire, l'éminent Directeur Général me proposa, peu après, de me charger de la chose et de faire la commande du buste chez un sculpteur suédois. Après avoir trouvé les documents indispensables je confiai l'œuvre au célèbre Sculpteur suédois M. CARL ELDH, qui se mit à l'œuvre avec le talent qu'on lui connaît et avec un zèle désintéressé. Le moule en terre fut terminé vers la fin de l'année

passée, de sorte que je pouvais le voir avant de me mettre en route pour l'Égypte. Au mois de janvier le sculpteur procéda à la fonte et après avoir été exposé durant quelques jours à l'Université d'Upsal, le buste fut emballé à destination du Caire, où il arriva à la fin du mois de mars. J'ai donc eu la satisfaction d'assister à l'installation de mon regretté maître à la grande galerie d'honneur du Musée Égyptien.

On a prodigué beaucoup de soins à l'exécution en bronze — grandeur naturelle — du buste de KARL PIEHL. Les visiteurs du Musée qui voudraient bien s'arrêter un moment devant ces bustes représentant des hommes dont chacun personnifie une période du développement de la science égyptologique pourront se faire une idée nette de ses traits.

Upsal, Août 1908.

Ernst Andersson.

§ 3. *A propos du Dieu de l'oasis de Jupiter Ammon.*

J'ai rendu compte sommairement¹ des idées de M. NAVILLE sur «le dieu ombilic» de l'oasis d'Ammon, et mon article sur ce sujet se termina par la réflexion qu'il était important de consulter, pour comparer, les observations présentées par LEFÉBURE dans son article: «*Le Bucrâne*», *Sphinx*, X: 2, pp. 114—118.

On sait que M. NAVILLE a publié dans la *Zeitschrift*² l'article: «*Le dieu Bat*», où il développe encore ses idées sur ce sujet. M. Naville rappelle une fois de plus «que c'était une erreur de confondre la tête de ce dieu avec celle de Hathor. Il n'y a aucun doute, il s'agit de la tête d'un taureau, et non pas d'une vache. Que l'on compare toutes les représentations de ces animaux, et l'on verra que toujours les cornes de vaches sont divergentes au sommet, tandis que celles du taureau son convergentes».

¹ *Sphinx* XI, p. 107—109.

² 43. Band; 1. Heft, 1906, p. 77—83.

En résumant le premier article de M. Naville, je ne me permis de faire aucune objection. L'idée m'est, cependant, venue qu'on pourrait faire place à une autre conception, et voici ce que durant notre correspondance, mon regretté ami LEFÉBURE m'a communiqué à ce sujet.

«Hathor a les cornes divergentes des déesses-vaches quand elle rentre dans cette classe générale, mais elle a les cornes convergentes dans le sistre, qui appartient à un autre type et qui est bien une tête bathorienne. Dans la chambre des sistres à Dendérah, chaque sistre est appelé Hathor, dame de Dendérah. Les deux têtes cornues de la palette d'Hiéaconpolis sont imberbes, et par conséquent féminines, comme dans tous les sistres; le nom Bat du sistre signifie l'esprit; et il n'y a pas de dieu , mais un dieu , le tombeau, comme l'a lu DARESSY.

«Quant à l'idée qu'on aurait adoré dans l'oasis d'Ammon un dieu taureau symbolisé par un ombilic, je la trouve au moins bizarre.

«Il y a une explication bien plus simple: c'est que le dieu de l'oasis était Ammon identifié au soleil, Ammon Ra, et que le prétendu ombilic était tout simplement le disque solaire, dont un bijou ornait le point central qui figure toujours dans les hiéroglyphes, ☉. Le disque comme objet de culte se voit déjà aux inscriptions rupestres de l'Algérie, où il est rattaché à la tête du bélier Ammonien par une jugulaire».

Je ne veux rien ajouter aux indications de LEFÉBURE. Elles sont concises, mais assez manifestes, il me semble, pour faire comprendre le rôle du prétendu dieu «ombilic».

Upsal, Août 1908.

Ernst Andersson.

Deuxième Congrès International d'Archéologie

sous la présidence de S. A. le Khédive d'Égypte.

N° 3.

Le Comité d'Organisation du Congrès.

MONSIEUR,

Des modifications importantes s'étant produites dans la composition du Comité d'organisation, il y a lieu de donner la liste de ses membres telle qu'elle est établie actuellement. On sait que S. A. ABBAS HILMY, Khédive d'Égypte, a daigné accepter la présidence. Le Comité comprend, avec Son Altesse :

- LL. EE. MOUSTAPHA PACHA FEHMY, Président du Conseil des Ministres, Vice-Président;
- » FAKHRY PACHA, Ministre des Travaux Publics, Vice-Président de l'Institut Égyptien, Vice-Président;
- » SAAD ZAGHLOUL PACHA, Ministre de l'Instruction Publique, Vice-Président;
- W. WEBB, Conseiller du Ministère des Travaux Publics, Membre du Comité d'Égyptologie;
- M. MACHELL, Conseiller du Ministère de l'Intérieur, Membre du Comité d'Égyptologie;
- M. HARVEY, Conseiller Financier du Gouvernement Égyptien, Membre du Comité d'Égyptologie;
- M. DUNLOP, Conseiller du Ministère de l'Instruction Publique;
- M. DE ROCCASERRA, Conseiller Khédivial au Contentieux de l'État, Membre du Comité d'Égyptologie;
- S. E. YACCOUB PACHA ARTIN, Président de l'Institut Égyptien, Membre du Comité d'Égyptologie et du Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe;
- M. LE CAPITAINE LYONS, Directeur Général du Cadastre et du Service Géologique de l'Égypte, Membre de l'Institut Égyptien, Membre du Comité d'Égyptologie;

- S. E. BOINET PACHA, Secrétaire Général du Ministère des Travaux Publics, Membre de l'Institut Égyptien, Membre du Comité d'Égyptologie et du Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe;
- M. LE D^r BORCHARDT, Directeur de l'Institut Allemand d'Archéologie Égyptienne, Membre du Comité d'Égyptologie;
- M. HERZ BEY, Architecte en Chef du Comité de Conservation de l'Art Arabe, Directeur du Musée de l'Art Arabe;
- M. LE D^r MORITZ, Directeur de la Bibliothèque Khédiviale, Membre du Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe;
- M. AHMED ZÉKI BEY, Deuxième Secrétaire du Conseil des Ministres, Membre de la Société de Géographie;
- M. CHASSINAT, Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale au Caire, Membre de l'Institut Égyptien;
- M. CASANOVA, Sous-Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale au Caire. Membre de l'Institut Égyptien et du Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe;
- M. PIERRE LACAU, Attaché à la rédaction du Catalogue Général du Musée du Caire;
- M. BRECCIA, Conservateur du Musée Gréco-Romain d'Alexandrie;
- M. LE DOCTEUR WALTER INNES BEY, Membre de l'Institut Égyptien et de la Société Khédiviale de Géographie;
- M. MASPERO, Directeur Général du Service des Antiquités de l'Égypte, Secrétaire;

Le Comité exécutif, choisi parmi les Membres du Comité d'Organisation, est composé de MM. Maspero Président, Borchardt, Breccia, Chassinat, D^r Innes Bey, Lacau.

On rappelle en outre que le nombre des sections, qui était de sept au Congrès d'Athènes, a été fixé à six pour la session du Caire. Un programme des travaux a été proposé pour chacune de ces sections, afin d'inviter les adhérents à traiter de *préférence* des questions qui se rattachent aux rapports des pays classiques, la Grèce et Rome, avec le pays dans lequel le Congrès se tient, c'est-à-dire avec l'Égypte.

I. Archéologie préclassique. — Civilisations égéennes et mycéniennes, autant que possible dans leurs rapports avec l'Égypte, l'influence que l'Égypte a exercé sur elles et l'influence qu'elles ont exercé sur l'Égypte dans la céramique, la bijouterie, l'orfèvrerie, etc.

II. Archéologie classique. — 1° Les rapports historiques de l'Égypte et de la Grèce depuis le temps des Pharaons Saïtes jusqu'à l'établissement de l'Empire d'Orient; 2° L'Art Alexandrin; 3° La littérature, la science, la philosophie Alexandrines.

- III. Papyrologie.** — 1° Les manuscrits des écrivains classiques; 2° Correspondance et pièces d'intérêt domestique ou privé; 3° Actes judiciaires.
- IV. Archéologie religieuse.** — Le syncrétisme gréco-égyptien, l'hermétisme, le judaïsme, et le christianisme en Égypte jusqu'à l'établissement de l'Empire d'Orient.
- V. Archéologie byzantine.** — 1° L'Égypte byzantine, administration, histoire, coutumes, sectes religieuses; 2° L'Égypte arabe dans ses rapports avec l'Empire byzantin; 3° L'Art copte.
- VI. Numismatique et Géographie.** — 1° La numismatique grecque, romaine et byzantine de l'Égypte; 2° Les divisions géographiques de l'Égypte gréco-romaine; 3° Les explorations scientifiques et commerciales des Alexandrins.

La réduction du nombre des sections et le programme des travaux ont été critiqués de divers côtés.

En ce qui concerne la première de ces mesures, un congrès scientifique a déclaré que la suppression d'une des sections était regrettable, et il a exprimé le désir qu'elle fût rétablie. — La réduction du nombre des sections correspond à des difficultés d'ordre purement matériel: on a crainte de ne pas trouver ici un nombre de salles suffisant. Si pourtant le Congrès, dans sa séance d'ouverture, réclame le rétablissement de cette section, nous essaierons de lui donner satisfaction.

En ce qui concerne le programme, on a paru redouter, notamment en Grèce, que le Comité d'organisation n'eût l'intention d'exclure tous les sujets d'archéologie classique qui ne toucheraient pas à l'Égypte. Rien n'est plus contraire aux intentions du Comité. Celui-ci n'entend ainsi donner que des indications générales sur les matières qu'il serait possible de discuter et d'illustrer le plus facilement sur place. Il va de soi que tout ce qui touche au monde classique peut fournir matière à lecture ou à communication. Par un hasard curieux, et comme réponse à la critique, il se trouve que nul des sujets de mémoires annoncés jusqu'à présent ne traite de sujets relatifs à l'Égypte.

Dans un autre ordre d'idées il convient maintenant d'examiner des questions qui, pour n'être point d'ordre scientifique, n'en sont pas moins d'une importance réelle pour les adhérents du Congrès.

1° Cotisations.

Le règlement provisoire adopté par la Commission d'Organisation du Congrès d'Athènes et maintenu en séance plénière, le jeudi 13 avril 1905, dans toutes celles de ses dispositions qui

ont un caractère général et permanent, prévoyait, au § XI, deux catégories de membres: des *membres* invités ou acceptés par le Comité, et des *membres associés*, hommes ou femmes, qui étaient nommés sur la proposition d'un des membres du Congrès. Au § XIV, il est dit que les *membres* ordinaires ne sont astreints à aucune cotisation; les *membres associés* doivent verser une cotisation de vingt francs.

Il a paru que cette division en deux classes n'avait plus sa raison d'être dans ce second congrès et après s'être assuré officiellement que le Comité International d'Athènes n'y voyait point d'inconvénients, le Comité d'organisation du Caire a décidé d'établir pour tous les adhérents, hommes et femmes, une *cotisation uniforme de P. E. 50* (= 13 frcs., = 10 sh. 3 d., = 10 M. 50 Pf.).

Cette cotisation sera versée au moment où les adhérents prendront les cartes qui, seules, leur donnent droit aux réductions de prix sur les paquebots, sur les chemins de fer, dans les hôtels, à l'entrée libre dans tous les monuments, et en général à tous les avantages dont on a essayé de leur assurer la jouissance. Ces cartes seront jusqu'à nouvel ordre délivrées directement au Secrétariat du Musée Égyptien du Caire, contre paiement de la cotisation indiquée ci-dessus, ou expédiées aux membres qui enverront un mandat-postal de P. E. 50 à l'adresse de M. le Directeur Général du Service des Antiquités, Musée Égyptien, Caire.

2° Avantages réservés aux membres du Congrès.

Le Comité s'est préoccupé, comme il était naturel, de rendre le voyage et le séjour en Égypte aussi faciles et aussi peu coûteux que possible. Grâce à la coopération bienveillante du Gouvernement Égyptien, des Compagnies de transports maritimes, de l'administration des Chemins de fer Égyptiens, et des propriétaires ou directeurs d'hôtel, le Comité croit être arrivé à de bons résultats.

1° Voyage par mer d'aller et de retour.

La plupart des Compagnies de navigation qui font le trajet entre les divers pays de l'Europe et les deux grands ports de l'Égypte sur la Méditerranée, Alexandrie et Port-Saïd, ont bien voulu accorder des réductions importantes qui vaudront à partir d'une date et pour une durée à fixer ultérieurement.

PENINSULAR AND ORIENTAL St. N. Co, un rabais de 20 % sur le passage complet, aller et retour (Port-Saïd).

THE EGYPTIAN MAIL STEAMSHIP Co, un rabais de 50 % sur le billet d'aller et de 50 % sur le billet de retour (Alexandrie).

THE ORIENT-ROYAL MAIL LINE, un rabais de 25 % sur le prix du billet à l'aller et au retour (Port-Saïd).

MESSAGERIES MARITIMES, un rabais de 30 % sur le prix net du tarif de passage simple, déduction faite de la nourriture (Alexandrie).

NORDDEUTSCHER LLOYD, un rabais de 50 % (Alexandrie).

ÖSTERREICHISCHER LLOYD, par la ligne rapide, 15 % de rabais sur le voyage simple, et 25 % pour le billet d'aller et retour; par la ligne ordinaire, 25 % sur le billet simple et 35 % sur le billet d'aller et retour (Alexandrie).

KHEDIVIAL MAIL STEAMSHIP CO, un rabais de 25 % sur le prix du passage aller et retour (Alexandrie).

COMPAGNIE RUSSE DE NAVIGATION, un rabais de 40 % du prix net (nourriture non comprise) du passage (Alexandrie).

De plus, la WHITE STAR LINE nous a promis de faire des rabais pour nos congressistes, dès que ses tarifs pour l'année 1909 seraient fixés. LA NAIVGAZIONE GENERALE ITALIANA (FLORIO-RUBATTINO) a promis également de prendre la question en considération, et d'en décider à une époque plus rapprochée de l'ouverture.

Les prix réduits ne pourront être obtenus qu'à la condition pour les requérants de présenter aux bureaux de ces diverses Compagnies la carte de membre du Congrès.

2° Débarquement et embarquement dans les ports d'Alexandrie et de Port-Saïd.

MM. Cook et fils ont bien voulu fixer un tarif spécial de 2 sh. 6 d. (= 3 frcs. 25 cs., = 2 M. 60 Pf.) pour débarquement ou embarquement des congressistes et transport de leurs bagages du quai à la station du chemin de fer ou réciproquement. Ils mettront leurs drogmans et interprètes à la disposition des congressistes.

La *Hamburgische Gesellschaft (Hamburg Anglo-American Line)* fera aux congressistes les mêmes avantages et les mêmes conditions que MM. Cook et fils.

3° Voyage d'Alexandrie et de Port-Saïd au Caire et réciproquement.

L'Administration des chemins de fer de l'État Égyptien a bien voulu accorder aux congressistes un rabais de 50 % sur les lignes d'Alexandrie et du Caire, Port-Saïd au Caire et *vice-versa*, à condition pour eux de présenter au guichet leur carte de membre du Congrès.

4° Hôtels et pensions à Alexandrie et au Caire.

Les Directeurs ou propriétaires de la plupart des hôtels et pensions d'Alexandrie et du Caire où les touristes européens

descendent habituellement ont consenti à faire aux membres du Congrès les conditions suivantes:

a. Alexandrie.

CARLTON HOTEL, service complet, 45 P. E. (= 11 frcs. 66 cs., = 9 sh. 1 d., = 9 M. 45 Pf.) par jour et par personne.

GRAND HÔTEL, réduction de 10 % sur ses prix ordinaires.

NEW KHEDIVIAL HOTEL, pour chambre, pension, lumière, bain, 60 P. E. (= 15 frcs. 54 cs., = 12 sh. 3 d. = 12 M. 60 Pf.) par jour et par personne avec une réduction de 10 % sur le prix des vins et des eaux minérales.

PENSION BONNARD, pension à 42 P. E. (= 10 frcs. 78 cs., = 8 sh. 8 d., = 8 M. 82 Pf.) et 47 P. E. (= 12 frcs. 30 cs., = 9 sh. 7 d., = 9 M. 87 Pf.) par jour et par personne, vin compris.

SAVOY HOTEL, chambre avec petit déjeuner 25 P. E. (= 6 frcs. 48 cs., = 5 sh. 1 d., = 5 M. 25 Pf.), avec pension complète, P. E. 60 (= 15 frcs. 54 cs., = 12 sh. 3 d., = 12 M. 60 Pf.) par jour et par personne.

b. Caire.

Voici, classés par ordre alphabétique, les hôtels qui, jusqu'à présent, ont consenti des prix réduits aux congressistes:

CONTINENTAL (GRAND HÔTEL), par jour et par personne 60 P. E. (= 15 frcs. 54 cs., = 12 sh. 3 d., = 12 M. 60 Pf.).

EDEN PALACE, chambre, pension et lumière, 10 frcs. par jour et par personne.

MERCEDES, chambre et pension, tout compris, 40 P. E. (= 10 frcs. 36 cs., = 8 sh. 3 d., = 8 M. 40 Pf.) par jour et par personne.

MÉTROPOLE, chambre et pension, tout compris, 50 P. E. (= 12 frcs. 95 cs., = 10 sh. 3 d., = 10 M. 50 Pf.) par jour et par personne.

NATIONAL (HOTEL), pension et chambre à un lit, tout compris, 55 P. E. (= 14 frcs. 25 cs., = 11 sh. 1 d., = 11 M. 55 Pf.) par jour et par personne; chambre à deux lits et pension pour deux personnes, tout compris, 100 P. E. (= 25 frcs. 90 cs., = 1 l. St. 6 d., = 21 M.) par jour.

NEW KHEDIVIAL, chambre et pension, tout compris, 40 P. E. (= 10 frcs. 36 cs., = 8 sh. 2 d., = 8 M. 40 Pf.) par jour et par personne.

ROYAL (GRAND HÔTEL), chambre et pension, 40 P. E. (= 10 frcs. 36 cs., = 8 sh. 2 d., = 8 M. 40 Pf.) par jour et par personne.

SAVOY HOTEL, chambre et pension, 70 P. E. (= 18 frcs., 13 cs., = 14 sh. 4 d., = 14 M. 70 Pf.) par jour et par personne.

SEMIRAMIS (HÔTEL), chambre et pension, 75 P. E. (= 19 frcs. 43 cs., = 15 sh. 4 d., = 15 M. 65 Pf.) par jour et par personne; pour ceux des congressistes qui ne prendront pas la pension, la direction de l'hôtel consent une réduction de 10 % sur ses tarifs ordinaires.

SHEPHEARD'S HOTEL, chambre et pension, à des prix variant entre 65 P. E. (= 16 frcs. 84 cs., = 13 sh. 3 d., = 13 M. 65 Pf.) et 80 P. E. (= 20 frcs. 74 cs., = 16 sh. 4 d., = 16 M. 80 Pf.) par jour et par personne, selon la position et les dimensions des chambres.

VILLA VICTORIA, chambre et pension 60 P. E. (= 15 frcs. 54 cs., = 12 sh. 3 d., = 12 M. 60 Pf.) par jour et par personne.

VOYAGEURS (GRAND HÔTEL DES), chambre et pension, lumière, 45 P. E. (= 11 frcs. 66 cs., = 9 sh. 1 d. = 9 M. 45 Pf.) par jour et par personne.

5° Voyage dans la Haute Égypte.

On rappelle ici que, sitôt la clôture officielle du Congrès prononcée au Caire dans la journée du jeudi qui suivra le dimanche de Pâques, le Comité d'organisation se propose d'offrir à ceux des congressistes qui en exprimeront le désir, l'occasion de se rendre dans la Haute-Égypte, pour visiter les monuments de Thèbes, et peut-être, si les circonstances s'y prêtent, Philæ, Edfou, Dendérah et Abydos. L'excursion durera, selon les cas, de 3 à 6 jours, mais, si les adhérents sont en nombre considérable, les départs ne pourront avoir lieu que par séries successives. Le voyage se fera par chemin de fer jusqu'à Louxor, et, au-delà de Louxor, ou bien au retour, entre Louxor et Abydos, si l'état du Nil le permet, par bateau à vapeur. Les dispositions de détail ne pourront être prises qu'au dernier moment, lorsque le nombre approximatif des excursionnistes sera connu. Voici les dispositions générales et l'indication des réductions de prix obtenues jusqu'à présent: ces renseignements permettront à chacun d'établir son budget de voyage pour les excursions.

a. *Chemin de fer.* L'Administration des Chemins de fer accorde aux congressistes qui préféreront voyager isolément la réduction de 50 % qu'elle leur avait accordée déjà pour les parcours entre la mer et le Caire.

Au cas où le nombre des personnes qui prennent part à l'excursion atteindrait 200, on organiserait des trains spéciaux entre le Caire et Louxor pour l'aller et le retour, aux mêmes conditions de prix que si ces personnes voyageaient isolément.

b. *Bateaux à vapeur.* MM. Cook et fils ont eu l'obligeance de mettre à la disposition des congressistes un de leurs

bateaux, et d'organiser pour eux trois excursions, deux au Sud de Louxor, une au Nord.

1° Les congressistes arrivés à Louxor par voie du Chemin de fer le vendredi de Pâques dans la matinée, s'embarqueraient le soir même pour Assouân, visiteraient les temples d'Esneh et d'Edfou le samedi, le temple de Kom-Ombo le dimanche dans la matinée et arriveraient à Assouân à 2 h. de l'après-midi. Coût: 1 Lstg. 10 sh., (= 37 frcs 80, = 30 M. 70 Pf.). Les congressistes en ce cas visiteraient Philæ le jour suivant et reviendraient à Louxor par voie de terre.

2° Les congressistes, arrivés à Assouân par voie de terre, s'embarqueraient le dimanche du Quasimodo à 4 h. de l'après-midi, visiteraient Kom-Ombo, Edfou, Esneh et seraient de retour à Louxor, le lundi soir, très tard. Coût: 1 Lstg. 1 (= 25 frcs. 25, = 20 M. 45 Pf.).

3° Les congressistes, qui, au lieu de rentrer au Caire exclusivement par voie de terre, désireraient visiter Dendérah et Abydos, s'embarqueraient à Louxor le mardi du Quasimodo à 11 h. du matin, verraient Dendérah dans l'après-midi du même jour, Abydos, le mercredi, et, après avoir dîné à bord du vapeur, prendraient à Bellianèh le train de 9 h. 41 du soir pour rentrer au Caire. Coût: 1 Lstg. (= 25 frcs. 25, = 20 M. 45 Pf.).

La *Hamburgische Gesellschaft (Hamburg Anglo-American Line)* mettra également un de ses vapeurs à la disposition des congressistes pour les mêmes excursions et aux mêmes conditions qui leur sont accordées par la Compagnie Cook.

Hôtels à Louxor et à Assouân.

Les congressistes arrivant au moment où la saison des touristes est terminée, et où les hôtels sont ordinairement fermés, il aurait été fort difficile de les loger convenablement à Louxor et à Assouân, si, grâce à la complaisance de MM. Pagnon et Schaetzle, la Compagnie des Hôtels de la Haute Égypte n'avait pas consenti à tenir ouverts à leur intention un des grands hôtels de Louxor et un des grands hôtels d'Assouân. Le prix de la pension y sera, selon les circonstances, de P. E. 60 (= 15 frcs. 45 c., = 12 sh. 3½ d., = 12 M. 60 Pf.) ou P. E. 65 (= 16 frcs. 50 c., = 13 sh. 3 d., = 13 M. 65 Pf.) par personne et par jour.

Ces renseignements ne sont donnés qu'à titre provisoire, afin de montrer aux congressistes ce que pourra leur coûter l'excursion facultative de la Haute Égypte: peut-être la Compagnie Cook consentira-t-elle à se charger de tout ce qui concerne cette excursion. Ainsi qu'il a été dit plus haut, on ne pourra régler le détail définitivement que dans les dernières semaines, peut-être dans les derniers

jours qui précéderont l'ouverture du Congrès. C'est une des raisons qui obligent le Comité à prier instamment les personnes qui désirent assister au Congrès de lui envoyer leur adhésion le plus tôt possible.

Les réceptions scientifiques, comportent en effet de nombreux détails qui obligent les organisateurs des Congrès à s'y prendre longtemps à l'avance afin d'assurer à leurs hôtes tous les avantages qui sont de nature à contribuer à leur agrément, surtout, comme dans le cas présent, pendant le voyage de la Haute Égypte. Grâce aux renseignements que l'on vient de leur fournir, les adhérents pourront calculer, à peu de chose près, quel sera le montant de leurs dépenses; ils rendraient service au Comité, si, en s'inscrivant de bonne heure, ils lui fournissaient les moyens d'évaluer leur nombre à l'avance, et par suite, de tout combiner exactement pour que le séjour leur soit agréable à eux personnellement autant que l'on espère qu'il sera utile à la science.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de notre considération la plus distinguée.

Au nom du Comité.

Adresse. — Les adhésions, les demandes de renseignements et, en général, toute la correspondance relative au Congrès peuvent être adressées, dès à présent, à la *Commission du 2^{me} Congrès Archéologique international*, au *Musée Égyptien*, au Caire.



Grammatik der Denderatexte

bearbeitet von

Hermann Junker.

Leipzig. Hinrichs'sche Buchhandlung.

Monsieur le D^r Junker vient de nous donner un premier travail sur la grammaire des textes ptolémaïques. Il a choisi pour commencer les textes de Dendéra, et il nous promet encore trois parties, en sorte que le tout formera une étude d'ensemble sur la grammaire des temps ptolémaïques. Nous ne pouvons que féliciter M. Junker de la manière dont il a débuté dans son entreprise. Les textes ptolémaïques ont été trop longtemps regardés avec une sorte de mépris, tandis qu'ils sont fort instructifs à tous égards. M. Junker en a évidemment une connaissance étendue et approfondie, et nous espérons qu'il ne nous fera pas trop attendre les volumes qu'il annonce.

Nous sommes d'autant plus impatients de voir paraître la suite, qu'il nous semble impossible que M. Junker ne soit pas très vite conduit à abandonner une méthode qui le gêne déjà beaucoup, et qui consiste à étudier non pas ce qu'est la langue égyptienne, mais ce qu'elle devrait être. M. Junker, qui est élève de l'école de Berlin, est un adepte de l'idée qu'il y a un égyptien classique dont les formes sont établies par les grammaires de MM. Erman et Sethe. Ces grammaires fort savantes et fort remarquables, je suis le dernier à le

nier, ont créé une langue type, de forme presque exclusivement sémitique. Suivant les leçons qui lui ont été inculquées, M. Junker cherche à classer les formes de la langue qu'il étudie dans les diverses rubriques de ces grammaires. Il n'y réussit que d'une manière très imparfaite. Non seulement la grammaire de Dendéra est loin de correspondre au type qui nous est présenté; mais les inscriptions du même temple diffèrent entre elles. M. Junker nous le montre d'une manière très intéressante, et qui prouve bien sa grande familiarité avec ces textes. Il y a des différences qui tiennent aux temps, les textes les plus anciens diffèrent de ceux qui sont plus modernes; des différences d'originaux, on a reproduit ici des fragments des textes des Pyramides, là le Livre des Morts, là le rituel d'Edfou, en sorte qu'on peut dire que ce qui appartient en propre à Dendéra est très restreint. «L'entreprise de donner une forme unique à ces documents composés dans des langues différentes a échoué à cause de la négligence et de l'incapacité de ceux qui avaient pour tâche de rédiger ces inscriptions». Ici je suis obligé de me séparer entièrement de M. Junker. Cette unification de la langue, aucun scribe de Dendéra n'y est arrivé parce que c'est une idée étrangère à l'égyptien. Il n'y a pas plus songé qu'à unifier l'art ou à unifier la religion. Et d'ailleurs quel type aurait-il choisi? Dans quelle langue par exemple aurait-il traduit le rituel d'Edfou? un rituel employé à l'époque où il rédigeait le sien. Il y avait donc, M. Junker nous le dit d'emblée, des langues différentes à Edfou et à Dendéra. Chacune de ces langues avait le même droit à l'existence. Il n'y avait pas de raison pour que l'une fût classique plutôt que l'autre.

Ceci m'amène tout naturellement à la conclusion à laquelle, il me semble, M. Junker arrivera fatalement. Il n'y a pas d'égyptien classique, il n'y a pas un type de langue dont on puisse dire que c'est le bon égyptien, d'après lequel

le langage et le document écrit doivent se régler, sous peine d'être considérés comme fautifs. On le comprendra facilement si l'on prend pour exemple ce qui se passe de nos jours. Considérons le vaste territoire sur lequel on parle la langue française: la France, la Belgique et une partie de la Suisse. Il est certain que le langage qu'on parle à Paris est fort différent de celui qu'on entendra dans n'importe quelle ville ou village de province, à Bruxelles ou à Genève. Ces divers langages diffèrent d'abord dans la prononciation des voyelles, puis par le choix des mots et les tournures de phrases, et sur d'autres points encore. Jusqu'au siècle de Louis XIV, lorsqu'on prit pour modèles les auteurs que nous appelons encore classiques, quand il s'est établi dans les mœurs cette convention que nous appelons le beau langage, et qui est réglé aujourd'hui par l'Académie française, on peut dire qu'il n'existait pas en français ce code grammatical, auquel tout écrivain et même tout homme bien élevé doit se conformer, et qui s'appelle le bon français. Ce qu'on entend maintenant par parler français, c'est parler un certain français régi jusque dans les détails par des lois conventionnelles, et qui n'est nullement la langue que parle ou écrit le paysan ou l'homme sans éducation. La langue du paysan est fautive pour la Grammaire des grammaires ou le Dictionnaire de l'Académie, mais elle est correcte pour lui, c'est celle dont il se sert à l'habitude et avec laquelle il se fait parfaitement comprendre.

Pour l'allemand cela est encore plus frappant. Avant les grands littérateurs de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e, en dehors de la Bible de Luther, qu'est-ce qui constituait le bon allemand? des bords du Rhin à ceux de la Spree ou de la Baltique qu'est-ce qui faisait loi, au point de vue du langage? Je ne parle pas des patois, qui sont presque exclusivement la langue parlée, ou celle de la poésie populaire et des chansons, je parle de la langue qu'écrivaient ceux qui pré-

tendaient à une certaine éducation, ou qui par leur position dans le gouvernement ou dans l'église étaient tenus à posséder un certain savoir, étaient ce que l'ancien Egyptien aurait appelé un . Prétendra-t-on faire une grammaire unique d'écrits d'origine et de provenance aussi différente, ou qui sont composés seulement à un siècle de distance?

Revenons à l'égyptien. Voici une langue qui a été parlée et écrite pendant quatre mille ans dans un pays d'une configuration tout à fait particulière. Ce pays n'est pas une région entourant une capitale placée plus ou moins au centre, c'est une longue vallée s'étendant le long d'un grand fleuve, et dans laquelle l'influence de la capitale devait difficilement se faire sentir, surtout si cette capitale était près de l'une des extrémités. Cette configuration devait nécessairement donner au caractère local une fixité plus grande qu'ailleurs. On parle souvent de l'esprit conservateur des anciens Egyptiens. Cette qualité tenait, à mon sens, en grande partie à la nature de leur pays, et elle est cause que dans certaines limites, il s'est maintenu entre les diverses localités de l'Egypte une diversité qui porte sur toutes choses. Voyez la religion, sans doute les cultes d'Héliopolis ou d'Abydos ne sont pas celui de Thèbes. Tous ont certains traits communs, mais il n'est aucun dont on puisse dire: c'est la religion égyptienne.

Il en est de même de la langue, j'en appelle de nouveau à M. Junker, la langue de Dendéra n'est pas celle d'Edfou. Il me semble évident qu'il en a toujours été ainsi. Il y a eu des différences de localités et de temps. Sans doute à la fin de la XVIII^e dynastie et sous la XIX^e, par le fait d'une centralisation plus grande due à la puissance de la dynastie thébaine, il s'est établi une sorte de *κοινή* qui a prévalu plus ou moins dans tout le royaume; mais la preuve que son autorité était bien loin d'être absolue, c'est que précisément nous entendons M. Erman déplorer, je cite ses propres

mots: «die Unzuverlässigkeit der späteren Schreiber. Seit dem neuen Reiche und besonders seit der 19ten dynastie ist bei ihnen auf nichts mehr recht Verlass.», assertion qui ne laisse pas que de nous étonner.

Une dynastie puissante comme la XII^e et qui a régné sur tout le pays peut avoir établi une certaine uniformité de langage surtout dans les documents officiels; mais rien ne nous prouve que le langage populaire ait changé dans toutes les parties du pays. Il faudrait, à notre sens, faire une plus grande attention à la provenance des textes; ainsi la plupart des textes de la XI^e dynastie qui ont un caractère si marqué viennent de la Moyenne Egypte et surtout de la région entre Coptos et Edfou; nous ne connaissons pas de texte de cette époque venant de Memphis. Nous ne parlons pas des textes religieux, ceux-ci se maintiennent dans une forme archaïque à peu près la même au travers des âges. C'est le cas pour les textes des Pyramides ou le Livre des Morts. Dans cette variété d'écrits de toute espèce, je ne vois pas où est l'égyptien classique. On nous présente une grammaire fort savante et fort ingénieuse, mais elle est faite d'exemples choisis ici et là, et je demande à MM. Erman et Sethe de m'indiquer quel est le papyrus qui du commencement à la fin se conforme aux règles posées, et qui n'est pas plein de fautes comme celles que M. Erman relève en grand nombre dans «le conte du naufragé».

La cause de cette diversité et de ce qu'on appelle cette littérature toujours fautive, je l'ai déjà exposée ailleurs, et quoique mon point de vue n'ait pas réussi à attirer l'attention de mes confrères d'outre Rhin, je crois devoir le répéter ici. L'égyptien est une langue qui en est restée encore à une phase inférieure aux langues sémitiques, à plus forte raison au grec et au latin. L'habitant des bords du Nil cherche avant tout à se faire comprendre. C'est le seul but auquel il vise. Pour lui cette convention qui s'appelle la langue cor-

recte, le beau langage, n'existe pas. Et comment en serait-il autrement? déjà l'orthographe telle que nous l'entendons: «l'art et la manière d'écrire correctement les mots d'une langue» (Littré), est chose presque inconnue. Le fait qu'un mot peut être écrit de trois ou quatre manières différentes, même encore plus, qu'aucune de ces manières n'est la bonne pour l'Égyptien, qu'il peut choisir celle qui lui plaît ou qui s'adapte le mieux à la place qu'il a à remplir, ce fait est la négation de ce que nous comprenons par orthographe, cette façon «droite», c'est-à-dire unique d'écrire un mot. Et ce qui prouve bien à quel point cette idée était étrangère à l'Égyptien, c'est que l'écriture ne s'est nullement simplifiée avec le temps, et que la variété est encore plus grande sous les Ptolémées qu'elle ne l'était plus anciennement.

Il résulte de cette absence d'orthographe véritable que le scribe égyptien écrivait avant tout *ce qu'il entendait*, et que la forme écrite pouvait différer notablement d'un scribe à l'autre. M. Junker nous en donne une preuve excellente à propos des voyelles  et . Pourquoi à cet égard, les textes des escaliers et du toit diffèrent-ils de ceux des cryptes? uniquement parce que les auteurs ne sont pas les mêmes. S'agit-il du mot nourrice, l'un écrira  ¹ et l'autre  . Evidemment  et  avaient le même son, c'était la voyelle *a* comme le prouve le nom d'Arsinoë, écrit par  ou  pour la même personne, chacun a mis la voyelle conforme au son qu'il avait dans l'oreille, Je ne prétends point par là que  et  aient toujours eu le son *a*. Ici encore il faut recourir à l'analogie des langues modernes; un *a* anglais a trois ou quatre prononciations tout à fait différentes, et un *a* allemand, dans le mot usuel de *Ja* ne sonne point de même à

¹ En citant les mots j'omets les déterminatifs.

Bâle ou à Berlin. Dans ces conditions il m'est impossible de ne pas considérer comme erronée une transcription qui fait des lettres  et , *i* et *y* et qui les appelle des consonnes, suivant le principe posé par M. Sethe (I p. 8): «Wie im Semitischen, muss auch im Aeg. jede Silbe mit einer Consonanten anlauten», c'est un moyen commode de faire du mot  un mot sémitique tri-radical.

A propos des voyelles je relèverai aussi une règle qui me paraît peu heureuse, c'est celle qui consiste à donner à tous les signes la lecture qu'ils ont dans les textes des Pyramides. Ainsi  est toujours transcrit *wp*. Or déjà dans le Livre des Morts la lecture est *ap*. En outre toutes les fois qu'il y a dans ces textes une lettre prosthétique, on ne manque pas de la mettre dans les textes postérieurs, p. ex. le mot  est *hwj*. Or il est clair qu'à cette époque les lettres *h* étaient tombées, puisque ce mot est écrit dans une phrase où se trouve une série de mots commençant par . La lettre prosthétique existait sans doute dans les textes des Pyramides, mais plus tard elle est tombée, ou elle s'est maintenue çà et là sans qu'elle fût d'un usage régulier. Vouloir l'imposer à tous les textes, c'est nous dire qu'en latin on disait toujours *enos* qui est le mot de la liturgie des frères Arval, on qu'en France au 17^e siècle on disait *icelui* et *icelle* parce que ces mots se trouvent dans la bonne prose de la fin du 16^e. Ici encore je voudrais qu'on transcrivît ce qui est écrit, et non pas ce qui devrait l'être.

Voici le groupe  . Il me semble évident que  doit représenter un son vocal unique comme le français *au* dans *autre* ou *ou* dans *ouvrir*.  est là pour modifier la prononciation de l'. D'après M. Junker il est «bedeutungs-

los» dans un mot comme   pour   qui est transcrit *ipn* dans les deux cas. Mais la transcription régulière du premier mot d'après le système de Berlin devrait être *iwepn* auquel il faudrait ajouter des voyelles; il n'y a aucune raison de supprimer le *w*. Cette singulière orthographe est, paraît-il, une spécialité des textes du toit. Plus loin M. Junker est forcé de convenir que  sert de voyelle dans les groupes comme   . Ce chapitre très intéressant me paraît démontrer l'impossibilité de vouloir à tout prix faire des lettres , , , , des consonnes, pour arriver à des racines trilitérales. Mais je ne veux pas m'étendre davantage sur la question des voyelles sur laquelle je reviendrai ailleurs.

A propos des noms M. Junker fait remarquer les nombreuses irrégularités dans l'emploi des signes du genre ou des nombres. Il en est de même presque à chaque chapitre. Parlant du génitif en  et des formes qu'il devrait avoir suivant le genre et le nombre du mot dont il dépend, M. Junker nous dit que quoique on puisse trouver çà et là un texte à *peu près correct*, néanmoins il ressort que  était une particule invariable.

A chaque pas aussi il faut transcrire non ce qui est, mais ce qui devrait être; d'après les règles établies   se lira *n reh imjt hnwef*.  se lit donc *imjt*, il manque trois lettres qui toutes trois sont des consonnes. Ainsi le scribe écrivait ce que bon lui semblait. On ne peut pas nous montrer plus clairement qu'il n'y avait pas d'orthographe, et aussi que l'emploi des formes de personnes ou de temps n'est nullement obligatoire. Vous avez là quatre mots mis à côté les uns des autres sans aucune liaison entre eux et tout à fait indépendants les uns des autres:  négation *non*,  qu'on appelle un verbe, mais qui n'a au-

cune indication de temps ou de personne, c'est une racine toute simple qui peut aussi bien être appelée un substantif; *non connaissance, non savoir*:   *dedans*  *lui*; voilà ce qu'il y a en égyptien, un simple canevas sur lequel ici comme dans presque toute son oeuvre grammaticale, l'école de Berlin met une broderie.

C'est peut-être à propos du verbe que la divergence qu'il y a entre nous et l'école de Berlin se montre de la manière la plus éclatante. Je ne peux pas entrer dans les détails cela m'entraînerait à une longue discussion.

Voici d'abord la classification des verbes. Beaucoup de verbes qui à l'origine étaient à trois radicaux, n'en ont plus que deux à cause de la chute de la consonne médiane ou finale, ainsi  au lieu de   ,  au lieu de   . Mon explication est tout autre: au mot  il manque la voyelle . C'est que l'omission des voyelles est extrêmement fréquente. Et si l'on considère quelles sont ces lettres omises, qui font d'après la grammaire un verbe bi-radical de tri-radical qu'il était, on verra que ce sont en dehors du , uniquement celles que je nomme les voyelles: , , ,  etc. ou les consonnes    lesquelles ainsi que l'avait déjà reconnu Piehl, jouent souvent le rôle de voyelles.

Plus loin M. Junker nous dit que l'emploi de  est absolument arbitraire et que  peut se trouver pour onze temps ou modes différents. Mais qu'est-ce qui caractérise un temps ou un mode? c'est un changement dans la forme du verbe. Ici vous avez une forme que vous déclarez invariable et à laquelle cependant vous donnez onze noms différents. Dites je le veux bien que cette forme  peut servir à rendre onze temps ou modes, mais ne prétendez pas que ces

temps ou modes existent, puisqu'il n'y a aucune forme qui les distingue.

Ce fait est encore plus frappant à propos des conjugaisons. Un assez grand nombre de racines quand elles sont employées comme verbe ont un sens transitif et intransitif, souvent le sens transitif est introduit par le préfixe f , mais cet f est si souvent absent «qu'on ne peut pas supposer une omission». Néanmoins c'est le *piël*. La forme est identique à celle du *Kal*. Tout au plus y aura-t-il une préposition différente à la suite du verbe. La caractéristique du *piël* n'existe nulle part, cependant nous dit M. Sethe, on peut le supposer là où le verbe a un sens causatif.

Mais voici qui nous étonne encore plus. Toutes les grammaires nous enseignent qu'une des formes les plus usuelles du passif et surtout du participe c'est l'affixe Δ  :  dit,  lu,  trouvé,  vu, etc.; les exemples sont si nombreux qu'il est à peine nécessaire d'en citer. C'est en vain qu'on cherchera cette forme dans le chapitre de la grammaire de M. Erman qui est consacré aux participes (§ 275—284). M. Junker en cite un bon nombre d'exemples écrits Δ suivant la forme ptolémaïque qu'il reconnaît lui-même (p. 35) être l'équivalent de Δ . On s'attendrait donc à trouver le mot M Δ «achevé, vollendet» transcrit *rktw* ou suivant l'autre méthode de transcription *ārktu*; mais non M. Junker transcrit *rkt(j)*. C'est que M. Sethe nous apprend qu'il devrait y avoir M au lieu de Δ parce que ici M Δ «vollendet» est un *pseudoparticipe*. J'avoue ne pas comprendre. Pourquoi dans une phrase que M. Junker traduit ainsi: «Er hat

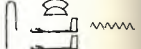
den Saal der Erscheinung gebaut... bereitet in ewiger Arbeit, in Freuden gegründet, in Jubel vollendet», etc. Pourquoi «bereitet, gegründet, vollendet» sont-ils de faux participes, ayant à tort la finale Δ  au lieu d'être des participes réels, qui, nous semble-t-il, ont la forme usuelle et parfaitement régulière en Δ ; l'école de Berlin est tenue de nous l'expliquer.

Il serait possible de faire des remarques analogues à propos de presque chaque exemple que cite M. Junker dans les derniers chapitres relatifs au verbe. En dépit de grands efforts, il ne réussit pas à classer les formes sous les numéros de la grammaire, lesquels du reste sont souvent un peu affaire de noms. Il m'est impossible de reconnaître pourquoi des mots tels que V Δ , X Δ qui sont des racines pures sans aucune modification, seraient une fois un infinitif sans f , une fois un participe véritable, une fois un pseudoparticipe, quand elles ont le même sens et le même emploi. De tous ces exemples paraît ressortir très clairement cette explication: l'état présent et durable s'exprime par la racine simple ou par la racine précédée de f , dans l'un et l'autre cas la racine peut être suivie des suffixes pronominaux.

Il y aurait encore bien des remarques à faire sur les chapitres suivants. Il me semble qu'en avançant dans la lecture du travail de M. Junker, l'importance et l'intérêt des textes ptolémaïques va grandissant. Certainement nous trouverons là la solution de bien des problèmes qui nous arrêtent encore. En toutes choses les Ptolémées ont innové le moins possible, et comme ils nous ont laissé une quantité de textes considérable, nous y trouvons cette variété de formes qui caractérise la langue égyptienne et qui provient en grande partie de l'absence de ces règles fixes et immuables qu'on lui trace aujourd'hui.

Cette variété de formes, cette image de la langue ptolémaïque réelle et non pas refaite suivant certaines conventions, M. Junker nous paraît tout à fait qualifié pour la décrire. Il en a une connaissance très complète qu'il nous prouve par des traductions qui nous ont souvent frappé comme remarquablement réussies. Mais nous voudrions voir M. Junker étudier ce riche ensemble de documents à la lueur des principes de la nouvelle philologie, celle qui s'occupe de ce qu'on parle et de ce qu'on écrit, plutôt que de cet être moral qu'on appelle la langue. Cette philologie là consigne toutes les formes, elle les accepte et les explique, mais elle ne s'érige pas en tribunal pour passer condamnation sur tout ce qui n'est pas conforme à un certain modèle. Je voudrais voir disparaître de la grammaire égyptienne des phrases comme celle-ci que je prends au hasard dans la grammaire de M. Sethe (II, p. 331). Il s'agit d'une variante à l'expression



«Dabei finden sich dann Schreibungen wie  (Leps.) die, wie die Geminatio des  zeigt, die Relativform des Tempus  *sdm-f* sein soll, aber in der Schrift irrig mit dem  *n* der von ihr vertretenen Relativform des Tempus  *sdm-n-f* versehen ist. In hieratischen Texten ist diese *Unsitte* nur bei  *dd* «sagen» einige Male zu belegen». Si l'on songe qu'il s'agit d'un texte de très grande dimension gravé sur l'un des murs de la salle hypostyle de Karnak, d'un texte qui a été composé et approuvé par les scribes du temps, aux lumières desquels on a dû faire appel pour la décoration de cet édifice, il me semble qu'on peut sans arrière-pensée s'en remettre au jugement de ces scribes, et accepter comme bonnes les formes qu'ils nous proposent.

Je termine par la conclusion que j'ai développée ailleurs.

Je voudrais qu'on étudiât la grammaire égyptienne en partant du principe opposé à celui qu'on a suivi jusqu'à présent. Prenant la langue telle qu'elle est, c'est-à-dire comme un instrument encore incomplet et défectueux, je voudrais qu'on nous montrât comment elle réussit à rendre des idées ou des rapports d'idées pour lesquels nous avons dans nos langues des formes parfaitement définies et fixes qui n'existent pas en égyptien. Je voudrais aussi qu'on renoncât à cette classification à outrance dans laquelle on veut la faire entrer de force sans y réussir. Je crois que cette étude analytique et explicative de l'égyptien sera plus conforme aux principes de la nouvelle philologie que le code de règles qu'on a promulgué; je crois qu'elle seule nous amènera à une véritable intelligence des textes. Je convie d'autant plus volontiers M. Junker à s'associer à cette tâche qu'en tout ce qui touche aux temps ptolémaïques il me paraît abondamment muni de toutes les ressources nécessaires pour l'accomplir avec succès.

Edouard Naville.

qui a porté M. SETHE à énoncer l'avis que c'est bien le roi Sanḫkara, le dernier roi de la dynastie. Cette identification ne semble pas assez sûre, car ce roi Mentuhotep de notre monument n'a qu'un seul cartouche, tandis que Sanḫkara en possède deux. NAVILLE identifie ce Mentuhotep avec le roi Mentuhotep I, dont le cartouche n'est retrouvé que dans la liste de Karnak en numéro 13.

De ces princes qui ont régné seulement sur la Haute Égypte et qui, en raison de cela même, doivent être rangés dans le

début de la dynastie, il faut bien voir en  de la liste de Karnak le fondateur. En prenant pour point de départ cet Antef, on pourra donc reconstituer le début de la dynastie de la manière suivante:

Antef I, , gouverneur de Thèbes.

Antef II, *Horus* Uah-anḫ, avec un cartouche seulement.

Antef III, *Horus* Neḫt-neb-tep-nefer, avec un cartouche seulement.

Mentuhotep I, *Horus* Sanḫ-ab-taui, avec un cartouche seulement.

«These four princes, continue Naville (p. 3), three of whom were kings, ruled over Upper Egypt only, and we have every reason to suppose that in their time the two parts of Egypt were not yet united as one kingdom».

Les autres rois qu'on croit appartenir à la onzième dynastie sont: Neb-hepet Rā I Mentuhotep II; Neb-hepet-Rā II Mentuhotep III; Neb-taui-Rā Mentuhotep IV et Sānḫkarā Mentuhotep V. M. NAVILLE mentionne en note (p. 3) que le roi «Neb-hepet» Mentuhotep, que LEPSIUS avait retrouvé à Konosso, ne figure pas dans cette liste, parce que son nom n'est qu'une fausse lecture du prénom de Neb-hepet-Rā II.

Il faut peut-être ajouter à ces cinq Mentuhotep encore un: Seḫān-Rā Mentuhotep qu'on a découvert au courant des fouilles à Deir-el-Bahri — pl. XII i, j du présent volume en donne le cartouche — et un roi (Ded-nefer-Rā) Dudu(mes) «of whom also we have found a slab, who had been discovered before at El Kab and Gebelein». Mais ces deux rois sont, on le croit, d'une importance secondaire.

Quel est donc l'ordre successif à adopter pour les cinq premiers Mentuhotep? La liste d'Abydos ne mentionne que le premier et le dernier, elle passe de Sānḫkarā à la douzième dynastie, et il est tout lieu de tenir compte de cette donnée. Plaçons donc

 en tête des rois avec deux cartouches. C'est lui qui

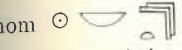
a bâti le temple que M. Naville a déblayé à Deir-el-Bahri. Son

nom de *ka* est . «he who joins the two countries», et son «Golden Hawk name» est *Qa-šuti*; lui est, paraît-il, le premier roi de la onzième dynastie qui ait régné sur l'Égypte entière. A une époque plus avancée il a été vénéré, et son nom a été associé à celui de Ménès et d'Aahmes «the liberator». «It is natural to suppose that these special honours were conferred upon him because he put an end to the period of anarchy which had prevailed before, and that he succeeded in restoring to the kingdom its former extent» (p. 3—4).

Le premier cartouche de ce Neb-hepet-Rā Mentuhotep II attire notre attention. On l'a lu autrefois *Neb-zeru-Rā*, mais M. NAVILLE fait remarquer après une discussion approfondie, comme c'est son habitude, que le prénom est à lire *Neb-hepet-Rā*. C'est le signe  qui a amené, comme on peut aisément deviner, la lec-

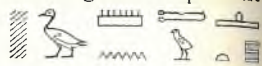
ture *zeru*. Mais l'orthographe  du même prénom au papyrus

Abbott prouve l'invraisemblance de la valeur *zeru*.  demande évidemment la même lecture que nous admettons pour , c'est-à-dire, *hepet*. Ce dernier groupe entre, au fait, dans le pré-

nom  de Mentuhotep III que M. Naville a retrouvé à Deir-el-Bahri. Nous avons donc deux Mentuhotep avec le même prénom, mais dans une graphie différente, *Neb-hepet-Rā*, peut-être père et fils. Le temple de la onzième dynastie à Deir-el-Bahri est l'œuvre de Neb-hepet-Rā I. Il a été dit plus haut que Neb-hepet-Rā I Mentuhotep II, le constructeur du temple, a régné sur toute l'Égypte, et M. Naville donne des preuves bien évidentes de cette donnée importante (p. 4—5). De plus, c'est lui qui a choisi Thèbes pour sa capitale. «Thus he was, écrit Naville, (p. 5) the founder of the great power to which this city rose under the XIIth Dynasty, soon after his time». La stèle de la douzième dynastie, découverte également à Deir-el-Bahri, indique, ainsi que son temple funéraire, «that he firmly established and gave a considerable extension to the worship of Amon of Thebes. In this sense the kings of the XIth Dynasty were Diospolites, as Manetho calls them; but judging from the inscriptions which they have left at Hamamât, their native city must have been Coptos, and their special god Min, who was worshipped in that city» (p. 6).

Mentuhotep II (Neb-hepet-Rā I) semble avoir été le premier roi qui ait érigé à Thèbes un Memnonium. C'est bien le temple dont M. NAVILLE a exécuté l'excavation et dont la description est le sujet de ce volume méritoire. Ce Memnonium est «a sort

of compromise between the burial of the Old Empire, the pyramid to which was linked a small temple, and the funerary chapel which under the XVIIIth and XIXth Dynasties is completely separated from the tomb, and which is at the same time a place of worship and the record of the life of the sovereign» (p. 6). On aura raison de prétendre que le temple de Mentuhotep II était le plus considérable de ce côté de Thèbes. La chapelle funéraire a été construite de son vivant, le roi doit l'avoir commencée assez tôt: «The walls were ready beforehand: the decorations followed in succession, as events took place, the record of which he wished to be engraved in his Memnonium. In this respect Hatshepsu exactly imitated her predecessor. She reigned with her nephew Thotmes III. when she raised her funerary chapel, the great temple at Deir-el-Bahari. To herself during her lifetime was instituted the worship which was to last after her death. Mentuhotep had set her the example».

Le successeur de Mentuhotep II le roi Neb-hepet-Rā II Mentuhotep III figure, selon Naville, sur un fragment reproduit pl. XII, b du présent volume. On y lit 

«le fils (royal) Mentuhotep». Nous avons reproduit, plus haut, son prénom; son nom de *ka* est . On a présumé que ce

nom de *ka* appartenait à un roi nommé  , mais une

pièce trouvée à Thèbes et qui porte le nom 

  indique que c'est bien là le nom de *ka* de Neb-hepet-Rā II.

La planche XVII, e donne le nom et le titre de la reine de Neb-hepet-Rā II. Elle s'appelait , et voici ses

titres «the royal wife, who loves him, the royal favourite, the only one, the priestess of Hathor, beloved of Osiris, Aashait» (pl. XVII, e). Aashait était l'épouse royale, mais le roi tenait, en outre, des favorites. On a retrouvé les «coffins and shrine-fragments» de quelques-unes d'elles, à savoir *Sadhe*, *Henhenit*, *Kauit*, *Kemsit*, *Tamait* («le Cat»). Elles formaient probablement un collège de prêtresses d'Hathor avec les titres «favorites royales» ou bien les princesses du harem du roi, «probably those who lived at Thebes», étaient des prêtresses d'Hathor. M. NAVILLE ajoute: «This religious character given to the wives of the king has nothing surprising about it, considering that the king himself was a god. All the kings of Egypt, from the Thinite period down to the Roman emperors, were gods, and we see in

several instances the kings of the XIth Dynasty taking the appearance of Amon and Min».¹

D'après la liste dressée plus haut, le roi Mentuhotep III a eu pour successeur Neb-taui-Rā, Mentuhotep IV. Un fragment provenant du temple mentionne son nom. Il a assurément régné aussi sur le Delta, «for he drew soldiers from it». Le roi Sanj-kara, Mentuhotep V, qui clôt la liste, n'a pas jusqu'ici été retrouvé dans le temple. «He is chiefly known through his expedition to Punt. But no XIth Dynasty mention of that country has yet been discovered in the excavations, and we cannot yet say that he, or a thousand years afterwards the powerful queen Hatshepsu, took example from Neb-hepet-Ra when they sent their ships to the land of frankincense» (p. 8).

Le deuxième chapitre de ce volume instructif est dû à M. HALL. On y lit la description détaillée du temple «and its excavation». Ce chapitre ainsi que le suivant (par M. HALL et E. R. AYRTON) qui traite les seize tombeaux qu'on a découverts et qui datent de la même époque que le temple — exception faite pour le n° 13 qui date, on le croit, d'une époque antérieure — portent l'empreinte d'une compétence solide. Après ces deux parties bien documentées, M. NAVILLE a pris, une fois de plus, la plume pour rédiger encore trois chapitres (IV—VI). Le premier de ceux-ci s'occupe des sarcophages des princesses. Les planches XX—XXIII, dues à MADAME NAVILLE, nous mettent en état d'en suivre très nettement la description. Je veux être succinct.

On a trouvé dans les tombeaux trois sarcophages en pierre calcaire. De ces sarcophages celui de Kemsit (pl. XXII, XXIII) est le plus beau. Son extérieur est sculpté et colorié, dans l'intérieur on ne retrouve que des peintures. C'est dommage que ce monument n'ait pas été retrouvé intact. Il se présente dans une série de fragments dont «twenty-seven have been assigned to the British Museum» (chap. III, p. 49). La princesse ne figure que sur un fragment de l'intérieur, elle est noire, et il paraît qu'elle a été une négresse. «The skull of one of the mummies found in the tomb with the fragments of the coffin is of decidedly negro type. It is probably that of the princess».

M. NAVILLE a fait la description nette des scènes qui ont été sculptées sur ce sarcophage. Le grand égyptologue discute ensuite les couleurs des personnes représentées comme étant des serviteurs ou à la suite de la princesse. On retrouve dans cette discussion des points bien importants et palpitants d'intérêt surtout pour les lecteurs de *Sphinx* qui ont pu suivre notre compte rendu de l'ouvrage de M. NAVILLE «La Religion des anciens

¹ LEPSIUS, *Denkm.*, II, 150, 14, 19.

Égyptiens, 1^{ère} conférence». ¹ Je reproduis textuellement ce qui nous intéresse à cet égard.

«But what is most striking in these paintings is the colours of the attendants. Some of them are of a reddish brown, the ordinary colour given to the Egyptians, and others are light yellow, like the women. As far as we can judge from the very fragmentary state of the stone, the chief attendants, those who would have the highest offices, like the overseer of the granaries,

or the man who brings two purses  , probably of precious stones or metal, are red Egyptians, while the yellow people are those who bring the ointments, the scented oils of the

, the dressing-house of the dead. It often occurs in the tombs of the Old Empire that the women are painted light yellow, like these men. It has been explained by the fact that the women, being supposed to keep indoors more than the men, were less sunburnt, and lighter in colour; but this explanation could hardly be accepted in the present case. I believe we must see here two different races, the red ones are the Egyptian conquerors, the yellow ones the old African (Libyan) stock.

«According to Lepsius this yellow colour was called   *tehen*, therefore the    *Teheniu*, the African nation against which one of the Mentuheteps had to fight was the nation of the «Yellows», or, as we should say, the «Whites». Another African nation, the *Tamahu*, very often mentioned with the *Teheniu*, is decidedly white in the conventional representation of the four races.² It seems to me that in this picture on the sarcophagus of Kemsit we have a reminiscence of the fact that the Egyptian nation was formed of an African native element mingled with foreign invaders».

Le sarcophage de Kaut (pl. XX) est d'une bonne conservation. Les scènes et les inscriptions de son extérieur ont été sculptés mais sans couleurs; à l'intérieur les inscriptions sont tracées en noir. Le monument est actuellement au Musée du Caire. La description de M. NAVILLE est très détaillée.

Le sarcophage de Henhenit (pl. XXI) est plus simple. Il ne possède pas de scènes sculptées, seulement des inscriptions «half-sculptured, half-painted, besides the two eyes of the deceased».

Quant aux scènes qui figurent sur les sarcophages de Kemsit et de Kaut, elles rappellent les scènes bien connues de l'Ancien Empire. Ce sont des représentations empruntées à la vie

¹ *Sphinx*, XI pp. 120-125.

² LEPSIUS, *Denkm.* III, pl. 136.

du défunt et particulièrement à sa vie dans l'au-delà qui devait être une copie fidèle de ce que la vie terrestre avait pu donné d'heureux et d'agréable. Les textes religieux font, par contre, défaut.

La douzième dynastie et le culte de Neb-hepet-Ra, voilà le titre dont M. NAVILLE fait précéder le chapitre V. Le roi Neb-hepet-Ra Mentuhotep II a été vénéré en dieu. On ne saurait indiquer aucun mobile définitif de ce culte, mais on pourra présumer qu'il ait sa base dans l'œuvre réorganisatrice de ce roi; on voyait en lui «a kind of second Mena», parce qu'il avait rendu à l'Égypte son ancienne importance. Le culte de Mentuhotep II a pris naissance, semble-t-il, au moins sous Usertsen II. Le travail immense que M. LEGRAIN a fait à Karnak nous a mis en état de prendre acte d'une inscription qui soutient cette acception. C'est que l'inscription communique les données suivantes: (d'après la traduction de M. NAVILLE) «The King Khā-nefer-Rā (Sebekhetep III. of the XIIIth Dynasty) erected his constructions to the King Neb-hepet-Rā, renewing what had been done by King Khā-kau-Rā (Usertsen III.) and King Khā-kheper-Rā (Usertsen II.) his father». Le père d'Usertsen III a donc fait le début de ce culte en donnant à Mentuhotep ce ,

«which are mostly statues or tables of offerings, gifts made to the god, which always must bear the name of the giver». Le roi aura donc regardé Mentuhotep comme un vrai dieu, comparable à Amon. Mais on n'a rien retrouvé de ce dont Usertsen II a fait don à Mentuhotep. En revanche les fouilles ont mis en jour différentes choses qui nous fixent sur le culte de Mentuhotep sous Usertsen III.

Ce dernier roi a donné six de ses propres statues à Mentuhotep, on les a retrouvées pendant les fouilles. De plus il a érigé une grande stèle «which was discovered a few days before we closed the work in March 1906». C'est une stèle en granit rouge d'une hauteur de 1 m. 60 et actuellement conservée au Musée du Caire. Elle porte une inscription bien importante pour notre connaissance du culte de Mentuhotep II. Le temple de ce roi avait un collège de prêtres. Pour leur entretien et pour procurer «the food of the god», on avait à donner des offrandes, et le temple d'Amon contribuait effectivement en livrant une partie considérable des choses conventionnelles. La stèle mentionne, de plus, que «whenever a bull should be slaughtered there, some roast meat was to be brought over» (p. 59).

Il y a encore d'autres monuments datant de la XII^{me} dynastie qui élucident ce culte de Mentuhotep II. Ainsi, p. ex., une stèle d'un nommé   que MARIETTE avait trouvée à Abydos.¹ Et un des rois Sebekhetep de la XIII^{me} dynastie a

¹ MARIETTE, *Catalogue*, No 605.

renouvelé les dons que Usertsen II et III avaient faits. Mais ce n'est que sous les XVIII^{me} et XIX^{me} dynasties que ce culte de Mentuhotep II culmine. «This is natural, if it was he who chose Thebes as his capital, and who thus was the real founder of the Theban monarchy». Le roi Amenhotep I a consacré plusieurs de ses statues à Mentuhotep II. On a retrouvé une de ces statues, actuellement au British Museum (Pl. XXV aa), et on a découvert plusieurs stèles qui mentionnent le roi ou qui ont rapport à son culte (Pl. XXVI, a, b, c etc.). Neb-hepet-Rā était aussi associé au culte d'Hathor. La XIX^{me} dynastie continua le culte de Mentuhotep II. Le roi est mentionné de concert avec Aahmes et Amenhotep I. «As for Rameses II. — et par ces mots M. NAVILLE clôt le chapitre V — in the great festival which he caused to be represented in the Ramesseum, and where the statues of several of his predecessors are carried on the shoulders of the priests, the statue of Neb-hepet-Ra comes between Mena and Aahmes the liberator, near whom is Amenhetep I. No doubt, even as late as Rameses II., he was revered as one of the sovereigns to whom Egypt was indebted for her existence and her power».

Le chapitre VI, également dû à M. NAVILLE, décrit la chapelle et la fameuse vache d'Hathor. Tous les points qui se rapportent à cette découverte unique sont choses trop connues de tout égyptologue pour être rappelées ici encore une fois. La chapelle ainsi que la vache — ce chef-d'œuvre d'un Phidias égyptien — se voient actuellement au Musée du Caire. La vache est une des plus belles pièces du Musée; les touristes ne cessent pas de l'admirer, et les savants sont fiers de montrer un si beau spécimen de l'art égyptien.

Le 28^e volume de l'Egypt Exploration Fund se clôt par une description de la série des planches excellentes qui l'accompagne. Je signalerai, chemin faisant, les charmantes photographies faites par EMILE BRUGSCH PASHA et la part honorable que MADAME NAVILLE, a prise à l'ouvrage qui est devant nous. Cela me fait songer à l'activité assidue au service de notre science que MADAME PIEHL déployait en vue d'appuyer et de faciliter l'œuvre de son regretté mari.

Upsal, septembre 1908.

Ernst Andersson.

GEORGES BÉNÉDITE, Catalogue Général des Antiquités Égyptiennes du Musée du Caire. Nos 44001—44102. *Miroirs*. Le Caire 1907. XXXV et 59 pages in-4°. XXV planches. Prix: P. T. 120 (31 fr. 10).

La muséographie occupe une grande place au milieu des publications d'égyptologie de nos jours. Le travail qu'on a fait et que l'on continue à faire en vue de décrire les richesses des grands Musées et de divulguer, par cette voie, la connaissance des monuments et des objets dont l'étude serait, en cas contraire, assez incommode pour beaucoup d'entre nous qui ne trouvent pas toujours les moyens pour voyager, constitue, sous bien des rapports, un bon levier dans les efforts communs de faire avancer notre science. C'est bien au Musée Égyptien du Caire que l'on a fait le plus à cet égard. Est-il besoin d'indiquer «Le Catalogue Général», cette entreprise qui, au fur et à mesure que ses différents volumes ont paru, a eu pour résultat que nous avons toujours sous nos yeux les immenses matériaux d'étude que possède cette grande collection.

Les cas ont été très rares jusqu'ici où le «*Sphinx*» a pu parler du «Catalogue Général des Antiquités Égyptiennes du Musée du Caire». Si aujourd'hui le «*Sphinx*» débute par quelques mots sur cette publication, c'est grâce à l'envoi que M. BÉNÉDITE a bien voulu me faire du volume traitant les Nos 44001—44102 et intitulé: *Miroirs*.

Les miroirs égyptiens ont été composés d'un disque réfléchissant et d'un manche dont la forme et la matière sont variables. Une tige qui fait le plus ordinairement pièce avec le disque s'engage dans un canal percé au sommet du manche. Cette tige pratique l'assemblage du disque et du manche.

M. BÉNÉDITE fait d'abord observer que, pour la période pharaonique, on ne connaît pas d'autres matières réfléchissantes mises en œuvre que les métaux. Les miroirs en verre étamé n'apparaissent pas avant l'époque chrétienne.

Si on pose la question: quels sont les métaux qui ont été employés pour les miroirs, la réponse sera: le cuivre, le bronze, l'argent et les alliages de bronze et d'argent. Il se peut que, pour les miroirs votifs déposés dans les temples, on ait pu employer l'or massif et l'électrum, mais aucun spécimen de disque

fabriqué de ces matières n'est encore parvenu jusqu'à nous. Un autre point qui excite notre curiosité, c'est la question de savoir, si les Égyptiens ont possédé des miroirs en fer ou en alliages de fer. Mais nous ne sommes pas assez renseigné pour énoncer un avis là-dessus. «Les objets en fer parvenus jusqu'à nous sont des ustensiles ou parties d'ustensiles d'un travail grossier et nullement comparable au travail du bronze et nous avons toutes raisons de croire que l'industrie des miroirs fut et resta étroitement liée aux progrès de la métallurgie».

Les manches étaient en bois (p. ex. l'acacia, le sycomore et le cèdre) en os, en ivoire, en pierre,¹ en bronze et même d'une composition plus complexe tels que ceux qui sont décorés d'orfèvrerie et de mosaïque.

Après avoir rappelé les noms égyptiens du miroir, M. BÉNÉDITE passe à classer les disques *considérés dans leur contour*. Nous distinguons trois classes: 1) les circulaires; 2) les solaires; 3) les cordiformes.

Les miroirs *circulaires* sont rares. Bien qu'ils se présentent très rarement sous la forme d'un cercle parfait, on pourra, pour les définir, se servir utilement du nom de cercle. Les miroirs *solaires* constituent le modèle le plus ordinaire. Nous entendons par *solaire* cette disposition oblongue qui n'est ni circulaire ni elliptique, mais qui présente l'aspect du soleil «au dessus de la ligne de l'horizon, soit qu'il y rentre, soit qu'il en sorte». C'est

donc la forme propre du disque solaire . L'identification du miroir avec le disque solaire est, d'ailleurs, assez naturelle. Les Égyptiens voyaient dans le miroir un symbole solaire, car cet objet passait pour posséder une propriété singulière d'émettre des rayons à l'instar du dieu Rā, et, de plus, comme il était doué d'une action réfléchissante, il renfermait un pouvoir mystérieux de reproduire toutes les formes de la vie. Il y avait vraisemblablement, aux yeux des Égyptiens, un caractère divin là-dedans.

Les miroirs *cordiformes* comprennent divers types «qui n'ont qu'un trait de commun, à savoir l'amincissement progressif du bord inférieur, qui s'abaisse et parfois s'étrangle vers la tige». On en distingue deux groupes: les larges et les longs. Les types larges sont susceptibles d'une certaine variété, dont voici les spécimens: le disque à bord supérieur surélevé (pl. IV, n° 44036); le disque à bord supérieur surbaissé (pl. IV, n° 44017); le disque à bord inférieur étranglé. Cette dernière variété qui est plus rare est très bien représentée par la fig. A (dans le texte, p. IV). Les types longs ont un caractère commun, le profil en *raquette*. Ils

¹ M. J. GARSTANG a trouvé à Abydos, en 1906, un miroir à manche en pierre noire.

sont assez rares. Les exemples que M. BÉNÉDITE en donne, sont le miroir n° 91 du British Museum (le manche en forme de Bès, fig. B, p. IV) et les représentations graphiques qui se voient au sarcophage n° 1598 du Musée de Bologne (cf. fig. C et D, p. V) et aux plusieurs sarcophages du Musée du Caire, publiés par M. LACAU.¹

M. BÉNÉDITE tente de saisir l'intention de cette classe de disques dénommés cordiformes. On a peut-être voulu approprier par là dans une certaine mesure la forme du miroir à celle du visage ou peut-être c'est un produit de pure fantaisie. On pourra aussi avancer que c'est peut-être là la survivance de l'une des formes primitives du miroir.

Un miroir qui ne rentre dans aucune de ces classes, mais qui semble former une catégorie isolée, c'est le n° 44051 (pl. XIV) où le disque et le manche ont ensemble la forme d'une feuille de *nymphaea lotus* sur sa tige.

Si l'on considère les disques *sous le rapport de l'optique*, on obtiendra le classement que voici: les *plans*, les *convexes*, les *concaves*.

Au sujet des miroirs *plans* l'auteur mentionne que sur soixante-douze miroirs entiers ou fragmentaires composant la collection du Musée du Caire, on en compte trente-cinq plans, sinon d'une manière rigoureusement mathématique, du moins sensible à l'œil et au toucher. La plupart mesurent, continue l'auteur, un, un et demi, deux millimètres d'épaisseur. Il y a aussi des disques de 3 millimètres, mais leur nombre n'est pas grand. On en compte cinq. Deux seulement, les n°s 44048 et 44057, vont jusqu'à 5 millimètres, et deux jusqu'à 6 (n°s 44004 et 44073).

Les miroirs *convexes* reproduisent les dimensions réelles des corps, comme nos miroirs ordinaires. Mais les Égyptiens, ingénieux qu'ils étaient, tirèrent parti de la constatation que les surfaces convexes réfléchissantes ont la propriété de réduire l'image non dans une mesure constante, mais variable et progressive. Ils s'avisèrent aussi, mentionne M. BÉNÉDITE, que «la forme lenticulaire, tout en réduisant l'image, produisait des anamorphoses et ils s'ingénierent à les corriger». Quel procédé employèrent-ils pour cela? Suivons textuellement l'explication de M. BÉNÉDITE: On serait tenté de supposer qu'ils attaquèrent principalement le centre de la surface lenticulaire par une retouche à la meule ou de façon analogue: ils firent autrement. Ayant remarqué que certaines différences d'épaisseur ménagées symétriquement dans le corps du miroir rétablissaient non les dimensions réelles, mais les proportions de l'image en atténuant la réductibilité des derniers plans, ils appliquèrent ce principe avec plus

¹ Catal. Général. Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire, pl. XXXVII, nos 133, 139 et 144.

ou moins de bonheur et, dans ces conditions, la valeur du résultat dépendait toujours de l'habileté du tour de main. Un disque réussi servait, par le surmoulage, de matrice à toute une série, et il ne tenait qu'à l'ouvrier de ne pas compromettre le fragile équilibre de ce résultat dans les retouches multiples que comportait nécessairement la galette de métal après la fusion.

M. BÉNÉDITE nous communique, dans cet ordre d'idées, les observations qu'il a faites lui-même en maniant les miroirs du Caire et du Louvre. En prenant comme exemple un disque appartenant à ce dernier Musée, l'éminent archéologue nous donne l'indication suivante: «Si l'on observe par la tranche les miroirs convexes, on remarque que, indépendamment du centre qui présente un renflement bien caractérisé, le pourtour n'a pas sur toute son étendue une épaisseur uniforme, qu'il est généralement plus fort aux deux pôles, comme si la protubérance du centre se prolongeait en s'atténuant bien entendu suivant l'axe vertical. Ce détail est rendu d'autant plus sensible que c'est précisément dans le voisinage immédiat de cette plus forte épaisseur, que se manifeste la moindre épaisseur».

Ici il serait bon de rendre compte, d'une manière très détaillée, du résultat des recherches que M. BÉNÉDITE a faites, à cet égard, sur le miroir n° 2164 du Louvre. Comme il fallait cependant pour se faire comprendre en cela avoir une reproduction des figures E et F (p. VII du présent volume), je dois renoncer à en donner le résumé.

Les miroirs *concaves* agrandissent et exagèrent l'image. Cette action est d'une certaine importance dans la toilette. La collection du Caire montre que les Égyptiens ont bien connu cette espèce de miroirs. Les spécimens en sont trois: le n° 44072, concave des deux faces, les n°s 44066 et 44078, concaves d'un côté et convexes de l'autre. Quant à ces trois miroirs, la dépression est extrêmement faible, elle ne dépasse pas un millimètre au centre. Elle est peut-être accidentelle. On ne saura dire autant au sujet d'autres exemplaires qui rentrent dans une série toute différente, et dont un spécimen se retrouve au Musée de Turin et plusieurs autres au Musée du Louvre. «Ici le disque est intentionnellement plus déprimé dans le centre que sur les bords et la cavité ainsi formée se traduit sur le revers par une convexité qui achève de donner à l'objet l'aspect d'une cupule».

Nous connaissons encore une catégorie de miroirs, savoir les miroirs *combinés*. On entend par là des miroirs dont les deux faces ne sont pas, au point de vue optique, construites de la même manière. On doit considérer que des exemplaires suivants le n° 44075 est plus renflé sur l'une que sur l'autre, le n° 44079 (miroir gravé) est plan du côté face et convexe du côté revers et que les n°s 44066 et 44078 ont une face concave et l'autre convexe.

La *tige du disque* est «une languette de 2 à 4 centimètres de long. Le moins qu'elle puisse avoir est 15 ou 16 millimètres, sa force résidant principalement dans sa largeur (près de 2 centimètres à sa naissance) et son épaisseur qui est ordinairement égale à la plus grande épaisseur du disque». Le miroir n° 44036 montre, cependant, un changement de forme de la tige, un amincissement en soie de couteau.

On a indiqué, plus haut, les métaux qui ont été employés pour les miroirs. Ce point mérite, pour s'en tenir aux disques, encore quelques mots. Nous connaissons un certain nombre de disques qui semblent être en *cuivre* pur. M. BÉNÉDITE en cite pour spécimens les disques n°s 44054, 44061, 44064 et 44068, provenant des fouilles de GARSTANG à Mahasneh. Celui qui feuillette le *Diospolis Parva* par FLINDERS PETRIE et A. C. MACE retrouvera à la planche XXXI des miroirs qu'on mentionne comme étant en cuivre. On se souvient également des deux disques, n°s 5 et 6, qui sont reproduits à la pl. XXII de l'*Abydos*, t. II, de Flinders Petrie. Tous ces disques appartiennent à la classe des miroirs circulaires. M. BÉNÉDITE fait observer que cette série ne présente aucune trace de dorure.

Si les disques en cuivre sont, au point de vue du nombre, mal représentés, les disques en bronze sont, par contre, très nombreux. Mais l'analyse de différents spécimens de miroirs en bronze pourra assurément amener toute une série de distinctions au point de vue de l'alliage.

Un autre «métal» qu'on employait pour fabriquer des disques de miroir présente l'aspect d'un *métal rose*. C'est là une espèce d'alliage au sujet duquel l'auteur nous communique ceci: «il semble bien que l'argent joue un rôle dans cet alliage de nuance pâle comme certains laitons, mais avec je ne sais quoi de précieux dans la nuance qui les rapproche de l'électrum».

Mais les Égyptiens fabriquaient aussi des miroirs de métaux précieux. Les listes d'objets votifs des tombeaux du Moyen Empire mentionnent des miroirs en or, en argent et en électrum. M. BÉNÉDITE attire l'attention sur le fait que les tombes n'ont conservé que les miroirs d'argent, mais que, en revanche, nous avons une série de miroirs dorés. Les conclusions qu'en fait notre auteur sont: 1° l'or, métal consacré au Soleil, est le métal qu'on a préféré pour les miroirs; 2° «la dorure appliquée non seulement par placage, mais encore par teinture, était un des vieux procédés métallurgiques des Égyptiens, nouvelle confirmation que l'industrie du miroir est au premier rang de celles où se sont exercées le plus constamment ces corporations d'artisans à la fois forgerons, fondeurs et orfèvres qui sont les vrais précurseurs des alchimistes».

Après un exposé très instructif de la *technique* des miroirs, l'auteur passe à fixer les dimensions des miroirs, et il a dressé

un tableau qui correspond utilement à son but. Ce sera peut-être peine perdue de se plonger dans l'étude de ces chiffres, je quitte ces pages pour suivre notre auteur, lorsqu'il entre dans la description très détaillée des *manches* de miroir.

Ce qui nous intéresse d'abord ici, c'est les différentes formes de manche.

Le type fréquent et le plus simple est celui en forme de . Ce manche ne présente généralement aucune décoration, mais il peut être habillé d'un nattis de lanières de cuir.

Autre forme de manche est celle de . La planche II, n° 44014, nous en montre un bon spécimen.

Un troisième type de manche est celui qui a la forme d'une colonnette avec chapiteau à double volute ou à volutes rondes, comme il est dit plus loin à propos du n° 44016 (p. 6; pl. III).

D'autres formes employées pour les manches sont: 4) la colonnette, dont le chapiteau s'évase jusqu'à former deux cornes retombantes: «la forme par excellence du manche de miroir égyptien», dit M. BÉNÉDITE (p. XX); 5) le manche a parfois pris la forme de ; le n° 44037 (pl. XIV) en est un bon spécimen; 6) manche en forme de ; le support; l'œil  figure à peu près sans exception sur ce type de manche; 7) manche à tête d'Hathor; 8) manche en forme de la colonnette dont le chapiteau s'évase jusqu'à former deux cornes retombantes et surmontées, des deux côtés, de l'oiseau Horus; 9) manche à poignée plate; finalement on connaît 10) un type de manche décoré d'amulettes et 11) les manche-statuettes: le manche a pris la forme d'une statuette, p. ex. de Bès ou d'un type de jeune femme ou de jeune fille.

La question relative au poids des miroirs a aussi occupé notre auteur, et il communique les résultats de son examen à cet égard. Puis l'auteur passe à discuter les étuis à miroirs.

Il fallait nécessairement avoir un moyen de préserver les miroirs des altérations et des endommagements. Les Égyptiens se servaient pour cela d'une gaine semi-circulaire. Les stèles funéraires représentent souvent le miroir enfoncé jusqu'à la garde dans une gaine de cette forme. On la voit placée sous le siège du défunt, comme cela est le cas sur, p. ex., les stèles n°s 20515, 20470, 20664 du *Catalogue Général du Musée du Caire*, Grab- und Denksteine des Mittleren Reichs IV (LANGE et SCHÄFER), ou même «suspendue par une bretelle au côté du siège», voir *op. cit.*, stèle n° 20042 (pl. IV) et pl. LXXXVIII, miroir n° 505. L'étude du *Catalogue des sarcophages* par M. LACAU nous renseigne que cette gaine figure encore à l'intérieur des cercueils du Moyen Empire. Pour nous en tenir à la publication de M. BÉ-

NÉDITE, il est bon de rappeler que la pl. XXIV représente sous les n°s 44099 et 44100 des fragments de gaines de miroirs fabriquées en vannerie.

Si ces gaines étaient d'un usage fréquent pour les miroirs habituels, on se servait d'écrins pour les miroirs plus précieux. M. BÉNÉDITE mentionne deux exemplaires provenant d'un mobilier funéraire de la fin de la deuxième époque thébaine, l'un est au Musée de Florence, l'autre au Musée du Caire. L'exemplaire de Florence est un écrin en bois (pour la forme cf. fig. M, p. XXXI), le couvercle est plat à pivot. L'exemplaire du Caire (voir pl. XXIII) est en bois et ivoire et il a les dimensions suivantes (d'après les données de l'auteur p. 50): longueur 0 m. 28 cent. (0 m. 16 cent. pour la partie du manche), largeur de l'écrin du disque 0 m. 13 cent., hauteur (y compris le couvercle) 0 m. 105 mill., épaisseur du couvercle 0 m. 008 mill. C'est une pièce d'une beauté remarquable.

On peut se demander, si la planchette n° 44102 (pl. XXV) a, sous quelque rapport, affaire à un écrin de miroir. L'hypothèse à préférer à cet égard, serait, selon M. BÉNÉDITE, que l'objet en question, dont la description détaillée se retrouve p. 53, semble «avoir formé un petit nécessaire de toilette comprenant un logement pour le miroir et deux pour les pots à kohol».

Quelques réflexions encore sur l'âge des miroirs et nous sommes parvenu à la fin de cette vaste introduction dont l'auteur ouvre sa publication. Les indications utiles qu'il nous donne sur ces dernières pages rentrent dans les points suivants.

Les plus anciens miroirs connus sont les disques de cuivre trouvés par Garstang dans la nécropole située entre les villages de *Mahasneh* et de *Maslahet Harun* et, «en particulier, dans une série de tombes que l'investigateur place dans une période pouvant s'étendre de la IV^e à la V^e dynastie». On pourra, peut-être, remonter à la III^e dynastie. Les n°s 44054, 44061, 44064 et 44068 proviennent de cette nécropole.

Les miroirs les plus nombreux datent du Moyen Empire. Quant au Nouvel Empire il convient d'observer que «la variété qui est l'un des signes distinctifs de l'époque précédente se restreint notamment en ce qui concerne les manches amulettes». M. BÉNÉDITE nous apprend en peu de mots ce qui caractérise les miroirs de la seconde époque thébaine. On peut constater que les manches à ornements nattés, ceux qui sont surmontés de l'oiseau Horus sont tous des produits des tombes de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie. On peut noter, de plus, que l'emploi des manches-statuettes se généralise.

Les disques de Mit-Rahinèh, n°s 44076—44080, appartiennent à l'époque saïte; ils sont des miroirs votifs. Enfin les scènes de l'offrande des miroirs provenant des temples de la période

gréco-romaine nous font voir un type qui figure à la planche I (n° 44004) du présent volume.

Par là, M. B. a terminé l'introduction et il passe à la description méthodique et détaillée des miroirs du Musée du Caire n°s 44001—44102. Nous devons renoncer à suivre l'éminent archéologue dans cette partie assez vaste. J'attire seulement l'attention des lecteurs sur deux petits points. L'un se rapporte au n° 44078 (p. 38), où, dans la dédicace en deux lignes, je lis....



L'autre a affaire au n° 44080 (p. 40, pl. XX) où le début de la légende dédicatoire porte à la base:



etc.

Upsal, octobre 1908.

Ernst Andersson.

O. VON LEMM, *Kleine Koptische Studien*. XLVI—L. (Separat-Abdruck aus dem Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Petersbourg. Band XXV, N° 5). St.-Petersbourg 1907.

M. DE LEMM nous a donné encore une brochure qui contient des études sur différents points bien importants de la langue copte. Le tout constitue un petit chef-d'œuvre de recherches, surtout sous le rapport du traitement méthodique. Le gain que l'éminent investigateur a apporté, cette fois-ci, à notre science est bien considérable; la discussion est, comme de coutume, très documentée et d'une netteté remarquable.

Résumons les renseignements à puiser dans cette partie des «Petites Études Coptes».

La note XLVI, qui ouvre la brochure, a pour rubrique l'équation $\rho\kappa\eta\sigma = \delta\kappa\sigma$. On rencontre parfois en sahidique un mot $\rho\kappa\eta\sigma$ emprunté au grec. Le prototype grec, dans les cas où il a le sens «chaise gestatoire» (Tragsessel), est d'un usage très rare. Il ne se présente, semble-t-il, que deux fois: 1) *Suidas* s. v. $\delta\kappa\sigma$ $\chi\alpha\lambda\kappa\sigma\delta$ où nous en retrouvons l'explication que voici: $\beta\omicron\upsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota \tau\omicron\upsilon\tau\omicron \tau\omicron\iota\varsigma \beta\iota\theta\nu\omicron\iota\varsigma \epsilon\pi\iota\chi\omega\rho\iota\omega\varsigma \delta\iota\epsilon\pi\rho\upsilon \tau\iota\nu\delta\varsigma \gamma\upsilon\nu\alpha\iota\kappa\epsilon\iota\omicron\nu \epsilon\iota\delta\omicron\varsigma \epsilon\iota\nu\alpha\iota$; 2) *Symeon Metaphrastes* dans le martyre des saints Thyrese, Luce, Callinice, Philémon, Apollonius etc. Le martyre de Philémon commente, de plus, ce $\delta\kappa\sigma$ $\chi\alpha\lambda\kappa\sigma\delta$ et à peu près textuellement comme chez Suidas: $\beta\omicron\upsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\iota \delta\epsilon \tau\omicron\upsilon\tau\omicron \tau\omicron\iota\varsigma \epsilon\pi\iota\chi\omega\rho\iota\omega\varsigma \delta\iota\epsilon\pi\rho\upsilon \tau\iota\nu\delta\varsigma \gamma\upsilon\nu\alpha\iota\kappa\epsilon\iota\omicron\nu \epsilon\iota\delta\omicron\varsigma \epsilon\iota\nu\alpha\iota$.

Pour nous en tenir maintenant au copte, le mot $\rho\kappa\eta\sigma$ se retrouve, pour la première fois, chez GEORGI dans un passage du martyre de Sainte $\theta\epsilon\omicron\pi\omicron\eta$ d'après le Cod. Borgian. CXLV. Le voici $\alpha \tau\epsilon\sigma\mu\alpha\alpha\tau \alpha\epsilon \tau\epsilon\tau\eta\sigma\epsilon \epsilon\sigma\tau\eta \epsilon\tau\epsilon\sigma\eta\sigma \mu\bar{\eta} \kappa\epsilon\upsilon\eta\epsilon\epsilon\tau \epsilon\bar{\eta}\tau\epsilon \mu\bar{\alpha}\mu\alpha\epsilon$. Mais GEORGI méconnut le mot en question, il le rendit par *turba*.¹ Rossi fut plus heureux, lorsque, en faisant le commentaire de $\rho\kappa\eta\sigma$ dans un passage du martyre de Philémon,² il avança ce qui suit: «Tradussi per «lettiga» la voce greca $\lambda\omicron\kappa\eta\sigma$ del testo copto, sebbene non sia ancora stata re-

¹ GEORGI, De Miraculis S. Coluthi (Romae 1793), p. 242.

² ROSSI, Un nuovo codice copto del Museo Egizio di Torino. (R. Accademia dei Lincei. Anno CCXC, 1893, p. 126).

gistrata in questo senso nei lessici greci. Altri derivandola da ὄλμος la presero nel significato di «vaso concavo», come «orcio, botto ecc.» Secondo Metafraste significherebbe invece un carro muliebre in forma di arca, usata in quella contrada. (V. Bollandi, Acta Sanctorum, mese di Marzo, tomo I, pag. 755, nota F.).

Rossi avait laissé échapper le fait que ὄλμος se retrouve, dans la locution ὄλμος χαλκός, chez Suidas et qu'il se présente, de plus, chez Stephanus et Passow. L'équation ὄλμος : ὄλμος n'est point soutenable; on aura, peut-être, tenté ce rapprochement, parce que le texte grec du martyre de Philémon donne un mot ὄλμος comme l'équivalent du copte ὄλμος.

Pour avoir un peu de certitude au sujet du sens exact de ce mot, le mieux est d'avoir recours aux deux passages coptes où ὄλμος est d'un usage plus fréquent. Aussi M. DE LEMM donne-t-il ces deux passages, empruntés le premier au *Martyre de Philémon* (ROSSI, pp. 75 et suiv. avec plusieurs restaurations dues à M. DE LEMM), le second au *Martyre de Sainte Théonoe* (copie faite par l'auteur d'après Codex Borgianus CXLV).

Ces passages de texte donnent plusieurs fois ὄλμος et ils nous renseignent, de plus, sur le vrai sens du mot. On obtient les indications suivantes: ὄλμος est un objet muni: 1) d'un toit; 2) d'une porte qu'on pouvait fermer; 3) des fenêtres qui se laissaient également fermer; 4) cet objet a été porté par des esclaves; 5) cet objet était fabriqué en bronze ou il était, pour le moins, armé de bronze. Tous ces points indiquent très nettement qu'il s'agit d'une chaise gestatoire.

Observons ensuite que, chez Symeon Metaphrastes et chez Suidas, ὄλμος est expliqué par δίφρος, ce que MIGNE¹ rend par *currus*. BERNHARDY le traduit, par contre, dans sa publication de Suidas, par *sella*. «Die *sella*, continue M. DE LEMM, war ein Tragsessel, in dem man sass, im Gegensatz zur *lectica*,² der Sänfte, in der man lag». Et l'auteur ajoute les mots suivants de RICH:³ «*Sella gestatoria, fertoria und portoria* (δίφρος κατάστειρος, φορεῖον κατὰ στειρον). Ein Tragsessel, in dem man sass. . . . Gewöhnlich war er bedeckt (Tac. Ann. XV, 57) und an den Seiten geschlossen (Juv. I, 124), obgleich dies nicht immer der Fall war (Suet. Aug. 53); besonders bedienten sich Frauen desselben, weshalb er auch *sella muliebris* hiess (Suet. Otho 6)».

Les données des deux textes coptes au sujet du caractère de ce ὄλμος paraissent, en conséquence, bien justes.

Un point qui ne manque pas d'intérêt, c'est l'explication que M. DE LEMM tente de donner de la circonstance troublante

¹ MIGNE, Patrologia Graeca 116, 547/48.

² Darenberg et Saglio, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines V, 1002—1006. — RICH, Illustriertes Wörterbuch der römischen Alterthümer, s. v. lectica.

³ RICH, p. 558.

que le texte grec du martyre de Philémon fait voir ὄλμος χαλκός, tandis que le martyre copte lit ὄλμος ἡρόμτ. De quoi dépend cette incohérence? M. DE LEMM fait valoir que le prototype grec du texte copte doit avoir donné ὄλμος χαλκός. Ce prototype grec est plus vieux — il n'y aura pas de doute à cet égard — que le texte de Symeon Metaphrastes et le Cod. Graec. Parisin. 142; celui-ci porte, cependant, partout ὄλμος χαλκός à la place de ὄλμος χαλκός. Tout s'explique, peut-être, si l'on considère que le scribe, faute de connaissance de ce qu'était ὄλμος, l'a remplacé par un mot qui lui était plus familier.

Une autre indication très utile que M. DE LEMM donne au sujet du mot ὄλμος en copte, est qu'une liste de différents objets¹ mentionne ὄλμος ἡρόμτ (?). Mais ce ὄλμος n'a, à ce qu'il paraît, rien de commun avec le ὄλμος discuté, «sondern wohl wie Cod. Parisin. 43, f. 201 = ὄλμος, wofür der Cod. Parisin. 44, f. 106 ὄλμος biete; daselbst findet sich die Glosse zu Lev. 23, 40 ὄλμος εἰς ἡρόμτ ne zur Erklärung von ὄλμος».²

La note XLVII, divisée en 7 sections, s'occupe d'une série de questions de critique à propos de quelques inscriptions provenant du monastère de la nécropole de Baouît. La première section de cette note éclaircit plusieurs points communiqués par M. CLÉDAT.³ Il s'agit précisément de ces têtes de femmes qui personnifient les différentes vertus et, de plus, la Sibylle. Est-ce que les noms qui accompagnent ces têtes ont été bien expliqués? Voyons ce que M. DE LEMM fait observer à cet égard.

τῆματ ἀμα εἰς ἄλλας ne doit pas se traduire «notre mère la vraie (?) Sibylle». ἀμα n'admet pas le sens «la vraie», puisque ce mot n'est autre qu'un titre d'honneur, la forme féminine de ἀμα, ἀμά. M. DE LEMM rappelle, entre autres, deux stèles du Musée d'Alexandrie où ἀμα εἰς ἄλλας est invoquée. Ensuite τερρατῆ n'est point le même mot que *gratia* en latin. Nous avons ici affaire à un mot grec et assurément ἐγκράτεια «continence». Le τ qui se voit au début de la graphie copte est l'article féminin. On rencontre dans la chapelle XII du même monastère encore une série analogue de têtes de femmes accompagnées des rubriques correspondantes. Le n° 10 en porte τῆματ . . . ce qui est à reconstituer: τῆματ[ρατῆ] = *τερρατῆ = *τερρατῆ (ἡ ἐγκράτεια). En vertu de cette circonstance on est incliné à adopter le rapprochement ingénieusement trouvé par l'éminent coptologue russe. La présence de la graphie τερρατῆ[α] dans une troisième liste de vertus (Chapelle XVIII) exclut, d'ailleurs, toute pensée au latin *gratia* comme prototype. Parmi les personifications dans cette chapelle XVIII on doit retenir celle

¹ CRUM, Catalogue Brit. Museum No 1099. (Or. 6038. — Papyrus.)

² PEYRON, s. v.

³ CLÉDAT, Le monastère de la nécropole de Baouît, p. 23 (Mém. de l'Inst. Franç. d'Archéol. du Caire. T. XII).

dont le nom est $\theta\alpha\rho\eta\iota\alpha$. M. CLÉDAT le traduit «la Rosée»; le mot n'est, cependant, autre que * $\rho\alpha\rho\eta\iota\alpha$ ($\eta \acute{\alpha}\rho\eta\epsilon\iota\alpha$) «pudicité, pureté».

Autre chose très utile et qui termine cette première partie de la note XLVII, réside dans les deux «catalogues de vertus» celui du Cod. Orient. Berolin. in fol. 1606 fol. 1 et celui de Baouît que M. DE LEMM a dressés et placés, pour plus ample information, l'un à côté de l'autre.

La deuxième section de la note XLVII communique le résultat de l'examen auquel l'auteur a soumis l'inscription XV se retrouvant à la VII^e chapelle. De bonnes restaurations du texte et des modifications instructives de la traduction de M. Clédat en sont sorties. Je n'en résume, en passant, que trois choses: $\pi\alpha\rho\epsilon\mu\omega\tau$ (= $\pi\alpha\rho\epsilon\mu\omega\tau\iota$) ne signifie pas «Pharmouti», mais évidemment «Phamenôt», tandis que «Pharmouti» s'appelle $\pi\alpha\rho\mu\omega\tau\epsilon$; puis $\epsilon\pi\tau\alpha \rho\alpha\iota\eta \epsilon\theta\omega\lambda$ se décompose en $\epsilon\pi$ - (forme de $\epsilon\upsilon\pi\epsilon$) $\tau\alpha\rho\alpha\iota\eta \epsilon\theta\omega\lambda$ «mein Ende hinausführen». Enfin, le ϵ qui se voit devant $\rho\alpha\mu\iota\eta$ n'est, selon toute vraisemblance, qu'une abréviation de $\epsilon\epsilon\psi\omega\pi\epsilon$.

En invitant nos lecteurs à prendre acte eux-mêmes des sections 4—6 où M. DE LEMM fait des observations très justes sur d'autres points du travail de M. CLÉDAT, passons à la section 7.

Ici l'auteur examine un passage de l'inscription provenant de la chapelle 51 de Baouît et publié par M. REVILLOUT.¹ En voici le texte:

11 ————— $\epsilon\tau(\acute{\eta}\epsilon \dots)$
 $\pi\epsilon\pi\tau\alpha\gamma\epsilon\iota$ ($\epsilon\theta\omega\lambda$)
 $\rho\eta \theta\iota\lambda\eta\mu \epsilon\rho(\iota\epsilon)$
 $\rho\iota\chi\omega$. $\epsilon\tau(\acute{\eta}\epsilon \pi\epsilon\sigma\mu\alpha\rho \pi\epsilon\lambda(\omega\omega))$
 15 $\lambda\epsilon \pi\tau\alpha\psi(\eta)$
 $\rho\epsilon \mu\pi\iota\eta\lambda \eta\iota(\tau\epsilon)$
 $\rho\eta \rho\omega\tau\epsilon \sigma\pi \dots$
 $\alpha\tau\omega \epsilon\tau\acute{\eta}\epsilon \pi(\epsilon\rho)$
 $\pi\alpha\alpha\tau \epsilon\tau\alpha\rho\epsilon \dots$
 20 $\pi\lambda\epsilon\tau\epsilon\tau\iota \dots$

M. REVILLOUT traduit comme il suit: «Au sujet de . . . , qui alla de Jérusalem à Jéricho;

«Au sujet de la grappe de raisin que les fils d'Israël prirent avec crainte et au sujet du grand vase ($\rho\eta\alpha\alpha\tau$) avec lequel le lévite s'enivre . . . ».

M. DE LEMM opère d'abord la restauration de la ligne 11. On doit lire $\epsilon\tau[\acute{\eta}\epsilon \pi\rho\omega\mu\epsilon]$ d'après *Luc*, 10, 30 en bohairique: $\pi\epsilon \sigma\tau\omega\pi \sigma\tau\rho\omega\mu\iota \epsilon\rho\eta\mu\omega\tau \epsilon\pi\epsilon\sigma\mu\tau \epsilon\theta\omega\lambda \xi\epsilon\pi \iota\lambda\eta\mu \epsilon\iota\epsilon\rho\iota\chi\omega$. L'auteur remarque ensuite que les mots «au sujet de la grappe

¹ *Journal Asiatique* V (1905), p. 429.

de raisin que les fils d'Israël prirent» etc. sont les mêmes que nous lisons *Nombres* 13, 23. Cela étant, $\rho\eta \rho\omega\tau\epsilon$ ne peut point signifier «avec crainte», comme le veut REVILLOUT, mais on doit y reconnaître le mot $\rho\omega\tau$ qui entre dans la composition $\psi\epsilon\psi\omega\tau$. Le texte sahidique des *Nombres* 13, 23 fait, par malheur, défaut, le bohairique donne cependant, on le sait, $\psi\epsilon\psi\omega\tau$ «perche», «Stange».

La fin de l'inscription reproduite ci-avant a été restaurée par M. REVILLOUT. C'est qu'il lit $\alpha\tau\omega \epsilon\tau\acute{\eta}\epsilon \pi(\epsilon\rho)\pi\alpha\alpha\tau \epsilon\tau\alpha\rho\epsilon$ etc. dont le sens est, selon lui: «et au sujet du grand vase avec lequel le lévite s'enivre . . . ». Cette restauration amène, on le voit, un sens peu logique. Au reste, comme M. DE LEMM réplique pour sa part, $\pi(\epsilon\rho)\pi\alpha\alpha\tau \epsilon\tau\alpha\rho\epsilon$ (= $\epsilon\tau\tau\alpha\rho\epsilon$) ne signifie-t-il pas: «das Gefäß, welches trunken ist»? Un amendement plus vraisemblable s'opère, si l'on voit, avec M. DE LEMM, en $\epsilon\tau\alpha\rho\epsilon$ ce qui reste de $\epsilon\tau\alpha\rho\epsilon[\rho\alpha\tau\epsilon]$, après quoi un $[\rho\alpha\tau\mu]$ aurait pu suivre. Il n'y a rien de très affirmatif, au reste, dans la lecture $\pi(\epsilon\rho)\pi\alpha\alpha\tau$. On pourra plutôt penser à $\pi(\epsilon\kappa)\pi\alpha\alpha\tau$. Le sens est donc d'après M. DE LEMM: «Von der Garbe, welche bei dem Leviten steht». Est-ce qu'on se trouve ici devant une allusion à *Lév.* 23, 10?

La note XLVIII commente quelques passages de *Pistis Sophia*. 1) M. CARL SCHMIDT traduit P. S. 146, 24, 25 $\pi\iota\sigma\tau\epsilon \tau\iota\sigma\tau\iota\varsigma \sigma\phi\iota\alpha \pi\iota\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon \epsilon\rho\alpha\tau\epsilon \mu\pi\omega\tau\omega\epsilon\iota\mu$: «Als die Pistis Sophia an das Licht geglaubt hatte», et il n'y a rien à dire là-dessus. Mais M. SCHMIDT¹ assure en note qu'il faut lire $\epsilon\rho\alpha\tau\epsilon \epsilon\pi\omega\tau\omega\epsilon\iota\mu$ à la place de $\epsilon\rho\alpha\tau\epsilon \mu\pi\omega\tau\omega\epsilon\iota\mu$. M. DE LEMM déclare, et avec raison, que la modification faite par M. SCHMIDT est d'une inutilité absolue. M. DE LEMM prouve, à l'aide d'une série d'exemples, que le texte de Pistis est bien fondé. Mais, dans ce cas, n'aurait-il pas suffi de renvoyer le sceptique à la grammaire de STERN: § 540; page 353. J'ai effleuré moi-même ce petit point dans mes *Ausgew. Bemerk.* p. 50.

2) *Pist. Soph.* 163, 20, 21 porte $\pi\epsilon\tau\tau \pi\omega\tau\kappa\lambda\omega\mu \pi\iota\alpha \rho\iota\chi\omega \rho\iota \mu\pi\tau\psi\alpha\eta\sigma\tau\eta\epsilon$. M. C. SCHMIDT² propose de modifier le texte en $\pi\iota\alpha \rho\iota \mu\pi\tau\psi\alpha\eta\sigma\tau\eta\epsilon \rho\iota\chi\omega$. Le traducteur allemand est tombé ici encore dans l'erreur. Car le Psautier de BUDGE (102, 4) fait voir: $\pi\epsilon\tau\tau \pi\omega\tau\kappa\lambda\omega\mu \epsilon\chi\omega \pi\iota\alpha \rho\iota \mu\pi\tau\psi\alpha\eta\sigma\tau\eta\epsilon$, de même un texte liturgique de Leide (PLEYTE et BOESER, p. 192) et le «Berliner Psalter» [$\pi\epsilon\tau\tau \pi\omega\tau\kappa\lambda\omega\mu \epsilon\chi\omega \pi\iota\alpha \dots$].

3) Nous retrouvons deux fois dans Pistis $\pi\omega\tau\eta\zeta\omega\eta\eta$ (p. 107, 11 et p. 109, 20). SCHWARTZE regardait ce mot comme peu fondé et le remplaçait par $\pi\omega\tau\eta\zeta\omega\eta\eta$. M. C. SCHMIDT³ est d'avis que la graphie de Pistis $\pi\omega\tau\eta\zeta\omega\eta\eta$ constitue une faute pour

¹ *Koptisch-Gnostische Schriften*, I, p. 95, note 6.

² *Op. cit.*, p. 106, note 22.

³ *Ä. Z.* XLII (1905), p. 141.

ζωνι. Pourtant la forme πζωνι a sûrement sa raison d'être. M. DE LEMM fait savoir que πζωνι est à la place de ευζωνι (comp. πτολη = ευτολη), son prototype pourrait être un ευζωνη. Grâce à la longue série de passages de texte communiquée par notre auteur et où il a retrouvé πζωνι, resp. ευζωνι, πζωνι, απζωνι, απζωνι, aucun doute ne saurait subsister sur l'excellent fondement de cette observation très ingénieuse. Énumérons les passages de texte que M. DE LEMM a rassemblés: 1) Lév. 8, 13; 2) Lév. 16, 4; 3) II. Reg. 18, 11; 4) *Apophthegmata patrum* (ZÖEGA 343); 5) *Martyre de Saint Victor* fol. 30^r a. 2—9; 6) *Légende de Gesios et Isidore* (Kopt. Urk. I p. 184); 7) *Martyre de Sainte Theonoë* (Cod. Borgian. CXLV); 8) encore un passage emprunté au même texte.

La note XLIX intitulée: «Zu einigen von Revillout herausgegebenen Apokryphen» est divisée en cinq sections. Une critique approfondie se lit ici de l'article de M. REVILLOUT: «La sage-femme Salomé, d'après un apocryphe copte comparé aux fresques de Baouït, et la princesse Salomé, fille du tétrarque Philippe, d'après le même document» (*Journal Asiat.* V, 1905, pp. 409—461). Il n'est pas possible de suivre de point en point les remarques si justes de M. DE LEMM, je me borne à donner quelques indications qui apprécient le caractère du travail de M. REVILLOUT.

P. 430. l. 1—3 (je donne les chiffres d'après le *Journal Asiatique*) — απαρ ετιος ηερμε εσριχι οταλ ζμ προ πορ-
ствн есрѡн · ере оуμсот ми геноеи ми оушнм пннр кγ
ριτωс. M. REVILLOUT traduit: «Ils virent une grande femme placée sur un escalier à la porte d'une habitation, et qui travaillait. Il y avait un msou, des pains et un peu d'huile qui étaient placés devant elle».

En lisant le texte copte on se demande qu'est-ce que ce мсот? REVILLOUT n'y voit aucun problème, il assure seulement que msou est un απιξ λεγόμενον. On pourra, cependant, regarder comme sûr qu'il n'y a là aucun мсот, mais le mot bien connu мсот = eau. — тал n'a pas le sens «escalier», mais signifie pour l'ordinaire «colline, tas». — रिτωс n'a rien à faire avec «devant elle», le sens en est «à côté d'elle», «neben ihr». M. DE LEMM traduit le passage comme il suit: «Sie sahen ein grosses Weib auf einer Anhöhe in der Thür eines Zelttes arbeiten, während Wasser (отμсот) und Brote und etwas Öl neben ihr hingestellt waren».

P. 431. 9. τειρεφρпое етмадт мпорнн д неспотот... нтм (ψαξε γαρос). . . . Cette pécheresse impudique? Les lèvres se ferment pour ne point en parler» (REVILLOUT). M. DE LEMM fournit ici la nouvelle lecture: — д н[εс]спотот х[ω] нтм[нтзи-
отд], ce qu'il traduit: («Diese Sünderin, die Hure), deren Lippen die Gotteslästerung aussprachen».

P. 431. 16. тента несарз гите ζμ ппое «dont les chairs sont tombées dans le péché». M. REVILLOUT n'a pas distingué entre de γε «tomber». гите signifie, dit M. DE LEMM, «zerren, gezerrt werden; mondsüchtig sein». Comme c'est son habitude, l'auteur indique une série de passages où ce dernier verbe se présente, après quoi il donne la traduction suivante: «deren Gebeine (Fleisch) verzerrt sind durch die Sünde».

P. 431. 16—18. несто ан проме ппачннх хω мпаран
ебл ζμ прот етхе ппапomia ми пазинсоне: «Il n'est pas permis à aucun de mes frères de prononcer mon nom de leur bouche à cause de mes iniquités et de mes violences» (REVILLOUT). L'observation importante que M. DE LEMM communique au sujet de ce passage, est que le manuscrit donne une lecture toute autre que celle de M. REVILLOUT. Voici la lecture exacte: несто ан
проме ω пачннх ехω мпаран ебл гурпос etc. Donc la traduction selon M. DE LEMM: «Es geziemt sich nicht den Menschen, o meine Brüder, meinen Namen mit ihrem Munde auszusprechen».

P. 446—448. M. REVILLOUT publie et traduit ici un texte traitant de Jean-Baptiste, texte qui se retrouve au Cod. Copt. 129¹⁷ (Apocryphes I) f. 10 pagg. ٢٠٣ (comp. au reste la note 46 p. 0169 de la brochure actuelle des Kl. Kopt. Stud.). M. REVILLOUT a eu ici le malheur de confondre recto et verso. M. DE LEMM signale cette erreur et opère avec l'habileté qu'on lui connaît, des restaurations et des modifications du texte. En voici une très importante. On lit chez Revillout p. 447, 3 ζμ παί
αψωпε ησι ιωραпннс ποτ ατω мос те пт
вос е отē та ». Pendant ce temps, Jean était
Le texte reconstruit porte selon M. DE LEMM: ζμ παί αψωпε
ησι ιωραпннс ποτμтатωп ατω η[отпποзро]μос μ[ηψпре мпποт]
те μ вос е отē та Акш[ωпε] г
. : «So wurde Johannes zu einem vorangehenden Ge-
sandten und zum Vorläufer des Sohnes Gottes . . . ».

L'auteur ajoute à cette traduction un petit commentaire au sujet de мтатωп. Ce mot est selon lui le même que мтатωр (μтатωр, μηтатωр, metator). Metator signifie proprement «Grenzabstecker» d'où se développe le sens «messenger» («Bote, Gesandter»).

P. 449. 5. αψи πтесщере епетрпκλпон етρεсархеи.
M. REVILLOUT traduit: «Il prit sa fille à la salle des banquets pour qu'elle y fit ses débuts». M. DE LEMM donne à entendre que le manuscrit porte, en effet, αρχеи, mais on ne se trompera guère en supposant qu'il s'est produit ici une légère confusion de mots: αρχеи à la place de орхеи (ὀρχεῖσθαι) «danser». Cette observation modifie essentiellement la traduction.

P. 450. 12—14. ас(фореі) потрѣо (ппотѣ) епаше сотптѣ
асѣ ехωс поторхнста егтєк гпнре ебл ере отперіекеллон

ἵκησε χρυσὸν πεσμερος. M. REVILLOUT présente la traduction que voici: «Elle se mit sur la tête un serpent d'or (uraeus) de grand prix. Elle était revêtue d'une fine tunique de danse semée de fleurs et couverte elle-même en partie d'un caleçon de pourpre». L'auteur des «Petites Études Coptes» fait une critique poignante de cette conception, je cite textuellement: «Das wäre ja nun recht hübsch, wenn es wirklich so dastehen würde, doch, wie ich mich davon mehrfach habe überzeugen können, steht im Texte nichts von einer goldnen Uräusschlange. Die Handschrift liest hier ganz deutlich: Ἀσφ[ορ]εὶ πορφύρεος ἔπαψε κοῦπῆτῃ. etc. d. h. «Sie trug (φορεῖν) ein Kleid von grossem Werthe, sie legte ein Tanzkleid (ὄρχηστα) an, das mit Blumen besät war, während ein purpurner Schurz (περισκέλιον, περισκελῖς) um ihre Hüfte (μηρός) war». Revillout übersetzt χρυσὸν πεσμερος «en partie», doch ist hier schwerlich μέρος gemeint, sondern μηρός etc.

La critique de M. DE LEMM procède de la même façon à travers plusieurs pages encore. Plus d'un renseignement très utile serait à tirer encore de la discussion savante de l'auteur. Mais il faut savoir se limiter. Quittons donc la note XLIX pour dire un mot sur la dernière note L.

L'auteur donne ici quelques contributions à la connaissance du «Berliner Fragment einer Bartholomäus-Apokalypse». ¹ Comme le fragment en question n'a pas été publié auparavant, M. DE LEMM en communique le texte copte ² suivi de quelques remarques ingénieuses.

On lit *recto* a, 9—15: αἰῶνα οὐ ἐπτοοῦ ἑμπεῖωτ ἔνι πεγοῦ-ερίτε· εφεροῦδεῖν πρὸν εἰρη ἡσαυῆ ἡκὼ ἡσον. M. C. SCHMIDT donne à ce passage le sens que voici: «Ich sah den Berg des Vaters zu seinen Füßen, indem er siebenmal mehr als die Sonne leuchtete». Que faut-il entendre par l'expression «la montagne du Père»? MM. HARNACK et SCHMIDT étaient d'avis que c'est la montagne de la législation, puisque la montagne se trouva aux pieds de Moïse. Pourtant cette opinion n'est guère soutenable, car il s'agit ici d'un Apocalypse de Saint Barthélemy. Si nous considérons le passage sous le rapport de la grammaire, il est clair que ἔνι πεγοῦερίτε n'admet pas le sens «zu seinen Füßen», mais seulement «an seinen Füßen». Ainsi, ce τοοῦ paraît bien suspect. Le contexte ne le soutient pas au reste. M. DE LEMM rend compte de ce que le texte veut exprimer et grâce à une comparaison très utile entre notre fragment et une autre recension de l'apocalypse de Saint Barthélemy — on sait qu'il y en a deux ³

¹ Cf. 1) AD. HARNACK und CARL SCHMIDT, Ein koptisches Fragment einer Moses-Adam-Apokalypse. (Sitzungsber. d. K. Akad. d. Wiss. zu Berlin, 1891, pp. 1045—1049; 2) HARNACK, Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius I. (1893), p. 919.

² Cod. Orient. Berolinens. in fol. No 1608, fol. 3.

³ LACAU, *Fragments d'apocryphes coptes* (Mém. de l'Inst. franç. d'arch. orient. du Caire. IX, p. 59).

— nous sommes fixés, et très nettement d'ailleurs, sur l'ordre d'idées de notre fragment. Par là le vrai sens de ce mot que M. SCHMIDT croit être l'équivalent de «Berg» est élucidé. Le malentendu dépend de la fausse décomposition du copte: il faut lire *non pas* εἰτοοῦ ἑμπεῖωτ, mais εἰτοοῦε μπεῖωτ. Donc il n'y a aucun πτοοῦ «der Berg», mais plutôt πτοοῦε «der Schuh, die Schuhe, Sandalen». M. DE LEMM donne ensuite la nouvelle traduction: «Ich sah ferner die Schuhe des Vaters an seinen (Adams) Füßen; er (Adam) leuchtete siebenmal mehr, als die Sonne».

Verso a, 14—18. — οἱπὸς πε πρᾶγε παρὰμ ἐπνακοῦτῃ εἰεφᾶρχη. M. SCHMIDT donne à cette phrase le sens qui suit: «Gross ist die Freude des Adam, wenn man ihn zu seinem Anfang (ἀρχή) zurückbringen wird». M. DE LEMM soutient, par contre, que ἀρχη ne signifie pas dans cet endroit «Anfang», mais plutôt «Herrschaft». L'éminent auteur paraît avoir trouvé le vrai: sa discussion très documentée fournit, pour le moins, des preuves bien évidentes à l'appui de son idée. —

Cette brochure des «Petites Études Coptes» est accompagnée d'une couverture et d'un sommaire comprenant tout ce qui a paru sous le titre bien connu que l'auteur a choisi pour ses importantes communications. On lit sur le frontispice: OSCAR VON LEMM, *Kleine Koptische Studien* 1. I—L (1899—1906). St.-Petersburg 1907. Bien de vraies perles de philologie se retrouvent sous ce titre si modeste d'un travail qui mérite occuper la place d'honneur au milieu des nombreuses publications ayant trait aux différentes disciplines de la langue copte.

Upsal, octobre 1908.

Ernst Andersson.

O. VON LEMM, Sahidische Bibelfragmente III. (Separat-Abdruck aus dem Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Petersbourg. Band XXV, N° 4. St.-Petersbourg 1907.

Par cette brochure, le distingué coptologue russe donne publicité à une large série de fragments de la traduction sahidique de la Bible. C'est un travail pénible, on le devine, que l'auteur a dû entreprendre pour mettre en ordre des matériaux aussi peu commodes à manier. Les fragments ont été communiqués principalement d'après des manuscrits conservés à la Bibliothèque Royale de Berlin et au British Museum. La collection de GOLENISCHEFF, en outre, a été une source où l'auteur a pu puiser avec avantage.

Voici la liste détaillée de ces fragments:

- I. Cod. orient. Berolin. in fol. 1605, fol. 1. *Genèse*, I, 19—28.
- J. La collection de GOLENISCHEFF. *Genèse*, IX, 2—22.
- K. Cod. orient. Berolin. in fol. 1605, fol. 2. *Lévitique*, II, 3—III, 5.
- L. Cod. Copt. Parisin. 130⁵ fol. 137. *Deutéronome*, XXI, 5—12; 13—15.
- M. British Museum. Or. 3579 A (11) fol. 22. (Catalogue Crum 14). *Judicium*, XII, 7—XIII, 6.
- N. Une feuille qui «dem Berliner Museum zum Kauf angeboten wurde». I *Regnorum*, VIII, 17—22.
- O. British Museum. Or. 3579 A (13) fol. 24. (Cat. 17). I *Regnorum*, XXX, 5—24.
- P. British Museum. Or. 3579 A (14) fol. 25. (Cat. 937). II *Regnorum*, XX, 11—23.
- Q. La collection de GOLENISCHEFF. Deux feuilles, format très petit. *Psalmus*, V, 10—13. VI, 1—6. On y pourra noter des lectures qui diffèrent de celle du Psautier de BUDGE.
- R. British Museum. Or. 3579 A (27) fol. 46. *Proverbia*, IV, 13, 14, 17, 18, 22, 23, 27.
- S. Cod. orient. Berolinens. in 8°. 409 fol. 1, 2. *Sirach*, VI, 36—VII, 18; XXI, 8—23. — British Museum. Or. 3579 A (29) fol. 48. (Cat. 42). *Sirach*, XVIII, 17—31.
- T. Cod. orient. Berolin. in fol. 1348, fol. 1—3. *Evangelium Matthaei*, II, 15—V, 13.

- U. Cod. orient. Berolin. in fol. 1605, fol. 5. *Evangelium Matthaei*, XIX, 12—29.
- V. Cod. orient. Berolin. in fol. 1349, fol. 1. *Evangelium Marci*, XIV, 25—49.
- W. Cod. orient. Berolin. in fol. 1349, fol. 2. *Evangelium Lucae*, I, 1—22.
- X. La collection de GOLENISCHEFF. Une feuille in fol. *Evangelium Lucae*, VII, 16—24; 26—33; 36—VIII, 3.
- Y. Cod. orient. Berolin. in fol. 1605, fol. 6. *Evangelium Lucae*, XIV, 3—18.
- Z. Cod. orient. Berolin. in 8°. N° 409, fol. 3, 4. *Katameros*: I Petri V, 12—14. — *Acta*, III, 1—8. — *Ps.* 149, 1—3.

Rien ne m'invite à discuter la reproduction des textes que l'auteur a réunis cette fois-ci. Je me borne à constater que la rédaction en est sûre et consciencieuse. La manière de M. DE LEMM de traiter et de rédiger la littérature copte constitue un bon modèle pour ceux qui se voient devant la tâche pleine d'intérêt de publier des fragments de texte ou des textes entiers.

Upsal, octobre 1908.

Ernst Andersson



OSCAR VON LEMM, Koptische Miscellen. I—XV. — XVI—XXV. (Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Petersbourg). St.-Petersbourg. 1907. Deux brochures.

M. DE LEMM ouvre, par ces «Miscellen», une nouvelle série d'études coptes. Le format est essentiellement moins grand que celui des «Kleine Koptische Studien», et le titre est changé. Sous le rapport du contenu, les analogies sont nombreuses: l'auteur fait preuve ici encore de son expérience de chercheur sagace dans le domaine du copte, les observations qu'il a faites portent toujours la marque de l'ingéniosité. Quant à la méthode, c'est bien le cas de dire que l'auteur est resté fidèle à ses traditions.

A l'heure qu'il est, l'auteur a publié pas moins de cinq brochures faisant partie des «Koptische Miscellen». Si nous considérons ces cinq fascicules sous le rapport du numérotage des notes ou notices, on aura la distinction suivante: la première brochure contient les notes I—XV; la deuxième les notes XVI—XXV; la troisième: XXVI—XXXII; la quatrième: XXXIII—XL; la cinquième XLI—XLVI. Je me propose de rendre compte peu à peu de toutes ces brochures, et je débute aujourd'hui par les

deux premières en tentant de donner ci-dessous quelques indications modestes des différents points que l'auteur y a examinés.

La note I discute le mot *ακρικολαος*. Le roi des Perses porte au Roman d'Alexandre le nom *ακρικολαος* (5^r 9. 16 et *ακρικολαος* 5^v 17). Ce nom dont le prototype grec a dû être **Ακρικόλαος* se retrouve encore dans la «Vita des Pisentius von Keft», savoir dans le passage que voici: *ακρικολαος* *πε παιον* *οτορ εντασια τε ταματ*. «Da die Vita, ajoute M. DE LEMM, aus dem VII. Jahrhundert stammt, so haben wir hier vielleicht einen Anhaltspunkt für die Entstehungszeit des koptischen Alexanderromans».

La note II s'occupe de *ιαλλοροζοτης* qui entre dans la phrase *οφιλιστοχος πε πε οτταμοσοφιστης πε ιαλλοροζοτης* (Cod. Copt. Parisin. 44 foll. 97, 98). M. DE LEMM communique que selon l'avis de M. E. DE DOBSCHÜTZ, le mot en question est à ramener aux *Proverbes* 22, 8 *ανδρα ιαρον και δότην ελογει ο θεος*. On pourra comparer utilement *III^{me} Épître aux Corinthiens*, 9, 7 *ιαρον γαρ δότην αγαπη ο θεος*. En fait de cette transformation des mots grecs en copte, M. DE DOBSCHÜTZ attire l'attention sur *ιαλαριχος* dérivé de *ιαρχης*. C'est, du reste, un phénomène très curieux que de constater que certains mots grecs en passant au copte changent un *i* en *ia* ou en *io*, p. ex. *καλην* *λεγνους* : *καλλιοτραφος*.

La note III affirme, grâce à GOLENISCHEFF, que *αλχαβωω* est identique à l'arabe *الكاظم* «Kampf».

La note IV éclaircit le sens du mot *κορζων*. L'auteur le retrouve dans le texte reconstruit de ROSSI I. 3, 112 [*πυμομπ*] *πυγε πικω ρι κορζων* etc. *κορζων* n'est autre que le grec latin *βορδων*, *burdo* «Maulpferd, Maulthier».

La note V est d'une grande importance. Le problème est de savoir ce que c'est que le fameux *ασηνεο*. Le nom de l'épouse de Joseph *Πηνη* (LXX *Ἀσεννέθ*, boh.-sah. *ασηνεο* cf. *ασην*, *Gen.*, 46, 2) est sans doute d'origine égyptienne. On a tenté une série d'explications,¹ mais aucune d'elles ne paraît très heureuse. M. DE LEMM nous invite à prendre acte d'une tentative d'explication qu'offre un texte du British Museum (CRUM, Catalogue, N° 271). La voici *ασηνεο* *ετε νεοτωωμ πε σε* *τεπτασοτσαι επμοτ* : (d'après M. De Lemm) «*Asenneth*, deren Erklärung ist: Die vom Tode gerettet ist». L'auteur ajoute ceci: «Es liegt hier eine volksetymologische Deutung aus dem Griechischen vor. Der Erklärer zerlegt das Wort in *α* (privativum) und *σηνεο* = *θανατος*), also = *Ἀθανασία*».

La note VI fait remarquer que les deux formes *πωσρ*, *ποσ* (PEYRON, Lex., p. 187) doivent être rayées du dictionnaire copte.

¹ Cf. SPIEGELBERG, Aegyptologische Randglossen zum Alten Testament, p. 18. (Compte rendu dans *Sphinx*, IX, p. 188).

Leur droit d'existence, dû à une fausse lecture, est nul. *Sir.*, XLIII, 21 donne, en effet, *πωσρ* à la place de *πωσρ* (d'après Peyron), et *Sir.*, XXVIII, 22 doit se lire *πνεφροχοτ* = *πνεφροχοτ* (*χ* = *κρ*), non pas *πνεφροχοτ* («scriptum credo pro *πνεφροχοτ*», Peyron).

La note VII fournit une indication utile en vue d'éclaircir la phrase *αγκασρ ρη ππαρισκοσ πετροφν*. Ce passage emprunté à une stèle copte, N° 14456 du Musée de Berlin est rendu par M. STEINDORFF: ¹ «Er setzte ihn in das Paradies der Nahrung (*τροφη*)». Qu'est-ce que veut dire un paradis de la nourriture? M. DE LEMM prouve grâce à de nombreux passages analogues qu'il y a ici une erreur: on doit lire *ππαρισκοσ πετροφν* «le paradis du délice».

La note VIII fait l'étude de *cei eboλ ρη* à propos d'un passage que M. AMÉLINEAU a mal traduit. Le texte en est (d'après M. Amélineau, «Fragments divers de vies de moines» XVII): ² *ατω πεσαρ μπεπποτααδ νειωτ σε κκοστη σε πταττηποσ σεκας . . . εσω . . . τε τσομ παι ατω σεκας ενεκει eboλ ρη νεκμοσ*, ce qui signifie selon M. Amélineau: «Et il dit à notre saint père»: «Sais-tu que j'ai envoyé me donne force afin qu'elle vienne de tes prières». Le traducteur français affirme, au reste, ne pas savoir «ce qu'est ce mot *elle*, il ne se rapporte pas à *force*».

M. DE LEMM tout en reconstruisant le texte comme il suit: *ατω πεσαρ μπεπποτααδ νειωτ σε κκοστη σε πταττηποσ [πεωκ] σεκας [η]εω[ωρε μπιω]τε τσομ παι ατω σεκας ενεκει eboλ ρη νεκμοσ*, traduit: «Und es sprach unser heiliger Vater: «Ich habe nach dir geschickt, damit der Starke Gottes mir Kraft verleihe und damit wir gesättigt würden durch deine Segnungen». La critique que l'auteur fait de la conception de M. Amélineau aboutit en ceci: la lecture *ενεκει* «qu'elle vienne» n'est pas soutenable. La lecture exacte est évidemment *ene-cei eboλ ρη*. Le verbe *cei* suivi de *eboλ ρη* a le sens «être rassasié de».

Les notes IX–XII. N° IX traite un passage de la «Vita Pachomii». N° X affirme que *παι η[ε] πτωωμε πνεποσταμα* (N° 262. Or. 3581 A (88) du British Museum) est le début du chapitre 4 du livre de Baruch en sahidique. N° XI corrige la façon dont M. AMÉLINEAU a expliqué une phrase de la «Vita de S. Moïse» (Mém. Miss. au Caire, IV, p. 691). N° XII reconstruit un passage plein de lacunes provenant de l'une des «Reden des Pachomius» (*loc. cit.*, IV, p. 617).

La note XIII a pour titre «Eine Beschreibung des Mastix».

¹ *AZ.*, XXXVIII (1900), p. 57.

² *Mém. Miss. au Caire*, IV, p. 831.

³ Cod. copt. Parisin. 78, fol. 27–30. DULAURIER, Fragments des révélations de Saint-Barthélemy et l'histoire des communautés religieuses fondées par Saint Pakhome. Paris, 1835. AMÉLINEAU, *Mém. Miss. au Caire* IV, p. 550.

baumes». Le manuscrit de Leyde *Insinger* N° 86 (PLEYTE et BOESER, p. 395) présente un passage (p. 395, 14—23) d'une conservation mauvaise. L'auteur reconstruit le texte et en fournit la traduction: «... der Mastixbaum (σχίνος). Im Sommer und Frühling vergrössert er sich in seinen Blättern, im Winter aber entkleidet er sich auch nicht seiner Blätter». Grâce à M. DE LEMM, nous sommes en état de saisir ce dont le texte parle. C'est une description du lentisque (*pistacia lentiscus*) qui a une verdure constante.

La note XIV porte sur l'explication d'un passage du martyre de S. Théodore l'Orientale (BALESTRI, *Bessarione*, Serie II, Vol. X (1906), fasc. 89, p. 154, l. 2—5). On y lit entre autres (l. 4): *ene ononickoc ne itracwnarioc encaie zen tequain*. M. Balestri traduit *onickoc* par «asinello», mais il ne trouve aucun sens pour *tracwnarioc*. M. DE LEMM solutionne le problème en déclarant que *tracwnarioc* est le latin *draconarius* (*δρακωνάριος* «der Drachenträger», et il prouve (*Kopt. Misc.* XXXV) que *onickoc* a affaire à *anicoc*, cf. *vénos anískos*. Si cela est, le sens est clair: «Er war ein Jüngling, ein Drachenträger, schön in seinem Wuchse». Je voudrais rappeler qu'on a rendu compte du travail de M. Balestri dans *Analecta Bollandiana*, T. XXVI, fasc. IV (1907), pp. 470—471; on souligne là que nous avons à recourir à cette note de M. DE LEMM pour saisir les mots dont il a été question. Comparer *Kopt. Misc.* XXXV.

La note XV, la dernière de la 1^{ère} brochure des «Miscellen» fait voir une bonne reconstruction du texte du Manuscrit de Leyde *Insinger* N° 62 (PLEYTE et BOESER, p. 313, Recto. Col. II, 24—30. Verso, 1—4; p. 314, Verso. Col. I, 20—27.

Abordons le deuxième fascicule des «Koptische Miscellen». Le début se fait (note XVI) par une série de rapprochements utiles à propos du travail de M. Amélineau: «Euvres de *Schenoudi*. Texte copte et traduction française I: 1» (1907). On retrouve dans cet ouvrage une série de citations de la Bible; pourtant plusieurs d'entre elles n'ont pas été reconnues par M. Amélineau. «Dies ist umsomehr zu bedauern, écrit M. DE LEMM, als sich darunter mehrere Bibelstellen finden, die bis jetzt im Sahidischen noch nicht aufgefunden waren». Et le distingué coptologue russe résume dans une étude nourrie ce qui nous intéresse à cet égard.

La note XVII est intitulée: «Eine arabische Parallele zu einem koptischen Wundermittel». L'auteur fait ici le point de départ de la phrase:

ⲥⲁⲡ ⲡⲓⲛⲓ ⲉⲧ. ⲡⲟⲩⲣⲁⲣ ⲗⲁⲕⲉⲣⲉⲛ ⲉⲗⲗⲉⲛ ⲉⲡⲓⲣ

ⲡ ⲉⲣⲉⲡⲣⲟⲩⲙⲓ ⲉⲧⲉⲱ ⲙⲁⲣⲧⲓⲟⲩⲉⲓ ⲙⲉ ⲡⲉⲣⲓⲣⲓⲛⲓ (Pap. 8116. 8117 du Musée de Berlin; Koptische Urkunden, I, N° 26).

MM. ERMAN et KREBS n'ont pu comprendre cette phrase. Voici leur traduction (Aus den Pap. der Königl. Museen, p. 255): «Nimm das . . . , das der Hund gebissen hat, wirf es in den Wein trinkender Leute, so prügeln sie sich einander». M. DE LEMM prouve que le mystérieux *ⲡⲓⲛⲓ* doit être corrigé en *ⲡⲟⲩⲣⲁ*, restauration qui rend l'idée très nette: «Nimm den Stein, in den der Hund gebissen hat, wirf ihn in den Wein trinkender Leute, so prügeln sie sich einander».

La note XVIII tire au clair le sahidique *ⲗⲟⲩ ⲗⲉⲣ- *ⲗⲁⲣⲉⲩ ⲉⲡⲉⲩ «beugen, senken» comme un verbe qu'on doit distinguer de ⲟⲩⲱⲩ etc.

La note XIX rend compte des noms «Berzelia und Sisinnios». *ⲗⲉⲣⲉⲗⲓⲁ* se retrouve d'abord dans un texte éthiopien qui repose assurément sur un original copte. M. K. FRIES¹ envisagea que le nom est identique avec *Ursule*. Mais M. BASSET² fit observer contre cette assertion: «L'identification de *Ouërzelia* avec *Ursule*, proposée par M. FRIES, est impossible: ce dernier nom étant absolument inconnu en Éthiopie et même en Orient. D'ailleurs nous verrons cette femme appelée *Melintia* dans une version européenne».

M. DE LEMM affirme maintenant que *ⲗⲉⲣⲉⲗⲓⲁ* est d'origine orientale et notamment d'origine sémitique. «Es steckt doch wohl darin *ברזל* «Eisen», dit l'auteur, wozu man vergl. den männlichen Personennamen *ברזל* 2 Sam. 17, 27. 21, 8. Esra 2, 21. LXX: *Βερζελλαί, Βερζελλεῖ; Josephus: Βερζελαῖος, Βαέρζελος, Βέρζελος*. Im koptischen ist *ⲗⲉⲣⲉⲗⲓⲁ* (II Reg. 17, 27) überliefert». L'auteur veut voir en *ⲗⲉⲣⲉⲗⲓⲁ* le féminin de *Βερζελαῖος*, et il ajoute en note (8): «Damit dürfte wohl auch der Familienname BERZELIUS zusammenhängen».

Sisinnios doit également être d'origine sémitique. L'auteur donne les formes coptes de ce nom et les met en parallèle avec l'arabe et l'éthiopien *Sosenjos, Susenjos*. On pourra tenir pour sûr que le nom a affaire à *ששן, שש* et qu'il est la forme masculine de *Susanne*.

La note XX communique une série de remarques sur le travail de M. HALL, «Coptic and Greek Texts of the Christian period from ostraka, stelae etc. in the British Museum», p. 145 (N° 672). C'est l'inscription d'une stèle dont M. DE LEMM fournit une revision instructive.

La note XXI donne des éclaircissements précieux sur le manuscrit de Leyde *Insinger* N° 53 (PLEYTE et BOESER, pp. 281 et suiv.). Je ne ferai pas le résumé des leçons apportées à notre

¹ Actes du VIII^{me} congrès intern. des Orient., tenu en 1889 à Stockholm et à Christiania. II. Sect. I: Sémitique: B, pp. 55—70: «The ethiopic legend of Socinius and Ursula».

² BASSET, Les Apocryphes éthiopiens IV. Les légendes de S. Tèrtag et de S. Sousnyos, p. 12, note 2.

science par cette étude; je passe également les notes XXII: «Zu N° 365 (Or. 3581 B (68)) des Britischen Museums» et XXIII: «Zur Leidener Handschrift *Insinger* N° 78» — mon analyse a déjà pris une place trop large peut-être — pour dire un mot sur la note XXIV: «Eine neue Präposition».

M. DE LEMM annonce ici la découverte d'une nouvelle préposition $\epsilon\tau\omicron\upsilon\eta$: $\ast\epsilon\tau\omicron\upsilon\omega\zeta$: «an, neben», mot à mot: «an den Busen von», cf. $\epsilon\tau\omicron\upsilon\eta$: $\epsilon\tau\omicron\upsilon\omega\zeta$. L'auteur a retrouvé la préposition $\epsilon\tau\omicron\upsilon\eta$ «in einem Bruchstücke der Andreasacten (Cod. copt. Parisin. 129¹⁷, fol. 87^v. 9—11)»: $\alpha\pi\epsilon\ \mu\mu\epsilon\lambda\omicron\varsigma\ \mu\mu\upsilon\eta\pi\epsilon\sigma\eta\mu\ \epsilon\tau\omicron\upsilon\eta\ \pi\epsilon\tau\epsilon\rho\eta$: «Setze die Glieder des Kindes an einander». Je tiens à relever que la préposition $\epsilon\tau\omicron\upsilon\eta$ n'est pas une nouveauté pour moi. Je l'ai retrouvée déjà deux fois dans *Pistis Sophia*: 1) 128, 20 $\alpha\pi\epsilon\ \epsilon\tau\omicron\upsilon\eta\ \pi\epsilon\tau\epsilon\rho\eta$; 2) 139, 20 $\alpha\pi\epsilon\ \tau\eta\rho\omicron\varsigma\ \epsilon\tau\omicron\upsilon\eta\ \pi\epsilon\tau\epsilon\rho\eta$. C'est d'ailleurs d'un certain intérêt de se trouver devant l'hésitation que M. SCHMIDT fait voir — j'avoue ne pas comprendre pour quelle raison — en face de ces deux passages: «Das Wort $\epsilon\tau\omicron\upsilon\eta$ möchte ich von $\tau\omicron\upsilon\omega$ «Busen» ableiten, also «dicht zusammen»; vgl. dieselbe Verbindung S. 90, Z. 31» (*Koptisch-Gnostische Schriften*. I. Die *Pistis Sophia* etc., p. 83, note 34; p. 90, note 31). L'observation communiquée par M. DE LEMM est absolument juste.

La note XXV parle d'un «Citat aus einer Rede des Schenute». Le British Museum possède sous le n° 214 (Or. 3581 A (42)) un fragment de texte qui ne serait autre qu'un «Citat aus einer Rede des Schenute im Turiner Museum».¹ M. DE LEMM termine, par cette indication utile, le deuxième fascicule des ses «Miscellen».

¹ Rossi, I papiri Copti. II, 4, 45 c. 46 a. Cf. DE LEMM, Kl. Kopt. Stud., XLV, p. 0194 (376).

Upsal, octobre 1908.

Ernst Andersson.

Notices

par

Ernst Andersson.

§ 4. Extrait d'une lettre d'Eugène Lefébure à KARL PIEHL.

Dans la notice biographique que je viens de publier de mon très regretté collaborateur au *Sphinx*, Eugène Lefébure, on retrouve quelques mots par lesquels j'ai voulu marquer l'importance de son œuvre et surtout la sublimité de sa personnalité d'investigateur.

La correspondance si vive qui avait lieu entre les deux grands savants PIEHL et LEFÉBURE me permet aujourd'hui de compléter mes notices en rapportant ce que Lefébure pensait lui-même de sa méthode de travail.

Le *Sphinx* avait donné l'hospitalité¹ à quelques observations présentées par un *Docent* d'assyriologie à l'Université d'Upsala au sujet d'une étude de l'histoire des Religions faite par M. Segerstedt et intitulée: «Till frågan om polyteismens uppkomst» («Sur l'origine du polythéisme»). Comme cette étude s'occupe de bien des questions appartenant à la discipline de la religion égyptienne, Piehl énonça l'avis² qu'il aurait été heureux que l'auteur eût considéré dans une mesure plus large les sources modernes de la religion égyptienne, et notamment les recherches de LEFÉBURE «qui sont capitales sur ce domaine de l'égyptologie».

¹ *Sphinx*, VII, pp. 172—174.

² *Ibid.*, p. 172 en note.

LEFÉBURE est, continua PIEHL, «avec MASPERO, la plus grande sommité (actuellement vivante) en religion égyptienne».

C'est au sujet de ces mots de PIEHL que LEFÉBURE adressa à son collègue la lettre à laquelle j'ai fait allusion et où il parle lui-même de sa méthode.

Donnons maintenant l'extrait de cette lettre:

«Je vous suis très reconnaissant du bien que vous avez l'amabilité de dire de moi dans le dernier numéro de Sphinx, p. 172. Je ne puis moi-même être juge de mes travaux, naturellement, mais je comprends bien que, vu leur nature, je ne puis acquérir de mon vivant et surtout en dehors de l'égyptologie une notoriété quelconque. Ma méthode, en effet, est d'étudier des points nouveaux au sujet desquels je propose des solutions imprévues. Avant donc d'être admises dans notre science d'abord, puis dans la science générale, ces solutions doivent être vérifiées par mes collègues qui n'ont pas toujours l'occasion immédiate de le faire. De plus, il arrive forcément ceci, que le public ou même l'étudiant se réfère aux vulgarisateurs qui lui présentent le tableau des découvertes, plutôt qu'aux chercheurs qui les ont faites».

On retrouve, dans une quantité de cas, des points bien lumineux cachés dans les lettres privées que les égyptologues s'écrivaient plus assidûment autrefois qu'aujourd'hui. Beaucoup de ces idées ont bien le droit d'être connues par «le grand public» des égyptologues, et il serait souhaitable qu'on songeât un peu plus que cela n'a été le cas jusqu'ici à les faire retentir en dehors du sanctuaire de la correspondance privée. C'est cette réflexion qui m'a suggéré ce petit extrait de lettre qui me semble d'un intérêt incontestable.

Upsal, octobre 1908.

Ernst Andersson.

Varia

(Deuxième article)

par

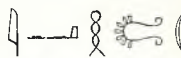
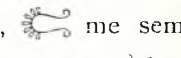
Eugène Dévaud.

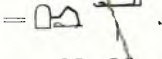
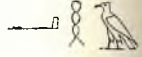
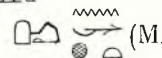
VII. Sur la substitution d'un secondaire à un primaire.

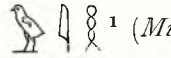
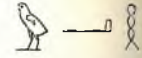
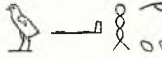
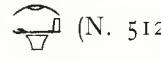
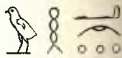
On a depuis longtemps déjà signalé un exemple ou l'autre de ce phénomène graphique, — résultant, selon toute probabilité, d'une dégradation du *ain*. — Faute toutefois, à ce qu'il me paraît, d'en avoir poussé l'observation suffisamment loin, on l'a assimilé à d'autres qui, il est vrai, présentent avec lui des traits d'analogie, mais dont, en réalité, il se différencie. Les exemples de cette mutation ne sont pas très nombreux, mais ils sont probants de ce que j'en conclus.

1.   (Miss. fr. I, p. 119, col. 52) à côté de   (W. 162), dans la même formule où ce verbe s'allitère avec le nom de l'offrande *w^hh*, *w^hh*. (Voir ci-après.)

2.   et varr. (SETHE, *Urk.* IV, 660, 661, 767; BRUGSCH, *Wb.* p. 107) à côté de   (W. 215, P. 592, N. 512, etc.),   (SETHE, *Urk.* IV, 248). — Le mot **hwtj* «agriculteur», dont je ne connais pas d'exemple pour l'Ancien Empire, s'orthographiait dès la XII^e dynastie

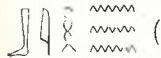
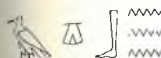
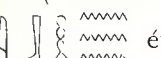
 (*Beni-Hasan* I, pl. VIII, l. 18) et, dès lors, il ne s'écrit plus guère, si je ne me trompe, que défectivement  et varr. (ERMAN, *Aeg. Gloss.* p. 15). Je crois que les deux lectures *ḥwtj* et *ihwtj* en sont admissibles. — M. Erman (*Aeg. Gr.*², p. 221, S. 28) confère à  les valeurs phonétiques *iḥ* et *ih*. *ḥ* et *ih* me semblent préférables, *ḥ* pour la haute époque, *ih* très souvent dès le début du Moyen Empire. Dans un mot comme  (P. 203 —  M. 376 et N. 944),  me semble bien plutôt déterminatif phonétique de *ḥ* que de *iḥ*; dans *iḥ* (W. 215), *i* est prosthétique (forme *sdm-f*, ERMAN, *Aeg. Gr.*² § 190).

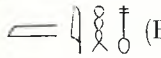
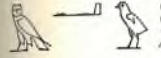
3.  (*Hrhtp* l. 104, dans *Miss. fr.* I, p. 143 —  *St-Bḥstt* l. 62, dans *Miss. fr.* I, p. 220, cas cité par M. Maspéro, *ÄZ.* 1883, p. 69) à côté de  (T. 170 —  M. 179 = N. 689), le plus souvent  —  (NEWBERRY, *El Bersheh* II, pl. XXI, col. 16) abréviation de  (MASPÉRO, *Rec. de trav.* XIII, p. 192).

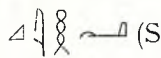
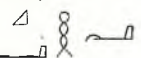
4. ¹ (*Miss. fr.* I, p. 182) à côté de  (Id. p. 223)  (Id. p. 206), souvent avec méta-thèse  (Id. p. 203),  (N. 512). Cf. *LD.* II, 5, 25, 28, 35, 58, 68, 70, etc. et BRUGSCH, *Wb.* p. 939. M. LORET (*PSBA*, 1904, nov.—déc.) signale la forme  non trouvée par M. LACAU (*Rec. de trav.* XXV, p. 155). — Il

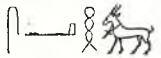
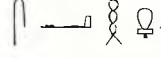
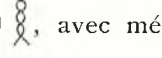
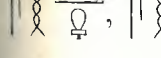
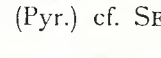
¹ Je dois ajouter que cette liste paraît affectionner le *i*; elle présente *ihbnnwt* pr. *hbnwt*, *d;ib* pr. *d;b*.

faut remarquer ici que le nom de cette offrande s'allitère avec *ḥ*, *ih*. (Voir plus haut).

5.  (*St-Bḥstt*, l. 61, dans *Miss. fr.* I, p. 227) à côté de  (T. 367, M. 335, et pass.), le plus souvent  (*Hrhtp*, l. 328, 334; BRUGSCH, *Wb.* p. 381). — Quoiqu'il se trouve dans un texte peu clair et d'ailleurs mutilé et qu'il ne soit pas déterminé par , je regarde *bih* précité — que j'ai un instant désespéré de rencontrer — comme une variante certaine de *bḥ*. Le fait qu'il est précédé de  et que son régime est introduit par *m* est significatif (ERMAN, *Lebensmüder*, p. 51). Je le dissocie donc d'avec  étudié par M. LORET (*Sphinx*, 1901, p. 148—9).

6.  (BONOMI, *Sark. of Oimeneptah* I, II C, col. 19, d'après BRUGSCH, *Wb.* p. 595) à côté de  (P. 169),  (T. 199 = P. 679 = N. 1295)  (P. 164 = M. 327 (mutilé) = N. 857; cf. W. MAX MÜLLER, *ÄZ.* 1894, p. 34. — *Hrhtp*, l. 311, 329). — Remarquer que dans Bonomi *mih* est régime de *ssp* comme *mḥ* dans P. 169, N. 857 et parall. (cf. *Hrhtp*, l. 392).

7.  (SETHE, *Urk.* IV, 28) à côté de  (SETHE, *Urk.* IV, 121, 470, 491, 519, 753, 769 et pass.) dans l'idiotisme *ḥḥ dt*.

8.  (*Beni-Hasan* I, pl. XXVI, col. 191; Siût I, 154, 172, 215, 228, 291; *Miss. fr.* V, p. 615) à côté de  (fréq. A. E. à N. E.),  , avec métath.   (Pyr.) cf. SETHE, *Verbum* I, § 148, 3.

De ce qui précède me semble découler une triple conclusion:

a). Le substitution du *i* au *é* n'est pas un fait antérieur au début du Moyen Empire; dès lors, elle n'est qu'un fait tout sporadique.

b). Elle est le privilège exclusif d'un *i* (é) placé devant l'aspirée ; des exceptions comme semblerait en offrir le bizarre système graphique de Dendérah ou d'Edfou (JUNKER, *Gramm. d. Denderatexte*, p. 14) n'infirment pas cette règle. Plus inquiétant est un cas tel     (Hrhtp, l. 534)     (Totb. éd. Lepsius 17, 52). Mais ce changement ne serait-il pas dû précisément à l'influence du *h* à travers *n*? Je ne connais du reste malheureusement pas d'autres exemples anciens du mot *inh* «sourcils». La version primitive des membres humains (Pyr., ch. 311 = P. 565) ne mentionne pas cette partie entre le front (*dhn-t*) et les yeux (cf. ERMAN, *Zaubersprüche*, p. 16).

c). Elle semble affecter spécialement, du moins dans le principe, la langue de la Moyenne Egypte pour, de là, se généraliser.

VIII. Sur la valeur de .

Parmi les petites questions qui divisent encore les égyptologues, il faut compter celle de la valeur du signe . Je dis bien valeur, et non pas seulement transcription, car, bien qu'il soit légitime d'être même très attaché à un système de transcription, s'il ne s'agissait que de ceci, on pourrait n'y pas plus prendre garde.

 et  ont passé longtemps pour homophones, 

ayant été estimé avoir la valeur *d* (*dja*, *sa*). Cependant, déjà dans les premiers volumes de son dictionnaire (p. 1702), Brugsch, considérant le constant emploi de  dans certains mots, ouvrait à ce signe un chapitre spécial après . Mais c'est M. Erman qui, le premier (*ÄZ.* 1883, p. 64, en note), suggéra la valeur , dissociant ainsi  d'avec .¹ A l'heure qu'il est, tous les égyptologues allemands, à une exception près peut-être, et quelques anglais, admettent ce fait comme justifié; par contre, les savants français restent fidèles à l'ancienne lecture, et continuent à voir dans  et  le même syllabique *dja*, *sa*.²

M. Erman, ni personne de son école n'ayant pris soin, que je sache, de démontrer le bien-fondé de son innovation, je voudrais exposer succinctement les raisons qui existent en sa faveur — ou peut-être contre elle.

Il faut tout d'abord regretter pour notre édification que les scribes égyptiens n'aient pas adopté une combinaison de signes telle que   de même qu'ils ont  .                                                                                                                                    

me semblent susceptibles d'être réunis en faveur de la lecture *ḥ*.

1. Le premier, le plus faible peut-être au jugement de quelques-uns, est tiré de la nature relative des sons — dès lors de la valeur réciproque des lettres — en copte et en égyptien. En bonne règle, — car il y a toujours des exceptions,¹ — $t = \alpha : \sigma$, tandis que $d = \alpha : \alpha$. En effet,

$\text{ḥj} = \alpha i : \sigma i$, $\text{ḥwj} = \alpha i o r e : \sigma i o r i$, $\text{ḥ} = \text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ} : \text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (V. LORET, *Sphinx* VIII, p. 135 sqq.) comme $\text{ḥ} = \alpha i c e : \sigma i c i$, tandis que $d \{ d \} = \alpha \omega \alpha : \alpha \omega \alpha$, $w d \} = \sigma \gamma \alpha i : \sigma \gamma \alpha i$, comme $n d h - t = \text{ḥ} \alpha \gamma r e (\text{ḥ} \alpha \alpha \gamma r e) : \text{ḥ} \alpha \gamma r i$.

2. En bonne règle aussi, on a, dans les transcriptions, $\text{ḥ} = \text{ḥ}$ et $\text{ḥ} = \text{ḥ}$. Je m'en rapporte pour ces correspondances aux travaux traitant des relations phonétiques de l'égyptien avec les langues sémitiques et inversement.² Je ne citerai donc qu'une paire d'exemples concernant ḥ et ḥ :

a) $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*Piankhi* 32), = hébr. $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$, (An. IV, 17, 4) = hébr. $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$, $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (An. I, 17, 8) = hébr. $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$.

b) $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ copt. $\alpha \sigma \sigma \gamma$ = hébr. $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$.

Or, nous avons de même:

$\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ et varr. (*RIH*. 236, 22 = 210, 18;

¹ $d d f - t = \alpha \alpha t q e : \sigma \alpha t q i$, $d n w = \alpha \text{ḥ} o o r : \sigma \text{ḥ} o o r$, etc., ainsi que me le fait remarquer M. LORET, sont de notoires exceptions.

² Voir notamment W. MAX MÜLLER, *Asien und Europa* et BONDI, *Aegypt. Lehnwörter*.

³ Une fois au moins, à ma connaissance, il y a $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*RIH*. 194, 61) mais il est peut-être encore nécessaire d'examiner si c'est réellement le même terme.

BRUGSCH, *Wb.* p. 1706) = hébr. $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (An. IV, 17, 1) = hébr. $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$, $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*RIH*. 144, 51) = hébr. $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$.

3. Des variantes — graphies défectives — telles que $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*LD*. II, 71; P. 386, N. 1321) à côté de $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (M. 700, et pass.), $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*Hr-ḥtp*, l. 354) à côté de $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*Hr-ḥtp*, l. 518, 714, 728, 755, 769 et pass.), $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*LD*. II, 43) à côté de $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*Miss. fr.* V, pl. II, col. 18 et pass.) prouvent sans réplique que ḥ renferme le son *d*. C'est au même titre que $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*W.* 107, N. 415; *LD*. II, 28, 35, 44 c, 58, 67, 69, 92, 98, etc.; *Miss. fr.* I, pp. 196, 202, 205, 222, 233, etc.) prouvent que le ḥ de $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ (*Hr-ḥtp*, l. 125; LEPSIUS, *Alt. Text.* 10 et 40; *Miss. fr.* V, pl. XXV, etc.) renferme le son *t*, ḥ .

$\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ est, je le veux bien, une forme plus récente que $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$, mais cette dernière réapparaît quelquefois dans les tombeaux thébains du N. E. (*Miss. fr.* V, pl. I du tombeau de Montou-m-hat, et pl. I de celui d'Aba). Pour le moins sommes nous certains que $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ et $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ désignant le même objet — l'offrande mentionnée dans les listes funéraires entre le *ḥ-rth* et le *nhr*, — ma comparaison repose sur une base solide. Le nombre des mots pouvant d'ailleurs servir de terme de comparaison est petit; et ce n'est pas ma faute. Je citerai cependant encore, pour renforcer ce point de vue, $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$ et varr. (*SETHE*, *Urk.* IV, 22, 636, 770, 771, 828) $\text{ḥ} \text{ḥ} \text{ḥ}$

(*Eb.* 50, 19) et  (RIH. 194, 61; LD. III, 230; *Orb.* VIII, 6 et XII, 9), qui tous deux sont des vases servant volontiers pour la bière et sont très vraisemblablement une seule et même chose;   (ÄZ. 1867, p. 15), défectif pour                               

scribes». C'est que la preuve irrécusable de la lecture *gštj* n'était, malgré tout, pas fournie. Personne même, si je ne me trompe, ne l'a fournie à ce jour. En sa faveur, on aurait pu encore cependant soutenir que *gštj* est une nisbe de  —, copt. *ωσε*, *ωσε*:*ωψχ*¹ (ÄZ. 1888, p. 124).

Dans un entretien verbal, mon cher et savant maître, M. V. Loret m'a bien signalé, parmi les exemples que renferme son très riche dictionnaire manuscrit, le mot  ²  (MURRAY, *Saqqarah Mastabas*, Part I, pl. II) qui, pour lui, désigne la palette du scribe. Mais M. Griffith transcrit *gšj* (?) et traduit «sloped (?) footboard (?)». Il me semble en effet qu'il milite de fortes raisons contre l'attribution du sens «palette» à ce  ² . Il faudrait d'abord presque à coup sûr admettre une lecture *gštjw*.³

C'est entre autres considérations l'espèce de bois de   qui porte M. Loret à voir dans ce mot une palette. Rien ne nous oblige en effet à douter que les palettes de scribes n'aient été fabriquées en ébène. Au contraire; car, quoique bien postérieurement, n'est-il pas mention au tombeau de *Hrhtp* (Miss. fr. I, p. 136) de       ?   ²       (GRIFFITH, *Kah. Pap.* pl. XIX, l. 24) ne prouve rien de plus que cet objet pouvait être en un autre bois. Je voudrais même appuyer l'hypothèse de M. Loret en faisant remarquer que la série   .

¹ Dans son *Verbum*, M. SETHE parle de *gš* et de *ωσε*:*ωψχ*, mais sans les rapprocher. On devrait avoir **ωε*:**ωε*; *ωσε*:*ωψχ* supposent un ancêtre **gš*, **gš*.

² Le caractère exact n'existe pas dans la série typographique.

³ Le plus anciens exemples de la valeur usée *tj* pour *tjw* de  ne datent pas d'avant le Moyen Empire.

  du mastaba de Seker-kha-bau présente de frappants traits de ressemblance avec la suivante     (Miss. fr. I, p. 215),     (Miss. fr. I, p. 221). Mais cette comparaison n'est pas soutenable, car s'il est peut-être difficile de savoir ce qu'est le *tnn*    , pour le moins, n'est pas une palette de scribe. C'est un objet mobilier, non seulement parce qu'il est nommé entre le *hndw* et le *wts* qui, eux, sont certainement des meubles, mais parce qu'il est absolument analogue à l'objet que porte un personnage (LD. II, 4), objet appelé  *st* «siège».¹

Donc, somme toute, la preuve directe et expresse de la lecture *gštj* de   restait à trouver. Elle existait cependant, heureusement, et je viens de la découvrir dans un coin pourtant peu caché. La planche II du tombeau de Rokhou (Miss. fr. I) porte au-dessus d'objets chargeant un guéridon et dont la nature est bien certaine cette fois le mot  .² C'est donc bien *gštj* qu'il faut lire.

¹ Les trois autres personnages de la scène portent, la premier   (MURRAY  , le second, la canne  (*md*?) et le  (?) (non mentionné dans MURRAY), enfin le dernier le vase  (MURRAY, id.) et le chevet *wrs*, écrit — chose curieuse — avec le déterminatif de MURRAY . Il est nécessaire d'ajouter que la liste de Sekher-kha-bau fait mention d'un   parmi les objets en bois *šd*.

² Peut-être y avait-il originairement un  dans l'intervalle disproportionné qui sépare  de . — La couleur des palettes indique ici un autre bois que l'ébène.

X. Sur une forme curieuse du verbe

P. 243 (—N. 1056, mutilé) nous lisons ce que suit:

Or, M. Sethe (*Verbum* I, p. 141), considérant sans

doute la variante  du texte parallèle M. 466, transcrit aussi   par *urj*. Cette transcription a certainement de bonnes raisons pour elle, mais il me semble qu'il en est une autre qui n'a pas été reconnue et qui doit les primer : la raison d'allitération. Tout ce passage, en effet, d'allure bizarre, y vise manifestement, au point de présenter une double, si ce n'est une triple homophonie, soit : *ur pt m urp*
₁ ₂ ₁
šmsin. Nwt [m] sts. On le voit, c'est plutôt *ur* qu'il faut
₃ ₂ ₃
lire et transcrire  si l'on veut, respecter l'intention du compositeur.

Nous les connaissons depuis longtemps pour tels, mais nous constatons ici une fois de plus que les Egyptiens étaient assez amateurs de sonorité creuse pour dédaigner qu'un texte eût du sens et pour déroger tout à la fois à l'assonance et à la graphie classique d'un mot.

XI. Sur la forme $\text{sdm-k}^3\text{-f}$.

M. Sethe (*Verbum* II, § 433) déclare que cette forme ne se rencontre à proprement parler (eigentlich) que dans les textes des pyramides et dans le Todtenbuch. Il ne cite en effet aucun exemple tiré d'ailleurs.

Le vrai est que cette forme est en tout cas rare, mais

¹ Le caractère exact n'existe pas dans la série typographique.

que toutes les époques la connaissent. M. Junker l'a signalée à Dendérah (*Gramm. d. Denderatexte*, § 141). Le Nouvel Empire est représenté, à ma connaissance, au moins par les deux exemples suivants:

(SETHE, *Urkunden* IV, 346).

 (SETHE, *Urkunden* IV, 569).

Le Moyen Empire, de son côté, par:

318
 319
 320 (*Hrhtp* 317—320, dans *Miss.*
fr. I, 156).



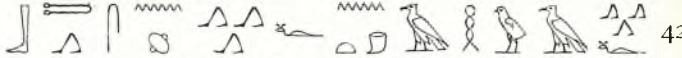
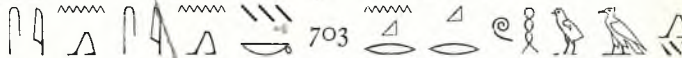
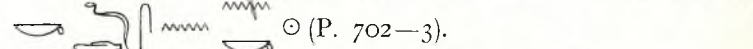
 (Hrḥtp 201, dans *Miss. fr.* I, p. 149).

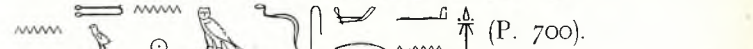
Urk. IV, 346 et *Hrhtp* 318 — ce dernier analogue à N. 757, cité par M. Sethe — confirment l'idée émise par M. Erman à propos de la forme *šdm-hrf* (*ÄZ.* 1907, p. 111), à savoir que le sujet substantif d'une pareille forme composée peut être séparé de cette dernière par un pronom absolu régime ou une enclitique.

XII.       B. *ꜥꜣꜣꜣ*, *ꜥꜣꜣꜣꜣ* passe généralement pour un mot datant du Nouvel Empire (Cf. ERMAN, *Æg. Gloss.* p. 80); et cela est vrai, lorsqu'il revêt l'orthographe ci-dessus ou varr. (SETHE, *Urk.* IV, 895; *Orb.* V,

8 et 9; cf. BRUGSCH, *Wb.* p. 932). Mais, sauf erreur, le mot serait très ancien; il serait tombé en désuétude, puis rentré dans l'usage longtemps plus tard, sous une forme nouvelle. Je relève en effet dans les textes des pyramides le mot curieux *hwt(j)*, pl. *hwtjw* que M. Maspéro (*Les Pyramides de Saqqarah*, p. 153, note 5) a pensé pouvoir traduire approximativement par «escorte». Notre *hwtj*, déterminé par ¹ ou simplement, comme plus tard, par  se rencontre, à ma connaissance, W. 212, P. 41 = M. 62 = N. 29, P. 406 = M. 580 = N. 1186, P. 702, M. 251, N. 659.

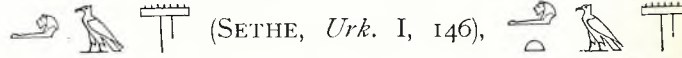
La comparaison des trois passages suivants, de teneur équivalente me semble concluante:

 42
 (P. 41-2).
 703
 (P. 702-3).

 (P. 700).

Le sens «ancêtres, prédécesseurs, devanciers» de *tpj*^c, *tpj-wj* est bien connu. En raison de ce parallélisme je voudrais le voir dans *hwtj* de notre passage, ce qui me paraît d'autant plus admissible que le copte B. *gora†* signifie «primi, priores, procères» (PEYRON, *Lex. ling. copt.* p. 368).

N'a-t-on du reste pas à mettre en présence:

 (SETHE, *Urk.* I, 146), 
 (Tombeau de Neni, *Miss. fr.* I, pl. VII), 
 (ERMAN, *Zaubersprüche*, p. 38) et  (P. 238);

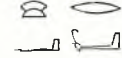
¹ Δ défaut de caractère plus exact.

 , fréquent à toute époque, et   (*Sin.* 29, *Urk.* IV, 351, et pass.)

hwtj et *tpj* sont au N. E. en fréquent parallélisme (*Piankhi*, l. 114; *An.* I, 27, 1 etc.).

Pour les époques récentes on transcrit déjà ¹ par *hwtj*. Les considérations qui précèdent engagent à adopter cette transcription pour toutes les époques; le copte en dériverait sans irrégularité: *gōwrt*, de **hōwrtēj*, *gōrt*, de **hōwrtēj*, *gora†*, de **hōwrtēw*.

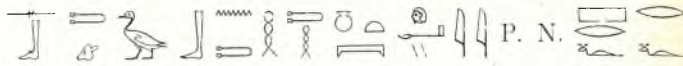
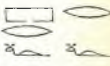
XIII. Sur deux verbes coptes.

gprp : *šepšep* «ronfler» a été rapproché par Brugsch (*Wb.* p. 1057) de  et on a communément cru pouvoir rattacher *hehe* : *heh* «jaillir, sourdre» à . Mais M. Spiegelberg (*Sphinx* 1901, p. 200-201) a prouvé que le verbe copte correspondant à *h^cr* «être furieux» est *yaap* et M. Erman (*Gespräch eines Lebensmüden*, p. 37, note 3) a révoqué en doute la parenté de *hehe* avec *hb-t*. Je crois en effet que c'est plutôt dans le sémitique qu'il faut chercher des parents à ces deux verbes. Je rappelle la remarque faite depuis longtemps d'un rapport radical et sémantique entre des thèmes verbaux tels que  (hébr., aram., ar. et éth.) et *soqreq* (cf. ég. *dfdf*, *ndfdf*) «dégoutter»,  (hébr., aram. et ar.) et *gmgm* (ég. *hmhm*, *nhmhm*) «rugir, mugir». On sait, en effet, que le *š* des verbes Iae *š* est une radicale sans fixité. En tenant compte de ces faits, on peut, ce me semble, re-

¹  n'avait plus vraisemblablement dès le Nouvel Empire que la valeur *h*.

connaître une parenté étroite entre $\overline{\text{rpr}}$ (hébr., aram., ar. et éth.) «ronfler» et $\overline{\text{rpr}}$: $\overline{\text{rpr}}$ et entre $\overline{\text{rpr}}$ (hébr., aram. et ar.) «sourdre, jaillir» et $\overline{\text{rpr}}$: $\overline{\text{rpr}}$ (cf. SETHE, *Verbum* I, §§ 336, 417 et 636).

XIV. Parmi les verbes V rad Iæ n, il en est encore plusieurs dont le sens réel, par suite de leur rareté, n'a pas été reconnu. *Nthth* est de ce nombre. A ma connaissance, il ne se rencontre que dans les Pyramides, soit N. 1065 (= P. 349):

 P. N. 
 M. Maspéro (*Les Pyramides de Saqqarah*, p. 201), pour des raisons sans doute plausibles, a cru pouvoir traduire ce passage: «Geb s'engraisse de ce que Nout répand devant lui: aussi quand Pépi sort au ciel, ...». M. Lévi (*Vocab. gerogl.* IV, p. 302) adopte le sens précité, mais réduit le verbe *nthth* à *thth*. M. Sethe à son tour (*Verbum* I, § 428) rend *nthth* par «zittern o. ä.».

Il me paraît légitime de traduire *nthth* par «pousser des cris de joie» ou «tressaillir d'allégresse». Et cela pour deux motifs. Il y a d'abord, selon toute apparence, parallélisme entre *nthth* et *sbt*; or, le sens «rire» de *sbt* a été fixé récemment (ERMAN, *Zur ägypt. Wortforschung*, p. 12). Puis la loi de formation de cette catégorie de verbes telle que l'a énoncée M. Sethe (*Verbum*, I. I.) trouve en *nthth* une bonne application de plus. A mon avis, *nthth* procède de *th*, *thj*, rare sous cette forme simple (SETHE, *Urk.* IV, 502; Brugsch, *Wb.* p. 1588), mais fréquent sous celle *thh*, *thjh* (Brugsch, *Wb.* 1590; cf. PIEHL, *Sphinx* III, p. 237—8). En outre, le déterminatif $\overline{\text{rpr}}$ de P. où, du reste, il affecte aussi bien *sbt* —

partout ailleurs déterminé par $\overline{\text{rpr}}$ (P. 708, var. *sbt*, N. 766) ou $\overline{\text{rpr}}$ (N. 1065) — que *nthth* me semble devoir être une substitution à l'un de ces deux derniers signes.¹ On sait que ceux-ci marquent une notion de joie (*hnt*, *rsu*).²

Le passage précité signifierait donc: «Gēbeb³ rit, Nout tressaille de joie devant P. N., lorsqu'il monte au ciel».⁴

Rien de plus naturel que les poètes-théologiens de l'Égypte aient célébré l'assomption d'un roi défunt dans le ciel comme un sujet d'allégresse pour les dieux parmi lesquels il allait désormais prendre rang.

XV. A l'appui de la loi aux termes de la laquelle  permuerait avec , M. Sethe (*Verbum* I, § 246; cf. ERMAN, *Aeg. Gr.*,² § 15 A) n'a pu citer que trois cas, du reste, il faut le dire, pleinement probants. L'exemple suivant fournit une intéressante confirmation de ce phénomène.

Un certain exercice de gymnastique est désigné dans le tombeau de *Ptah-hotep* par l'expression  (DÜMICHEN, *Resultate*, pl. VIII; *Revue archéol.* 1901, p. 207).

Le tombeau de *Mrj* contient de son côté la légende  dont la scène illustrative est inédite, mais que M. Daressy (*Bull. de l'Inst. égypt.* t. III, fasc. VI,

¹ ÄZ. 1893, p. 63.

² Peut-être *hnt* et *rsu*, c. $\overline{\text{rpr}}$ ne sont ils déterminés par $\overline{\text{rpr}}$ qu'à cause de  c. $\overline{\text{rpr}}$, et de  *sr. t*, c. $\overline{\text{rpr}}$.

³ ÄZ. 1907, p. 148.

⁴ *pri r pt*, *pri r hrt* signifie «monter au ciel» en parlant d'un mort (cf. SETHE, *Urk.* IV, 54, 58, 59).

Sphinx XII, 3.

p. 551) décrit comme suit: «Quatre femmes exécutent des tours d'acrobates».

Il est aussi instructif de comparer  (DURINGE, *Sphinx* VI, p. 28) avec  (RIH. 157, 8).

Fribourg (Suisse), août 1908.

Eugène Dévaud.

A. T. OLMSTEAD, *Western Asia in the days of Sargon of Assyria, 722—705 B. C., a Study in Oriental History*, New York, Henry Holt and Co, 1908, in-8°, VII—192 p.

Le règne de Sargon marque le commencement des hostilités entre l'Assyrie et l'Égypte: c'est en 720 que ce prince eut à lutter aux environs de Raphia contre une armée égyptienne, et en 715 qu'il reçut un tribut de Pirou, roi d'Égypte. Le petit volume de M. Olmstead sera donc le bienvenu chez les Egyptologues. Il ne nous donne pas la vie du souverain sous forme annalistique: il l'enferme dans un cadre géographique, examinant les ennemis que son héros rencontra sur chaque frontière et les vicissitudes des luttes qu'il subit contre eux. Le tableau qu'il en trace est très animé, très vivant, et, au moins en ce qui touche aux régions de la Syrie et de l'Asie Mineure, il est établi sur des observations personnelles. M. Olmstead a visité ces régions et il a pu définir parfois sur les lieux la marche des armées assyriennes: c'est un avantage que bien des historiens lui envieront.

Les portions de son ouvrage qui nous intéressent le plus spécialement se trouvent au chapitre troisième. M. Olmstead y discute contre Winckler la question de savoir si le terme Mouçri des textes assyriens désigne toujours l'Égypte seule ou tantôt l'Égypte, tantôt un canton de l'Arabie Pétrée: il se décide pour la première solution. Il admet de plus que l'Égypte était alors sous l'influence éthiopienne, et il ne serait pas éloigné de penser que le Sibou des inscriptions cunéiformes, Séwé-Sô du texte hébreu, est Sabacon: c'était l'ancienne opinion d'Oppert, qui reconnaissait dans le *ka-kou* final de Shabakou un article éthiopien, opinion que Brugsch reprit dix années plus tard. Que l'Égypte fût alors sous l'influence éthiopienne, il est certain: Piânkhi l'avait conquise quelques années auparavant. Toutefois ce que nous savons jusqu'à présent de la chronologie égyptienne de l'époque n'est pas favorable à l'identification de Sibou avec Shabakou. Comptant à partir de l'avènement officiel de Psammétique 1^{er} en 666, on arrive à 692 pour celui de Tahraka, et à 715 environ pour celui de Shabakou: le Pharaon qui régnait en Égypte vers 720 n'était autre que Bocchoris. Si l'on voulait à toute force conserver l'équivalence Shabakou-Sibou, on devrait supposer que Shabakou servait alors en Égypte comme mercenaire au service

de Bocchoris, ce qui expliquerait le titre de *tartanou* que Sibou porte dans un des documents assyriens: ce n'est là néanmoins qu'une simple hypothèse en l'air. Pour en finir, j'ajouterai que le tribut de Pirou que Sargon mentionne en 715, pourrait bien n'être qu'un présent envoyé par Shabakou à son frère d'Assyrie afin de lui notifier son avènement.

Le livre n'est pas destiné aux seuls assyriologues: les personnes qui s'intéressent à l'histoire ancienne sans connaître le déchiffrement des cunéiformes, pourront l'utiliser avec profit et même avec plaisir.

G. Maspero.

JULES BAILLET, Les tapisseries d'Antinoé au Musée d'Orléans. Orléans 1907. Marron, éditeur. 72 pages. XXIV planches.

On distingue, dans ce travail consciencieux, deux sections: l'une constitue un exposé élégant et net sur les tapisseries d'Antinoé au Musée d'Orléans et l'autre dresse le catalogue des objets provenant d'Antinoé au même Musée.

Première section pp. 1—45. Un préambule de deux pages communique que la Société Archéologique de l'Orléanais avait organisé l'exposition d'une collection d'objets trouvés à Antinoé, ville fondée en 140 après Jésus-Christ, par Hadrien, en l'honneur de son favori Antinoüs, pour être la capitale de la Haute-Égypte. Dans le grand nombre d'objets divers, les étoffes, tapisseries ou broderies ont pris la part de lion de la curiosité.

M. BAILLET émet ensuite ses observations sur ces étoffes et tapisseries et il nous a rendu le service réel, de les décrire jusqu'au moindre détail.

Un court *historique*, qui ouvre l'exposé descriptif, annonce que de la collection du Musée d'Orléans la partie comprenant les objets exposés en novembre et en décembre 1905 à la Salle des Thèses est le don de la Société Archéologique de l'Orléanais, le reste est probablement venu d'un don antérieur du Ministère de l'instruction publique. Le tout entre dans les trouvailles de M. GAYET à Antinoé. L'auteur résume en quelques mots la marche des fouilles de ce savant.

En dehors des tentures, les vêtements d'où proviennent la plupart des étoffes du Musée sont des tuniques ou des robes, des châles, mantelets ou voiles, des écharpes et des linceuls. La planche I — très instructive — donne des schémas d'ensemble de châles et de tuniques.

La tunique est formée — d'après l'auteur — soit d'un seul lez d'étoffe, soit de trois pièces réunies deux à deux, à la hauteur de la ceinture ou du genou, par un ourlet couvert par un pli. La pièce centrale est fendue pour la tête. Rarement l'ouverture est échancrée en demi-cercle. A droite et à gauche du col, sans couture aux épaules, se prolongent les manches. Des broderies ou des galons ornent encolure, épaules, manche et partie inférieure.

La robe féminine «ne diffère pas essentiellement de la tunique à laquelle elle se superpose. Comme celle-ci, elle tombe

droit, l'évasement inférieur marque une époque plus récente». Quant aux vêtements d'enfants — le Musée en possède une série — ce n'est que par les dimensions qu'ils se distinguent de ceux des grandes personnes.

Les pièces d'étoffes rectangulaires qui servaient de manteaux ou de châles se posaient, continue l'auteur, sur la tête et les épaules, et suivant leur largeur, descendaient jusqu'à la ceinture ou jusqu'au bas des pieds pour draper tout le corps, tandis que les deux pans retombaient par devant jusqu'à terre, couvrant les bras et cachant ou laissant voir la robe. Châles ou manteaux ont, eux aussi, leurs ornements: des semis de fleurs brodées, de grands médaillons ou rouelles ou bien des carrés de tapisserie.

L'auteur traite ensuite le tissu: matières, disposition, coloration; après cela il fait l'étude détaillée de la décoration. Ces deux parties de son travail minutieux vont de la page 10 à la page 27. On voudra reconnaître que nous avons là des aperçus très nourris et très nettement rédigés. Leur caractère de descriptions détaillées ne rend pas commode l'analyse que nous avons à fournir ici. Il faudrait nous arrêter à une grande quantité de spécimens qui illustrent le raisonnement et donner à l'analyse une étendue à peu près aussi vaste que dans le travail original. On ne quittera pas la première de ces parties, mais force est de nous contenter de n'en relever que quelques petits points.

Ainsi, pour remuer le fil rouge de cette analyse, il est bon d'apprendre que sous le rapport de matière, presque toutes ces étoffes sont de toile de lin. On trouve des spécimens où certains détails très fins sont en fils de lin, tandis que le reste est en laine teinte de diverses couleurs. Tout en laine, on n'a qu'un fragment d'écharpe et quelques vêtements d'enfants.

Quant à la coloration on observera que la plupart des toiles étaient blanches ou écruës. «Quelques-unes cependant étaient teintées en brun; en jaune safran les restes d'une tunique sur laquelle une applique était cousue» (N^{os} 49 et 50). Dans la teinture des laines décoratives on employait le rouge, le bleu, le vert, le jaune; moins souvent, le brun, le rose et l'orange; mais la couleur la plus fréquente, c'est la pourpre. Les couleurs conservent, ajoute l'auteur, un éclat et une fraîcheur admirables.

Je passe donc le chapitre intitulé «Décoration» où M. BAILLET aborde le sujet d'une manière très minutieuse, et je me trouve devant le chapitre: Thèmes décoratifs et symbolisme.

Les éléments dont usaient les décorateurs de nos étoffes égyptiennes peuvent, dit l'auteur, se répartir en figures géométriques, natures mortes, végétaux, animaux, figures humaines.

Les décors géométriques présentent, entre autres, l'aspect des triangles, des points groupés en forme de croix latines ou grecques, de pyramides ou de cercles. «Ces figures abondent

sur les galons ou sur les fonds des médaillons». Il y a encore d'autres thèmes de décors que l'on voudrait appeler géométriques.

Dans la série de thèmes de décors empruntés aux objets inanimés, l'auteur range des tables d'offrandes, des corbeilles chargées de fruits ou de provisions, des vases. Quant aux tables d'offrandes, le n^o 226, pl. XVIII, 10, en serait un exemplaire.

Décors végétaux: pampres, roses, rosaces, fleurs composées. «On s'étonne de voir, écrit l'auteur, une si petite place faite au palmier si répandu en Egypte et si heureusement utilisé par l'architecture ptolémaïque. Le sycomore prête encore peut-être ses feuilles arrondies et pointues, soit pour le contour des pendentifs qui ne sont pas des boutons, soit pour jeter une note verte dans les semis de couleurs; peut-être étale-t-il ses ramages et ses figures dans certains médaillons. Le laurier et l'olivier montrent timidement leur feuillage étroit et aigu. Le liseron semble semer ses petites feuilles sur une bande.

C'est la vigne qui triomphe et s'étale presque partout avec ses feuilles fortement échancrées».

L'auteur explique le motif de cette préférence pour la vigne. D'un côté le mobile pratique que le pampre ondulé «joint les mérites décoratifs de la végétation à ceux des entrelacs courbes». Et de l'autre parce que la vigne était liée aux mystères de la mort et de la résurrection.

On ornait ses étoffes aussi avec des fleurs: avec une espèce qu'on croit être des tulipes aux corolles irisées ou bien des pavots et avec des roses. «Mais c'est surtout en rosaces que la rose s'épanouit. La rosace dérive peut-être du lotus grand ouvert, ou peut-être du disque solaire, le dieu Aton, le corps visible du dieu Râ. Les chrétiens coptes lui ont assigné dans leur architecture la place et le rôle décoratif du disque ailé d'Horus» (p. 35).

Il y a aussi des représentations d'animaux sur les étoffes: quadrupèdes, oiseaux, poissons, dauphins. Un coup d'oeil sur les planches et nous en voyons un très grand nombre, «toute une ménagerie»: le lion à la forte crinière, la panthère au pelage tacheté, même le sanglier hirsute, le chien et le loup, le lièvre, le cheval, la gazelle ou d'autres capripèdes, des échassiers jaunes aux pattes et becs rouges, des canards, des oiseaux d'eau, des hirondelles bleues, des colombes «dont quelques-unes font miroiter un plumage de perroquets», des poissons à la queue fourchue, et des monstres marins.

M. BAILLET indique ce qu'il y a de symbolique dans ces représentations. Il parle entre autres du poisson «placé au pied d'un pampre de vigne ondulé (n^o 351, pl. XVIII, 4)». «Je suis fort tenté, continue-t-il, de le traduire: «le Christ est à la racine de la vie et de la résurrection». On voudra songer plutôt aux

L'auteur aborde ensuite le *verso pag.* 42. Col. I, 1—30 de la même «épître». Il fournit une nouvelle et très bonne rédaction des lignes 1—21, après quoi il les combine avec les lignes 19—31 du *recto* col. II pour donner une traduction suivie de la partie ainsi reconstruite du texte.

On a cité encore les lignes 13—30 de la deuxième colonne du verso; c'est tout ce qui reste. L'auteur a fait un petit commentaire du texte et il ferme cette note en demandant: «Sollte nicht vielleicht in diesen spärlichen Überresten ein Brief des *Schenute* oder eines seiner Nachfolger stecken?».

Note XXVII. C'est ici le travail de M. AMELINEAU «Fragments divers de vies de moines» XV qui subit quelques petites modifications (cf. Mém. de la Mission au Caire IV, p. 829 suiv.; Cod. Copt. Parisin. 129¹³ fol. 79). La fin du fragment est de nature à nous intéresser: *ⲡⲉⲧⲁⲣⲥⲉⲗⲓⲟⲛ ⲙⲉⲛ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ . . . ⲉⲁⲙⲛⲓ ⲉⲁⲙⲛⲓ ⲛⲁⲱ ⲙⲓⲟⲥ (ⲡ)ⲛⲧⲓ ⲛⲉ . . . ⲡⲟⲩ ⲡⲛⲧ . . . ⲟⲩⲟⲛ ⲡⲓⲙ . . . ⲛⲧⲁⲫⲟⲥ . . .* (*sic exit*). «Les Évangiles saints à la vérité (disent): En vérité, en vérité, je vous le dis . . .» (Amélineau). M. DE LEMM fait observer que l'on a ici une citation de la Bible; on pourra comparer utilement *Jean* 5, 25—29. A l'aide de ces versets dont l'auteur donne le texte sahidique, la reconstruction du passage précité s'opère facilement: *ⲡⲉⲧⲁⲣⲥⲉⲗⲓⲟⲛ ⲙⲉⲛ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ [ⲱⲟⲥ ⲛⲉ] ⲉⲁⲙⲛⲓ ⲉⲁⲙⲛⲓ ⲛⲁⲱ ⲙⲓⲟⲥ (ⲡ)ⲛⲧⲓ ⲛⲉ [ⲟⲩⲛ ⲟⲩⲟⲩ] ⲡⲟⲩ ⲡⲛⲧ [ⲉⲣⲉ] ⲟⲩⲟⲛ ⲡⲓⲙ [ⲉⲧⲉⲣⲛ ⲡ]ⲧⲁⲫⲟⲥ [ⲛⲁⲥⲱⲧⲓ ⲉⲧⲉⲣⲉⲙⲛ ⲡⲉⲉⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ⲡⲉⲛⲧⲁⲧⲉⲣⲉ ⲡⲓⲡⲉⲛⲧⲁⲡⲟⲩⲩ ⲉⲧⲁⲛⲁⲥⲁⲥⲓ ⲡⲱⲡⲉ ⲡⲉⲛⲧⲁⲧⲉⲣⲉ ⲡⲓⲡⲉⲃⲟⲟⲩ ⲉⲧⲁⲛⲁⲥⲁⲥⲓ ⲡⲓⲣⲓⲥⲓⲥ: —*

La note XXVIII: «Zu einer dem Jacobus «dem Bruder des Herrn» zugeschriebenen Schrift» fournit une série de remarques sur le texte copte que M. E. O. WINSTEDT a publié dans le «Journal of theological studies» (Vol. VIII, 1907, pp. 240—248: «A coptic fragment attributed to James the brother of the Lord»). Le texte se retrouve au Cod. Copticus Parisinus 129¹⁸ foll. 116—120 (cf. fol. 117^v *ⲁⲛⲟⲕ ⲓⲁⲕⲱⲃⲟⲥ ⲡⲉⲟⲛ ⲙⲡⲱⲟⲓⲥ ⲡⲉⲧⲟⲩⲉⲧⲟⲩⲣⲓⲥⲉ ⲡⲛⲁⲓ*). Comme M. DE LEMM a copié lui-même ce texte il y a plus de dix ans, il fait un rapprochement entre sa copie et celle de M. WINSTEDT.

La note XXIX discute quelques passages de la «Vita Manasse». D'abord une longue phrase du II^e fragment dont la traduction est (Mém. Mission au Caire IV, p. 669): «Autrefois donc, quand Dieu parla au patriarche Abraham, il ne cessa point de l'appeler Abraham, jusqu'à ce que l'épreuve du discours fût dévoilée, c'est-à-dire le sacrifice d'Isaac son fils. Dieu lui dit en ce jour-là: «On ne t'appellera plus . . .» (longue lacune) une grande nation qui s'étendra depuis la fin de la terre jusqu'à la fin». J'ai déjà marqué la lacune, qui va des mots *ⲛⲉ ⲡⲉⲛⲧⲱⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟⲕ ⲁ̀ ⲡⲟⲥ ⲡⲣⲉⲟⲛⲟⲥ* etc. M. DE LEMM la rem-

plit: [*ⲛⲉ ⲁⲃⲣⲁⲙ ⲁ̀ⲗⲗⲁ ⲁⲃⲣⲁⲣⲁⲙ ⲡⲉⲧⲁⲛⲁⲥⲁⲥⲓ ⲡⲉⲛ ⲡⲣⲁⲛ ⲛⲉ ⲁⲓⲁⲕⲁⲕ ⲡⲉⲱⲟⲩ ⲡⲟⲩ*] *ⲡⲟⲥ ⲡⲣⲉⲟⲛⲟⲥ*.

Puis le passage du fragment VIII (Mém. IV, p. 677): *ⲙⲡⲣⲧⲣⲉ ⲡⲉⲕⲙⲁ ⲡⲱⲟⲛⲉ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲱⲟⲛⲉ ⲡⲟⲥ ⲡⲛⲉⲓⲙⲁ ⲡⲣⲁⲣⲉⲣ ⲡⲉⲟⲩⲧⲉ*. M. Amélineau traduit: «ne fais pas que ta sainte habitation devienne comme les lieux où l'on garde les épines». Il n'est pas bon de rendre *ⲡⲟⲩⲧⲉ* par «épine», parce que le dictionnaire de PEYRON (p. 24) donne à ce mot le sens «*cucumis*», «concombre». En fait de la locution *ⲙⲁ ⲡⲣⲁⲣⲉⲣ ⲡⲉⲟⲩⲧⲉ* M. DE LEMM renvoie à *Isaïe*, I, 8: *ⲥⲉⲡⲁⲕⲁ ⲧⲱⲩⲉⲣⲉ ⲡⲉⲱⲟⲛ ⲉⲃⲟⲗ ⲡⲟⲥ ⲡⲟⲩⲣⲉⲃⲱ ⲡⲟⲩⲙⲁ ⲡⲉⲗⲟⲟⲗⲉ ⲁⲧⲱ ⲡⲟⲥ ⲡⲟⲩⲙⲁ ⲡⲣⲁⲣⲉⲣ ⲡⲉⲟⲩⲧⲉ ⲁⲧⲱ ⲡⲟⲥ ⲡⲟⲩⲡⲟⲗⲓⲥ ⲉⲥⲱⲛⲓⲩ*. Cf. d'ailleurs «Kopt. Miscellen», XLII.

La note XXX: «Zu einer Rede des Basilius von Caesarea» reconstruit et commente entre autres le texte de Rossi, Papiiri Copti II. 4, 42. Voici la lecture de notre auteur:

ⲡⲉⲉⲓⲙⲉ ⲛⲉ [ⲱⲁ]	«und du wirst erfahren,
ⲣⲉ ⲡⲱⲛ[ⲉ] ⲱ[ⲱ]	dass der Stein ausge-
ⲡⲣⲉ ⲉⲡⲉⲥⲛⲧ [ⲣⲓ]	höhlt wird durch das
ⲧⲓ ⲡⲱⲟ[ⲟⲩ ⲉⲧ]	Wasser, welches herab-
ⲧⲁⲧⲁ ⲉⲡⲉⲥ[ⲛⲧ ⲉ]	träufelt auf ihn».
ⲛⲱ[ⲩ]	

On est invité à prendre acte des *Apophth. pp.* (Zoëga 319): *Cod. Gracc. Mosquens.* 163, fol. 179^r b 27—34: *Vitae patrum* V. 18, 16, et l'auteur remarque à propos du texte de Zoëga: «Wie man sieht, fehlt hier im koptischen Texte nach *ⲉⲱⲱⲩ* das Hauptverbum des Satzes und wir können mit ziemlicher Sicherheit ergänzen: *ⲉⲱⲱⲱⲩ ⲙⲓⲟⲩ* oder *ⲉⲱⲱⲱⲩ*». Comparer le proverbe latin: «Gutta cavat lapidem non vi sed saepe cadendo».

La note XXXI intitulée: Zum Martyrium des Pamun und des Sarmata (Brit. Museum. Or. 3581 B (49); CRUM, Catalogue N° 344) s'occupe de quelques petits points de critique. Il s'agit de *ⲉⲣⲉ ⲡⲣⲓ ⲡⲉⲁⲗ*. M. CRUM a fait observer au sujet de *ⲡⲉⲁⲗ*: «Probably a faulty reading. Perhaps the sense was «while the sun is visible». On a droit de relever contre cette assertion que le texte est bien exact.

La note XXXII qui ferme la troisième brochure des «Kopt. Miscellen» examine le manuscrit de Leyde *Insinger* N° 84 *Verso* Col. I, 1—5; *Verso* Col. I. 8—31 (PLEVTE et BOESER pp. 389, 390).

La quatrième brochure des «Kopt. Miscellen» fournit d'abord (note XXXIII) une discussion de *ⲉⲁⲥⲉ*, *ⲉⲁⲥⲉ*. Le passage où entre ce nom, est bien connu (*Cod. Borg.* CLXXII; *Zoëga* 366 = Mém. Miss. au Caire IV, p. 701): *ⲁ ⲁⲛⲁ ⲡⲁⲛⲥⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲃⲟⲗ ⲁⲩⲡⲱⲩ ⲉⲡⲧⲟⲟⲩ ⲡⲣⲁⲥⲉ*. CHAMPOLLION dit au sujet du *ⲉⲁⲥⲉ* (*L'Égypte sous les Pharaons* I, p. 148): «Dans les environs de cette der-

nière ville (Apollinopolis Parva), la montagne Arabique était connue sous le nom de *ḡaṣe*, *Hashé*. QUATREMÈRE (*Mém. historiques et géographiques sur l'Égypte*, Suppl., p. 12) ne fournit aucun renseignement direct sur la situation de la montagne *Hashé*. M. AMÉLINEAU mentionne *ḡaṣe* comme un nom de village (*La Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 191): «Il n'y a aucune raison pour placer ce village ici plutôt que là».

Or M. DE LEMM attire l'attention sur un passage qui détermine la situation de ce village: Πῦνκα παῖ οὐ ἀκωτῶν ἡσὶ οὐρεῖαι ἐμμοον ἔνι οὐνοῦ ἡμε ἡε ḡaṣe ἐμμοον ἔνι πτωγ ἡμμοον ἡπολῖς (Cod. Copt. Parisin. 129¹⁵ (Martyrs I), fol. 24^v b). L'auteur rend: «Darnach hörte auch ein Weib, in einem grossem Dorfe, nämlich *Haase*, befindlich in dem Gebiete (του = νομῶς) von Smun der Stadt». *Hashé* ou *Haasché* est donc un village situé au nome de *Schmoun* (Hermopolis magna = Achmounein).

Cette donnée est importante lorsqu'on veut discuter la question de savoir où était situé le couvent où Apa Apollon recevait les moines (*Zoëga* 366). On pourra présumer que cela eut lieu au couvent de Baouît.

La note XXXIV reconstruit un passage du manuscrit de Leyde *Insinger* N° 66: *Recto* Col. I, 18—36. Col. II, 1 (PLEYTE et BOESER, p. 325; et p. 324). La fin du manuscrit (ibid. p. 327) a aussi été le sujet d'une reconstruction qui semble très bonne.

ἀνικρὸς, ονικρὸς figurent en tête de la note XXXV. L'auteur rétracte ici l'explication de ονικρὸς qu'il avait présentée *Kopt. Miscellen* XIV. Il n'y a pas lieu de voir en ce mot une erreur à la place de νεανικρὸς. On doit tenir compte de ce que νεανικρὸς a été compris comme un mot composé: νέος ἀνικρὸς. Le copte ονικρὸς, ἀνικρὸς est donc autorisé. Le changement α en ο est, au reste, un phénomène qui n'est pas unique. Comparer *kened* : *reneh*; *acnoze* : *acnaze*; *monoxros* : *monaxros* etc.

La note XXXVI: «Zum 44-ten Osterbriefe des Athanasius» est munie d'une espèce de préambule où l'auteur souligne le fait que les textes coptes contiennent des séries de citations de la Bible ou des allusions aux versets de la Bible. Le distingué coptologue parle de l'utilité d'identifier ces citations; c'est assez souvent un travail pas commode pour le chercheur, mais la peine n'est jamais perdue. M. DE LEMM a grandement raison. Il a d'ailleurs eu une excellente occasion de donner acte de ses belles paroles, lorsque dans la suite de la note XXXVI, il identifie les citations de la Bible qui se lisent dans cette 44^e lettre d'Athanase (Cod. Or. 3581 A (2) du British Museum; Crum, Catalogue N° 173).

Dans la note XXXVII l'auteur fournit quelques renseignements sur *μεροτοσε*, *μεροτοσε*. Les versets du Livre de Juges 15, 15 et suiv. où nous lisons le récit de Samson avec la mâchoire d'âne, ne se retrouvent pas dans la version copte.

Mais il y a, en revanche, plusieurs passages de texte où l'on fait allusion à ces versets. Un passage chez Rossi, Papiri copti di Torino I. 2, 9 porte ceci: *σαμψων αἰγυλῆλ αἰτρε μεροτοσε* *ἡεω* *τατε-μοστ* *εἰολ* *αταλσε* *περεῖθε*, et un autre (*op. cit.* II. 4, 37): *μη ἥτοκ απ* [η] *ε* *πτατρε* [η] *ρητ* *πμεροτοσε* *ἡεω* *τατε-μοστ* *εἰολ* (ROSSI lit *ἡατ* *μοστ*, cf. DE LEMM, note 18). On peut noter encore *μεροτοσε*: *Brit. Museum* Or. 3581 A (66); Crum, Catalogue N° 239.

Comme on voit, le mot *μερ-οτοσε*, *μερ-οτοσε* figure ici avec le sens «mâchoire». M. DE LEMM remarque que ce mot composé fait défaut aux dictionnaires. C'est bien cela. Car les dictionnaires ne mentionnent, paraît-il, que le mot simple *οτοσε*. Mais j'aurais voulu que l'on eût tenu compte de l'indication de M. STERN (*Kopt. Gr.* § 173, page 80): «*μαρ-οτοσε* (wangen verbindend? gaumen)».

La note XXXVIII parle d'un passage de la «Fable du ciel et de la terre» (*Brit. Museum* Or. 3581 A (45); Crum, Catalogue N° 217): *απατ* *μηνπε* *περομ* *ἡκα* *ετεκ* [οομ] *εἰσω* *ατω* *ημεστοκ*. Cette phrase n'ayant pas encore été rapprochée d'aucun passage de la Bible, M. DE LEMM opère l'identification. Il voit le prototype en *Lév.* 18, 28 et 25 dont il reproduit le texte bohairique en premier lieu. Après cela, l'auteur discute la forme *περομ* *ἡκα* qui sonne mal. C'est peut-être une lecture erronée à la place de *περομ* *εἡκα*.

La note XXXIX est divisée en quatre sections. Elle est intitulée: «Zu den Akten des Concils von Ephesus» et elle donne une critique approfondie et juste de divers points des travaux de BOURIANT («Actes du Concile d'Éphèse» dans les *Mem. Miss. au Caire* VIII, pp. 1—143) et de M. KRAATZ («Koptische Akten zum Ephesinischen Konzil» dans les «Texte und Unters. NF. XI, 2»). C'est spécialement la traduction de M. KRAATZ qui est mise en justice. Quant au travail de BOURIANT, il est bon de rappeler, dans cet ordre d'idées, la critique fournie par PIEHL dans *Sphinx*, I, pp. 122—154. Car on retrouve chez M. DE LEMM une des bonnes corrections que PIEHL avait faites. C'est au sujet du fameux *μαῖρω* que BOURIANT (*op. cit.*, p. 13, 5) avait rendu par «passage accessible» et que M. KRAATZ traduit «Landungsplätze» (*op. cit.*, p. 11), mais qui n'est autre qu'une fausse lecture à la place de *μαῖρω* «endroit secret, caché». PIEHL songea à des «récifs» ou «bas-fonds», M. DE LEMM pense à «eine Höhle, besonders Räuberhöhle, Schlupfwinkel, Spelunke».

Je n'entre pas dans le résumé détaillé de la critique qui se lit dans cette note. Mais je veux énumérer les passages que M. DE LEMM a trouvés susceptibles de modifications: 1) BOURIANT, *op. cit.*, p. 13, l. 5; KRAATZ, *op. cit.*, p. 11; 2) BOURIANT, *texte*, p. 19; KRAATZ, *traduction* p. 16, l. 1—5; 3) BOURIANT, *texte*, p. 139; KRAATZ, *traduction*, p. 128, l. 17—20; 4)

KRAATZ, p. 65, l. 35—36: BOURIANT, p. 72. La traduction de M. KRAATZ est loin de nous satisfaire. Au reste, chacun pourra observer que ce traducteur allemand, dont le travail a paru en 1904, ne connaît pas le long article de critique de PIEHL (*Sphinx* I, pp. 122—154, 1896). Un trait commun pour certains travailleurs «modernes» est de publier leurs livres sans bien connaître la bibliographie relativement aux sujets qu'ils traitent. Voilà pourquoi leurs nouveautés font l'effet de quelque chose de défectueux.

La note XL: «Zu einer Rede des Horsiësios» donne à entendre que le passage que voici (Cod. Or. 3581 A (45) N° 4 du British Museum; Crum Catalogue N° 217): *πασημε ματασε πποστε εβολ εν περσε | μμ[ε] ατω πυτ παγ ππεροτατε εβολ εν πεκαριος ππεκαριαοστην σε ερε πεκταμιον μ[οτη] πσοτην τε πεκειομ μοτην νιρη* est une citation de la Bible, savoir *Proverbes*, 3, 9, 10.

La cinquième brochure des *Kopt. Miscellen* va de la note XLI jusqu'à la note XLVI. Dans la note XLI l'auteur donne un fragment du martyre de Sainte *θεοπον* conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris (Cod. Copt. Parisin. 132¹ fol. 23). Ce fragment est important pour notre connaissance de cette martyre.

La note XLII: «Zu Psalm 78 (79)» cite d'abord le troisième «stichos» du verset 1 (en sahidique: le texte de Londres, de Berlin et de Turin; en bohairique: LAGARDE; puis le texte de LXX). L'auteur indique que dans le texte de Londres et de Berlin *μαῖραρε* et *μαπα[ρε]*... correspondent l'un et l'autre au grec *ὁπωροβλάκιον*. On voit que la correspondance n'est pas assez stricte, et il se peut d'ailleurs que dans le texte de Berlin pour le moins, quelque chose ait pu suivre après *πα[ρε]*. Le texte de Turin et le bohairique donnent comme correspondance l'un *μαῖραρε* ἡ *τσε*, l'autre *μα ἡραρε* ἡ *σι*. Donc *τσε:σι* rend ici *ὁπώρα*.

Or nous rencontrons chez Rossi, I papiiri Copti I. 3, 47 une citation du Psaume 78, 1, 2. Et en voici le passage que nous devons méditer: *ατκα θιλῆμ ἡε ποτμα ἡραρε ἡοντε*. C'est donc ici *ἡοντε* qui correspond à *ὁπώρα*.

Comment comprendre ces différentes façons de s'exprimer. L'auteur avance que la lecture *μα ἡραρε ἡοντε* est la meilleure et la primitive. Il discute ensuite *τσε:σι* et *ἡοντε:ἡοντ:ἡοντ* en relevant ceci:

«*τσε* entspricht Ps. 78, 1. einem *ὁπώρα*, während es Cod. Par. 44 durch *σικῶδιον* erklärt wird. Die Grundbedeutung wird sicher «Gurke» sein».

«*σι* entspricht in Ps. 78, 1. *Yes.* 1, 8. *Mich.* 1, 6. 3. 12 einem *ὁπώρα*».

«*ἡοντε* ist Ps. 78, 1. (Rossi l. l.) = *ὁπώρα*, ebenso *Yes.* 1, 8. *Mich.* 3, 12».

«*ἡοντ* entspricht *Yes.* 1, 8. *Ep. Jer.* 69 einem *σικῶδιον*, ebenso *ἡοντ Ep. Jer.* 69».

ἡοντε:ἡοντ:ἡοντ et *τσε:σι* signifient proprement «concombre» *σικῶδιον*, mais correspondent aussi à *ὁπώρα*. Notons enfin un troisième mot pour «concombre»: *ἡωπε:ἡωπι*, cf. *Nombres*, 11, 5 (bohair.); *Triadon*, 419, 2; Rossi, II. 4, 21.

La note XLIII: «Ein Beitrag zur Geschichte der Juden im Rom» reproduit un texte de Turin d'après Rossi, texte qui est d'un certain intérêt. — La note XLIV: «Zur Vita des h. Aphu» reconstruit le texte de Rossi, I papiiri Copti di Torino I. 3, 12 et p. 85.

Dans la note XLV nous rencontrons encore une discussion des «Actes du concile d'Ephèse». L'auteur soumet encore quelques points des travaux de Bouriant et de KRAATZ à un nouvel examen. 1) BOURIANT, p. 15 l. 15 et KRAATZ, p. 13. La question est de savoir ce qu'est *μῦτεμντ*. La discussion de l'auteur est assez approfondie, mais pourquoi ne pas citer PIEHL qui a traité ce passage dans *Sphinx*, I, p. 129, fait qui a échappé à M. KRAATZ. 2) BOURIANT, p. 27 et KRAATZ, p. 23. *εωτε οταναρκασιον πε ετρε πετῖκρατος ανεχε ἡονκοι ἡταυραι τεως εκσοτην σε οτετ πνομος ἡτεκῶλεια*: (traduction de KRAATZ):¹ «Daher ist es notwendig, dass Eure Majestät ein wenig wartet und dass Du noch nicht schreibst, da Du weisst, dass das Gesetz der Kirche anders ist». M. KRAATZ demande en note p. 23 «Was heisst das?».

Le traducteur allemand n'aurait pas, à coup sûr, donné publicité à son hésitation en présence de cette phrase, s'il avait connu l'article de PIEHL (*Sphinx*, I, p. 133). PIEHL donne des indications très juste et renvoie, au reste, à un passage en certaine mesure analogue, savoir p. 10, 3 (Bouriant). Et il traduit «..... comme tu sais, qu'une chose est la loi de l'Eglise» (et une autre la loi qui régit l'Etat).

M. DE LEMM répète la même observation que PIEHL avait faite. Mais M. DE LEMM ajoute ceci: «Ich möchte nun hier folgendes bemerken. Es ist nicht ausser Acht zu lassen, dass — so weit ich wenigstens sehen kann — *οτετ* fast nie allein auftritt, sondern dass ihm gewöhnlich ein zweites und selbst ein drittes *οτετ* entspricht», et il cite un exemple typique. Pour moi, je ne vois pas pourquoi cette phrase avec *οτετ* seul devait réclamer, d'une nécessité absolue, un deuxième membre. N'est-ce pas qu'au point de vue de la logique une phrase isolée telle que: «une chose est la loi de l'Eglise» ou «la loi de l'Eglise est une chose» est parfaitement claire sans le deuxième membre introduit par un nouveau *οτετ*? A propos de la question de l'emploi de *οτετ* il sera bon de donner encore quelques exemples tirés de la *Pistis Sophia*: 1) p. 31, 10: *ενειαν οτετ πετῶδ ετκντ ε εχουτ*

¹ J'omets les mots grecs.

ατω οτετ πετραп στνкт ε οτпam; 2) *p.* 232, 18: οτετ πυααε м πмтстнрiон мпнatцaαε epδc ατω οτετ πυααε мпсoотн тнpε, cf. *ibid.* l. 20; 3) *p.* 236, 21: ομтстнрiон πотωт ментоге петптау αλλα πмтстнрiон етmαα qεpε пцомпт мтстнрiон ε πмтстнрiон πотωт пe αλλα οτετ πтpос мпota пota мmоот. Et cette phrase οτετ πтpос мпota пota se répète même *page* l. 26 et *p.* 237, 2, 10, 13.

D'autres points que notre auteur examine dans la note XLV sont: 2) BOURIANT, *p.* 27: KRAATZ, *p.* 23, l. 4, 5, 3) BOURIANT, *p.* 28: KRAATZ, *p.* 24, l. 25—27 où la traduction de Kraatz est moins bonne que celle de Bouriant. M. DE LEMM cite en même temps BOURIANT, *p.* 6: KRAATZ, *p.* 5, l. 11. M. Kraatz persiste à rendre *πυοpи* ε par «übertagen» (1). 4) BOURIANT, *p.* 43: KRAATZ, *p.* 43, l. 35—*p.* 44, l. 2. 5) BOURIANT, *p.* 54: KRAATZ, *p.* 53, l. 22 et note 2 où M. Kr. corrige inutilement *πmтstнpи*.

La note XLVI: «Zu einigen von Turajev edierten Texten 1», la dernière dans cette brochure des «Kopt. Miscellen», examine et d'une façon bien méritoire, quelques passages (l. 11—19) d'une lettre de la collection de GOLENISCHEFF traduite par Turajev («Ein sahidischer Brief aus der Sammlung GOLENISCHEFF in den Zapiski der Oriental. Section der Kais. Russ. Archäolog. Ges. XVIII, *p.* 225 ff.»).

Upsala, novembre 1908.

Ernst Andersson.

Publication of The Toledo Museum of Art. Papyrus Libbey. An Egyptian Marriage Contract. A Monograph by W. Spiegelberg. For Private Circulation, only. (Translated from the German monograph entitled «Der Papyrus Libbey». Schriften der Wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg I. Karl J. Trübner, Strassburg 1907). 12 pages. 3 planches.

La complaisance de M. E. D. LIBBEY nous a mis à même de prendre connaissance de cette monographie.

Le papyrus démotique qui porte le nom de «Papyrus Libbey» est actuellement conservé au Musée d'art de Tolède (Ohio). Il a été acheté à Louxor et il mesure 0,605 × 0,16. C'est un contrat de mariage.

C'est à M. SPIEGELBERG que M. LIBBEY a confié la publication du papyrus. Le document est important au point de vue de l'histoire et tout particulièrement à celui de l'histoire de la civilisation.

Je suis sûr de faire plaisir à beaucoup et de ne déplaire à personne en reproduisant ici la traduction du Papyrus Libbey, telle qu'elle figure dans la publication qui nous occupe — je garde même la transcription:

$\frac{1}{T}$ «In the year I, in (the month of) Athyr, of King *Kḥabab^ash^a*. Has said the lady *Seḥyer-boone*, daughter of *Petehar-pokrates* and of *Semminis* to the Pastophoros of Amon of Karnak in Western Thebes, *Teos*, son of *P³ow* and of *ens-H^ar-pe-khrat*:

«Thou makest me (thy) wife, thou givest me $\frac{5}{10}$ silver (-*d^eben*) = 2 $\frac{1}{2}$ staters — I repeat $\frac{5}{10}$ silver (-*d^eben*) $\frac{2}{T}$ as my dower. If I discharge thee as (my) husband, hating thee and loving another one more than thee, I shall give thee 2 $\frac{1}{2}$ tenths silver (-*d^eben*) = 1 $\frac{1}{4}$ staters — I repeat 2 $\frac{1}{2}$ tenths silver (-*d^eben*), which belong to these $\frac{5}{10}$ silver (-*d^eben*) = 2 $\frac{1}{2}$ staters — I repeat $\frac{5}{10}$ silver (-*d^eben*) —, which thou givest me (as) my dower.

I cede unto thee¹ $\frac{1}{3}$ of all and everything that I $\frac{3}{T}$ shall acquire with thee as long as thou art married to me. Receive the copy of the above text in another papyrus. I have it drawn

¹ Mot à mot: «I go away from thee (with)».

up (?). I affirm every word written above according to (?) the present document. I shall complete it with 16 witnesses. I give it to thee — I shall not be able to fix another date for thee than the above (?) — without negotiating with thee in any way in writing or orally (?).

«Written by *Petcharpres*, son of *Peḳaaṣ*».

L'éditeur ajoute ceci: «Of the 16 names of witnesses which had signed according to l. 3, only the following 5 are preserved on the back; they are all autographs:

- l. 1 *Pete* (?) ... , son of *Peḳow* (?)
- l. 2 *Sminis*, son of *Waphis* (*Apries*)
- l. 3 ... , son of *Phibis*
- l. 4 *Thoteus* (?), son of *Pe-tow*
- l. 5 The *hrj-sst* priest (?) in Thebes, *Amenophis* son of *Teos*
- ll. 6 sqq. are desintegrated».

La lecture de cette traduction donnera, à coup sûr, à chacun une idée nette de la valeur de ce document démotique.

M. SPIEGELBERG fait suivre sa traduction d'un petit commentaire où il essaye d'abord de déterminer les dates du règne du roi *Chababaša* de notre document. La discussion très serrée, où l'auteur examine plusieurs hypothèses différentes, se termine par les mots suivants: «Althoug some of my remarks are only conjectural for the present, yet one certain result is gained, which I wish to emphasize here once more, viz. that *Kḥababša* reigned over Egypt between 341 and 332 B. C.».

Pour marquer encore l'importance du Papyrus Libbey au point de vue de l'histoire de la civilisation, l'auteur communique d'autres textes démotiques d'un contenu analogue. Ce sont: 1) Papyrus 3078 du Musée de Berlin. 2) Papyrus démotique Strasbourg 56. 3) Ostrakon D. 110 de la collection de Strasbourg.

Les planches — des phototypies très jolies — font voir: Pl. I Le Papyrus Libbey. — Recto; Pl. II Pap. démot. Strasbourg 56 — Recto; Pl. III: n° 1. Pap. Libbey — Verso; n° 2. Pap. démot. Strasbourg 56 — Verso; n° 3. Ostrakon Strasbourg D. 110.

Nous sommes heureux de pouvoir remercier ici M. E. D. LIBBEY pour le service qu'il a rendu à l'égyptologie en donnant publicité à ce document démotique.

Upsala, novembre 1908.

Ernst Andersson.

THEODORE M. DAVIS' Excavations: Bibân El Molûk. The Funeral Papyrus of Iouiya. With an Introduction by EDOUARD NAVILLE. London Archibald Constable and Co., L^{td}. 1908. VIII — 20 pages. XXXIV planches.

Est-il besoin de relever que par la publication de ce volume, on a fait don à notre science d'une œuvre de la plus haute importance.

Chacun de nous a consacré assez de temps et de peine à l'interprétation du Livre des Morts pour connaître les difficultés que comporte une étude de ce genre. Il est inutile de faire l'histoire de tout ce qui a été publié sur ces documents religieux, les plus importants des anciens Égyptiens. Les résultats des efforts communs sont d'ores et déjà imposants — c'est à RENOUF, LEFÉBURE et NAVILLE qu'en revient surtout le mérite — mais il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine qui réclame des chercheurs à l'esprit pénétrant et sachant discuter les problèmes d'une façon objective et fine.

Ce qui avancera plus que toute autre chose les recherches sur le Livre des Morts, c'est la comparaison d'une série de documents. Chaque occasion qui s'offre de prendre cette bonne voie est d'une valeur inestimable. Nous nous trouvons actuellement devant une de ces trop rares occasions, car le volume élégant qu'on nous offre, contient un bon texte du Livre des Morts datant de la dix-huitième dynastie. Le papyrus en question fait partie des précieuses trouvailles de M. THÉODORE M. DAVIS, et la plume autorisée de M. NAVILLE nous renseigne, avec beaucoup de clarté, sur l'importance du document.

Ce papyrus funéraire dont le possesseur a été



Iuân, est un bon spécimen du Livre des Morts de la dix-huitième dynastie. Il date du temps d'Amenophis III. Il mesure 9 m. 70 cm. et il contient 40 chapitres, dont un est inconnu. «It is written, like all the copies of the Book of the Dead of that time, in linear hieroglyphics, which are not perfect, but which are a transition towards hieratic».

Si l'on examine la facture du papyrus de Iuâu, on aura l'impression que les vignettes aussi bien que le texte ont été exécutés avec un soin remarquable. Il faut bien noter cette circonstance comme un trait typique de ce papyrus. Car il arrivait, et assez souvent, qu'on négligeât la rédaction du texte, tandis que l'on dessinait les vignettes avec un soin exquis: «Judging from the papyri of that epoch which have been preserved, we can see that what gave to those documents their value in the estimation of the old Egyptians, was in the first place the vignettes. It was that which they mostly cared for; the text might be more or less neglected, since probably a few only of the people who saw it could read it; besides, the scribes knew that it was to be hidden in a tomb, where only the *ka* would look at it» (p. 1).

Le papyrus de Iuâu a été rédigé avant qu'il n'ait été mis en usage pour le défunt. On avait coutume de procéder de cette façon. Il fallait avoir toute une série de copies de papyrus funéraires pour être à même de livrer un «exemplaire» du Livre des Morts, lorsque quelqu'un le désirait. Cette besogne de copier d'avance les textes du Livre des Morts se développait jusqu'à devenir une industrie lucrative. Le copiste laissait plusieurs endroits en blanc où devaient figurer, p. ex., le nom et les titres du défunt. On les remplissait, lorsqu'on avait acheté le document.

Le défunt Iuâu figure lui-même à la pl. 1 et à la pl. 18. «In Plate 1, which is a scene of adoration to Osiris, Iouiya is followed by his wife; in Plate 18, where he is seen approaching the Elysian fields, he is alone. In both cases the artist wished to indicate clearly that Iouiya was a very old man when he died; therefore he made him a quite white wig; while, as Mr. Carter pointed out to me, grey hair is often represented by the conventional colour for grey, which is green».

La planche XVIII fait voir les titres de Iuâu:

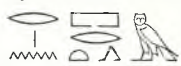


Tous ces titres ont été traduits et expliqués, p. 3.

On y apprend encore que le nom de Iuâu est souvent précédé par les mots: «le favori du grand dieu». Parmi les «titles of courtesy» de ce défunt je relève celui-ci:



: «unique et accompli qui aime son dieu». Pour la locution *uâ âger*, je renvoie à PIEHL, *Examen de différents points de la «Aegyptische Grammatik»* III, dans *Sphinx*, VII, p. 210 et suiv.

Le papyrus de Iuâu ne contient, comme tous les autres documents appartenant à l'époque thébaine, qu'un certain nombre des chapitres du Livre des Morts. Voici les chapitres de notre papyrus: 1, 10, 17, 18, 30 B, 63 A, 64, 77, 81 A, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 99, 100 (129), 101, 102, 103, 104, 110, 117, 118, 119, 125, 136 A, B, 141—3, 144, 146, 148, 149, 150, 151, 153 A, 155, 156, «besides an unknown chapter with the common title , and a text with rubric, found in the Saite version at the beginning of Chapter 148, and of which Dr. Budge at first made Chapter 190».

Les chapitres ont été disposés de la manière suivante (cf. p. 5—7 du présent volume):

- Planche 1. Scène d'adoration à Osiris.
- » 2. Chapitre 1. — Chapitre 17.
 - » 3—5. Chapitre 17.
 - » 6. Chapitre 17. Fin. — Chap. 18.
 - » 7. Chapitre 18. Fin. — Chap. 83. Vignette. — Chap. 84. Vignette. — Chap. 85. Vignette.
 - » 8. Chapitre 85. Fin. — Chap. 77. Vignette. — Chap. 86. Vignette. — Chap. 82. Vignette.
 - » 9. Chapitre 87. Vignette. — Chap. 81 A. Vignette. — Chap. 63 A. Vignette. — Chap. 64. Courte version. — Chap. 141—3.
 - » 10. Chapitres 141—3. Fin. — Texte du chapitre 148,
 - » 11. Texte du chapitre 148. Fin. — Chap. 104. Vignette. — Chap. 103. — Chap. 10. Vignette. — Chap. 118. Vignette. — Chap. 117. Vignette. — Chap. 119. Vignette.
 - » 12. Chapitre 148. Vignette. — Chap. 151. *d, g, f.*
 - » 13. Chapitre 151. *e.* — Chap. 156. Vignette. — Chap. 155. Vignette. — Chap. 101.
 - » 14. Chapitre 153 A. Vignette.
 - » 15. Chapitre 153 A. Fin. — Chap. 64. Vignette. Version longue.

- Planche 16. Chapitre 64. Fin. Rubrique. — Chap. 30 B. Vignette. — Chap. 110.
- » 17. Chapitre 110.
- » 18. Chapitre 110. Fin. Le défunt; vignette des «Elysian fields».
- » 19. Chapitre inconnu.  vignette représentant neuf serpents. — Chap. 144, a, b, c.
- » 20. Chapitre 144, e, f, d, g. — Chap. 146, 1—4.
- » 21. Chapitre 146, 5—11.
- » 22. Chapitre 146, 12. — Chap. 125: «Scene of the Psychostasia». — Chap. 99.
- » 23. Chapitre 99. Vignette.
- » 24. Chapitre 99. Fin. — Chapitre 125. Introduction. Le défunt.
- » 25. Chapitre 125. La confession négative.
- » 26. Chapitre 125. La confession négative. Fin. — Chap. 125. Les paroles finales.
- » 27. Chapitre 125. Les paroles finales.
- » 28. Chapitre 125. Les paroles finales. Fin. Rubrique. — Vignette du chapitre 126.
- » 29. Chapitre 100 (129). Vignette. — Chap. 102. — Chap. 136 A. — Chap. 136 B.
- » 30. Chapitre 136 B. Vignette. Fin. — Chap. 149, a, b.
- » 31—33. Chapitre 149, c—e.
- » 34. Chapitre 150.

Vient ensuite (p. 8—20) une série de notes sur les différents chapitres. Elles sont très nettes et instructives et terminent dignement ce beau volume. Les planches I—XXXIV, reproductions extrêmement jolies, permettent à chacun d'admirer l'élégance de la facture et la beauté remarquable du papyrus funéraire de Iuâu.

Les égyptologues saluent avec joie l'apparition de ce papyrus. Nous devons une profonde reconnaissance à M. THÉODORE M. DAVIS qui a bien voulu consentir à faire paraître le papyrus de Iuâu comme un volume à part, ainsi qu'à M. EDOUARD NAVILLE qui a donné à cette publication l'appui de son éminente autorité en la munissant d'une introduction extrêmement intéressante.

Upsala, novembre 1908.

Ernst Andersson.

GASTON MASPERO, Notice Biographique du Vicomte EMMANUEL DE ROUGÉ. Paris, Leroux 1908. 156 pages. Avec une phototypie.

L'éminent Directeur Général du Service des Antiquités M. G. MASPERO a voulu nous donner ici une notice biographique très documentée du célèbre égyptologue Vicomte EMMANUEL DE ROUGÉ. Son livre n'est pourtant pas seulement une notice biographique dans le sens ordinaire du mot. Il constitue une histoire en miniature de l'égyptologie à son début où des difficultés de toute sorte s'accumulaient devant ses adeptes. Il fournit aussi des notices fragmentaires sur la carrière personnelle de M. MASPERO, notices communiquées pour éclaircir les relations qui avaient lieu entre le pionnier de notre science qu'était ROUGÉ et celui qui raconte actuellement sa vie.

Le livre de M. MASPERO, écrit avec cette délicatesse de sentiments et avec ce style brillant dont lui seul possède le secret, sera partout chaleureusement accueilli. Nombreux sont les égyptologues qui apprécient l'œuvre de ROUGÉ. Nous voyons en lui le savant génial qui «nous a donné la méthode qui nous a permis d'utiliser et de porter à la perfection la découverte de Champollion», et nous sommes fiers d'avoir recours à ses travaux et de suivre, maintes fois, la bonne voie qu'il nous a indiquée. Pour plusieurs d'entre nous le livre de M. MASPERO est donc une source de récréation, puisque le



E. de Rougé (1811—1872).

sujet qu'il traite nous est cher. Espérons que son livre sera d'une utilité plus grande encore: qu'il pourra faire comprendre à la nouvelle génération ce qu'était Rougé, lui prouver combien elle doit, en effet, à ce savant sagace, avant tout qu'il pourra servir de leçon à ceux qui poussent parfois l'oubli du passé jusqu'à omettre le nom de Rougé, lorsque, par hasard, ils manient, au cours de leurs recherches modernes, telle matière que DE ROUGÉ avait traitée longtemps avant eux.

Le «*Sphinx*», a plus d'un fois eu l'occasion de renvoyer à ROUGÉ. Le nom de ce grand égyptologue français a été mentionné, lorsque la discussion s'est engagée dans des problèmes de grammaire où lorsqu'il fallait faire la critique du traitement méthodique de la langue égyptienne. Et dernièrement le regretté fondateur de cette revue eut l'heureuse idée d'insérer dans un numéro du *Sphinx* le portrait du célèbre orientaliste¹ pour honorer, de cette façon, sa mémoire.² Nous sommes donc heureux de pouvoir aujourd'hui présenter à nos lecteurs des notices plus détaillées sur la vie et sur l'œuvre de ce grand savant.

On sait qu'Olivier-Charles-Camille-Emmanuel, vicomte De Rougé naquit à Paris, le 11 avril 1811. «Sa famille, originaire de Bretagne et l'une des plus marquantes parmi l'ancienne chevalerie de cette province, tire son nom d'un gros bourg, chef-lieu d'une belle châellenie situé dans le diocèse de Nantes, et qui est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département de la Loire-Inférieure. Cette châellenie, par son étendue et son nombreux vasselage, donnait aux sires de Rougé le rang de bannerets. L'existence des sires de Rougé est honorablement constatée depuis plus de huit cents ans par les actes nombreux de leur munificence envers les établissements publics et religieux... On ne peut, toutefois, établir de filiation suivie que depuis Tugdual de Rougé, décédé en 1045».

Le jeune De Rougé fut élevé chez les Jésuites au Collège de Saint-Acheul, «il y apprit assez mal le grec, ainsi qu'il était d'usage à l'époque, mais fort bien le latin classique». Il étudia ensuite l'hébreu et l'arabe et il effleura les textes syriaques et peut-être la grammaire éthiopienne. Sa première rencontre avec l'égyptologie se fit plus tard et d'une façon assez curieuse. «Une tradition courante dans la famille veut, raconte M. MASPERO (p. 4), qu'au printemps de 1836, — un jour qu'il attendait dans la Salle de lecture (Bibliothèque Royale) le livre qu'il avait demandé, — son regard tomba sur un volume assez gros, oublié à côté de lui par un autre habitué. C'était la *Grammaire hiéroglyphique* de Champollion, dont la première livraison venait de paraître le 23 décembre 1835, quatre ans après la mort de l'au-

teur. Il l'ouvrit distraitemment, il en parcourut quelques pages, et il fut charmé de la clarté qui y régnait. Il reprit la lecture à une autre séance, par curiosité d'abord, puis par goût, et, s'enquérant des ouvrages qui avaient paru sur la matière depuis la mort du maître, il eut bientôt fait de s'en assimiler pleinement la substance».

Le canard des hiéroglyphes — pour citer textuellement les mots de Rougé — cette bête singulièrement venimeuse, l'avait donc mordu. Il continua de se familiariser avec les hiéroglyphes, il le prit au sérieux. AMPÈRE disait de lui déjà en 1842: «Il y a, dans un château de province, un jeune homme qui se livre avec ardeur à la lecture des hiéroglyphes; il ira loin s'il continue».

L'ouvrage de Bunsen sur *La place de l'Égypte dans l'histoire du monde* fournit l'occasion à Rougé de faire preuve de son érudition. Il se proposa de faire la critique des résultats de cet ouvrage, et il présenta ses observations ingénieuses dans les *Annales de Philosophie chrétienne* (1846—47, t. XIII, XIV, XV) sous le titre d'*Examen de l'Ouvrage de M. le Chevalier de Bunsen, intitulé Egyptens Stelle in der Weltgeschichte (La place de l'Égypte dans l'histoire de l'humanité)*. Ce fut le début et un début brillant. L'*Examen* réveilla une attention remarquable et l'auteur jouit dès le premier jour «en France et à l'étranger, de la notoriété qui avait manqué aux successeurs immédiats de Champollion».

Ce travail de critique fut immédiatement suivi d'une série de mémoires originaux. On les retrouve dans la *Revue Archéologique*. Il y montra sa familiarité merveilleuse avec les sujets les plus divers: les deux lettres, p. ex., adressées à Maury, «la première à propos des lions en granit rose rapportés du Gebel Barkal par lord Prudhoe», la seconde sur le Sésostris de la XII^e dynastie. Il aborda aussi le démotique dans sa *Lettre à M. de Saulcy sur les éléments de l'écriture démotique des Égyptiens*, et lorsque Henri Brugsch, presque un enfant à cette époque, publia son travail *Scriptura Egyptiorum demotica, ex Papyris et Inscriptionibus explanata* (1848), E. de Rougé trouva la bonne occasion de développer ses idées. L'article qui avait trait à ce sujet est «moins une critique qu'une leçon de choses donnée patiemment...». Brugsch lui-même fut reconnaissant de cette critique. «Je dois avouer, écrit-il dans *Mein Leben und Wandern*, p. 74, que je n'ai aucun droit à me déclarer l'élève de Lepsius. Lepsius lui-même ne semble pas avoir désiré que je le fisse, lui qui, la première fois que je voulus assister à ses cours publics, m'ordonna du haut de sa chaire, à haute voix et devant ses autres auditeurs, de quitter la salle... Je suis un autodidacte dans ma science, et, si quelqu'un a droit à ma reconnaissance pour m'avoir donné des enseignements relatifs au déchiffrement

¹ C'est avec cette photographie que j'ai illustré ce compte rendu.

² *Sphinx*, VIII, p. 81.

des textes hiéroglyphiques et hiératiques, c'est seulement un Français, le V^{te} Emmanuel de Rougé, le successeur de Champollion dans la chaire d'Égyptologie, le même qui porta un jugement si favorable sur la *Grammaire démotique* d'un collégien!».

Nous apprenons ensuite que, lorsque, le 11 décembre 1848, Letronne mourut, Rougé posa sa candidature à la chaire de Champollion au Collège de France. Lenormant fut nommé. «On ne regrettera jamais assez que Rougé ne l'ait pas emporté dès lors: dix années entières n'auraient pas été perdues pour l'enseignement de notre science». Mais les portes du Louvre s'ouvraient devant lui, et il trouva à ce Musée un champ digne de son énergie et de son éminente faculté organisatrice. «Un arrêté ministériel en date du 27 juillet 1849 le nomma, à partir du 1^{er} août suivant, conservateur du Musée égyptien, mais conservateur honoraire. Pourquoi honoraire?» On connaît le travail désintéressé qu'il déployait en qualité de Conservateur et l'on garde en souvenir reconnaissant sa *Notice des Monuments exposés dans la Galerie d'Antiquités égyptiennes, Salle du rez-de-chaussée, au Musée du Louvre*, 1849 et sa *Notice sommaire des Monuments exposés dans les Galeries du Louvre*, 1855. «Ce surcroît de responsabilité et de travail officiel n'avait diminué en rien son activité privée». Il continuait à enrichir notre science de mémoires remarquables tels que celui où il traitait de l'inscription d'Ahmès, fils d'Abana (publié en 1851 seulement), la *Lettre à M. Leemans, directeur du Musée d'Antiquités des Pays-Bas, sur une stèle égyptienne de ce Musée* et l'*Examen de l'ouvrage de M. Lepsius, intitulé Introduction à la Chronologie des Égyptiens (Revue archéologique 1849, t. VI, p. 557 et p. 525—539)*. Dans la lettre à Leemans, Rougé prouvait que les rois nommés Antef et Mentuhotep appartenaient à la XI^e dynastie.

Cependant comme il était préoccupé de classer les monuments égyptiens du Louvre, il comprenait l'utilité de connaître l'installation d'autres collections européennes. Il partit en septembre 1849, et il visita aussi Berlin. «A Berlin, pourtant, il ne trouva point toutes les facilités de travail qu'il eût souhaité obtenir; la rivalité qui existait entre Lepsius et le vieux Passalacqua, conservateur en titre, en fut la cause. Lepsius, qui l'avait d'abord accueilli chaleureusement, se refroidit à son égard, lorsqu'il le vit intime avec Passalacqua et avec Brugsch; il ne put pas examiner les papyrus historiques qui étaient encore entre les mains de Lepsius...».

Il va sans dire que ses voyages eurent une influence heureuse sur la marche de son travail de muséographie et qu'il accumula de nombreux documents. Pourtant ces questions ne l'absorbèrent pas entièrement. Il présenta aussi les résultats de ses recherches dans d'autres domaines: la religion égyptienne et l'écriture hiératique. Ses recherches dans ce dernier champ furent tout parti-

culièrement importantes, parce qu'il fit «une découverte des plus inattendues en révélant au monde le célèbre *Conte des Deux Frères*, et, du même coup, l'existence d'une littérature de romans en Égypte». Bref, comme M. Maspero écrit lui-même, De Rougé avait en peu de temps parcouru le domaine entier de l'égyptologie; «il l'avait conquis de haute lutte et il y avait imposé sa suprématie partout, à l'étranger comme en France».

Par cette activité infatigable Rougé avait couvert de gloire la science française. Pourtant, comme il arrive souvent, «l'étranger le récompensa de ses services avant que son pays songeât à le faire; l'Académie des sciences de Turin le choisit son correspondant le 26 juin 1851 et la Société archéologique de Madrid le 19 novembre. Toutefois la France ne demeura pas de beaucoup en arrière: elle le nomma conservateur en titre du Musée égyptien le 2 janvier 1852, puis chevalier de la Légion d'honneur le 21 janvier 1853. Il était membre ordinaire de la Société asiatique depuis le 13 février 1846 et de la Société des Antiquaires de France depuis le 10 mars 1851: le 8 juillet 1853, il fut élu membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres».

Le 4 décembre 1854, Rougé fut nommé d'emblée Conseiller dans la section de l'Instruction publique. Il fallait donc quitter la place du Louvre, «il redevint Conservateur honoraire le 17 février 1855». Il travailla, cependant, sans relâche pour le progrès de l'égyptologie. De nombreux travaux sortaient de sa plume habile, les articles publiés dans l'*Athénæum français* de 1852 à 1856: *Études sur l'Archéologie égyptienne; Sur l'histoire des Apis et sur les principaux papyrus de la collection Sallier; Le Vritable Sésostris; Notice sur quelques textes hiéroglyphiques publiés récemment par M. Greene*, et toute une série d'autres travaux que je ne puis énumérer ici. Je signale en passant le travail: *Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque Impériale (Journ. Asiat. septembre—octobre 1856, août—septembre 1857, juin et août—septembre 1858)* où il traite de la stèle racontant l'histoire de la fille du prince de Bachtan. «Ç'a été, au début de mes études, écrit M. Maspero, un des livres où j'ai appris l'égyptien. Je me rappelle le plaisir avec lequel, avançant de page en page, je vis le sens des mots s'éclaircir sous mes yeux par une abondance inusitée d'exemples, et la syntaxe de la langue se dégager peu à peu de la décomposition des phrases... Je viens de le relire à quarante-et-un ans d'intervalle, et le respect qu'il m'inspira naguère n'a souffert en rien du temps écoulé depuis lors».

Charles Lenormant dont la carrière d'égyptologue et de professeur n'était point brillante mourut le 19 novembre 1859. Emmanuel de Rougé fut nommé son successeur. Et en même temps l'ancienne *Chaire d'Archéologie générale* fut transformée en *Chaire de Philologie et d'Archéologie égyptiennes* (le 8 février 1860).

Il était heureux que Rougé eût enfin entre ses mains l'enseignement officiel d'égyptologie. Il savait rendre ses cours fructueux pour l'auditoire qui «se composa d'abord des égyptologues français ou étrangers de passage à Paris, et de quelques amateurs à qui leur profession laissait des loisirs, Devéria, Buchère, A. Harlé, A. Mallet, E. de Horrack, A. Baillet». Il traita de sujets divers: 1860—1861 les *Principes du déchiffrement*, et 1861—1864 «il transcrivit, traduisit et commenta minutieusement le *Conte des Deux Frères*». Il avait, en outre, l'avantage de communiquer les découvertes que Mariette faisait en Égypte. Son activité comme professeur au Collège de France ne diminua point celle de l'écrivain. Les pages 63 et suiv. de l'exposé de M. Maspero en font foi.

Il est étonnant que Rougé pût exécuter une œuvre aussi imposante sans avoir été chercher les matériaux sur les lieux en Égypte. On comprend qu'il «avait été dévoré, dès ses débuts, du désir de voyager aux bords du Nil», mais il ne voulait pas abandonner son devoir. Cependant son rêve si cher de visiter le pays des pharaons devait se réaliser enfin. Les préparations faites, il partit accompagné de l'épigraphiste Carl Wescher et de M. de Banville, qui avait à faire les reproductions nécessaires et qui était, d'ailleurs, un photographe passionné. L'expédition débarqua à Alexandrie vers le 14 octobre 1863. Jacques de Rougé, égyptologue comme son père, rejoignit la mission au Caire.

On se trouva donc sur le sol de l'Égypte ancienne où cette mission scientifique, dont M. Maspero raconte les détails p. 75 et suiv. fut merveilleusement accomplie. On faisait tout pour faciliter le séjour de Rougé en Égypte, le Khédive lui prouva, à plusieurs reprises, sa bienveillance, et l'on décida Mariette à accompagner l'expédition. Ce fut un voyage inoubliable à travers la vallée du Nil. On travaillait de toutes ses forces et Rougé lui-même ne se ménageait jamais. L'expédition dura cinq mois, le travail ininterrompu l'avait «épuisé sans qu'il s'en doutât. Il avait, comme Champollion avant lui, mené sur le Nil une vie en partie double. Après qu'il avait peiné le jour entier au vent ou au soleil parmi les ruines le soir, rentré au bateau, il ne se couchait pas qu'il n'eût revu son œuvre et qu'il n'eût jeté sur le papier les impressions qu'il avait ressenties en présence des originaux . . . ». Il lui manqua le repos indispensable, il fallait regagner l'Europe et son fils l'embarqua à Alexandrie, le 27 mars 1864, jour de Pâques.

De retour en France, il s'agissait de communiquer les résultats des recherches. On connaît trop la manière dont Rougé traitait les vastes matériaux qu'il avait accumulés pendant son voyage. M. Maspero nous renseigne minutieusement sur ce sujet. Il raconte l'histoire de la publication mystérieuse de la seconde Table d'Abydos dans la *Zeitschrift*, et il résume la polémique qui s'engagea sur ce procédé inouï de donner publicité à ce document

sans mentionner le nom de Mariette. Nous apprenons les démarches de Rougé pour propager les résultats de sa mission. Je ne rends pas compte de cette section de la notice de M. Maspero — inutile même d'énumérer les travaux de Rougé. Personne qui connaît l'histoire du développement de notre science n'ignore ce que nous devons à l'éminent égyptologue français.

Je ne puis suivre plus loin la notice biographique qui est devant moi. Je ne rappelle qu'en passant que nous trouvons, dans les dernières pages, des faits bien intéressants qui illustrent la position qu'occupait Rougé de maître incontesté de l'égyptologie auquel «certains s'adressaient parmi les égyptologues de tous les pays, pour tirer de sa complaisance non seulement des renseignements scientifiques, mais des avantages matériels et des recommandations auprès des pouvoirs publics de leur propre patrie». L'auteur nous raconte tout ce que fit Rougé pour procurer à Brugsch une chaire à Paris et la façon singulière dont cette affaire échoua, et il nous donne des renseignements précieux sur les dernières années de la vie du grand savant français jusqu'au jour où la douloureuse nouvelle de sa mort fut répandue, le 27 décembre 1872.

M. MASPERO termine sa notice biographique du Vicomte Emmanuel de Rougé par quelques renseignements d'intérêt général où il raconte, entre autres choses, sa première rencontre et ses relations avec Rougé et où l'on lit ces mots: «C'est à M. de Rougé que je dois ma carrière».

Upsala, novembre 1908.

Ernst Andersson.

† Astorre Pellegrini.

5/6 1844—22/2 1908.

La douloureuse nouvelle de la mort de l'égyptologue italien Astor Pellegrini ne m'a été annoncée que très tard. Par son décès, l'égyptologie a ressenti encore une perte. L'année 1908, qui penche vers sa fin, a été désastreuse pour notre science.

Astor Pellegrini naquit à Livourne le 5 juin 1844. Il fit son apprentissage à l'Université de Pise où il fut reçu docteur. Il enseigna ensuite dans plusieurs lycées: à Caltanissetta, Girgenti, Reggio Calabria, Bergamo, Massa et à Livourne, et depuis quelques années il était directeur du Lycée Dante à Florence.

L'érudition de Pellegrini était des plus vastes, des plus profondes. Ce n'étaient pas seulement certaines disciplines de la science abstraite qui le préoccupaient, mais aussi des sujets littéraires. Le grec, le classique comme le moderne, lui était très familier, il avait une connaissance étendue des langues sémitiques, même du phénicien. Son esprit chercheur l'avait amené à étudier aussi les hiéroglyphes et le copte. Ce fut à Florence qu'il devait travailler pour le bien de notre science. Il était Professeur d'égyptologie à l'Istituto Superiore.

Ses œuvres témoignent d'un travail désintéressé et sérieux. Je rappelle les publications suivantes:

Sopra Angelo Mai e sulle sue principali scoperte letterarie. 1871. — L'ultima notte dell'anno 1871. — D'una abraxa inedita trovata nel lago Pitergino. 1874. — Del carattere della commedia di Plauto. 1875. — Nuove illustrazioni sull'affresco del trionfo e danza della morte in Clusone. 1878. — La danza macabra di Dresda. 1884. — Il dialetto greco-calabro di Bova. 1880. — La poesia di Bova. 1881. — Nuovi saggi romaici di terra d'Otranto. — Canti popolari dei Greci di Cargese di Corsica. — Studi d'epigrafia fenicia. 1861. — Iscrizioni cartaginesi a Tanith e a Baal Hammon. 1882. — Sopra un'iscrizione egizia del Museo di Palermo. 1896. — Iscrizione geroglifica del Museo di Livorno. 1896. — Sopra un frammento di statuette egizia con iscrizioni geroglifiche. 1898. — Inscriptions hiéroglyphiques inédites du Musée de Florence. 1897—98. — I Canopi del Museo archeologico di Firenze. 1898. — Statuette funerarie del Museo archeologico di Firenze. 1900. — L'obelisco mediceo. Frammento della stele istorica di Wadi Halfa. 1901. — I conii funebri del Museo archeologico di Firenze. 1902. — *Ta Šā-t en sen-i-sen-i meḥ-sen* ossia Il libro secondo della respirazione. Papiro funerario jeratico del Museo egizio di Firenze. 1904. — Due papiri funerari del Museo egizio di Firenze. Sphinx, VIII, p. 216 et suiv. 1904. — Minima. (Giornale della Società Asiatica Italiana). 1905. — Lettere inedite di Champollion. 1906. — Piccoli testi copto-sa'ïdici del Museo archeologico di Firenze. Sphinx, X, pp. 141—159. 1906. — Bibliografia. A. Wiedemann, Altägyptische Sagen und Märchen. (Giorn. della Soc. Asiat. Ital.). 1907. — Stele funerarie copte del Museo Archeologico di Firenze, 1907. — Religione egizia trad. di «Aegyptische Religion» di A. Erman. 1908. —

On retrouve un grand nombre de ces travaux dans *Bessarione*.

Pellegrini était un de ces savants qui trouvent leur plaisir à travailler sans aucun intérêt égoïste pour la science elle-

même et qui ne pensent pas en premier lieu à leur propre gloire. Je ne dis pas qu'il ait exécuté son œuvre dans l'ombre ou dans une retraite absolue, mais une rare modestie marquait toute son activité. J'ai eu l'avantage de le connaître autant que le permet la correspondance privée. Depuis l'année 1904, son nom a figuré sur la couverture de ma revue, et il y a publié deux articles remarquables: 1) *Due papiri funerari del Museo egizio di Firenze* (*Sphinx*, VIII, pp. 216—222); 2) *Piccoli testi copto-sa'idici del Museo archeologico di Firenze* (*Sphinx*, X, pp. 141—159). Lors de la mort de Piehl, Pellegrini eut la complaisance de rédiger un article en commémoration du fondateur du «Sphinx», article qu'il publia dans le journal quotidien italien la *Nazione*.

Je n'ai pas pu m'étendre, comme je l'aurais voulu, sur la vie et les œuvres de Pellegrini; la courte notice que je communique n'a pour but que de rendre hommage à la mémoire du savant tant regretté.¹

¹ Une courte notice biographique de Pellegrini a paru dans *Bessarione*, XII (1907—1908), série III, vol. IV, fasc. 100—102 pp. 219—220. J'ai emprunté quelques faits aussi à la notice de M. F. Scerbo: «In Memoria di Astorre Pellegrini» (trois pages; extrait de la *Rassegna Nazionale*, fasc. 1^{er} Avril 1908). C'est M. Giulio Farina, Rome, qui a bien voulu m'adresser cet extrait sur la prière de M. E. Schiaparelli.

Upsala, novembre 1908.

Ernst Andersson.



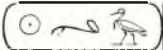
Le nom royal de la date du Papyrus Ebers.

Par

J. Lieblein.



Depuis longtemps j'ai été d'avis que le Papyrus Ebers a été écrit sous un roi Hyksos toutefois sans pouvoir identifier le nom royal qu'il porte sur le dos comme date du manuscrit. Aujourd'hui je crois être à même de le faire.

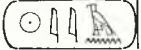
Or, j'écris le nom  et je le lis *Ba-nen-re* qui est tout-à-fait identique à *Bnon* ou *Beon*, le nom du deuxième roi de la dynastie XV, qui selon ma chronologie régnait de 1906 à 1864 av. I.-C. C'est contre toute probabilité, avec Dümichen et Ebers, de lire le nom *Ba-kerh-ra*, Bicheris, 6^{ième} roi de la IV dynastie. La lecture de M. Erman ne me plaît pas non plus, surtout parce que le deuxième signe n'est pas du tout  mais seulement  la griffe d'oiseau, et par conséquent le nom ne peut pas indiquer Aménophis I.

Ains je pense pouvoir maintenir l'opinion que j'ai émise depuis huit ans (Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch. 1900, pp. 352 ss.) que le Papyrus Ebers, le Papyrus Westcar, le Papyrus Rhind et les papyrus trouvés à Kahūn et à Illahūn nous donnent des recueils de médecine, de contes populaires, de mathématique, des annales historiques — recueils faits d'après l'ordre et au profit des rois Hyksos. Ces rois étrangers

de la dynastie XV ont donc joué le même rôle dans l'histoire littéraire de l'Égypte que jouait plus tard la dynastie étrangère des Ptolémées.

Conclusion: Le Papyrus Ebers a été écrit sous le roi Hyksos Bnon, 2^{ème} roi de la dynastie XV.

Je me permets d'ajouter une remarque.

Le roi  Ian-re dont M. Naville a retrouvé la statue à Bubastis (Naville, *Bubastis*, p. 23 et pl. XII) est, selon mon opinion, identique à Ianias ou Annas, avant-dernier roi de la XV^{ème} dynastie. Je vois avec une vive satisfaction que M. Naville, avec lequel je me rencontre si souvent, a émis la même opinion. (Naville, *ibid.* 26).

Comme aussi le roi  Apepi se trouve sur un monument de Bubastis (Naville, *ibid.* pl. XXXV c.) et ailleurs, nous sommes à même d'identifier les trois noms *Bnon*, *Ianias* et *Apophis* de la XV^{ème} dynastie Manéthonienne avec les noms monumentaux *Ba-nen*, *Ian-re* et *Apepi*.

Christiania, le 23 Novembre 1908.

J. Lieblein.

Mémoire

sur

Les «Urkunden des ägyptischen Altertums».

Par

Ernst Andersson.

III.¹

Urkunden der älteren Äthiopienkönige. I. Bearbeitet von HEINRICH SCHÄFER. Siegesinschrift des Pianchi. — Traumstele. — Bruchstück Berlin 1068. Leipzig. Hinrichs'sche Buchhandlung. 1905.

Je me permets de faire encore une incursion sur le terrain très vaste et jusqu'ici peu exploré des «Urkunden des ägyptischen Altertums». J'ai déjà effleuré, à deux reprises, les défauts qui se révèlent surtout dans le traitement méthodique de la matière. J'ai indiqué, de plus, toute une série de *desiderata* relatifs à la rédaction peu consciencieuse de chaque livraison, et j'ai critiqué de préférence le procédé peu heureux qui consiste à découper d'une manière arbitraire les inscriptions ou les textes. Grâce à ce procédé, on ne trouve qu'une espèce de guide pour les professeurs dans leurs cours — guide d'utilité pratique seulement pour eux — dans un ouvrage où l'on s'attendrait à trouver un recueil solide de textes dont les débutants pourraient profiter et qui viserait, en même temps, à faciliter la besogne des savants. Je ne veux pas revenir une fois de plus sur les remarques détail-

¹ Suite du *Sphinx*, XI, 2, p. 82.

lées que j'ai faites naguère. Pourtant je souligne que l'examen continué des «Urkunden» n'a pu que mettre en évidence la justesse de l'opinion que j'ai exprimée dans mes deux premiers articles sur ce sujet.

La première livraison des «Urkunden der älteren Äthiopien-könige» contient: 1) la stèle de Pianchi; 2) la stèle du songe; 3) fragment d'inscription conservé au Musée de Berlin, N° 1068 et publié par M. Erman dans la *Zeitschrift* allemande 29 (1891), p. 126. L'arrangeur est cette fois-ci M. SCHAEFER.

C'est donc la fameuse stèle de Pianchi qui ouvre cette livraison. L'arrangeur fait précéder la rédaction du texte de quelques renseignements d'ordre général. Ce court préambule doit donner la bibliographie relative à la stèle et voici ce que le lecteur apprend: «publié: Mariette, Mon. div. Pl. 1—6» (1872).

C'est tout.

Or, chaque égyptologue expérimenté connaît que le quatrième fascicule de la *Chrestomathie égyptienne* du Vicomte DE ROUGÉ (paru en 1876) donne la stèle de Pianchi, texte comme traduction, accompagnée d'une série de notes de la plus haute valeur. Un travailleur consciencieux aurait, à coup sûr, reconnu l'existence de cet ouvrage classique et il l'aurait, peut-être, pris pour base d'une nouvelle rédaction de cette stèle. L'arrangeur de l'école de Berlin ne dit rien sur l'œuvre de Rougé. Pourtant il cite une fois, au cours de son arrangement du texte, le nom de Rougé: (p. 47) «De Rougé liest . . .». J'avoue ne pas comprendre ce procédé. Si l'on cite le nom d'un savant qui a proposé une lecture pour un certain passage du texte, il fallait aussi donner le titre complet du travail où cette lecture se retrouve. Mais la *Chrestomathie égyptienne* de ROUGÉ ne figure ni dans la notice bibliographique fragmentaire qu'on trouve au début de cette livraison, ni dans la note où le nom de Rougé a été cité.

Après avoir constaté ce défaut qui déjà nous fait mal augurer de la livraison de M. Schaefer, je pourrais finir. Cela suffit en effet pour apprécier la rédaction des «Urkunden».

Cependant les mérites de la Chrestomathie égyptienne de Rougé sont trop grands pour être noyés, de cette façon, dans le fleuve de l'Oubli. Force nous est de les relever ici, et la meilleure voie de le faire sera d'établir une comparaison entre la rédaction de la stèle de Pianchi dans la Chrestomathie égyptienne et l'arrangement que M. Schaefer présente de l'inscription importante de cette stèle.

C'est cette comparaison qui constituera la substance de cet article. J'ajouterai, cependant, au courant de l'exposition, quelques observations personnelles que j'ai eu l'occasion de faire en étudiant l'original de la stèle de Pianchi ainsi que celui de la stèle du songe au Musée du Caire lors de mon séjour en Égypte.

Pour mieux mettre en évidence l'importance de la rédaction de la stèle de Pianchi telle qu'elle se présente dans la Chrestomathie de Rougé, je voudrais rappeler les mots suivants dont M. JACQUES DE ROUGÉ, qui a rédigé le 4^{me} fasc. de la Chrestomathie, ouvre cette publication instructive:

«Vers le milieu de l'année 1863, mon père reçut de M. Mariette la copie d'une longue inscription hiéroglyphique provenant des fouilles du Gebel Barkal; M. Mariette accompagnait cet envoi d'une lettre,¹ dans laquelle . . . il priait M. de Rougé d'en entreprendre, si cela était possible, une traduction complète. Il faut rappeler, en effet, que ce travail était rendu très-difficile par l'état presque informe de la copie, due à la main inexpérimentée du surveillant arabe des fouilles. Mon père se mit aussitôt à l'œuvre et fit paraître peu de temps après le résultat de son travail dans un article de la *Revue archéologique*,² intitulé: *Inscription historique du roi Pianchi-Meriamoun*. Lors de son séjour en Égypte qui eut lieu la même année, il espérait bien trouver au musée de Boulaq le monument lui-même et pouvoir, après en avoir collationné le texte, compléter sa traduction; mais des retards malencontreux, survenus dans le transport lointain et difficile des lourds blocs de granit envoyés du Gebel Barkal, ne lui permirent

¹ Publiée dans la *Revue archéologique* 1863, I, p. 413.

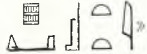
² *Revue archéol.*, 1863, II, p. 94.

pas de voir la stèle de Piankhi avant son départ pour la France. Ce ne fut que longtemps après qu'il put se livrer à une étude nouvelle sur des empreintes communiquées par M. Devéria, au moment où M. Mariette publiait le texte complet des différentes stèles sorties des fouilles du Gebel Barkal. Mon père, alors en possession d'un texte correct, entreprit, à son cours du Collège de France, une explication mot à mot de la stèle de Piankhi. Auditeur assidu de ces leçons précieuses, je recueillis avec soin les remarques si variées qui lui suggéraient la traduction successive des différents passages. C'est le fruit de ces leçons que je viens offrir aujourd'hui aux amis de la science égyptologique».

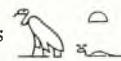
Passons à la discussion de la livraison de M. Schaefer.

Dans l'arrangement de la partie supérieure de la stèle, on retrouve, p. 3, sous le numéro 10 la leçon que voici: «Ein Fürst (ohne Uraeus, aber mit Seitenlocke), der die Erde küsst. Über ihm

». Il y a donc ici une lacune et la question se pose de savoir, si l'on peut la remplir. Comme ROUGÉ s'est occupé notamment de ce point, la chose sera facilement faite. «Dans le registre inférieur, pour le premier nom, écrit Rougé, *Chrest.* 4, p. 2, il ne reste que la fin : il est facile d'y reconnaître

le prince Petisis, dont le nom est écrit à la ligne 99 du récit ». On voit que l'œuvre de Rougé aurait pu rendre service à l'arrangeur berlinois. C'est la seule réflexion que je me permets, pour le moment, relativement à la partie supérieure de la stèle, faisant pourtant observer qu'au cartouche d'*Auuapet* le signe  est retourné, cf. l. 18, Schaefer, p. 11.

Je passe à examiner la grande inscription.

L. 2. L'arrangement de M. Schaefer indique que cette ligne débute avec le groupe  etc., tandis que la ligne commence, en effet, déjà avec . — Les groupes  et 

de la même ligne fournissent une excellente occasion d'illustrer les inconvénients que comporte la décomposition moderne des groupes et des phrases suivant un principe trop arbitraire. La stèle

écrit  et     . Il paraît particulièrement extraordinaire de déplacer le  du mot *mout*. Cette manière fort libre de traiter les hiéroglyphes n'a rien à faire avec un effort peut-être légitime d'éclaircir la construction des phrases par un nouvel arrangement des textes.

Vers la fin de la ligne 2, nous rencontrons le nom de nome



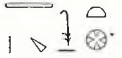
Cette graphie que présente l'arrangement de M. Schaefer n'est pas exacte sous tous les rapports. L'étude de l'original m'a convaincu de l'existence d'une petite lacune qui présente l'aspect d'un espace rayé devant les pieds du taureau. Il fallait marquer cette circonstance d'une façon ou de l'autre; c'est bien ici le signe  qui manque chez l'arrangeur allemand. Il aurait dû le représenter comme «schraffiert». De Rougé a procédé plus soigneusement à cet égard, comme l'on pourra facilement le voir en consultant la p. 4 de la *Chrest.* Même chez Mariette, *Mon. Div.*, pl. 1, les traces qui marquent la lacune sont assez visibles.

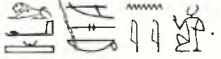
L. 4.    . L'observation que l'on voudrait

présenter ici regarde naturellement la graphie avec le taureau. Pour autant que j'ai pu voir, l'original porte *la vache* à la place du taureau; au reste, notre connaissance des notions géographiques des anciens Égyptiens rend absolument inacceptable la lecture proposée par l'arrangeur allemand. Le texte mentionne ici la ville d'Aphroditopolis et il y a tout lieu de garder son nom intact. Supprimons donc l'hiéroglyphe qui chez M. Schaefer représente le taureau ou le bœuf et remplaçons-le par *la vache*. Nous garderons ainsi la lecture que l'original assure au nom de cette ville, savoir         et que Rougé a donnée avec son exacti-

tude habituelle. Le nom de la ville d'Aphroditopolis a été trop souvent l'objet d'interprétations fausses de la part des «Bearbeiter» de l'école de Berlin. Voir PIEHL, *Sphinx* VIII, p. 166 à propos de la lecture peu satisfaisante de M. Sethe.

L. 5. J'ai noté que dans le groupe *em sed*, le signe  a été dessiné de gauche à droite, non pas de droite à gauche; on sait que l'inscription va de droite à gauche. M. Schaefer n'a pas observé ce petit point cette fois, mais ailleurs il procède parfois avec une plus grande fidélité, p. ex. l. 10 *em se'xer*.

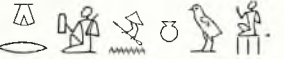
L. 6. . Une note au bas de la page assure que l'original porte  etc. Cela est bien juste. Il est bon, cependant, de rappeler que Rougé garde la graphie de l'original, et qu'il la commente de la manière suivante (p. 7, note 3): «*Sares*, pour  *res*. C'est peut-être une faute de graveur; cependant cela se retrouve d'autres fois» etc.

L. 8. . Le signe  a donné lieu à cette petite remarque: «könnte auch  sein». Mon examen de l'original m'invite à considérer  comme le signe le plus correct ici. Le dessin de l'original donne l'impression d'un trait horizontal pas trop épais; un trait vertical, très mince et court, paraît s'enfoncer dans le trait horizontal à peu près au milieu. De l'autre côté de cette coupure un espace rayé s'élargit vers la partie postérieure de . Le tout fait donc l'effet de la graphie qui voici .

L. 10. . L'arrangeur allemand veut ici faire ressortir que les trois traits du pluriel manquent. La note *a*, qui se rapporte au groupe cité, ne dit que ceci: «Mar.  ». On éprouve ici plus que jamais le besoin de connaître la lecture de Rougé. Ce savant donne en effet . Comme

on le voit, la marque du pluriel figure dans deux éditions différentes de la stèle, il reste donc de savoir si l'original autorise, de façon ou d'autre, cette lecture. Je suis d'avis que c'est là bien le cas, car j'ai cru voir sur l'original trois traits très faibles, présentant l'aspect de trois rayures. Cela étant, nous sommes obligé de rejeter la lecture de M. Schaefer pour accepter celle de Rougé comme la seule exacte sous tous les rapports.

L. 11. . Le déterminatif de ce groupe n'est pas le cheval galopant; l'original donne . Il est d'un certain intérêt de voir que l'arrangement de M. Schaefer est, sur ce point, conforme à la copie de Rougé, mais qu'il diffère un peu de celle de Mariette.

L. 16. . Je ne puis admettre la graphie . Il faut assurément lire , comme le fait Rougé. Je suis sûr que celui qui veut consulter l'original, sera bien d'accord avec moi. Il est bon, cependant, de retenir que la lecture de M. Schaefer est la même que présente Mariette.

L. 16. . L'original porte  à la place de , fait que M. Schaefer a bien établi dans la note *a*, p. 10. Il n'y aurait rien à redire ici, pourvu que M. Schaefer n'eût pas omis le nom de Rougé. Car le savant français s'arrête un moment à cette particularité de la stèle et il remarque, note 4, p. 15 (*Chrest.*): «*Supt*. Dans le texte, il y a ; il faudrait donc lire *ta*, mais c'est une faute évidente: il faut remplacer ce signe par ; la locution *supt em χai* se rencontre à chaque instant». Cette observation très juste aurait dû trouver place dans la livraison de M. Schaefer. Comparer dans cet ordre d'idées l. 115 de notre stèle.

L. 19. Cette ligne débute avec le nom propre (je donne ici la graphie des «Urkunden») . M. Schaefer

assure que la stèle porte le signe , et cela est, en effet, le cas. Mais ce signe ne mérite-t-il pas quelques mots explicatifs? Est-ce que le signe est exact? N'y a-t-il pas lieu de supposer une faute du graveur? L'arrangeur s'est contenté de rappeler la lecture de Mariette  ^{sic}   . Mais cela ne contribue pas essentiellement à éclaircir la question. Rougé aurait pu rendre service d'une manière plus définitive, puisqu'il reproduit ce groupe sans hésiter    . On voit que Rougé lit  à la place de  et il a grandement raison, ce me semble. Car nous retrouvons, à la ligne 116, le même nom propre écrit d'une manière plus exacte    , cf. Rougé, p. 69 note 1: «*Nasnakati*. Ce personnage est nommé plus haut (l. 19) avec son père *Bukennifi*». Cette rencontre très heureuse jette assurément un nouveau jour sur la bonne lecture de ce nom; par conséquent il n'est guère trop téméraire de considérer  comme une faute pour . M. Schaefer a pris une attitude toute autre vis à vis de cette incohérence des graphies; on le voit par les mots dont il accompagne la graphie de la ligne 116 (note b, p. 46): «Hier deutlich , in Zeile 19 deutlich ».

L. 21.   . Le deuxième s de ce mot n'est pas dessiné de la façon qu'indique la reproduction de M. Schaefer. Le signe de la stèle est tourné à droite; il fallait donc le représenter ici comme tourné à gauche. Cette observation qui n'a qu'une importance secondaire, est soumise ici à l'auteur, puisqu'il a rigoureusement marqué certains autres cas, où se retrouvent des particularités de ce genre.

L. 22.   . Le monument présente  comme premier signe de ce groupe et M. Schaefer a exactement remarqué

ce point. Nous pouvons donc enregistrer encore une faute du graveur. Celle-ci est de nature à nous intéresser vivement — j'entends ceux de nous qui ont étudié non seulement la copie de Mariette mais aussi l'édition de Rougé —, car Mariette représente le signe exactement d'après le monument, Rougé au contraire lit    . Certes, M. Schaefer aurait eu ici une excellente occasion de signaler les mérites du travail du célèbre égyptologue français.

L. 23. La stèle fait ici voir les groupes   . L'arrangeur écrit   ^{so!} . La lettre b renvoie à une note au bas de la page où l'on nous communique que Mariette ne donne que trois traits . La correction est bien exacte, mais elle appartient à Rougé dont la rédaction de la stèle fournit la lecture désirée du passage cité  . Au surplus, on entrevoit que Rougé a voulu critiquer, sur ce point, l'édition de Mariette, puisque le grand savant français explique le passage de la manière suivante (*Chrest.* p. 20, note 1): «*Afte*. Copte  «quatuor». La planche de Mariette porte le pluriel , mais sur le monument il y a réellement ».¹

L. 23. Un peu plus loin à la même ligne, la copie de Mariette présente les groupes que voici:      etc. M. Schaefer indique avec soin la fausse lecture  qu'il corrige en  ^{so!} . C'est là exactement la graphie de l'original. Pourtant, l'arrangeur allemand n'a pas cette fois non plus réussi à apporter quelque chose d'essentiellement nouveau. La stèle de Pianchi éditée par Rougé porte déjà     .

L. 25. La reproduction de l'héroglyphe  prend chez

¹ C'est nous qui soulignons.

M. Schaefer deux formes différentes. L'une est exactement dessinée d'après l'original, l'autre présente l'aspect de . Ce dernier dessin a été choisi aussi pour le mot     l. 61. Il va sans dire que nous devons accepter la graphie du monument qui présente la forme régulière.

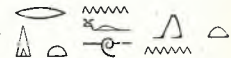
L. 25.      M. Schaefer met un «so!» au dessus de ; la note *a* se rapportant à ce groupe explique ce procédé. L'arrangeur allemand veut par là donner à entendre qu'il a trouvé la lecture exacte du monument, tandis que l'édition de Mariette porte . En effet, il ne faut pas suivre ici la copie de Mariette; mais Rougé a déjà donné à cet égard les indications nécessaires. L'édition de l'excellent maître français donne avec une exactitude remarquable       etc.

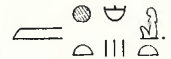
L. 26.       etc. Cet arrangement de M. Schaefer n'est pas bon. La stèle porte, en effet, encore un  après *Uast*, signe que M. Schaefer a omis. Du reste, le rouleau de papyrus qui se voit sous *men* a donné lieu à l'observation très juste que sur l'original, il a la forme de . C'est bien cela. On aurait, cependant, désiré que M. Schaefer eût mis à profit le bon texte de Rougé:     etc.

L. 31. Je signalerai ici les groupes (d'après l'arrangement de M. Schaefer)      Je crois qu'il est bon de retenir l'ordre des hiéroglyphes établi sur la stèle où l'on lit                                

pu fournir les éléments des remarques plus substantielles, qu'on voudrait trouver ici.

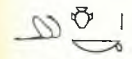
L. 56.  L'examen de l'édition de Mariette indique que la stèle ne porte que deux *ll* pour trois *lll*. M. Schaefer communique ce fait en deux mots (note *c*, p. 20): «Orig. *ll*». De Rougé lit cependant exactement  et tout le passage dont ces groupes font partie a trouvé une forme très satisfaisante chez Brugsch, *Wb.* II, p. 431.

L. 62. La stèle fait ici voir la phrase  etc. Le signe  figure aussi chez l'arrangeur allemand. L'édition de Mariette présente, par contre, , mais M. Schaefer ne mentionne pas cette lecture. Il fallait attirer l'attention sur cette circonstance, puisque M. Schaefer a signalé à peu près tous les autres cas où son arrangement du texte diffère essentiellement de l'édition des *Mon. Divers.* Pour tirer au clair la valeur de la lecture moins bonne de Mariette, je n'ai qu'à souligner l'observation que Rougé a présentée à cet égard (*Chrest.*, p. 33 note 1): «*Sta.* Les empreintes donnent ici le caractère , dont le phonétique est  *stau* «revenir, ramener». La planche de M. Mariette porte .

L. 63.  Telle est la graphie de la stèle. Rougé la reproduit d'une manière bien exacte, M. Schaefer la confirme en mettant un «so!» après les derniers signes. Bien qu'il n'y ait, à proprement parler, rien à discuter ici, j'ai pourtant voulu consacrer un mot à ces groupes pour relever une fois de plus les mérites du traitement de Rougé de la stèle de Pianchi. L'égyptologue français comprenait qu'il était indispensable d'éclaircir la locution que la stèle offre ici. Il commence par examiner le caractère  qu'il trouve un peu douteux. C'est qu'il avait bien observé que le signe «paraît avoir sur le monument une forme un peu plus allongée», mais qu'il préfère, cependant, maintenir

 Il discute ensuite la meilleure façon de rendre la locution; c'est une discussion très serrée qui se clôt par cette réflexion: «C'est peut-être aussi: «à la façon des femmes». Je n'ai pas voulu indiquer comment les égyptologues d'aujourd'hui traduisent la locution *em 'het hemt* mot à mot, je n'ai voulu que marquer un point significatif de la solidité du raisonnement de Rougé.

L. 64. L'original porte après  la forme très étrange . M. Schaefer signale cette graphie, p. 21, note *a*, et il est d'avis que «Das *lll* ist ein falsch angefangenes *lll*». Cela n'est pas impossible. Comme Rougé étudie même cette particularité de la stèle, nous aurions aimé retrouver un mot sur son raisonnement (*Chrest.*, p. 33, note 3): «*Ari.* Il y a sur le monument ; c'est une faute évidente pour . Le pluriel *lll* n'a pas de raison d'être».

L. 66. Nous rencontrons à cette ligne les groupes  et l'arrangement de M. Schaefer est accompagné d'une note (p. 22, *b*) qui assure que l'original porte . Cela est, en effet, le cas, la planche de Mariette confirme, du reste, cette particularité. Pourtant, pourquoi ne pas reconnaître que Rougé lit d'une manière très satisfaisante .

L. 67. Le début de cette ligne n'est pas , comme le veut M. Schaefer, mais , en d'autres termes la ligne 66 se termine par . C'est là le deuxième cas où l'arrangeur berlinois a trouvé bon d'abandonner la division des lignes de l'original.

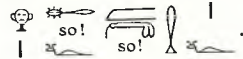
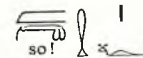
L. 67. En étudiant l'original, j'ai pu observer que le mot  n'a pas conservé la forme fréquente avec  comme premier signe, mais qu'il s'écrit . Un coup

d'œil sur la rédaction de Mariette montre qu'il a reproduit cette particularité de l'original. Rougé n'exprime aucune opinion là-dessus, il écrit le mot *ha* comme le graveur aurait dû le dessiner sur la stèle. M. Schaefer tombe ici d'accord avec Rougé, du moins il maintient la même graphie.

J'ai voulu relever ce point qui me fournit l'occasion de donner d'autres exemples de la manière un peu libre dont M. Schaefer traite les particularités de notre stèle. Renvoyons aux lignes 148 et 149. Celle-là contient les mots . Celle-ci porte, entre autres, . L'arrangeur allemand des-

sine les derniers hiéroglyphes de ces groupes d'une autre façon, il donne  à la place de  (l. 148) et  à la place de

 (l. 149). Ce sont là, des reproductions qui diffèrent des signes de l'original. Comme, par bonheur, j'ai fait des estampages de certaines parties de la stèle, j'ai pu examiner une fois de plus les graphies que je viens de signaler, et constater que les estampages aussi bien que mes notes au crayon, militent en faveur de mes observations à cet égard.

L. 71. . Cet arrangement de M. Schaefer est presque conforme à la graphie du monument. On y lit, en effet,  et Rougé donne exactement ce que le monument porte. La lecture  ne paraît pas aussi certaine. L'édition de Mariette a  etc.; la Chrestomathie de Rougé fait également voir le trait  sous . Pour ma part, je propose de garder la graphie ; j'ai cru voir un tout petit trait à peine visible sous . Je rappelle cependant que ce trait manque

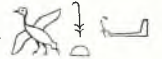
¹ Je me sers de ce caractère, bien que mes estampages indiquent que la base du signe peut avoir la forme . De même, faute de caractère exact, j'emploie . Il faut éliminer les trois petits points...

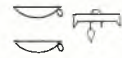
parfois au groupe *em bāh* sur le monument, p. ex. l. 105 où mes estampages portent .

L. 73. . M. Schaefer trouve bon d'observer que

le monument porte  à la place de , aussi la planche de Mariette donne déjà . Rougé a choisi sans phrase le signe , je crois que l'auteur de la Chrestomathie a grandement raison. C'est qu'à plusieurs reprises sur le monument, une confusion troublante s'est produite entre les signes  et ; le graveur a mis ça et là  où l'on s'attendrait à voir , et dans ces cas il a parfois gravé  d'une manière assez nette pour que nous ayons le droit d'enregistrer «une faute du graveur».

C'est ainsi que, p. ex., la ligne 72 porte  pour , ce que

M. Schaefer a bien établi, cf. p. 23, note *a*. Mais j'ai pu noter plusieurs cas où le burineur n'a pas suivi les règles conventionnelles en ce qui concerne la représentation de ces deux signes différents. Ce manque de précision a eu pour résultat que nous rencontrons un signe qui n'est plus , ni , mais qui se rapproche plutôt de ce dernier hiéroglyphe et qui présente l'aspect à peu près de . C'est de cette façon curieuse que  a été représenté dans la locution  et la même représentation se retrouve dans le nom *Tafneht*, l. 80 et dans le groupe , l. 81 et 85. En conséquence je voudrais voir le signe  sans aucun commentaire chaque fois où le monument offre la particularité que je viens de relever et où le contexte et le sens des mots autorisent . On comprendra sans doute mon intention, si j'ajoute qu'à la ligne 5 dans la locution *an er-tu āq āqu* le signe  présente l'aspect de l'hiéroglyphe que je viens de composer, et que par conséquent l'arrangeur berlinois a dû ajouter cette remarque (p. 5, note *a*): «Orig. ».

L. 74. . La note *c* (p. 23 des «Urkunden») qui *Sphinx XII, 4.*

se rapporte à ce mot fait savoir que le monument porte  etc. Le nom de Rougé aurait dû figurer ici, car le savant français écrit (*Chrest.*, p. 36, note 7): «*Kak*. Il y a sur le monument , ce qui est une faute évidente pour . Cf. la ligne 72».

L. 82. L'arrangeur berlinois nous fournit ici un verbe  qui est inadmissible, car le monument donne avec une exactitude remarquable , verbe bien connu. Pourquoi introduire ici le faux signe ? Le monument ne l'appuie en aucune façon, Mariette reproduit fort bien la graphie de la stèle et Rougé (*Chrest.*, p. 41) maintient naturellement le verbe *scš* dans sa forme légitime. L'on pourra, peut-être, considérer la graphie de M. Schaefer comme une faute d'impression, mais il y a pour cela peu de vraisemblance comme on le verra plus loin. J'avoue qu'il m'eût été peu commode de tirer au clair cet arrangement de M. Schaefer — sans me perdre dans des hypothèses inutiles — si je n'avais pas lu les mots suivants qui terminent la «*Bearbeitung*» de M. Schaefer de la stèle de Pianchi (p. 56): «Für die Satzteilung, vor allem bei den schwierigen Reden, habe ich ERMANS Bearbeitung für das Wörterbuch hier benutzen können».

Or, chacun sait que dans son «*Aegyptische Grammatik, Lesestücke*», p. 10, M. Erman pour éclaircir le verbe  a présenté la remarque que voici: «lies sn, vgl. Z. 20 hinter N. 66 in der Schrifttafel», et de plus que dans son «*Glossaire*», p. 105, le même savant propose la valeur «*snj*» pour . Voilà probablement ce qui a égaré M. Schaefer, lorsqu'il a rencontré le verbe *scš* de notre stèle.

Je n'ai guère besoin de rejeter une fois de plus les lectures *sn* et *snj* pour le verbe *scš*. Ils sont hypothétiques dans la pleine acception du mot — pour ne pas dire impossibles. PIEHL assure¹

¹ Examen de différents points de la «*Ägyptische Grammatik*», Sphinx VII, p. 72, 73.

à propos du phonétique *sn*: «Ici nous nous trouvons en présence d'une *hypothèse* qui n'a pas été prouvée et ne le sera jamais non plus, puisqu'elle manque complètement de fondement scientifique». J'ai moi-même signalé «*snj*» comme une lecture fausse pour le verbe  , voir mon article¹ sur le «*Glossar*» de M. Erman.

Supprimons par conséquent la lecture   de M. Schaefer (Pianchi, l. 82) et pour deux raisons bien importantes: 1) la stèle porte bien visiblement ; 2) la valeur phonétique *sn* est inadmissible pour ce verbe.

J'ai fait entrevoir plus haut que, selon toute probabilité, le caractère  ne s'est pas glissé dans les «*Urkunden*» par une inadvertance de la part de l'arrangeur. Cette présomption est confirmée par la circonstance troublante que le caractère cité se voit ailleurs dans certains groupes dont la structure phonétique, reconnue et admise, je crois, par tous les égyptologues, le rend absolument inadmissible. Le premier exemple que je voudrais citer pour appuyer mon assertion se retrouve ligne 99. M. Schaefer donne ici ce groupe:  . Il y a, en effet, sur le monument un caractère qui à première vue fait l'effet du signe au dessus duquel nous rencontrons ce «*so!*», mais qui n'est en réalité que , ce que confirme un examen plus approfondi. Il est bon de remarquer que si j'élimine les deux , les côtés extérieurs ont été un peu arrondis, mais d'une manière très faible; le tout fait irrésistiblement l'effet du caractère . Du reste ce léger arrondissement se trouve, si ma mémoire ne me fait pas défaut, encore dans le mot   de la ligne 102; cependant personne ne songera pour cela à lire ce mot autrement que *šāi*.

Le deuxième exemple se retrouve à la ligne 104. M. Schae-

¹ ANDERSSON, Observations sur l'ouvrage de M. ERMAN, intitulé «*Aegyptisches Glossar etc.*», Sphinx, IX, p. 89.

fer lit ici — pour autant que je puis voir —    ; le monument porte, néanmoins, d'ailleurs très visiblement,   etc. Il faut donc évidemment garder cette graphie.

Un troisième cas où l'arrangeur confond les caractères  et  s'offre à la ligne 108   etc. Il faut lire   etc. Il est vrai qu'il pourrait alléguer pour son excuse que cette fois-ci l'un des bords du caractère a été arrondi tout légèrement et comme par hasard, mais cette inexactitude du graveur ne constitue pas une raison assez forte pour déformer complètement le signe que la stèle veut donner.

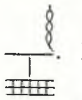
Enfin, un quatrième cas où M. Schaefer est tombé dans cette curieuse erreur se trouve ligne 145 («Urk.» p. 53) où l'on lit  . Même ici nous devons rejeter la graphie présentée par M. Schaefer. Le verbe s'écrit   sur la stèle. Mariette a fort bien reproduit les hiéroglyphes du monument, Rougé fournit aussi la bonne graphie. Je pourrai m'en référer en dernier lieu à mes estampages qui me permettent aujourd'hui d'examiner une fois de plus certains passages de la stèle d'une manière presque aussi sûre que si j'avais le bonheur de me trouver devant la pierre elle-même.

L. 82.    . M. Schaefer assure qu'il fournit ici la lecture du monument (c. f. note a, p. 26). Au surplus, il attire l'attention sur le fait connu que Mariette a lu  pour . Mais il n'a pas mis à profit la *Chrestomathie* de Rougé. Cette omission est d'autant plus regrettable que Rougé a bien établi la lecture que nous désirons voir:   .

L. 83.   . M. Schaefer fait observer à propos de cette notion géographique que les signes  manquent dans l'édi-

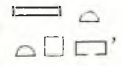
tion de Mariette. Cette remarque est très juste. Pourtant, comme Rougé (*Chrest.*, p. 42) a signalé que la stèle porte   M. Schaefer ne nous apprend rien de nouveau. En faisant cette correction de la planche de Mariette, M. Schaefer aurait dû renvoyer au passage correspondant de la *Chrestomathie*. Cette omission nous autorise à prétendre que la note c («Urkunden», p. 26) n'a pas été rédigée d'une manière entièrement satisfaisante.

L. 84. On rencontre à cette ligne le groupe   (d'après l'arrangement de M. Schaefer). Je ne crois pas qu'il soit bon d'employer le caractère , puisque la stèle porte . L'arrangeur berlinois persiste cependant à se servir çà et là de , p. ex. lignes 92, 93:  , 94:  , 95, 113, cf. aussi l. 69, tandis que dans tous ces passages le graveur a mis le caractère  d'une manière très nette. Pour d'autres passages, l'arrangeur a dessiné le signe fort bien d'après l'original. Cela est le cas, p. ex., lignes 25, 93, 142, 144. Cette inconséquence dans le nouvel arrangement de la stèle n'ajoute rien à la valeur du nouveau fascicule des «Urkunden». Nous aurions eu le droit d'exiger qu'au moins les caractères les plus simples eussent conservé la forme que leur assure le monument.

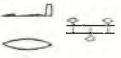
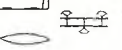
L. 85. Cette ligne débute par une assez grande lacune qui renferme aussi le premier signe du nom de Memphis *àneb het*. Mariette est tombé ici dans une légère erreur, attendu qu'il donne la graphie que voici: . Rougé indique, au con-

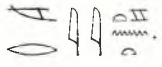
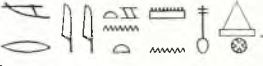
traire, que le monument ne porte que , mais il fait en même temps la critique de la publication de Mariette (*Chrest.*, p. 44, note 2): «... (*Aneb*)-*het*». Les empreintes donnent clairement

pour le second signe, le seul qui subsiste sur le monument, et non , comme le portent les publications de M. Mariette.» M. Schaefer ne fournit aucun éclaircissement sur l'édition de Mariette, mais il marque la lacune en mettant un «so!» au dessus d'elle. En somme, l'arrangement de M. Schaefer n'a apporté rien qu'on ne trouve déjà dans l'édition de Rougé.

L. 85. M. Schaefer nous présente vers la fin de la ligne le groupe , la graphie de Mariette mais avec un nouvel arrangement. Le signe  est l'objet d'une petite observation (note *a*, p. 28): «So! lies  o. ä.». Il va sans dire que  est le seul caractère qu'on puisse accepter ici, il n'y a pas lieu de hésiter. Au reste, le monument ne porte pas . On le croirait à première vue, mais si l'on examine soigneusement les contours du signe gravé sur l'original, on changera bientôt d'avis. Tout d'abord nous voyons que le dessus du signe ainsi que les lignes latérales font l'effet du caractère , mais un élargissement, d'ailleurs très léger et allant à droite, s'est produit à la base — retenons que l'inscription va de droite à gauche. C'est évidemment cet élargissement qui constitue le caractère distinctif de ce signe de notre stèle. Grâce à lui, aucun doute ne pourra subsister sur la forme réelle du caractère. Ce n'est point , mais ; pour moi, c'est là un fait indéniable.

Je renvoie pour plus ample information à la ligne 91 où la façon dont le graveur a représenté le même signe du groupe *hetao* pourra fournir un terme de comparaison utile. En vertu de cette observation que l'étude de la pierre elle-même m'a suggérée, je propose de ne pas accepter l'arrangement de M. Schaefer, mais de maintenir l'interprétation de Rougé (*Chrest.* p. 45) , interprétation qui nous fait vivement admirer la sagacité du maître français qui non seulement a compris la vraie nature d'un caractère un peu déformé sur la pierre mais qui a aussi reproduit les signes dans l'ordre où ils ont été gravés autrefois sur l'original.

L. 89. Le nouveau fascicule des «Urkunden» porte à cette ligne le groupe  et l'arrangeur fait observer (note *a*, p. 30) que l'original porte  etc. Voilà une remarque qui nous est bien connue grâce à Rougé (*Chrest.*, p. 49, note 1): . Il faut corriger  *ar*; le graveur a essayé lui-même de corriger cette faute sur le monument» etc.

L. 90. Au début de cette ligne la pierre présente une lacune. L'arrangeur allemand n'a pas voulu la remplir. Rougé ne la remplit pas non plus, mais au dessus de sa traduction linéaire il transcrit *meri nte*. Je me permets de me servir de cette indication très utile en proposant de reconstituer la pierre de la manière suivante . On se souvient que la lacune renferme aussi le début des hiéroglyphes rendant *Mennefer*, le nom de Memphis. La ligne 94 milite, en certaine façon, en faveur de la lecture que je viens de fournir, puisque nous y retrouvons, à deux reprises, la combinaison .

L. 97. L'arrangement  est de nature à nous intriguer. La stèle porte, en effet, cette lecture très curieuse. Comment l'expliquer? M. Schaefer essaye de l'éclaircir en proposant (note *a*, p. 35) la solution que voici: «Ein Verbum im Orig. ausgelassen oder  zu lesen». Je ne puis admettre l'idée qu'il faut suppléer un verbe que le graveur eût omis, le verbe y est déjà, mais, par inadvertance, le graveur a mis  devant le verbe. Lisons donc *l' eser-nef* etc. et soulignons, en même temps, que cette explication appartient à Rougé; car il remarque à propos de la graphie du monument (*Chrest.*, p. 55, note 3): «... Il faut remarquer cette position du pronom *nef* avant le verbe».

L. 97, 98. La ligne 97 se termine par les groupes .

et la ligne 98 débute par une lacune où nous ne pouvons déchiffrer qu'un trait assez long . C'est évidemment ce qui reste du caractère . Le sens de cette ligne nous autorise, il me semble, à croire que le graveur a voulu écrire   . Rougé est de cet avis, je crois, car il a reconstitué le trait en  dont la partie supérieure a été représentée comme rayée. D'ailleurs, il transcrit (*Ptah*) sous la lacune et traduit «vers le temple (de Ptah)», cf. *Chrest.*, p. 55.

L. 99. Je constate avec plaisir que M. Schaefer a fait place au groupe  devant le cartouche d'Auuapeø. Le groupe en question manque aux rédactions de Mariette et de Rougé.

L. 101.   . L'arrangeur a ici adopté la lecture de Mariette. Je voudrais, cependant, faire remarquer que le monument porte  pour . Mes estampages confirment, d'ailleurs, l'exactitude de cette observation. Par conséquent nous devons lire  ; ajoutons que cette graphie est conforme à celle de Rougé (*Chrest.*, p. 58). En ce qui concerne la manière dont le graveur a exécuté le caractère dont il s'agit ici, on pourra utilement comparer le mot *anti* de la ligne 102.

L. 103. Trois groupes nous intéressent à cette ligne. Non loin du commencement de la ligne l'arrangeur donne le signe  au dessus duquel il a mit un «so!». Veut-il marquer de cette façon qu'il diffère de la rédaction de Mariette? Toutefois il ne nous dit pas comment ce signe y a été reproduit. L'occasion se présente, néanmoins, de corriger Mariette, dont la copie donne  lecture peu satisfaisante. Rougé a bien observé cette inexactitude et il a trouvé bon de la rejeter. Voici ce qu'il affirme à cet égard (*Chrest.*, p. 59, note 4): «Ak. Les empreintes donnent bien le signe  *ak* «entrer» et non le signe  *uer*

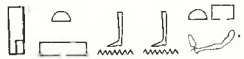
«grand», comme quelques publications le présentent». Comme on le voit, il aurait fallu citer encore ici le nom de Rougé.

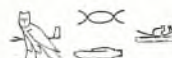
Le deuxième groupe, qui réveille mon attention, est  ^{so!} . Je suppose que le «so!» y est pour relever que la lecture exacte du monument a été retrouvée, car Mariette a lu   . Pourtant, Rougé a déjà présenté-la graphie de la stèle, comme on pourra aisément le voir dans sa *Chrest.*, p. 59.

Je signalerai enfin la composition extraordinaire   . La stèle nous apporte ici une graphie très troublante. Qu'est-ce que ? L'arrangeur berlinois déclare (note α, p. 39): «das  ist wohl zufällig» et il indique d'une manière très nette l'esquisse du graveur («Zeilentrenner»). Cette assertion nous satisfait entièrement, mais, par malheur, elle ne nous apprend rien de nouveau. C'est que la remarque de M. Schaefer constitue une répétition réelle de la bonne explication que Rougé nous a donnée (*Chrest.*, p. 60, note 1): «    *anxu*. Le signe  semble un trait échappé au burin du graveur, car il tient à la ligne.¹ Resterait donc *anx*». La grande valeur de l'édition de Rougé de la stèle de Pianchi est donc bien établie une fois de plus. En présence de ces nombreux cas où l'arrangement de M. Schaefer paraît reposer sur les observations ingénieuses et justes du grand maître français, nous ne pouvons que demander encore une fois: pourquoi omettre le nom de Rougé, pour quel motif passer en silence son importante rédaction de la stèle de Pianchi?

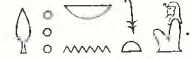
L. 104.      ^{so!} . Voilà l'arrangement de M. Schaefer, qui a commis ici une erreur évidente. La vérité est que le monument ne porte pas  mais . J'ose prétendre que le graveur a reproduit ce signe d'une manière assez nette et qui devait éloigner l'idée qu'il pourrait y avoir là un autre signe.

¹ C'est nous qui soulignons.

En examinant aujourd'hui les estampages que j'ai pris de ce passage de la stèle, je vois clairement que le  de M. Schaefer est absolument inadmissible. Je voudrais, cependant, souligner que  occupe une place assez grande sur le monument, mais qu'il ne fait pas l'effet d'un caractère aussi gras que celui que l'arrangeur allemand a dessiné dans la note *b*, p. 39. En somme, pour avoir la lecture exacte, nous n'avons qu'à reproduire la rédaction de Rougé qui donne fort bien .

L. 104. Il y a encore une remarque importante à faire concernant cette ligne. Elle regarde le mot connu — je donne la graphie de M. Schaefer — . M. Schaefer a confondu  et , caractères qu'il est absolument nécessaire de distinguer. La stèle porte très nettement , l'examen de l'original même et d'un estampage que, par bonheur, je possède, me permet de l'affirmer. Au surplus, la valeur phonétique de  étant, pour l'ordinaire, *net*, chacun comprend que ce signe n'a rien à faire avec le mot . Je ne veux pas quitter ce point important sans renvoyer à la ligne 136 où nous rencontrons le nom de déesse *Neit*. Là, le caractère  a bien le droit de figurer, et l'arrangeur y a su suivre l'original d'une manière plus satisfaisante.

L. 110. La planche de Mariette présente à cette ligne un groupe  qui n'est pas exact. L'arrangeur berlinois a fait de son mieux pour avoir une graphie plus satisfaisante. Mais il passe sous silence que Rougé a discuté le groupe en question et qu'il a indiqué en même temps les circonstances qu'il faut prendre en considération pour en trouver le sens qui s'accorde avec le caractère de ce passage, cf. *Chrest.*, p. 64, note 3.

L. 112. . Il faut sans doute remplacer le premier groupe par . Les publications de Mariette et de Rougé

maintiennent, cependant, , aussi bien que l'arrangement de M. Schaefer.

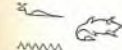
L. 115. L'arrangeur nous présente ici .

Je voudrais remarquer que le monument porte . M. Schaefer a omis . Comparer les éditions de Mariette et de Rougé.

L. 117. . Ce groupe est probablement emprunté à l'édition de Mariette. Le signe  ne figure pas sur la stèle; en revanche nous y rencontrons . Le groupe est reproduit d'une manière exacte chez Rougé: .

L. 118. En ce qui concerne le mot dont le monument ne nous permet de voir que les caractères *a*, *i*, *t*, et qui d'après M. Schaefer n'est autre que *atit*, il faut nécessairement retenir que Rougé (*Chrest.*, p. 70) a transcrit (*atiti*) et qu'il traduit «des lits». Je renvoie d'ailleurs à la ligne 110.

L. 120. Au début de cette ligne j'ai pu déchiffrer, au moins un . Rougé en présente deux . M. Schaefer s'est borné à marquer la lacune.

L. 122. La lacune au début de cette ligne se clôt d'après l'arrangement de M. Schaefer par la lettre . Dans la note *c* qui regarde toute la lacune, on lit ceci: «De Rougé liest   wovon ich nur das  sehen konnte». C'est la première et la dernière fois que l'arrangeur berlinois a trouvé bon de mentionner le nom du célèbre égyptologue français. Je me suis déjà prononcé sur ce procédé peu loyal. Je ne veux rien ajouter, si ce n'est que cette note de M. Schaefer prouve clairement qu'il a eu connaissance des recherches importantes de Rougé sur la stèle de Pianchi. Quant à l'indication utile que Rougé a fournie cette fois-ci, je dois déclarer que je n'ai pas pu voir . Mais j'ai été heureux de déchiffrer deux traits  et .

L. 123.  «so las ich am Orig.» assure M. Schaefer (note a, p. 48), après quoi il reproduit la lecture de Mariette. Il est bon de constater que l'arrangement présente cette fois à peu près les mêmes signes que Rougé avait cru voir, cf. *Chrest.*, p. 71.

L. 134. La ligne débute par le groupe  d'après Mariette. L'arrangeur berlinois le reproduit de la même façon. Rougé donne, par contre, . Comme on le voit, ce n'est qu'un trait qui marque la différence entre la rédaction de Mariette et celle de Rougé. La question est de savoir, si ce trait figure sur la stèle ou s'il n'y figure pas. Je me permets de faire ressortir que sur l'original le trait en question est très court, très mince et très faiblement gravé. En voici l'esquisse d'après le monument . Je crois donc que nous n'avons pas affaire à un trait échappé au burin, mais qu'en effet il a sa raison d'être. L'ordre dans lequel le graveur a rangé les signes rend cette opinion tout à fait acceptable.

La même ligne porte la graphie .¹ Je n'ai rien de nouveau à apporter à propos de ce groupe du monument, mais je crois bon de reproduire ce que Rougé dit sur le groupe en question (*Chrest.* p. 74, note 1) — j'omets le déterminatif — : «Ce mot est écrit  sur le monument. Il faut probablement, comme l'ont proposé M. Brugsch dans son dictionnaire et M. Lauth, corriger  *bân* «harpe», écrit ordinairement » etc. On retrouve toute la phrase dont font partie les groupes en question dans le *Dictionnaire* de Brugsch, I, p. 157 sous le vocable *â, at*.

* * *

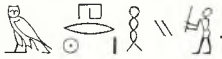
Comme le titre indique, le nouveau fascicule des «Urkunden» contient aussi la *Stèle du Songe*. L'arrangeur berlinois fournit

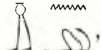
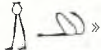
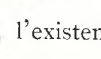
¹ Je donne le caractère de la liste de Theinhardt.

une introduction qui est plus satisfaisante que celle de la stèle de Pianchi. Ainsi, p. ex., nous y apprenons que la fameuse stèle du Songe a été publiée dans les *Mon. Divers* de Mariette, pl. 7—8 ainsi que par M. Maspero dans la *Revue archéologique* 1868 («Essai sur la Stèle du Songe»), p. 329. Au surplus, nous avons la satisfaction d'enregistrer la manière favorable dont l'arrangeur berlinois a bien voulu évaluer les planches de Mariette. Voici ce que nous lisons: «Diese von DEVERIA angefertigte Kopie ist eine ganz hervorragende Leistung, die nur der würdigen kann, der versucht hat, den Text zu kopieren, ohne Deverias Lesungen im Kopf zu haben».

Il est certain que la pierre est assez difficile à déchiffrer. J'ai fait l'expérience des difficultés qui se présentent à cet égard, lorsque, au courant de mes travaux au Musée du Caire, j'ai eu l'occasion d'étudier cette inscription intéressante. J'ai pu soumettre l'original à un examen très sérieux qui m'a persuadé de l'utilité de continuer l'étude de la stèle à l'aide de mes estampages et de mes notes au crayon. Lorsque l'occasion s'en présentera, j'espère revenir sur ce sujet. Les observations qu'on trouvera ci-dessous ne visent qu'à éclaircir l'arrangement de M. Schaefer.

Je ne m'occuperai pas ici de la partie supérieure de la stèle, j'aborde l'inscription courante.

L. 1. La fin de cette ligne est détruite sur la stèle. Nous ne voyons que . M. Schaefer propose de reconstituer . Vu les dimensions de la lacune je voudrais plutôt suppléer .

L. 2. Vers la fin de cette ligne l'arrangeur présente la lecture , tandis qu'il remarque (note c, p. 61): «D.  vielleicht nur ». Pour moi, je suis d'avis que la stèle porte , l'existence de  n'a que peu de vraisemblance.

L. 3. Je ne sais pas s'il faut suppléer à la lacune (fin de la ligne) les groupes . Il faut, cependant, retenir que M. Maspero a proposé cette lecture.

L. 4.  (l'arrangement de M. Schaefer). Le signe  dont M. Schaefer s'est servi, n'est pas exact. Les contours du signe du graveur assurent que nous avons devant nous . Il n'y a aucune raison de déformer le signe que porte l'original, nous devons nécessairement adopter  en graphie exacte, cf. Devéria et Maspero.

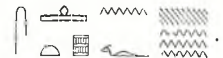
L. 4.  L'arrangeur a consacré une petite note au signe qui représente le rouleau du papyrus. Voici ce qu'il a fait ressortir (note a, p. 62): «Vielleicht nur ». Supprimons cette réflexion, car le monument porte bien visiblement . La planche de Mariette et la copie de Maspero maintiennent cette graphie.

L. 5.  Voilà l'arrangement de M. Schaefer. Il marque soigneusement que les derniers signes ont été un peu endommagés et il ajoute dans la note d (p. 62): «Scheint sicher. D. ». Je ne suis pas d'accord avec M. Schaefer sur ce point. Je préfère lire .

L. 6. *Em bu unnen-ef* . M. Schaefer assure qu'il est possible de lire  (note a, p. 63). Je ne le crois pas. J'ai pu observé un espace rayé au dessous des deux signes à et m, mais je ne puis admettre l'idée que le caractère  s'y serait caché.

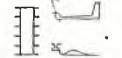
L. 7. . M. Schaefer rappelle à propos de

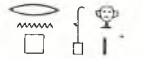
cette locution que Devéria a lu . Nous avons tout lieu de garder cette lecture, attendu qu'elle s'accorde avec le monument. Mes estampages me permettent de déchiffrer tous les signes que Devéria a reproduits.

L. 11. . La lacune n'est pas commode à remplir. M. Schaefer propose , en rejetant en même temps la lecture de Devéria. Pour moi, je suis convaincu que cette dernière est la meilleure. Je garde donc la graphie .

L. 12. . Devéria donne . M. Maspero présente la même lecture. Il y a lieu de croire que ces deux savants ont raison. La surface de la pierre est assez raboteuse ici, mais on peut distinguer, je crois, au moins quelques minces contours du caractère .

L. 15. . M. Schaefer indique qu'il y a une lacune au dessous du déterminatif de ce mot, il propose de suppléer . Je ne crois pas que cette hypothèse soit juste. Il ne faut rien suppléer, on n'a pas besoin non plus de marquer une lacune, car le graveur n'a voulu rien donner à cet endroit.

L. 22. . Cette graphie de M. Schaefer n'est pas exacte. La stèle porte très visiblement . La suite de la phrase n'a pas été arrangée d'une manière satisfaisante. Nous lisons sur la stèle  etc. M. Schaefer a, par malheur, omis les signes .

L. 24. En ce qui concerne les deux premiers groupes de cette ligne, il semble bon d'adopter jusqu'à nouvel ordre la lecture de Devéria . M. Schaefer n'est pas certain que la stèle porte  et il lit  pour .

L. 29. La planche de Mariette porte ici . M. Schaefer remarque que  est bien incertain. Pour autant que j'ai pu voir, le signe a sûrement sa raison d'être.

L. 30.   est une lecture qui semble assez bonne. Je voudrais la garder, d'accord avec Devéria. M. Schaefer ne veut pas reconnaître .

L. 30.     . M. Schaefer énonce l'avis (note *h*, p. 71) qu'on pourrait remplacer  par . Cela me semble impossible, l'original n'autorisant nullement cette lecture.

L. 31. Le groupe   paraît exact. Je propose de garder la lecture de Devéria.

L. 32. . Cet arrangement indique que nous avons affaire à une reconstruction du texte. Pourtant cette reconstruction n'a que peu de valeur, puisque la stèle porte elle-même très nettement .

L. 33. L'arrangeur berlinois donne une lacune après . Devéria et Maspero donnent, par contre . Tous mes estampages que j'ai sérieusement examinés pour avoir quelque certitude sur la lecture de ce passage portent une graphie qui est conforme à celle de Devéria et de Maspero.

L. 37.           Ce passage est bien difficile à déchiffrer. Je ne suis pas certain que c'est bien là la graphie de la stèle. Les signes  que M. Schaefer ne reconnaît qu'en hésitant sont, cependant, visibles. J'ai cru voir aussi  là où M. Schaefer donne une lacune. Comparer la copie de M. Maspero.

L. 37. Dans la suite de cette ligne nous retrouvons le verbe *uṣeb*. Je propose de lire         c'est là exactement la graphie de Devéria et de Maspero.

L. 38.           Les signes  me semblent très suspects. Il est vrai que les contours du premier signe rendent cette lecture possible, mais je préfère y voir . Nous devons lire  *em suten*.

L. 39. L'arrangeur berlinois donne après    le signe , puis une assez grande lacune. En examinant la pierre, j'ai pu déchiffrer ici          Comme on le voit, c'est là à peu près la lecture de Devéria. Gardons-la jusqu'à nouvel ordre.

* * *

Les remarques que j'ai faites donneront certainement une idée de la valeur de ce fascicule des «Urkunden» sans que j'aie besoin de prononcer un jugement en termes généraux. Le but de ma critique a été *seulement* de soumettre le traitement méthodique et l'arrangement trop moderne des inscriptions à des observations purement objectives. Si j'avais pu retrouver, dans la rédaction des «Urkunden», la solidité et l'autorité que réclame une entreprise aussi importante, j'aurais été le premier à relever les mérites du travail infatigable des arrangeurs berlinois. Mais il ne m'a pas été donné d'éprouver cette satisfaction.

Inde iræ.

Upsala, décembre 1908

Ernst Andersson.

Die altaegyptischen Pyramidentexte

neu herausgegeben und erläutert von

Kurt Sethe.

Erste Lieferung.

Leipzig. Hinrichs'sche Buchhandlung.

Les textes des pyramides sont un des morceaux les plus importants de la littérature religieuse de l'Ancienne Egypte. A mesure que nous avançons dans la connaissance soit de la langue, soit de la religion, nous voyons grandir la valeur de ces textes dont les rois de l'Ancien empire ont voulu que les murs de leurs tombeaux fussent couverts. Ce fut un événement dans la philologie égyptienne, quand on nous révéla que les rois de la V^e et de la VI^e dynastie à l'inverse de leurs prédécesseurs avaient fait couvrir les chambres de leurs pyramides de longs textes funéraires et religieux; et surtout quand bientôt après M. Maspero publia la copie à peu près complète de ces textes, à laquelle il joignait une traduction suivie, que lui seul dans ces circonstances aurait eu le courage de tenter.

Quiconque a publié pour la première fois un texte égyptien sait par expérience que ce premier travail ne peut être parfait. Qu'il soit copié sur une inscription murale ou d'après des estampages, il faut quelque temps après une révision

d'autant plus nécessaire qu'on a acquis une meilleure intelligence de ce texte. Je ne parle pas de la traduction. Un auteur, au bout de quelques années, éprouve presque toujours le besoin de modifier du plus au moins l'interprétation première qu'il a donnée. Nous ne pouvons donc que saluer avec joie la nouvelle édition des textes des pyramides que M. Sethe a entreprise, et dont il vient de nous donner la première livraison qui va jusqu'à la ligne 574 du texte d'Ounas. En général, M. Sethe suit la division proposée par M. de Schack sans cependant la prendre pour règle, car il s'en écarte souvent, notamment au début.

Ce dont nous avons lieu surtout d'être reconnaissants à M. Sethe, c'est qu'il ne se borne pas à nous donner les quatre versions différentes à la suite les unes des autres, comme M. Maspero avait été forcé de le faire. Partout où il y a un texte parallèle, il est copié tout au long au dessous de celui qui sert de base, et qui est le plus ancien. Dans cette première livraison les morceaux répétés par les quatre pyramides sont plutôt rares; fréquemment il n'y a qu'un texte ou au plus deux. Néanmoins nous ne pouvons qu'approuver sans réserve le principe adopté dans cette édition; quelque semblables que soient les quatre versions, la comparaison est souvent ce qui jette sur elles le plus de lumière, et il est de la plus grande utilité de les avoir simultanément sous les yeux.

Il y a plus: on nous annonce un glossaire rédigé d'après les travaux de M. de Schack. Le fragment qui en a été publié par notre savant confrère lequel avait fait des textes des pyramides une étude spéciale, fait regretter vivement qu'il n'ait pas pu le pousser jusqu'à la fin. Mais nous aurions préféré que M. de Schack conservât l'ordre adopté par Brugsch et qui est entré dans les habitudes. Nous ne savons pas pourquoi il commence par la lettre J, et pourquoi il laisse de côté toutes les lettres que je persiste à appeler des voyelles.

Avec le glossaire on nous promet une traduction. C'est un travail que nous souhaitons depuis longtemps, et dans l'attente duquel il nous est permis de manifester quelque impatience. M. Sethe, je n'ai pas besoin de le rappeler, est l'auteur d'un volumineux traité sur le verbe, qui est le développement très étendu des principes posés dans la grammaire de M. Erman; c'est la langue égyptienne devenue une langue sémitique, et reconstituée d'après les bases d'une grammaire sémitique. Or il nous semble que quiconque a produit un instrument aussi perfectionné que le travail de M. Sethe doit avoir à cœur de montrer comment cet instrument fonctionne, et comment il répond au but pour lequel il a été fait. Jusqu'à quel point la grammaire de M. Sethe a-t-elle fait avancer l'intelligence des textes égyptiens? En quoi les nombreuses règles qui y sont formulées nous font-elles mieux pénétrer dans le sens véritable des textes souvent encore si mystérieux? Quelle lumière a-t-elle projetée sur les ténèbres qui à chaque pas nous arrêtent? M. Sethe est seul capable de nous le montrer, et j'ajoute qu'il nous doit cette démonstration, qui ne peut être faite que par la traduction d'un texte considérable comme celui des pyramides. Pour la première fois maintenant, on fait miroiter cette traduction devant nos yeux.

C'est une circulaire qui nous annonce le glossaire, la traduction et encore une partie paléographique due à M. le prof. Schaefer. Nous avons d'emblée été surpris des termes de ce document et en particulier d'affirmations comme celle-ci: «Die erste von Professor G. Maspero besorgte Publikation dieser Texte war zwar eine sehr verdienstliche Leistung für ihre Zeit, aber weder in der Ermittlung des Wortlautes, noch in der Wiedergabe der eigenartigen Schriftzeichen weist sie *auch nur entfernt* den Grad von Zuverlässigkeit auf, den die Texte bei ihrer Bedeutung für die gesamte ägyptische Altertumswissenschaft beanspruchen». Cette phrase m'en a vive-

ment rappelé une autre due aussi à un membre éminent de l'école de Berlin, et qui s'applique à un travail auquel j'ai collaboré. Il s'agit de la traduction du Livre des Morts par Le Page Renouf, que j'ai achevée après sa mort: «Damit ist eine achtungswürdige, übrigens beinahe tollkühne Arbeit abgeschlossen, die gewiss als Vorarbeit ihren Nutzen hat, *von der man aber nur wünschen kann, dass sie nicht von Nichtägyptologen als Quelle benutzt wird*».¹

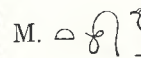
Nous ne songeons pas à nous insurger contre ces jugements quelque sévères qu'ils paraissent. Nous nous garderons même de toute protestation. Nous ferons seulement observer à nos savants confrères que ces jugements nous donnent le droit de leur demander un compte sévère de la façon dont ils exécutent leurs promesses, et de la manière dont ils réalisent leurs prédictions. Qu'ils ne s'étonnent pas, en particulier, si nous sommes sans merci dans l'examen des traductions qui nous seront présentées comme des «sources»!

Voici donc ce qu'on nous annonce: «die vorliegende neue Ausgabe gibt nunmehr einen *zuverlässigen Text*....» M. Sethe veut nous donner un texte dans lequel on puisse avoir pleine confiance. Nous avons bien le droit de lui demander un texte pareil. Sa tâche était relativement aisée, il est infiniment plus facile de recopier d'après l'original un texte déjà publié et d'en corriger ainsi les fautes que de le transcrire pour la première fois. D'ailleurs M. Sethe avait sous les yeux les textes parallèles qui bien souvent s'expliquent mutuellement.

N'ayant pas à notre disposition les originaux dont l'examen seul nous aurait permis de mesurer la distance qui, selon la circulaire, sépare les deux éditions, nous nous sommes astreint au travail quelque peu fastidieux de collationner avec le texte publié par M. Maspero presque toute la livraison de M. Sethe depuis le Spruch 210 (p. 72) jusqu'à la fin, et nous

¹ Zeitschr. der deutschen Morgenländischen Gesellschaft, 58^{ter} Band, p. 281.

n'hésitons pas à le dire, nous avons été étonné du faible nombre et du peu d'importance des divergences. Sans doute dans probablement la majorité des cas M. Sethe a raison. Il y a ça et là dans le texte de M. Maspero des fautes d'impression qui proviennent de ce qu'il emploie des caractères fondus, et que son texte n'est pas sa copie même. On reconnaît ces fautes-là à ce que la traduction est correcte. Il y a aussi des fautes de copie, M. M. serait le premier à en convenir. Mais il y a des cas aussi, où, autant qu'on peut en juger, c'est M. S. qui se trompe. Et cela est naturel. Comme M. M., M. S. copie. Or je ne sache pas qu'aucun copiste ait jamais prétendu être à l'abri de toute erreur. Si M. S. voulait vraiment nous fournir cette édition qui seule devait être «zuverlässig», et qui devait laisser la précédente bien loin derrière elle, il fallait nous donner le moyen de contrôler ses copies, il nous devait une reproduction photographique des estampages, d'après laquelle nous aurions pu collationner les textes qu'il nous offrait. M. S. n'a pas jugé à propos de le faire, aussi, jusqu'à présent les termes de la circulaire ne nous paraissent point entièrement justifiés. Nous ne songeons pas à faire ici le catalogue des divergences, ni surtout à présenter tous les cas douteux où nous ne savons lequel des copistes donne raison. Voici quelques exemples où M. S., à notre avis, doit avoir tort, sans que nous puissions toujours l'affirmer, puisque nous n'avons pas l'original sous les yeux. Je cite la pyramide d'Ounas (W.) et je désigne les copies par M. et S.

l. 210. S.  M. .

l. 216. M. indique deux pronoms  «son Osiris» et  «ton Horus». Ces deux pronoms manquent à S. Il serait étrange cependant qu'ils eussent été inventés.

l. 263. Au commencement de la ligne S. indique une

vache, et non comme M. un taureau, ce qui est certainement exact, puisque l'animal fait l'acte de .

l. 274. D'après M. il est question de deux sceptres donnés au défunt, l'  et le , lesquels sont déjà mentionnés aux lignes 206 et 207. Chacun de ces sceptres confère une prérogative spéciale. Dans S., le premier sceptre est douteux, et au lieu du second nous trouvons ces mots  («schraffiert») . Ainsi les signes  n'existeraient pas, et au lieu de nom du second sceptre nous lisons le verbe . Or lorsqu'il s'agit du sceptre, lorsque ce mot est un nom, le déterminatif se trouve à la fin P. 73. 554. Je crois donc que dans ce passage M. a raison. Le texte de Pépi II ne se trouve pas dans M. Ce que S. en reproduit parle bien aussi de deux sceptres, mais l'  est le second.

l. 275. M. ne signale point de lacune et donne dix signes qui ne sont pas dans S.

l. 276. de même M. a  S. lacune.

l. 277. M.  S. lacune.

l. 290. M.  S. .

l. 299 et 320 dans plusieurs passages M.  fait sous la forme linéaire . S.  comme dans  381.

l. 296. M.  S. .

l. 298. S.  M. .

l. 314. S. ; c'est le verbe  M.

l. 328. S. a une vache au lieu du taureau M.

l. 329. M.  Le vautour comme déterminatif serait correct; ce pourrait être un taureau mais non une vache

qu'indique S. Dans le texte parallèle il faut lire comme M. trois taureaux.

l. 402. M.   . S. omet .

l. 426. S.  . M. au lieu de  a un signe nouveau qui se retrouve dans le texte parallèle.

l. 418 et 469. S.   . M.  ; lequel a raison?

l. 429. Divergence importante: S.    []. M.        (W.)  .

l. 474. M.  . S.  et un oiseau auquel je ne sais quelle lecture assigner.

l. 490. S.   . M.   .

l. 513. S.  . M.   .

l. 526. S. quatre . M. trois  et .

l. 571. S.  . M.  .

Il est inutile d'allonger cette liste qui n'épuise pas tous les exemples de cette nature. Je ne veux point faire de critique injuste à M. S. Sans doute son édition est un progrès sur celle de M. M. C'est une étape plus avancée, et nous en sommes reconnaissants à l'auteur; mais, on peut le voir, les copies de M. S. demandent à être contrôlées, et s'il en est temps encore, nous le prions de nous en fournir les moyens.

Nous sommes forcé de faire des remarques analogues à propos de l'écriture. Voici ce que nous dit la circulaire: «In der Wiedergabe der Schriftzeichen ist es das Bestreben des Herausgebers gewesen, von einigen allzu gewöhnlichen Zeichen abgesehen die Formen des Originals bis ins Einzelne mit möglichster Treue zu faksimilieren». Est-ce bien là ce que nous présente la livraison publiée? Est-ce un fac-simile

fidèle à l'exception de quelques signes usuels? Il nous est impossible d'être de cet avis. La livraison est de l'écriture hiéroglyphique de M. S., la même qu'il emploie dans la publication des «Urkunden». Cette écriture est bonne, claire et nous ne songeons pas à la critiquer comme telle; mais, de grâce, qu'on ne l'appelle pas un facsimile. Tout au plus ce mot peut-il s'appliquer à des signes spéciaux aux textes des Pyramides, et qui ne se trouvent guère plus tard. Il y en a un grand nombre, et ici nous pouvons faire la comparaison entre M. S. et M. M. Ce dernier a aussi copié ces signes le plus fidèlement possible, et d'après ses copies il a fait faire des caractères fondus? Lequel des deux copistes a eu la main la plus correcte? et a le mieux dessiné? Ici encore nous voudrions voir les originaux; mais dans bien des cas il nous semble que si quelqu'un s'est rapproché du facsimile,

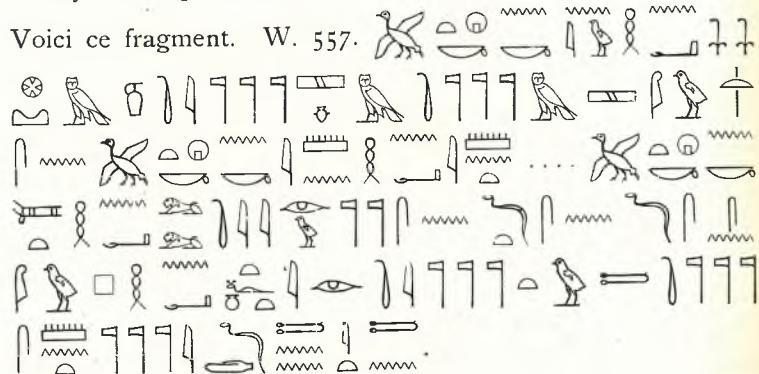
c'est M. M. L. 219 après  S. donne trois signes incompréhensibles tandis qu'ils sont parfaitement clairs dans M.; l. 223 le mot   a dans M. un déterminatif qui a l'air du disque lunaire entre deux cornes; aussi M. y a ajouté *sic*. S. a là quelque chose qui a l'air d'un disque mal dessiné. Le même mot   se rencontre l. 225, 228, 231 avec un déterminatif qui d'après M. est un pain, et qui se retrouve l. 234 trois fois de suite. D'après S. dans les trois premiers exemples le déterminatif est fait chaque fois différemment, et dans les trois derniers il est difficile de dire ce que c'est.

Voici un signe intéressant, celui qui est le déterminatif de  ou  . D'après M. il représente deux coins de longueur inégale fichés dans ce qui a l'air d'une pièce de bois. Dans le grand nombre d'exemples où ce signe se trouve, M. S. le dessine de manières fort différentes. W. 189 on ne sait pas si ce sont des fleurs ou des coins qui sortent d'une base plus épaisse d'un côté que de l'autre; l. 459 cela a l'air

d'une perche et d'une fourche. Dans T. 259 je crois bien que ce sont des coins, mais je ne comprends pas la base; dans M. (pyr.), 223 ce sont des fourches; dans N. 600 sur trois exemples de la même ligne il y en a deux qui sont des coins et un où l'on voit deux fleurs sortant du terrain. Ce n'est pas un signe usuel. C'est donc l'un de ceux dont le facsimile devrait être fidèle jusque dans les détails. On comprend qu'on ait peine à le reconnaître. Je n'insiste pas davantage sur l'écriture; je pourrais facilement citer d'autres exemples analogues. Je constate seulement que pour ce qui est de la paléographie nous devons attendre le travail de M. Schaefer qui nous est annoncé.

Nous ne pouvons parler encore de la traduction, puisqu'elle n'est pas publiée; nous en avons cependant un échantillon dans un fragment que M. S. a reproduit dans sa grammaire, et qu'il conservera certainement tel quel puisque ce fragment donnant le sens d'une forme déterminée par l'une des règles de M. S., a pour lui la valeur d'une démonstration. Nous mettons ce fragment en regard de la traduction de premier jet faite par M. M. au moment de la découverte du texte.

Voici ce fragment. W. 557.



Maspero p. 74.

Ton gâteau est à toi, Niou-
Ninout comme à celui à qui

Sethe Verbum § 843.

Dein Brot hast du (mask.)
o Njw und Njnj-t (fem. sg.)

s'unissent les dieux, et que
rafraîchissent les dieux de leur
ombre....

de même pour Amon-Amo-
nit... Ton gâteau est à toi,
Toum-Déesse en deux lions,
formée de deux dieux qui for-
ment leurs corps eux-mêmes
Shou et Tafnout, comme à
celui que font les dieux, que
modèlent les dieux, que con-
solident les dieux. Dites à
notre père...

die beide die Götter vereint (?)
haben, die beide die Götter
vereinigt (?) haben mit (od. in)
ihren Schatten

desgl. von 'Imn hni 'Imn-t
... 'Itm und Rwrwtj die beide
ihre beiden Götter (Kinder)
selbst (allein ohne Weib) ge-
schaffen haben d. i. Šw und
Tafnet die beide die Götter
geschaffen, erzeugt und be-
festigt haben.

Ces phrases sont citées par M. S. pour nous prouver
que la finale  est la caractéristique du duel féminin du parti-
cipe passé actif, tandis que le masculin pluriel est en .

On pourrait d'abord faire remarquer à M. S. que ces
exemples ne prouvent rien quant au genre, puisque dans les
trois cas les deux personnes auxquelles se rapporte le parti-
cipe sont un masculin et un féminin. Un bon exemple de
duel féminin c'est W. 514   «les deux ciels réunis»,
mais dans ce cas le participe est passif. Il est également
passif ou neutre dans P. 302. En revanche le duel féminin
du participe actif se trouve avec la forme  W. 569
   «celles qui pleurent le dieu». La forme
 n'est donc point celle qui détermine exclusivement le
duel féminin.

Reprenons maintenant les règles que donne M. S. sur
la forme des participes, (§ 840 et suiv.). Au masculin singu-
lier il n'y a en général point de finale au participe passé

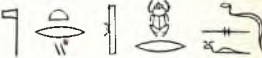
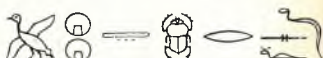
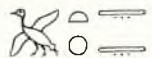
Quant au pluriel il suffira de citer ces exemples de ver-

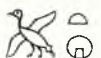
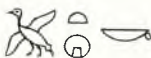
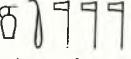
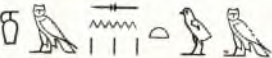



 «Ton gâteau est à toi (M.). Dein Brot hast du (S.)». Ici je crois que le sens est tout différent. Que
 

 veuille dire la neuvaine, neuf, le cycle, et aussi un pain ou gâteau de forme ronde, c'est hors de doute. Nous ferons remarquer à propos de ce pain qu'il est souvent offert en deux moitiés
 


 (Duem. Hist. Inscr. pl. 5 e.

Mar. Abyd. I pl. 33, 25)  (Nav. D. el- B. pl. 6 et 7). Dans ce passage-ci comme dans d'autres  me paraît être non un substantif, mais un verbe, signifiant «former, donner une forme, pétrir, créer». Ce sens nous explique bien des passages où l'on a trop souvent voulu voir la neuvaïne. L'adjectif  voudra dire celui qui forme, qui pétrit, le créateur.  (Brugsch, Mon. pl. III, 5. Nav., Todt. I, pl. 19, 16) «le dieu qui existe par lui-même le créateur qui était au commencement, louange à toi l'auteur des dieux». On voit que l'idée de  est en relation avec la création. De même Todt. ch. 17 189. «O Xepri qui est dans sa barque  «créateur de son corps éternel», ou encore  «le créateur des êtres» (Budge, B. of the D. Text, p. 36) et surtout  (Budge, l. l. p. 12) «celui qui forme le monde, et qui existe par lui-même». Cette dernière phrase nous donne l'interprétation du titre si fréquent  ou  «le créateur du monde» ainsi que de cette expression non moins fréquente  «depuis la formation du monde» (Brugsch, Thes. p. 717 et suiv.). M. Maspero avait déjà proposé cette traduction dans un passage d'une stèle du musée de Turin (Recueil IV, p. 125)  «le créateur de la terre», mais il l'a abandonnée depuis (Mission I, p. 594). Revenant à la phrase d'Ounas je traduirais donc «tu formes ou tu crées pour toi Niou avec Ninout». M. M. fait de ces deux êtres

un double dieu Niou-Ninout. Cette traduction me paraît plus correcte que celle de M. S.  ne veut pas dire simplement *et, und*. Il veut dire *avec*. Il indique que Niou et Ninout sont intimement liés, et forment une paire ou un ensemble comme les deux moitiés du  qui peuvent être unies ou séparées. — Nous arrivons maintenant à ce que M. S. appelle le participe passé actif au duel féminin, et qui cette fois est précédé de la préposition . Il me semble que cette préposition rattache le verbe qui suit au premier:   tu formes quand ou lorsque.  Nous avons vu qu'il n'y a aucune raison de voir dans le verbe un duel féminin, surtout puisque le *nomen regens* est un masculin. Il est bien plus naturel d'interpréter cette forme d'après l'usage très-fréquent, comme un participe passé passif, ce sont les dieux qui subissent l'acte de . Ce verbe suivi de la préposition  veut dire: (Brugsch, Lex. Suppl. p. 949) «versehen, pourvoir de» comme dans cette phrase Todt. pl. 206, l. 7 . On pourrait aussi conserver le sens de «joindre à, unir». Le verbe  a un sens tout analogue. Les deux mots sont employés indifféremment P. 110 et 112, de sorte qu'on peut aussi le traduire par «pourvoir de, munir de, ou joindre», ainsi nous arrivons à ceci: «quand les dieux sont pourvus, quand les dieux sont munis de»: . Je conserve provisoirement le sens «d'ombre». Il s'agit d'un élément immatériel appelé aussi  qui fait partie de la personnalité et qui est nécessaire à la vie. (Nav., Pylône d'Amén. p. 10). Pourvoir les dieux de leur  ou les unir à lui, c'est leur donner la vie.

La même phrase se répète à propos d'Amon-Amonit, puis viennent Toun déesse en deux lions (M.), 'Itm und Rwrwtj (S.) deux masculins.  est-il ici un féminin, je ne saurais l'affirmer, mais comme dans ces textes c'est la forme habituelle du nom de Toun, j'incline plutôt vers le masculin.

Quant au mot  , la reduplication est ici la forme adjectivale et le mot doit se lire *Ruti*.¹ Il ne s'agit point de deux lions, mais d'un animal unique qui a la forme du lion der *löwengestaltete* (Brugsch) ou *löwenartige*, qu'on appellerait en français d'un mot barbare le *lionard* ou le *lionesque*, une sorte de lion. Cet animal est double, c'est le sphinx, il se compose de la tête humaine de Shou, et du corps de lionne de Tafnout.² Ces deux divinités apparaissent tantôt comme formant un être unique composite: le sphinx, tantôt comme deux divinités séparées, toujours comme les deux moitiés de .

«Tu formes ensemble pour toi Toun avec le sphinx». La suite est différente; ceux là Ounas ne les pourvoit pas de leur ombre, ce n'est pas lui qui leur donne la vie. Il y a contraste, et dans nos langues ce contraste serait indiqué par une conjonction par exemple *mais* qu'il faut suppléer en français.

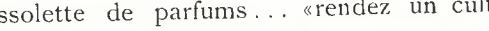
  «leurs deux dieux», c'est à dire les deux dieux qui proviennent de l'union de Toun et du sphinx.  est le pronom possessif, mais on peut se demander si ce n'est pas la forme phonétique seule de  (W. 569); je conserve cependant le possessif. «Tu formes ensemble Toun avec le sphinx, mais leurs deux dieux font leurs corps eux-mêmes ce sont Shou et Tafnout».

¹ PIEHL, Zeitschr. 1879, p. 46. ERMAN, id. 1881, p. 47. NAVILLE, id. 1882, p. 190. Sphinx, vol. V, p. 195. BRUGSCH, Thes., p. 711, 716.

² NAV., Sphinx, vol. X, p. 138.

 M. M. rapporte ces mots à Ounas. S. à Shou et Tafnout; il manque ici la préposition . Je crois qu'il faut couper la phrase après Tafnout, et que  en recommence une autre, «les dieux ont été créés, les dieux ont été modelés, les dieux ont été bien établis». Ce dernier mot  veut dire qu'on les a dressés et qu'on leur a fixé une tête (Todt. ch. 176, l. 1). Ces participes passés expriment ici comme en latin une relation de temps, d'autant plus qu'après vient . Nous avons ici un exemple de ce que M. de Schack a démontré avec tant de perspicacité, c'est que  est employé pour , et introduit une phrase dépendante de la principale qui précède (Aeg. Studien I, p. 7 et suiv.) «*quand* les dieux ont été créés, modelés, bien établis, alors ».  Il y a ici un changement de personne comme cela se voit si souvent en égyptien. Après avoir parlé des dieux à la troisième personne, on s'adresse à eux directement.     M. traduit: «dites à votre père», mais il me semble que cette traduction n'est pas d'accord avec ce qui suit: puisqu'Ounas vous a donné. Le pronom  est le terme. C'est une tournure qui n'est pas rare, le terme précède le sujet. En général on ne le sait que par le contexte, ainsi dans cette phrase: Todt. pl. 206, l. 8      «les dieux, les maîtres de l'abondance te l'offrent, en même temps qu'ils t'adorent». Ici le terme est un pronom et le sujet un substantif; dans cet exemple ci il y a deux noms.   «dit par Horus à Ra» (Todt. 112, 4).¹ Le sens de la phrase

¹ BRUGSCH, Myth., p. 460.

d'Ounas est donc: «alors votre père vous dit: puisqu'Ounas vous a donné vos formes»; en effet nous avons vu qu'Ounas les avait formés  veut dire «se rendre propice par des offrandes» et surtout par des parfums (Todt. ch. 105); de là le nom de  donné à la cassolette de parfums... «rendez un culte propitiatoire en vos personnes, c'est-à-dire vous-mêmes».

Voici donc ma traduction de tout le passage.

«Tu réunis¹ pour toi Niou avec Ninout, alors que les dieux sont pourvus, et alors que les dieux sont munis de leurs ombres.... de même pour Amon-Amonit.... tu réunis Tourn avec le sphinx, mais leurs deux dieux font leurs corps eux-mêmes, ce sont Shou et Tafnout. Après que les dieux ont été faits, après qu'ils ont été modelés, après qu'ils ont été bien établis, votre père vous dit; puisqu'Ounas vous a donné vos formes, rendez un culte propitiatoire à Ounas en vos personnes».

Il y aurait diverses observations à faire sur la forme et le contenu de ce fragment, mais cela m'entraînerait trop loin. Je me bornerai à celle-ci.  J'ai rendu  par «pour toi», mais je me demande si ici comme dans d'autres cas, nous n'avons pas une répétition du pronom pareille à ce qu'on entend sans cesse dans l'arabe vulgaire, où le pronom personnel est répété soit après le verbe, soit après le possessif dans un but purement intensif. Cela équivaldrait à quelque chose comme: «c'est toi qui, toi-même tu etc.». Je pose la question sans y donner une réponse positive.

On voit que nous arrivons à une interprétation fort différente de celle à laquelle nous aurait conduit la grammaire de l'école de Berlin. Nous croyons cependant nous être tenu strictement à l'esprit et aux formes de l'égyptien, et n'y avoir fait aucune violence.

¹ le littéral serait: tu formes, tu pétris ensemble.

Je reviens à la livraison qui fait l'objet de cet article. Nous remercions à nouveau M. S. de ce qu'il nous fournit une édition de ces importants textes conçue sur un plan qui en facilite grandement l'étude. Nous lui réitérons la requête qu'il ne nous fasse pas trop attendre le lexique, la partie paléographique et la traduction. Nous allons même plus loin; nous lui demandons que s'il est temps encore, il y ajoute la reproduction photographique des estampages dont il s'est servi.

Edouard Naville



Bibliographie.

Je viens de recevoir les ouvrages suivants:

- VALDEMAR SCHMIDT, Ny Carlsberg Glyptotek. Den Ægyptiske Samling. Kjøbenhavn. 1908.
- O. VON LEMM, Kleine Koptische Studien. LI—LV. Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Petersbourg. VIII^e Série. Vol. VIII. N^o 12. St.-Petersbourg 1908.
- O. VON LEMM, Koptische Miscellen. XLVII—L. — LI—LXI. Deux brochures. Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Petersbourg. St.-Petersbourg 1908.
- E. A. WALLIS BUDGE, A Guide to the Egyptian Collections in the British Museum. With 53 Plates and 180 Illustrations in the Text. London 1909.
- A. MORET, Au temps des Pharaons. Avec seize planches en phototypie et une carte hors texte. Librairie Armand Colin. Paris 1908.
- GEORGES LEGRAIN, Répertoire généalogique et onomastique du Musée du Caire. Monuments de la XVII^e et de la XVIII^e Dynastie. Service des Antiquités de l'Égypte. Genève. Société Anonyme des arts graphiques. 1908.
- EDOUARD NAVILLE, L'Art Égyptien. Extrait de la *Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet*, t. XXX, 1908. Paris. Ernest Leroux 1908.

Je me propose de rendre compte de toutes ces publications et je tiens à présenter mes remerciements à MM. les Auteurs pour leurs gracieux envois.

Upsala, Janvier 1909.

Ernst Andersson.



Le "Sphinx" Médaille

par

Ernst Andersson.



Je viens de recevoir la communication suivante:

«Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que le Conseil d'Administration de l'Alliance Française a décidé de décerner à la Revue «Le Sphinx», que vous dirigez, *la grande médaille d'argent de l'Association*.¹

Cette distinction flatteuse est attribuée à notre Revue en raison de ses mérites scientifiques et de son zèle pour propager la langue française à l'étranger.

L'honneur en retombe en premier lieu sur le regretté

¹ Lettre de M. Le Secrétaire Général Adj^t de l'Alliance Française M. E. SALONÉ en date du 18 novembre 1908.

fondateur du Sphinx, KARL PIEHL, le vaillant égyptologue suédois, et la distinction constitue une preuve manifeste des services uniques que son importante création a rendus à la science.



Il aurait été à souhaiter qu'il eût été donné à PIEHL de vivre assez longtemps pour cueillir lui-même ces lauriers. C'eût été pour lui la plus grande satisfaction, car, malgré un travail invincible, il avait bien le temps d'apprendre que le zèle, le courage, le travail ne sont pas toujours récompensés. La couronne d'honneur qu'on dépose aujourd'hui sur son tertre montre mieux qu'aucune autre chose que l'esprit de l'éminent égyptologue vit toujours dans ses œuvres et que la continuation de sa Revue Critique sur laquelle il a prodigué tant de soins n'a pas périclité entre les mains de celui de ses élèves auquel il l'avait confiée.

Maintenant que le *Sphinx* va entrer dans la seconde période de son activité scientifique d'après un programme plus vaste, plus chargé, mais toujours *fidèle* à ses traditions et à l'esprit de son regretté fondateur, il est bien permis de voir en cette distinction de la Revue avant tout la reconnaissance des services qu'elle a rendus mais aussi une preuve de confiance dans son avenir.

C'est par ces mots que j'ai à communiquer aux amis et aux lecteurs du *Sphinx* la bonne nouvelle d'une récompense

dont la Revue est fière. Je tiens à exprimer, en même temps, mes sentiments respectueux de profonde gratitude à l'Alliance Française et à son distingué Secrétaire Général.

Upsala, janvier 1909.

Ernst Andersson.

Mémoire

sur

Les «Urkunden des ägyptischen Altertums».

Par

Ernst Andersson.

IV.¹

Urkunden der 18. Dynastie. Erster Band. Bearbeitet von KURT SETHE. Historisch-biographische Urkunden. Leipzig. Hinrichs'sche Buchhandlung. 1906.

La rédaction des «Urkunden» a réuni dans cette livraison une longue série de documents, elle a fait recopier ou collationner des inscriptions publiées par différents égyptologues, en somme elle a exécuté un travail *technique* qui mérite des éloges.

La rédaction n'abandonne cependant pas sa méthode bizarre de moderniser les inscriptions anciennes. L'arrangeur, auquel elle a confié la responsabilité de cette livraison, a coupé les textes — je me demande encore une fois si cela contribue essentiellement à faciliter l'interprétation des phrases — il s'est donné beaucoup de peine à reconstituer les inscriptions mutilées: il a essayé de remplir les lacunes et il va parfois jusqu'à suppléer de longues phrases dans le but de nous mettre à même de suivre l'ordre d'idées des textes mal conservés (cf. la remarque, p. 105 de cette livraison).

¹ Suite du *Sphinx*, XII, 4, p. 187.

Voilà bien l'idée directrice de la rédaction des «Urkunden». Elle a voulu donner aux égyptologues un recueil d'inscriptions où ils puissent retrouver des textes qui leur sont connus arrangés d'une façon nouvelle, qu'elle a inventée en vue d'éclaircir la construction des phrases, et reconstitués selon les principes de l'arrangeur, mais elle n'a pas voulu soumettre à une revision sûre des inscriptions publiées déjà et qui devraient figurer dans un recueil tel que les «Urkunden».

Où en veut-on venir en s'engageant dans la voie des innovations de ce genre? La rédaction des «Urkunden» a-t-elle inventé ce procédé pour donner des leçons aux égyptologues contemporains, ou croit-elle rendre service par là aux générations nouvelles?

Je suis certain que l'entreprise remarquable que sont les «Urkunden» aurait apporté à notre science un profit plus considérable, si la rédaction, en se proposant de nous donner de nouvelles éditions de textes, avait distingué le principal de l'accessoire. Elle n'aurait pas dû consacrer autant de temps et de peine au démembrement des textes qu'elle avait à manier, elle aurait dû plutôt veiller à ce que la revision des inscriptions se fût réalisée de la manière la plus scrupuleuse et elle aurait dû faire place à des remarques substantielles sur les particularités de l'écriture des monuments qu'elle voulait republier.

Le démembrement des inscriptions c'est là bien une chose accessoire, je crois, car les égyptologues d'aujourd'hui et ceux qui leur succéderont sauront, à coup sûr, analyser, traduire et saisir l'idée des textes sans le «*Guide*» qu'on a jugé à propos de nous imposer dans les «Urkunden des ägyptischen Altertums».

Reviser les originaux, republier les inscriptions dans une rédaction plus sûre que ne sont les éditions que nous possédons déjà, examiner l'écriture de chaque inscription ou, pour le moins, nous renseigner minutieusement sur leurs particularités paléographiques, c'est là, à mon avis, le principal, lorsqu'il s'agit, comme ici, de republier de longues séries d'inscriptions.

Il est inutile de relever encore une fois que la rédaction des «Urkunden» s'est préoccupée en premier lieu de ce que j'ai signalé comme l'accessoire. Dans cette nouvelle livraison, elle s'est fait un devoir de présenter les textes dans un arrangement moderne, tandis qu'elle a, dans une certaine mesure, négligé la solidité qu'on a le droit d'exiger de la revision nouvelle des inscriptions déjà publiées qui nous avait été promise.

La nouvelle livraison des «Urkunden» est trop volumineuse (314 pages) pour que je puisse y consacrer une critique détaillée. Même en me bornant à discuter la moitié des inscriptions reproduites, la longueur de mon article dépasserait, probablement, la mesure ordinaire des articles d'une revue périodique.

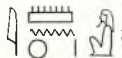
L'inscription que l'arrangeur — M. SETHE — a mise à la tête de cette livraison, est celle de l'amiral Ahmès, provenant de son tombeau d'El-Kâb. Je ne me prononcerai pas sur la façon dont M. Sethe a arrangé ce texte bien connu, mais je présenterai quelques remarques relatives à la notice bibliographique dont M. Sethe l'accompagne. J'y ai vainement cherché le nom de Rougé, et pourtant ce nom a été intimement lié aux recherches faites sur notre inscription. C'est au Vicomte EMMANUEL DE ROUGÉ que nous devons l'œuvre classique: *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès Chef des nautoniers* (1851), qui aurait dû trouver une place saillante dans une notice bibliographique relative à cette inscription.

On sait également que l'inscription de l'amiral Ahmès est fort à la mode dans nos Chrestomathies. La question est donc de savoir, si l'on doit leur réserver une place dans la bibliographie ou s'il faut les en exclure. Pour ma part je crois qu'il aurait été utile de les mentionner; au moins celle de REINISCH qui a rendu des services réels à plus d'un d'entre nous pendant notre apprentissage.

L'omission du nom de PIEHL constitue une autre lacune de la notice bibliographique. Le savant suédois a fait des études excellentes sur plusieurs passages difficiles de l'inscription

d'Ahmès, études qui en éclaircissent la structure et en fournissent, au reste, l'interprétation définitive. M. Sethe aurait donc dû leur assurer une place dans sa bibliographie. Je me permets de donner les titres de ces études: 1) PIEHL, *Notes de philologie égyptienne*, § 80, *Proceedings*, XV, pp. 256—258; 2) PIEHL, *Quelques points de l'inscription d'Ahmès d'El-Kâb, Sphinx*, III, 1, pp. 7—12.

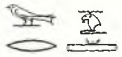
Nous rencontrons, un peu plus loin (p. 14), la stèle d'Ahmès I^{er}. C'est M. LEGRAIN qui a, le premier, publié l'inscription de cette stèle (voyez *Annales du Service*, IV, pp. 27—29). L'arrangement que M. Sethe en offre repose sur la collation qu'il a entreprise en 1905. On s'attendrait donc à avoir une rédaction très sûre de cette inscription, mais, par malheur, il y a une quantité d'observations à présenter sur le texte de Sethe. J'ai pu le constater en collationnant, au mois d'avril 1908, notre inscription et la quantité des cas où l'original s'écarte des lectures données par M. Sethe m'aurait, à coup sûr, amené à republier l'inscription in extenso, si je n'avais pas été certain que M. LACAU qui était alors en train de rédiger le catalogue de ces stèles nous donnera la copie fidèle et exacte de l'inscription de la stèle d'Ahmès I^{er}.¹ Je me contente donc de signaler les erreurs qui se sont glissées dans les «Urkunden».

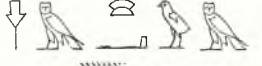
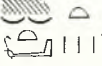
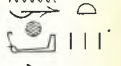
L. 1. J'ouvre la série par une remarque moins grave. Le nom du dieu Amon-Ra, qui figure à cette ligne, est écrit chez M. Sethe ; c'est là exactement la graphie de M. Legrain. Quant à moi, je n'ai pas pu distinguer le trait l. Il y a peut-être un certain intérêt à tenir compte de ce que le graveur a mis  si près du groupe que la partie inférieure du signe est venue occuper la place du trait l.

L. 3. Le groupe  est bien sur la stèle. Suit, d'après l'arrangement de M. Sethe,  («schraffiert»). Je me de-

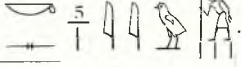
¹ Je n'ai pas encore appris, si le catalogue de M. LACAU a paru.

mande si cette lecture est correcte, car il n'y pas de place sur le monument pour les deux signes que M. Sethe veut suppléer.

L. 4. En étudiant la copie de M. Legrain j'ai retrouvé ici la locution . M. Sethe n'a pas voulu adopter cette lecture. Il maintient naturellement , l'autre groupe, au contraire, a, selon lui, un aspect tout différent. Deux signes le composent: l'un a pris une forme que je ne puis reproduire ici et qui n'a que peu à faire avec le dessin du monument, l'autre est . Pour nous faire comprendre l'écriture qu'il nous offre cette fois, M. Sethe a rédigé la note *b* (p. 15) qui dit: « kann  vorstellen; lies . Doit-on accepter cette lecture? Non. L'hiéroglyphe  n'a aucune raison d'être, il sera difficile, je crois, de voir en la graphie de la stèle l'esquisse de ce signe. Le graveur a évidemment mis  au dessus de , c'est ce que prouve l'examen des contours du signe. La lecture de M. Legrain est donc la plus correcte, l'arrangement de M. Sethe me semble trop arbitraire et peu convaincante.

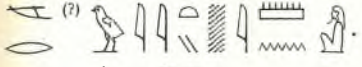
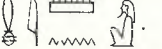
Après le groupe que je viens de discuter, la stèle porte  et un groupe que l'arrangeur a reproduit ainsi: . M. Legrain lit  (?). Je voudrais faire remarquer contre M. Sethe que nous pouvons très nettement distinguer . Au dessous de ce signe le graveur a mis , c'est ce que je crois pouvoir affirmer. Le  qui se voit au dessus de  n'existe pas sur le monument. En revanche il porte . Voici donc notre groupe d'après l'écriture de la stèle: . N'est-ce pas là une lecture qui nous satisfait entièrement?

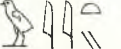
Les signes qui terminent la 4^{me} ligne composent avec les premiers signes de la ligne 5 le mot que M. Sethe reproduit

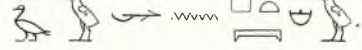
ainsi: .¹ Le déterminatif n'est pas l'homme

¹ Je suis obligé de me servir de ce caractère. Pour avoir le signe de M. SETHE, ôtez le bâton.

courbé, mais l'homme courbé *aux bras liés*. Pour illustrer cette objection, je suis réduit à me servir de l'hiéroglyphe ; je souligne, cependant, que l'homme aux bras liés, tel qu'il se présente sur la stèle, est un peu courbé; le caractère fondu ne rend pas exactement le dessin du graveur.

L. 5. M. Sethe nous offre ici l'expression . Faut-il adopter cette lecture? Je n'ose donner à cette question une réponse définitive. Tout d'abord, il importe de connaître la copie de M. Legrain. Elle nous fait voir . Laissons, pour le moment, de côté le signe  que M. Legrain a marqué comme incertain et abordons la lacune pour voir comment il faut la remplir. Comme on le voit, M. Sethe y met, tout franchement, . En choisissant ce signe, a-t-il bien considéré les dimensions de la lacune? Il semble que non. Lorsque j'examinais l'original, j'ai eu l'impression que la lacune était trop petite pour contenir , tandis que le signe qui s'adapte à ses dimensions, me semblait être . Je propose donc de lire .

Une autre question qui m'a vivement préoccupé, c'est celle de savoir, si l'hiéroglyphe  est correct. L'on pourra, peut-être, défendre l'existence de ce signe, mais il y a, cependant, lieu de songer à une autre lecture. Il est possible que nous ayons affaire tout simplement à un , c'est-à-dire au mot  qui donne un bon sens dans cet ordre d'idées. Pourtant je ne veux pas proposer cette nouvelle lecture sans rappeler que l'espace entre les deux premiers signes *n* et *r* paraît être très grand. Faut-il en conclure que l'hiéroglyphe que M. Legrain y a cru voir est celui que le graveur a voulu donner?

L. 6. L'arrangement de M. Sethe présente les groupes suivants qui terminent la ligne: .

M. Legrain donne la même lecture, seulement il marque une lacune à la place de . L'arrangeur berlinois explique dans une note la phrase qui paraît défectueuse et voici ce qu'il remarque (note *a*, p. 16): «lies     ?». M. Sethe a raison de suppléer la phrase de cette façon. Pourtant il n'a pas considéré le fait important que *la stèle présente elle-même la*

rédaction complète de cette phrase. Les signes  existent sur le monument, ils ont été écrits hors de la ligne, ou mis en marge, pour compléter la ligne où ils auraient dû figurer. Ils ne sont pas grands, mais ils ont été si nettement gravés qu'on peut les distinguer aisément, si j'en excepte l'  dont le trait seulement est visible.

Cette note marginale qui est en elle assez remarquable sur une stèle de ce genre du moins, nous permet de donner la lec-

ture définitive de notre phrase. La voici :

La reconstruction que M. Sethe a proposée est donc inutile, et nous aurions aimé avoir, à sa place, quelques mots explicatifs sur la particularité que je viens de signaler. Quant à la locution *sau en pēt hemu en ta*, je profite de l'occasion pour en donner un exemple analogue. Nous lisons dans les *Inscr. Hiérog.* de

PIEHL, I, pl. 88, 3 

L. 8. Cette ligne nous offre une fausse lecture des groupes
 . La stèle donne  *urert* à la place de
 *urert*. La collation de M. Sethe se révèle une fois de plus
comme un peu superficielle.

L. 12. Le signe  qui suit *seheq-en* ne figure pas chez Sethe sous une forme tout à fait correcte. Le signe est surmonté de , non de . Cela est également le cas l. 15: *ʿeseru Rā* etc., l. 17 *tekek-tu-ef mā Rā uben-ef* et l. 20 où la stèle nous fait

voir . Il est vrai que ce sont là de petits détails. Je crois, cependant, qu'il sera utile à certains égards de signaler les particularités de ce genre.

L. 14. Le texte de M. Sethe donne ici *atepu em*          

L. 15. J'ai ici deux observations à soumettre à l'arrangeur.

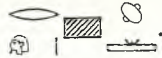
L'une regarde la lecture  Elle est fausse,
on lit très nettement sur la stèle:  L'autre se rap-

porte à l'expression    . C'est le rouleau de papyrus qui a été omis; il y a sur la stèle     (les deux  ont été tournés à droite).

L. 16. Ce qui m'intéresse ici, c'est la question de savoir comment il faut comprendre le groupe . M. Sethe nous dit (note *b*, p. 19) que le signe Δ est tourné du côté opposé, mais il admet en même temps qu'on peut tout simplement se trouver en présence de «ein zufälliges Loch». Je ne puis reproduire ici la graphie de la stèle, mais je crois, que Δ n'y existe pas. Ce que nous y voyons, ce n'est qu'un «signe» accidentel qui ne doit pas nous troubler. Il y a, au reste, d'autres cas où notre stèle présente des phénomènes analogues. Voici le groupe .

(l. 18). La stèle fournit une forme extraordinaire qui ressemble à  ou à peu près. Il est clair que le «signe» qui s'y est glissé est accidentel. Je renvoie également à la ligne 20 où nous

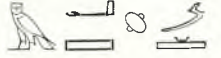
¹ N. B.: tourné à droite.

retrouvons la combinaison . On voit ici encore un «signe» accidentel.

L. 17. Les deux  qui figurent ici d'après l'arrangement de M. Sethe ne rendent pas le dessin du lapidaire. Il y a gravé . Je puis ajouter, du reste, que dans le groupe , le déterminatif n'est pas , mais .

L. 19. M. Sethe a donné au mot  le déterminatif qui représente le dieu Thot coiffé du croissant de la lune. La stèle, au contraire, écrit nettement le même hiéroglyphe mais surmonté du *disque de la lune*. On pourra comparer utilement l'écriture du mot *āāh* (l. 15, l. 23) où nous rencontrons le même déterminatif *avec* le croissant de la lune.

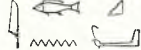
L. 20. . J'attire ici l'attention sur . Cet hiéroglyphe n'a pas été reproduit d'après le dessin de la stèle. Le dessin étant très net à cet endroit, j'ai pu distinguer sans difficulté que le signe en question est surmonté de .

L. 32.  etc. Cet arrangement constitue une nouvelle preuve de l'inexactitude du texte de M. Sethe. L'arrangeur a omis ici le signe , car la stèle donne  etc.

M. Sethe accompagne ce texte de plusieurs notes en bas de la page. Quelques-unes d'entre elles ont pour but de nous renseigner sur les particularités de l'écriture. Il est regrettable que ces observations soient souvent en désaccord avec les graphies de la stèle. La note *b*, p. 14, p. ex., dit: « wie öfters so »; on distingue pourtant aisément , bien que le noeud du rouleau de papyrus ait été faiblement gravé. A vrai dire je ne serais pas entré dans la critique de ce point, si M. Sethe ne m'avait pas obligé à le discuter. C'est qu'il clôt son arrangement par une note additionnelle où il énumère les particularités graphiques

du monument, mais d'une manière incorrecte. P. 23—24, il dit ceci: «*Graphische Eigentümlichkeiten* dieses Denksteins sind: die Umdrehung vieler Zeichen (sont énumérés les signes suivants:

, les deux , ); stets umgedreht ist das , die Weglassung der Füße bei den Vögeln (, , ), des Kopfes bei , der Zipfel und des Knotens bei  und der Brettsteine bei , die dann beide so  aussehen». Il ajoute: «Alle diese Eigentümlichkeiten treten nur hinundwieder, nicht überall auf».

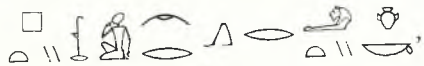
La plupart de ces «observations» manquent, par malheur, de fondement réel. Il est vrai que quelques signes ont été tournés du côté opposé, les exemples que M. Sethe en donne sont très typiques. J'ajoute cependant qu'il y en a encore d'autres, à savoir  et . Quant au , on a tort de croire que cette lettre est «stets umgedreht». Je renvoie à la ligne 26 où le  du groupe  fait exception à la «règle» formulée par M. Sethe. L'omission des pieds des oiseaux , , et  est imaginaire. Les pieds sont visibles, mais ils sont parfois très minces ou légèrement gravés. La tête du céreste  figure également sur la stèle, il n'y a pas lieu de parler d'une omission à cet égard. Le noeud du rouleau de papyrus est le plus souvent visible, et en tous cas trop souvent pour qu'on puisse qualifier d'une «graphische Eigentümlichkeit» de notre stèle les rares cas où il a été omis. Enfin les dames ont été assez nettement gravées, je n'ai pas trouvé un seul cas où  a la forme de  comme le prétend M. Sethe.

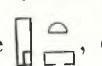
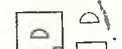
On voit donc que cette note laisse beaucoup à désirer. Elle constitue, dans sa rédaction bizarre, une des meilleures preuves de la vérité du jugement que j'ai déjà prononcé et que je me permets de répéter: la rédaction des «Urkunden» ne repose pas sur des principes vraiment solides.

Je passe à l'inscription du «Denkstein des Königs Amosis»

(p. 26 des «Urkunden»). M. Sethe annonce qu'en 1905, il a collationné les passages obscurs. J'ai pu consacrer un peu de temps à l'étude de l'original et voici les observations que je pourrai présenter sur le texte de M. Sethe.

L. 5. Le groupe qui rend «la fête de Thot» est écrit dans l'arrangement de M. Sethe: . L'original présente l'écriture , la base du premier signe est mutilée. C'est donc  que l'arrangeur a omis.

L. 7. , voilà la lecture de M. Sethe. Ma critique ne regarde que le verbe  qui ne correspond pas exactement à la graphie du monument. On y lit ; nous devons par conséquent conserver cette graphie.

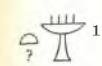
L. 10. Si l'on veut suivre le tracé de l'original d'une manière fidèle, il ne faut pas écrire , comme le fait M. Sethe, mais .

L. 16. A partir de cette ligne l'inscription est mal conservée. Les groupes qui commencent la ligne 16 sont intacts, c'est vrai, mais les lignes 17 et 18 sont très fragmentaires. M. Sethe a essayé de combler quelques lacunes. Pour moi, je ne saurais pas, pour le moment, restituer le texte. Il n'y a qu'un détail que j'ai à apporter: L. 16, après *paut*  , j'ai pu constater qu'on distingue très bien les restes des signes .

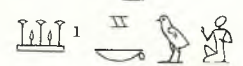
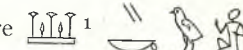
Suit la «stèle d'un homme d'Edfou» (p. 29). Au point de vue bibliographique on apprend ici que la stèle a été publiée par Bouriant dans le *Rec. de travaux*, IX, p. 93. Je voudrais ajouter les titres suivants: 1) MASPERO, *Les momies royales de Deir el Bahari*, p. 626; 2) LIEBLEIN, *Sur quelques stèles égyptiennes du Musée de Boulaq*, *Proceedings* avril 1888, p. 302—303; LIEBLEIN, *Dictionnaire de noms* N° 1921. Je ne tiens compte

naturellement que des travaux que M. Sethe avait à sa disposition lors de la rédaction de ce fascicule des «Urkunden».

Quant à l'inscription telle qu'elle se présente dans l'arrangement de M. Sethe, elle semble assez bonne. Qu'il me soit permis cependant de discuter la reproduction de trois groupes.

L. 2 porte vers la fin et d'après l'arrangement de M. Sethe ¹ (le  est «schraffié»). Je ne crois pas à l'existence du , le groupe a plutôt la forme .

L. 3. . Le dernier groupe a donné lieu à une note (a, p. 30) qui dit: «Schäfer ». Je n'ai pas vu  sur la stèle. En revanche, j'ai pu distinguer le trait l. Je proposerais de lire .

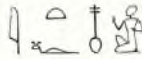
L. 7. ¹  (d'après Sethe; le  est «schraffié»). Le signe  me paraît incertain. La comparaison sérieuse que j'ai établie entre l'arrangement de M. Sethe et l'original me porte à lire ¹ . Je rappelle au reste que cette graphie se retrouve l. 12.

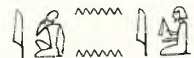
La stèle de *Kares* occupe les pages 45—49. L'arrangeur mentionne qu'elle a été publiée par BOURIANT, *Rec. de trav.*, IX, 94, 95 et par PIEHL, *Aeg. Zeitschr.*, XXVI, 117—118. Il sera bon de compléter cette bibliographie par les titres suivants: 1) MASPERO, *Les momies royales de Deir el Bahari*, p. 627; 2) LIEBLEIN, *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, N° 1923. Je me permets aussi de signaler l'article de M. SJÖBERG, *Stèle de Kars*, *Sphinx*, IX, 4, 217—219.

La réédition de l'inscription n'offre pas de points essentiellement nouveaux par rapport à la rédaction de Piehl. En collationnant le texte, j'ai pu observer que M. Sethe n'a pas indiqué tous les cas où le graveur a tourné certains signes du côté opposé,

¹ le caractère fondu ne rend pas exactement le tracé du monument.

mais je ne m'en occuperai pas ici. La seule chose qui mérite d'être relevée concerne les quatre premiers signes de  l. 12. L'arrangeur indique (note d, p. 47) que c'est là la lecture de BOURIANT et de PIEHL, tandis qu'il affirme qu'actuellement la stèle ne porte que  «schraffiert»). Cela ne s'accorde pas avec la graphie de la stèle. Nous y distinguons, au dessous de , nettement le  qui a la forme de . Au dessous de ce signe il y a deux barres, l'une très petite, l'autre plus grande. Suit une lacune, ensuite . Conformément à cette graphie nous devons donc donner à notre groupe la forme de . Comblons la lacune, et nous aurons la lecture .

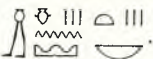
La stèle de  («Urk.», p. 50, 51) nous ramène au Musée du Louvre où cette pierre a été déposée. L'étude que j'ai faite de l'original m'a suggéré quelques observations sur l'écriture de la stèle. Cependant, comme je suis obligé de me servir, dans cet article, des caractères fondus de la liste de THEINHARDT, ce sera peine perdue de les présenter ici. Le texte tel que l'offre l'arrangeur ne donne pas lieu à des remarques très importantes; l'arrangeur a, cependant, omis  qui se lit devant  *merert-ef* etc. Cette remarque regarde la «ligne» que l'arrangeur a mise au dessus de la ligne 3.

Disons ensuite un mot sur l'arrangement des inscriptions de  qui vont de la page 53 à la page 74 des «Urkunden». Ces inscriptions qui racontent l'histoire de ce personnage sont bien connues. L'arrangement que M. Sethe en a donné a évidemment sa valeur à titre de réédition nouvelle, mais il s'agit de savoir, quelle en est la solidité. Voici les observations que j'ai à présenter, ayant collationné les inscriptions sur les lieux.

P. 62. Sous le numéro 21 M. Sethe a arrangé ce qu'il nomme «Andere biographische Inschrift» du même Anna. Cette partie de l'histoire de sa vie a été publiée par BOURIANT, *Rec. de trav.* XIV, 73, 74. P. 62, l. 1, M. Sethe donne la lecture  et il fait remarquer dans la note c: « nach Bour., jetzt zerstört». Pourtant le  n'a pas encore disparu, j'ai pu constater que le caractère y est, mais il est un peu difficile à déchiffrer.

P. 67. («Titel und Praedikate» d'Annà). Le texte 1 repose sur la rédaction que CHAMPOLLION en a présentée (*Not. descr.*, I, 492) ainsi que sur la copie que M. Sethe a prise en 1905. Cette copie paraît incertaine sur un point au moins. En écrivant le groupe , l'arrangeur semble avoir suivi le texte de Champollion, car il nous assure (note a): «das  fehlt in meiner Kopie»; et pour expliquer cette différence il continue: «es ist also wohl wie viele Zeichen der Inschrift seit Champollion's Zeit verschwunden».¹

Le signe  a-t-il, en effet, disparu depuis les temps de Champollion? Non! Lorsque, en avril 1908, j'ai examiné le texte, j'ai constaté que le  y était encore, mais qu'une partie du signe était mutilée. Supprimons donc la note de M. Sethe, puisqu'elle est erronée, et écrivons le groupe, sans commentaire aucun, tel qu'il est: . J'espère d'ailleurs retrouver le signe intact, si, par hasard, j'ai l'occasion de visiter, encore une fois, le tombeau d'Annà à Cheikh Abd el-Kourna.

P. 70. La première inscription que M. Sethe a arrangée sous le numéro 24: «Tableaux de la vie d'Anna» contient, entre autres, l'expression . La copie de M. Sethe diffère un peu de cette lecture, c'est ce que nous apprenons dans la

¹ C'est nous qui soulignons.

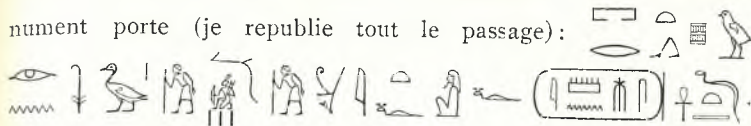
note α qui dit: «Meine Kopie hat  ». Je ne comprends pas d'où vient la lacune que l'arrangeur a marquée. Elle n'existe pas sur la paroi, où nous rencontrons la graphie que je viens de reproduire. Supprimons donc la note de M. Sethe.

P. 73. Nous retrouvons ici la liste des arbres du jardin d'Anna. L'arrangement de M. Sethe me fournit l'occasion de présenter deux petites observations: 1) la «ligne» 8 débute, chez Sethe, par  (le  est «schraffiert»). L'arrangeur rappelle, en même temps, que Brugsch et Dümichen ne donnent pas . Je suis d'avis qu'il faut nécessairement tenir compte de ce que, les signes étant disposés ainsi: , il n'y a pas de place pour ; 2) les arbres, dits *kesebt* (l. 13) sont au nombre de 8. M. Sethe croit que leur nombre est 7, cf. la note b: «Ich sah  », also 7». Pour autant que j'ai pu voir, les chiffres sont tracés ainsi  , donc 8.

La stèle de Tombos occupe les pages 82—86. Elle a été publiée par LEPSIUS, *Denkmäler*, III, 5 a et par PIEHL, *Petites études égyptologiques*. Cette dernière œuvre est d'un mérite incontesté et plus d'un égyptologue a pu profiter du commentaire instructif dont Piehl fit accompagner sa rédaction du texte. Maintenant que cette stèle a été rééditée dans un nouvel arrangement, je profite de l'occasion d'inviter ceux qui accordent aux «*Urkunden*» l'autorité d'une *source* à étudier soigneusement l'ouvrage de Piehl.

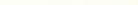
L'inscription d'Amenmes que M. GRÉBAUT a publiée dans le *Rec. de trav.*, VII, 142 se retrouve p. 91 des «Urkunden». L'arrangeur fait savoir qu'il s'est servi de la copie de M. BREASTED. En examinant l'original, j'ai observé une petite différence entre la publication de Grébaut et la réédition des «Urkunden». Celle-ci donne après  l'hieroglyphe , tandis que celle-là présente

l'homme courbé. La copie des «Urkunden» a tort. Le monument porte (je republie tout le passage):    



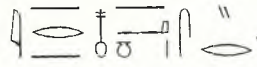
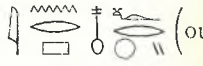
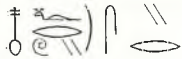
La réédition de la stèle de Thotmès I d'Abydos (p. 94) ne donne lieu de ma part qu'à une seule remarque. Elle concerne la l. 17 (p. 101, 10) où l'arrangeur a lu    etc. La note c, qui se rapporte à ce groupe, dit: «So das Original; Mar. ; Rougé ». Dans ses corrections p. 314, l'arrangeur revient encore une fois à sa lecture en nous affirmant: «S. 101, 10: Zu Mariette's Lesung , die ich bei der Kollation nicht kannte, vgl. die Schreibung der «Amadastele»    ». Le fait est que la stèle nous permet de distinguer nettement le ; le  est inadmissible. La lecture exacte est donc    .

La stèle n° 130 conservée au Musée du Vatican figure dans les «Urkunden» (p. 311—312) sous le titre «Denkstein betr. die Neuanlage der Befestigung  im westlichen Theben». Cette stèle qui date des temps d'Hatsépsou a été publiée par CHAMPOLLION, *Not. descr.*, II, 700—701, MARUCCHI, *Museo egiz. Vatic.*, p. 133—135, PIEHL, *Rec. de trav.*, II, 129 et la rédaction de M. Sethe est donnée d'après la copie de M. BREASTED. J'ai pris une copie moi-même, ce qui me permet de formuler quelques remarques sur l'arrangement de M. Sethe.

La ligne 2 nous fait voir le cartouche 

C'est là la reproduction correcte de la graphie de la stèle. L'arrangement de M. Sethe exclut le $\cup$ qui existe, cependant, sur le monument.

Le début de la ligne 4 est très difficile. Toutes les copies qu'on nous a présentées donnent, on le sait, des lectures différentes. Il sera peut-être inutile de reproduire ici les anciennes

lectures, je crois qu'il suffit de celles de M. Breasted et de M. Sethe, puisqu'elles sont les plus récentes. M. Breasted propose de lire . M. Sethe déclare que cette lecture est peu probable, il veut la remplacer par  (ou ) . Faut-il adopter cette version? Examinons la stèle avant de répondre à cette question.

Tout d'abord, l'existence du groupe  est sûre. L'hiéroglyphe  qui suit a été tracé d'une manière trop nette pour qu'on puisse l'interpréter autrement. Les signes  sont également visibles. Reste donc à savoir comment il en est de  ou . J'ai essayé de copier la graphie de la stèle et en voici le dessin aussi fidèle que possible: . Mes notes au crayon indiquent que de ce groupe, les signes  sont certains. Comment donc expliquer ce qui est au dessus d'eux? A en juger par la forme du «signe» nous n'avons pas affaire à , je crois plutôt qu'on peut penser à l'hiéroglyphe  qui a été tracé sans contours définis. Je proposerai sous toutes réserves de lire tout le passage:  etc.

* * *

La critique que j'ai consacrée à cette livraison des «Urkunden» n'épuise peut-être pas la matière. Je serais heureux, si elle pouvait, tout de même, inviter d'autres égyptologues à continuer sérieusement l'examen que j'ai inauguré. Mon examen des différents fascicules n'aurait pas été fait en vain, s'il pouvait amener les lecteurs des «Urkunden» à se rendre compte de ce qu'ils ont devant eux non pas une *source*, mais simplement un recueil de textes qui malgré certains mérites, ne l'emporte pas, tout considéré, sur les publications qui lui ont frayé le chemin.

Upsala, janvier 1909.

Ernst Andersson.

Les inscriptions trouvées dans les carrières de Hatnub.

Par

J. Lieblein.

Les recherches de M. Möller dans les carrières de Hatnub sont d'une grande importance, et quoique je n'en puisse tirer les mêmes conséquences que celles qu'il nous propose, je sais bien apprécier la valeur des matériaux qu'il a mis à notre disposition. Je veux parler du mémoire inséré dans les *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften* 1908, 679 ss. sous le titre: Bericht über die Aufnahme der hieroglyphischen und hieratischen Felseninschriften im Alabasterbruch von Hatnub in Mittelägypten. Von Dr. Georg Möller in Berlin.

Ce qui est ici de l'intérêt suprême, c'est la série des grands dignitaires qui nous aide à combler la lacune béante de l'histoire égyptienne entre la VI^e et la XII^e dynastie. Pour faciliter la démonstration je citerai d'abord la liste telle que l'auteur la donne page 684 sv.:

1. Aāb, contemporain du roi Nofr-f-re (Dynastie V, 4).
2. Khua , contemporain de Phiops II Nofr-ka-re.
- 3 (5). Aha, 31 ans de règne au moins.¹
- 4 (3). Thotnekht, fils de Teti. (Lepsius Denkm. II, 112/13).
- 5 (4). Thotnekht, contemporain du roi (Meri-ka-re).

¹ Je demande à M. MÖLLER la permission de changer la place de ce personnage.

6. Khuu-s  contemporain d'un roi Khetí.
7. Ahaneht I, 20 ans de règne au moins.
8. Thotneht.
9. Ahaneht II, 13 ans de règne au moins.
10. Nehera I, fils de Kama, 8 ans de règne au moins.
11. Ki.
12. Nehera II dont le fils Amenemha vivait en l'an 31 de Sesostris I.

Voilà la liste de M. Möller.

- N° 1 appartenait à la V^e dynastie.
2 vivait environ l'an 2500 a. I.-C. sous le règne de Phiops II qui d'après Manéthon régnait 95 ans, 2522—2427 a. I.-C.
3 (5) vivait probablement aussi sous le règne de Phiops II, environ l'an 2450 a. I.-C.
4 (3). Thotnekht, fils de Teti, est nommé dans le tombeau 3 de Schech Said (L. D. II, 112/13) où l'on trouve, plusieurs fois répété, le titre «Gouverneur de la maison du roi Pepi»; c'est donc avec raison que Lepsius compte ce tombeau parmi les monuments de la VI^e dynastie. Pour ce motif je crois que notre Thotnekht également vivait pendant le long règne de Pepi II, environ l'an 2430 a. I.-C.
5 (4). Thotnekht, fils de Thotnekht, vivait sous le règne

du roi hérakléopolitain (); je lis ainsi la graphie énigmatique de M. Möller, cf. Maspero dans Proc. Soc. Bibl. Arch. 1891, p. 430. Notre Thotnekht vivait donc, je crois, environ l'an 2370 a- I.-C.

6. Khuu-s 𓂏𓂏𓂏𓂏 était contemporain d'un autre roi hérakléopolitain Kheti III et il vivait environ l'an 2350 a. I.-C. Dans un travail sur l'histoire égyptienne que je prépare, j'ai longuement parlé de ces rois hérakléopolitains, contemporains de la dynastie VIII, qui sous les rois

faibles et fainéants de Memphis ont occasionnellement conquis la capitale et se sont introduits momentanément dans la série des rois de la VIII^e dynastie. Voici une partie du tableau que j'y ai dressé :

VIII ^e dynastie, memphitique. 146 ans, 2414—2268 a. I.-C.	IX ^e dyn. hérakléopolitaine. 109 ans, 2447—2338 a. I.-C.
(2522—2427 a. I.-C. Pepi II de la VI ^e dynastie).	2447 a. I.-C. Akthoes = Meriabre Kheti I.
(2427—2414 à I.-C., les deux der- niers règnes de la VI ^e dyn.).	
2414 a. I.-C. Noferkare (fragment 43 du Pap. royal de Turin). Noferka ab Noferkare (fragm. 47).	
2390 a. I.-C. Kheti II de la IX ^e dyn. Snoferkar 2370 a. I.-C. Merikare de la IX ^e dyn. Noferkare (fragm. 48).	2390 a. I.-C. Kheti II. 2370 a. I.-C. Merikare. ¹
2350 a. I.-C. Kheti III de la IX ^e dyn. i	2350 a. I.-C. Kheti III. ¹

Ce sont ces deux rois hérakléopolitains Merikare et Kheti III que nous retrouvons, je crois, dans la liste de M. Möller sous les numéros 5 (4) et 6.

Revenons à la série de M. Möller:

7. Ahanekht I,
8. Thotnekht,
9. Ahanekht II

¹ GRIFFITH, *The inscriptions of Siut and Dér-Rifeh*, donne des renseignements utiles sur ces rois hérakléopolitains.

pourraient très bien avoir fonctionné pendant 70 ans, comme M. Möller le veut, c'est-à-dire de 2350 jusqu'à 2280 a. I.-C.

10. Nehera I depuis l'an 2280 a. I.-C., probablement sous les rois Amenemha I et Usertesen I.
11. Ki environ l'an 2260 a. I.-C., sous Usertesen I dont il a épousé la fille Sit-kheper-ka.
12. Nehera II environ l'an 2240 a. I.-C. sous Usertesen I et Amenemha II.

Tout est ici clair; les documents importants dont M. Möller nous a enrichis me donnent une preuve décisive en faveur de mon classement de ces dynasties-ci, et je ne comprends pas la conclusion que M. Möller tire de ses recherches, quand il dit:

«Wir haben also mindestens 12 Generationen oder etwa 300 Jahre zwischen dem Ende der 6. Dynastie (Phiops II) und dem 51 Jahre der 12. Dynastie».

Probablement l'auteur a oublié quelque chose, entre autre les 108 ans (95 + 1 + 12) de Phiops II et des deux successeurs de la VI^e dynastie. Cependant:

Interdum dormitat bonus Homerus.

Christiania, le 8 Février 1909.

J. Lieblein.

GEORGES LEGRAIN. Répertoire généalogique et onomastique du Musée du Caire. Monuments de la XVII^e et de la XVIII^e dynastie. Genève 1908. 340 pages.

Le beau volume que j'ai devant moi sur la table contient tous les noms personnels, ou peu s'en faut, munis de leurs titres, et toutes les listes généalogiques des monuments de la XVII^e et de la XVIII^e dynastie qui se trouvent dans le Musée du Caire. Les monuments sont arrangés en ordre chronologique; je n'en ai observé qu'une seule exception, no. 144, sans compter ceux dont on ne sait pas exactement le temps. Les tableaux généalogiques sont en ordre ascendant, de sorte que les générations les plus récentes sont en haut et les plus anciennes en bas du tableau. L'ouvrage consiste en 343 numéros; mais le nombre des documents mentionnés est beaucoup plus grand, parce que plusieurs numéros, p. ex. n^{os} 207, 216, 236, 244, 245, 249, 302, renferment une pluralité d'objets. À la fin le livre nous donne un index des noms et un index des titres, tous les deux en ordre alphabétique, de sorte qu'il est très facile de s'orienter et de retrouver ce dont on a besoin. On voit que c'est un livre bien utile dont nous nous sommes enrichis, et quand l'auteur, comme c'est son intention, l'aura complété par d'autres volumes comprenant les dynasties suivantes, nous aurons une collection de matériaux de la plus grande importance.

J'ai depuis longtemps, à l'occasion de la publication de mon Dictionnaire de noms hiéroglyphiques, fait valoir l'utilité des listes généalogiques pour l'histoire et la chronologie, et les égyptologues d'alors y étaient d'accord; mais aujourd'hui cet ordre d'idées semble être tombé dans l'oubli. C'est dommage; car les savants qui dernièrement ont traité la chronologie égyptienne croient pouvoir résoudre toute cette question difficile et compliquée en s'adaptant aux opinions en vogue, en confirmant et prouvant un dogme quelconque, plus ou moins erroné, sans prendre en considération tout le travail de la science moderne et les matériaux immenses des monuments égyptiens, comme par exemple ceux dont je parle ici.

C'est donc avec une vive satisfaction que je salue l'excellent ouvrage de M. Legrain espérant qu'il pourra le compléter dans un avenir pas trop lointain.

Avant de finir je crois devoir remplir mon devoir de critique en faisant remarquer, qu'à la page 23 je trouve le nom Sebekemsaf au lieu de Sebekemsas. Mais en revanche je dois reconnaître, que l'autographie est d'une exécution si parfaite que je n'en aie jamais vu de semblable.

Christiania, le 25 Janvier 1909.

F. Lieblein.

* * *

L'œuvre magnifique de M. Legrain est dédiée à «M. J. LIEBLEIN professeur d'Égyptologie à l'Université de Christiania, auteur du Dictionnaire de noms hiéroglyphiques». M. Legrain a voulu signaler, de cette façon, les mérites uniques de cet ouvrage excellent. En parcourant la préface qui ouvre son beau volume, j'ai été heureux de voir que M. Legrain a apprécié le travail de l'égyptologue norvégien à sa vraie valeur et qu'il a voulu lui rendre son témoignage public de son admiration.

«C'est à M. Lieblein que ce volume est dédié, écrit M. Legrain; je n'ai fait, en agissant ainsi, qu'acte spontané de reconnaissance et d'admiration. En revisant quelques pages de son *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, j'ai pu, seulement alors, apprécier l'œuvre colossale qu'il accomplit. Les deux volumes qui le composent sont, sous leur apparence modeste, le meilleur et le seul outil dont on se soit encore servi pour reconstituer l'histoire des familles égyptiennes pharaoniques. Maintenant que j'ai tenté, non de rééditer son travail mais d'en mettre au courant une faible partie, je me rends compte de ce que M. Lieblein dut dépenser de trésors d'abnégation et de patience; et j'avoue, quant à moi, qu'il me semble, actuellement, impossible de refaire un autre *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques* tel que l'a donné mon vénérable maître. L'œuvre est inimitable et devrait rester unique en son genre».

C'est M. Lieblein lui-même qui, sur ma prière, a bien voulu se charger de la rédaction d'un compte rendu de l'ouvrage de M. Legrain. Que l'auteur du *Répertoire généalogique et onomastique du Musée du Caire* veuille y voir un témoignage de reconnaissance de la part du *Sphinx* pour l'ouvrage excellent et utile dont il a fait don à notre science.

Upsala, Janvier 1909.

Ernst Andersson.

VALDEMAR SCHMIDT, Ny Carlsberg Glyptotek. Den Ægyptiske Samling. Ny Udgave med et Tillæg om den Bispegaarden tilhørende, i Glyptoteket opbevarede Samling af ægyptiske Indskrifttavler. Med 95 Illustrationer i Texten og 16 autograferede Tavler. Kjøbenhavn 1908. Nielsen & Lydiche. XVI—711 pages; 16 planches; in-8°.

La première édition du catalogue de M. Schmidt, qui a paru en 1899, fut soumis à un compte rendu critique par PIEHL dans le *Sphinx*, III, 3, 175—177. Nous renvoyons à ce fascicule les lecteurs de notre revue qui désirent des renseignements détaillés sur le but de ce catalogue et le plan selon lequel il a été composé. Comme la première édition, la deuxième est écrite en danois.

Il y a une grande différence entre les deux rédactions. Celle-là ne donna pas l'impression d'un travail qui sous la forme descriptive et vulgarisatrice tient compte de tous les progrès de la science. Celle-ci témoigne, en revanche, d'une plus grande circonspection et d'un effort louable de donner au grand public un aperçu net de la culture égyptienne à travers les différentes périodes.

Ce qui d'ailleurs augmente essentiellement la valeur de la nouvelle édition par rapport à la précédente, ce sont les nombreuses illustrations que l'auteur y a insérées. Elles rendent un grand service au lecteur qui veut suivre la description détaillée des monuments. Au surplus, on retrouve, à la fin du livre, une série de planches où l'auteur a réuni certaines inscriptions hiéroglyphiques de la Glyptothèque de Ny Carlsberg; elles ont été «conférées avec les originaux» par notre auteur et «dessinées» par M. RICHARD THEILGAARD.

La description que M. Schmidt a consacrée aux beaux monuments conservés à la Glyptothèque est minutieuse et solide et l'on peut dire qu'elle permet au visiteur laïque de se faire une idée juste de la nature et de l'importance de tel monument. Lorsqu'il y a des inscriptions, l'auteur les a traduites.

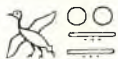
En accomplissant la tâche agréable d'examiner le catalogue de M. Schmidt, j'ai eu la satisfaction de voir qu'il a soigneusement observé les remarques que PIEHL présenta à propos de la première édition: L'on pourrait sans doute continuer la discus-

sion sur d'autres détails, mais je ne crois pas nécessaire de relever ici telle question sur laquelle je ne partage pas l'opinion de l'auteur. Je voudrais cependant effleurer certains points.

La statuette-stèle N° E 67 (p. 130, 131) porte une inscription dont la traduction est donnée p. 131 et dont la copie se retrouve pl. 7. Nous y retrouvons, l. 7, la locution



M. Schmidt la rend ainsi: «Vær naadig, Du Jordens Sol» (en français: «sois gracieux, toi, le soleil de la terre»). Je ne crois pas que cette traduction soit correcte, je ne puis retrouver dans le texte l'hieroglyphe qui correspondrait au mot «soleil».



demande une toute autre interprétation, et je suis d'avis que M. NAVILLE a raison, lorsqu'il donne à cette expression le sens de «créateur du monde».¹ Je traduis donc: «Salut à toi, le créateur du monde».

Le titre d'Anubis   que l'auteur transcrit fort bien *tep men-ef* (p. 670) ne signifie point «sit Bjergs Hoved» (= «le chef de sa montagne»), mais tout simplement «sur sa montagne».

Le travail de M. Schmidt comprend aussi, sous la forme d'un supplément, le catalogue de la collection des stèles égyptiennes de Bispegaard. Cette collection très remarquable est actuellement conservée à la Glyptothèque de Ny Carlsberg. Plusieurs de ces stèles sont connues par les égyptologues grâce aux publications de M. LIEBLEIN, *Die ägyptischen Denkmäler in St. Petersburg, Helsingfors, Upsala u. Kopenhagen*, de PIEHL, *Rec. de travaux* I, pp. 133—136 et *Inscr. Hiérog.* I, pl. XCIII—XCIV, de M. MADSEN, *Revue égyptologique*, XII, pp. 216—222; les *Monuments orientaux de Copenhague*, III que M. Schmidt avait promis de publier à l'occasion du Congrès des Orientalistes à Copenhague (l'été dernier) ont pour but de fournir une réédition des stèles de Bispegaard. —

La nouvelle édition du catalogue de la collection égyptienne de la Glyptothèque de Ny Carlsberg constitue, dans sa rédaction nette et consciencieuse, un bon guide du visiteur qui sait le danois. Elle porte d'ailleurs l'empreinte du zèle louable de divulguer la connaissance de l'Égypte ancienne parmi le grand public. M. Schmidt a fait beaucoup à cet égard; citons l'article «Ny Carlsberg Glyptotek» qu'il vient de publier dans la revue «Ord och Bild», 1908, fasc. 10, pp. 449—546.

¹ *Sphinx*, XII, 4, p. 200.

Upsala, février 1909.

Ernst Andersson.

E. A. WALLIS BUDGE, *A Guide to the Egyptian Collections in the British Museum*. With 53 plates and 180 illustrations in the text. Printed by order of the Trustees. London 1909. XIV—325 pages in-8°. Prix: un shilling.

D'après les termes de la préface, cette nouvelle publication n'est pas un guide dans la pleine acception du mot. Elle ne décrit pas, de la manière ordinaire, les monuments qui composent la magnifique collection d'antiquités égyptiennes du British Museum. On nous offre ici une sorte de muséographie dont la rédaction repose sur d'autres principes. Le but que l'auteur veut réaliser est de donner une introduction populaire à la science égyptologique. Il nous a donné un petit manuel d'égyptologie plutôt qu'un guide du visiteur, tout en illustrant ce manuel d'une série de beaux spécimens de la collection. L'idée est bonne et l'œuvre mérite d'être imitée.

Reconnaissons tout d'abord que l'auteur a accompli sa tâche d'une manière très satisfaisante. Après un aperçu de la géographie de l'Égypte, il passe à résumer la question difficile de l'origine des anciens Égyptiens, il traite ensuite la langue, l'écriture et les questions qui s'y rapportent, et il rend compte, naturellement, de l'histoire du premier déchiffrement des hiéroglyphes. Le chapitre prochain est consacré à la littérature égyptienne et ensuite l'auteur nous renseigne d'une manière nette et claire sur les «manners and customs», sur l'architecture, la peinture et la sculpture. Suit un chapitre intitulé «The King and his subjects. Military service», après quoi l'auteur aborde la religion égyptienne, parle de l'embaumement et des tombeaux et fournit quelques courtes notices sur les noms de nombre, la division du temps et la chronologie (chap. IX). Le chapitre X ouvre l'aperçu de l'histoire d'Égypte (p. 188—285), aperçu qui se termine par une liste comprenant les principaux rois et leurs cartouches.

Quant à la rédaction des différents chapitres, l'auteur a mis largement à profit les découvertes et les observations faites jusqu'ici. Son livre ne veut être qu'un résumé des résultats de recherches précédentes. Dans ces circonstances, il sera peut-être inutile de le soumettre à une critique détaillée.

Il y a pourtant quelques points qui me semblent susceptibles de modifications.

En traitant la géographie de l'Égypte, l'auteur a consacré quelques mots au Nil. Nous y lisons la phrase suivante (p. 9): «The Egyptians called both their river and the river-god *Hāp*

or *Hāpi*        a name of which the meaning

is unknown». Je ne sais pas ce qui a conduit l'auteur à formuler cette assertion, car nous connaissons, en effet, le sens de *Hāpi*. RENOUF, auquel notre science doit tant d'observations excellentes, nous a donné des indications utiles à ce sujet dans son article *Nile Mythology*¹ et voici ce qu'il a fait ressortir (p. 46): «The name *Hāpu*, therefore, as applied to the Nile, signifies 'he who covereth', or 'overspreadeth' Egypt. This is of course in reference to the inundation etc.».

P. 16—17 l'auteur énumère les nomes de l'Égypte ancienne. Il n'a pas réimprimé les groupes hiéroglyphiques, il s'est contenté d'en donner la transcription. On pourra présenter les observations suivantes.

Les nomes de la Haute Égypte. Le neuvième nome n'a pas été transcrit par l'auteur. Je crois qu'il faut adopter la lecture *Chem*. — Le 12^{me} nome se lit d'après l'auteur *Tu* Comme

on le sait, il s'écrit ainsi:     ; on a autrefois lu ce groupe *Tu-f*.

Cependant cette lecture a été abandonnée et remplacée par *Men-ef*. C'est à PIEHL que nous devons la lecture *men-ef*, cf. ses *Notices*:

§ 15. *La lecture du nome géographique*  *Sphinx*, II, pp.

190, 191. — L'auteur transcrit le 13^{me} et le 14^{me} nome *Am-f-khent* et *Am-f-peh* respectivement. Cette transcription n'est point correcte. Nous devons lire, à sa place, *Atef chent* et *Atef peh*. On pourra comparer, entre autres, PIEHL, *Sphinx*, I, p. 58.

Les nomes de la Basse Égypte. C'est ici la lecture *Sept*, adoptée pour le 20^{me} nome, qui réveille mon attention. Les listes monumentales désignent souvent ce nome par le groupe

. Quelle est donc sa valeur phonétique? Nous la connaissons de longue date. Dans ses *Notes de lexicographie égyptienne*, troisième article § I, *Un siège et son nom*, *Sphinx*, VI, 125—128, PIEHL a prouvé d'une manière très instructive que la lecture de  est *māk*. Comme ce groupe s'emploie notamment pour dé-

¹ *Life-Work*, III, pp. 41—50. Cf. *Proceedings*, XIII, pp. 4—11.

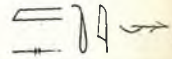
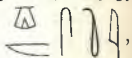
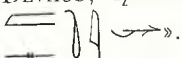
signer le 20^{me} nome, il s'ensuit que nous devons supprimer la lecture *sept* et employer, à sa place, *māk*.

Au sujet de l'histoire du premier déchiffrement de l'écriture égyptienne, l'auteur dit ceci (p. 44): «He was (il s'agit de THOMAS YOUNG) the first to grasp the idea of a *phonetic principle* in the reading of the Egyptian hieroglyphics, and he was the first to apply it to their decipherment. Warburton, De Guignes, Barthélemy and Zoëga all *suspected* the existence of alphabetic hieroglyphics, and the three last-named scholars believed that the oval, or cartouche , contained a royal name; but it was Young who first proved both points and successfully deciphered the name of *Ptolemy* on the Rosetta Stone, and that of *Berenice* on another monument, and it was Banks who first identified the name of *Cleopatra*. The list of alphabetic characters was much enlarged in 1822 by the eminent scholar CHAMPOLLION etc.».

Je ne crois pas que cette assertion soit juste. C'est à CHAMPOLLION qu'appartient la place d'honneur plutôt qu'à Young. RENOUF a dit ceci: (*Hibbert Lectures*, p. 12, 13): «It is even to this day a common habit of Englishmen to couple the name of their countryman Dr. Thomas Young with that of Champollion, as sharing with him the glory of this discovery. No person who knows anything of Egyptian philology can countenance so gross an error. . . . It is not true that he discovered the key to the decipherment of hieroglyphics, or even that his labours assisted Champollion in the discovery. When the key was once discovered and recognized as the true one, it was found that one or two of Young's results were correct. But there was nothing in his method or theory by which he or any one else could distinguish between his right and his wrong results, or which could lead him or any one else a single step in advance. Young was certainly right in assuming that the first two signs in the hieroglyphic name of Ptolemy were P and T, but his next step was a failure, and so was the next after that. He did not succeed in analyzing this royal name or that of Berenike. All his other attempts were simple failures. «He mistook Autokrator for Arsinoë, and Cæsar for Euergetes». «His translations», says Dr. Birch, «are below criticism, being as unfounded as those of Kircher». Besides being unable to identify more than a very few alphabetic characters, he failed to recognize the nature of determinatives, no less an essential part of the key than the phonetic». Je pourrai renvoyer encore à l'article de Renouf «*Young and Champollion*», *Proceedings*, XIX, pp. 188—209; *Life-Work*, I, pp. 145—173 et à PIEHL, *Sphinx*, II, pp. 42—46 (compte rendu critique du guide de Baedeker) et *Sphinx*, VII, p. 160 (compte rendu de Renouf, *Life-Work* I).

Dans la partie du deuxième chapitre qui traite l'écriture hiéroglyphique, on lit: « *f* is a picture of a snail (?)». Pour-

quoi «a snail»? Tout le monde sait et reconnaît que  représente le *cerastes* (*C. ægyptiacus*).

P. 53. «The palette, in Egyptian *meslhà* , etc.». Je me demande si la transcription *meslhà* est correcte. Je crois plutôt qu'il faut accepter la lecture *gestà* , cf. DÉVAUD, *Sphinx*, XII, 3, pp. 115—117: *Varia*, IX «A propos de ».

Je ne veux pas augmenter encore la liste des détails à discuter. Je reconnais encore une fois avec plaisir que le livre est bon et qu'il rendra de grands services au visiteur des trésors du British Museum.

Upsala, février 1909

Ernst Andersson.



Une Maxime de Ptah-hotpou sur les femmes.

Par

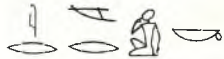
Henry Madsen.



La maxime du vieux Sage *Ptah-hotpou* concernant les femmes et les dangers de les connaître trop, n'a pas été très bien comprise — du moins selon ma connaissance. Il s'agit du *Papyrus Prisse*, IX, 7—12.

M. ORMONT, le distingué conservateur au département des manuscrits à la *Bibliothèque Nationale*, m'a donné l'occasion de consulter de plus près ce précieux manuscrit et je donne du passage en question la transcription suivante:



¹ Les mots , indiquant le commencement d'une nouvelle maxime, sont tracés avec de l'encre rouge.



La syntaxe est on le voit, assez simple et la plupart des mots nous sont aussi très bien connus. — Ligne 11 la préposition est peut-être une faute pour : faute assez facile à expliquer dans l'écriture de l'époque. — Le mot (ligne 8) ne signifie certainement pas ici «frère» : il a un sens plus large, «parent» ou quelque chose de pareil. — En nous avons la racine verbale : «être bon», «être agréable». — La phrase qui est la plus difficile à comprendre :

a été traduite par M. BRUGSCH :¹ «Nicht sei die Richtung des Gesichtes auf ihre Blösse», et par M. VIREY d'une manière toute différente : «Il n'y a pas de prudence à y prendre part». «Les mots

ne sont sans doute que le verbe dérivé du mot «excellence», «bonheur», «profit». Le mot nous est connu avec les sens de «partager», «fendre», «ouvrir» (comparez le mot «perchée», «oisellerie», «breste», qui s'ouvre sous le poids des petits

¹ BRUGSCH : Supplément du dictionnaire, p. 1040—1041.

² PH. VIREY : Étude sur le papyrus Prisse, p. 62.

³ Pap. Harris 500, recto, I, 12; II, 1; IV, 3; IV, 6 etc.

oiseaux et se renferme sur eux). Le causatif du Papyrus Ebers signifie «faire ouvrir le corps» (sens figuré : «obtenir l'évacuation», «évacuer»). Le mot désigne naturellement le de la phrase précédente. Nous devons donc voir dans les mots une expression pour «ouvrir ce lieu», «franchir sa porte», parallèlement au «entrer» de la ligne 8, et au «approcher», de la ligne 9.

Le précepte du vieux Ptah-hotpou est donc à traduire :

«Si tu aimes bien garder l'amitié dans une maison où tu entres — comme maître, comme parent ou comme ami — partout où tu entres : gardes-toi de t'approcher des femmes. Car le lieu où elles sont n'est pas bon et il n'y a rien d'excellent à le franchir. Mille hommes se sont perdus pour avoir joui comme un rêve d'un court moment.¹ On atteint la mort parce qu'on les connaît».

¹ Dans les débris d'un autre manuscrit des Maximes de Ptah-hotpou, que M. H. O. LANGE a découvert à Londres, on trouve une variante de cette dernière phrase, qui en rend la traduction certaine. — De ce manuscrit M. LANGE n'a publié que quelques lignes en facsimile dans la revue danoise : *Bogveemnen*, 1899.

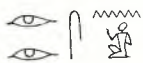
Aarhus, février 1909.

Henry Madsen.

L'autobiographie d'un sculpteur égyptien.

Par

Henry Madsen.

La stèle C. 14 du Musée du Louvre porte une inscription très intéressante, mais assez difficile à traduire; M. MASPERO l'a essayé, il y a des longues années, mais sa traduction, parue dans les *Proceedings*, n'est guère réussie: le grand savant français a vu une espèce de traité théologique dans les paroles un peu obscures où un sculpteur de la XI^e dynastie ne parle, en vérité, que de son métier et du succès qu'il y a obtenu. Car le texte n'est que la biographie du vieux sculpteur  — une autobiographie selon la forme employée, mais racontée sans doute par son fils, sculpteur lui aussi, qui n'a pas oublié de se vanter lui-même de ses hautes qualités dans la biographie qu'il nous a livrée de son père. M. A. ERMAN a mieux compris le sens du texte et il en a extrait quelques indications détachées pour son travail *Aegypten und aegyptisches Leben*.

Parmi les bas-reliefs des tombeaux égyptiens nous avons déjà trouvé certaines représentations assez curieuses des peintres et sculpteurs qui ont pris part aux travaux exécutés — des sculpteurs, sculptés par eux-mêmes, des peintres, peints par eux-mêmes. Dans un très joli relief du tombeau de *Ptah-*

hotpou (IV^e dynastie) M. A. ERMAN a deviné très finement un portrait du sculpteur, auquel nous devons ces reliefs, vrais chef-d'œuvres de l'art égyptien.¹ Plus tard M. ERMAN a repris cette thèse, il l'a développé et il l'a suffisamment prouvé.² Après lui M. K. SETHE a reconnu plusieurs portraits d'artistes, exécutés par eux-mêmes, dans un autre tombeau de la même époque.³ Dans le tombeau de *Mererouka* M. DAVIES a découvert le portrait très curieux d'un peintre en train de faire des esquisses pour ses tableaux des quatre saisons⁴ et M. G. STEINDORFF a trouvé sur une stèle du moyen empire le portrait de l'artiste qui a dû exécuter la stèle.⁵ Dernièrement enfin M. A. ERMAN nous a présenté un autre peintre, peint par lui-même, cette fois-ci de l'époque du nouvel empire.⁶

Mais c'est néanmoins très peu que nous savons sur la vie et sur les manières de travailler des anciens artistes égyptiens et la stèle du Louvre, malgré les nombreuses difficultés du texte, doit s'attirer notre intérêt, aussitôt le contenu reconnu. Même s'il nous est impossible à l'heure présente d'en traduire plusieurs phrases, il nous fournit pourtant nombre d'indications très précieuses que nous ne trouvons nulle part ailleurs.

Le texte a été publié à plusieurs reprises, notamment par LEPSIUS⁷ et PRISSE D'AVENNES,⁸ mais d'une manière pas très exacte. La publication que je donne ici est fondée sur les deux publications nommées et surtout sur une excellente photographie du Musée de Berlin (commission de la *Wörterbuch*).

C'est assez curieux de remarquer que les bas-reliefs de

¹ *Aegypten und aegyptisches Leben*, p. 552.

² *Aeg. Zeitschr.* 1893, p. 97.

³ *ibid.*

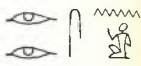
⁴ *ibid.* 1900, p. 107.

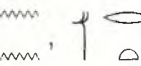
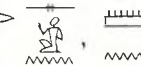
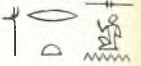
⁵ *ibid.* 1894, p. 126.

⁶ *ibid.* 1905, p. 128.

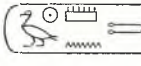
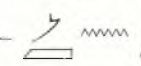
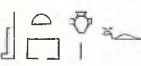
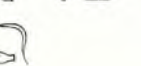
⁷ *Auswahl*, pl. 9.

⁸ *Monuments égyptiens*, pl. 7.

la stèle ne sont point exécutés d'une manière qui donne les mêmes idées brillantes sur les qualités du sculpteur  et de son fils, que la biographie elle-même cherche à nous donner.

La stèle nous fournit les noms des parents du défunt: il y a d'abord sa femme , ses deux filles  et , ses quatre fils , , , et . Le premier est désigné comme son fils aîné par les mots , pendant que les autres ne sont que . La forme du  donne un nouveau argument en faveur de la lecture de M. SETHE pour ce nom célèbre, le *Sésostris* d'Hérodote.

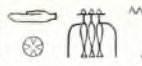
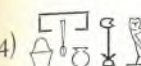
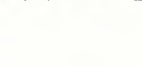
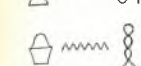
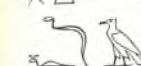
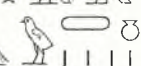
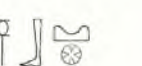
Le commencement de l'inscription donne une date assez précise pour l'érection du petit monument (lignes 1—2):

- 1)             
- 2)             

L'Horus vivant, qui réunit les deux pays, etc., le fils du Soleil Mentouhotpou, qui vit toujours — le vrai favori de son cœur, celui qui fait toutes les choses qu'il loue, tous les jours, le vénérable chez le grand dieu, Aroui-sen (?).

Les lignes 3—6 donne une formule d'offrandes pour le défunt:

¹ Le  est écrit dans l'original plutôt comme .

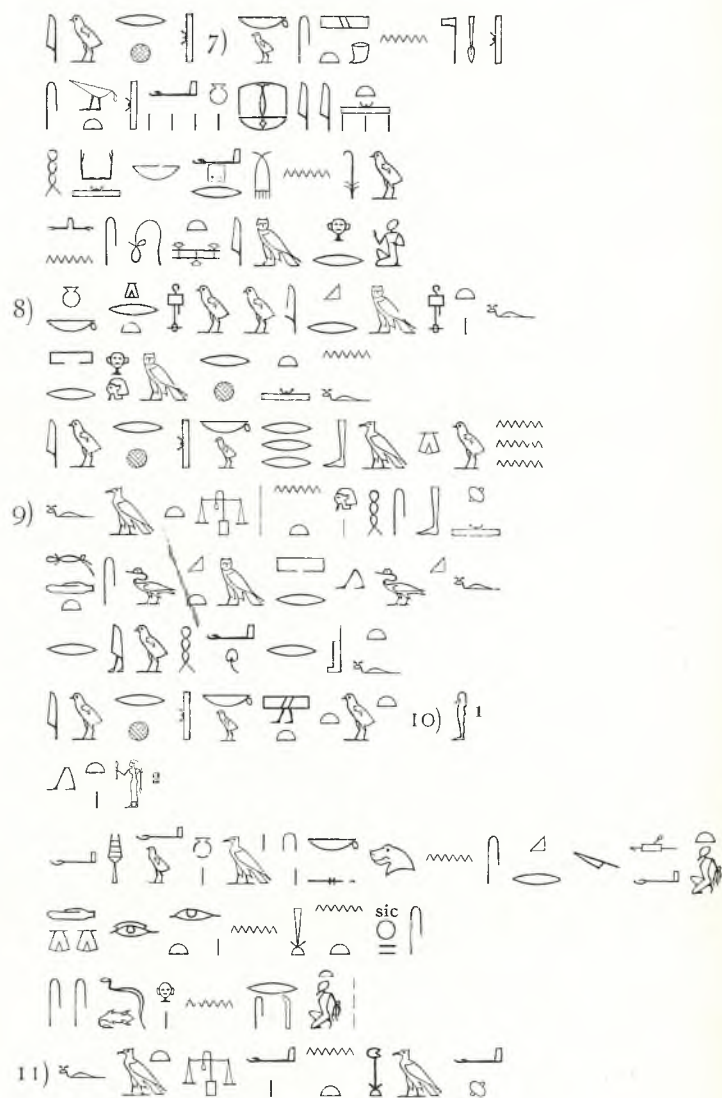
- 3)       
- 4)       
- 5)       
- 6)       

«(3) Une offrande donnée par Osiris etc., (4) un repas funéraire consistant en un millier de pains, de bière, de bœufs, d'oies, de cordes, d'étoffes, de toutes les bonnes choses pures, du pain selon les comptes, de la bière, du petit-lait, des aliments du (5) maître d'Abydos, du fromage, du lait de vache, dont les âmes aiment à manger, — pour le vénérable chez Osiris, (6) le vénérable chez Anubis, seigneur de la nécropole, le chef des artistes, le scribe et le sculpteur Arouisen (?); il dit: —»

¹ Coiffé de ☉.

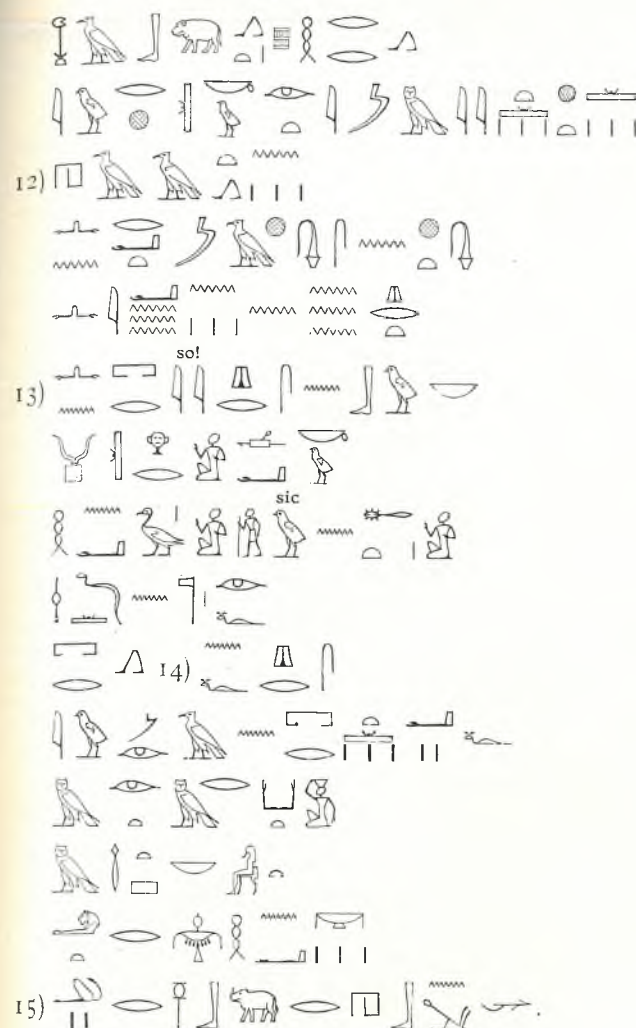
² Le groupe  est sculptée dans l'original avec la même forme que le mot hiératique pour «âme» dans les célèbres *Gespräche eines Lebenden mit seiner Seele*.

La fin de l'inscription donne la biographie du sculpteur (lignes 6—15):



¹ coiffé de .

² Lire l'hiéroglyphe: femme aux bras pendants.



(6) «Je savais le secret (7) des hiéroglyphes et (je savais) conduire les travaux de fête (?), et (je savais) toutes les formules magiques qui y étaient nécessaires.

«On ne pouvait pas se passer de moi (8), car j'étais un artiste distingué dans son art et supérieur dans ses connaissances.

«Je savais les règles de la peinture (?) et (9) les poids des justes calculs — — — — — jusqu'à ce que le membre est à sa place.

«Je savais la marche d'une statue (10) et les pas d'une femme et la pose de — — — — — et qu'un œil regarde l'autre et que — — — — — (11) et le poids de — — — — — et la marche courbée de celui qui court.

«Je savais fabriquer des fayences (12) qui — — — — — sans les faire brûler et dont pourtant on ne pouvait pas délayer (les couleurs) avec de l'eau.

(13) «Il n'y avait aucun qui était distingué en ceci sauf moi tout seul et mon fils aîné: quand le roi (lui) avait ordonné de faire quelque chose, il s'y est distingué (14).

«J'ai vu l'excellence de ses mains quand il fut nommé chef des travaux pour tous les matériaux précieux: de l'argent et de l'or (15) jusqu'à l'ivoire et l'ébène».

Malgré toutes les lacunes de cette traduction on voit pourtant, que les renseignements fournis par la stèle sur la vie et les méthodes de travail d'un sculpteur égyptien de la XI^e dynastie sont d'un très grand intérêt. La stèle présente sans comparaison le récit le plus important et le mieux documenté, que nous possédions sur cette classe d'artisans, les premiers et les plus habiles de l'ancienne Égypte, les maîtres de tant de chef-d'œuvres de l'art.

Aarhus, février 1909.

Henry Madsen.

Ancient Chronology, Part 1, by OLAF A. TOFFTEEN, Ph. D. Chicago 1907, 80, 302 pages.

Il est bien regrettable que tant d'études et tant d'efforts n'aient pas donné des résultats plus satisfaisants, plus effectifs. L'auteur est un savant sérieux et consciencieux qui sans parti pris en faveur d'une doctrine quelconque plus ou moins erronée cherche la vérité avec sincérité; mais je doute néanmoins qu'il ne faille lui renvoyer l'ouvrage pour qu'il puisse l'étudier à nouveau et après mûre réflexion le refaire.

Pour la plupart il nous a présenté très bien l'état des questions, mais autant que j'en peux juger il n'a pas contribué beaucoup à leur solution. Cependant, cette remarque n'a rapport qu'à l'histoire égyptienne. Comme je ne suis pas assyriologue, je ne peux rien dire des choses babyloniennes et assyriennes dont l'auteur parle dans la première moitié de son ouvrage. Je ne veux faire qu'une seule observation. Parlant des lettres de Tell-el-Amarna il dit à la page 32: «By means of the Amarna Letters we are enabled to fix approximately the dates of two Assyrian and four Babylonian kings... as the dates of the Egyptian kings are tolerably certain». Ainsi l'auteur se sert de la chronologie égyptienne pour déterminer l'époque des rois babyloniens et assyriens. Mais à la page 185 il se sert de la chronologie babylonienne pour corroborer la détermination de l'époque d'Amenhotep IV. Il dit: «Amenhotep IV must have ascended the throne before 1405, because Kuri-Galzu I, of Babylonia, sent letters to him, and the death year of Kuri-Galzu I cannot be placed later than 1405 B. C.». Et plus bas à la même page il ajoute: «The accession of Amenhotep IV falls in 1407 B. C. This date is so strongly corroborated by the Amarna Letters, that we may regard it as established and correct». C'est un cercle vicieux qui ne prouve rien; quand on a supposé que $a = b$, il s'ensuit que $b = a$.

Maintenant je parlerai de l'Égypte. L'auteur a très bien reconnu l'importance des levers héliaques de Sothis pour la chronologie égyptienne, mais il erre dans l'application. Suivant les savants Berlinoises il pense que le lever héliaque de Sothis de l'an 1882 a I.-C. avait lieu sous le roi Usertesen III. Dans un article (P. S. B. A., 1900, 352 ss.) j'ai démontré que c'est une grave erreur

et que, si Usertesen III régnait l'an 1882, toute chronologie égyptienne serait impossible. J'ai toujours, d'accord avec Lepsius, soutenu l'opinion que l'invasion des Hyksos avait lieu à la fin de la XII^e dynastie et j'ai combattu le dogme sacré des autres égyptologues d'après lequel l'invasion n'aurait lieu qu'à la fin de la XIV^e dynastie, de sorte que le laps de temps qui séparait la XII^e dynastie de la XVIII^e mesurait, d'après moi, 618 ans, mais d'après les autres 1500 ans (Wiedemann) ou 978 ans (Petrie). Quand la dernière théorie chronologique en vogue a rabattu l'intervalle jusqu'à 200 ans (notre auteur donne 214 ans entre la fin de la XII^e dynastie et le commencement de la XVIII^e dynastie), on ne peut pas prendre une telle assertion au sérieux: une Académie des sciences n'est pas un hospice d'aliénés.

Quant au second lever héliaque de Sothis de l'an 1549 a. I.-C. dont parle notre auteur à la page 180 il y a aussi, je crois, une erreur. J'en ai parlé dans mon livre en préparation; c'est trop long de le répéter et j'en donnerai ici seulement la substance. C'est sur le dos du Papyrus Ebers où l'inscription en question se trouve. Je crois qu'il faut l'expliquer de la manière suivante.

La première ligne donne la date du Papyrus Ebers. L'inscription suivante qui n'a aucun rapport à la première ligne donne le calendrier nouveau introduit par le roi Set-aa-pehti Nubti dont parle la stèle de 400 ans (p. 221 de notre livre). Le lever héliaque de Sothis mentionné dans l'inscription ne date pas le Papyrus Ebers, mais il est ajouté pour indiquer tous les éléments nécessaires au nouveau calendrier et détermine par là l'époque de l'introduction de la nouvelle ère, c'est-à-dire l'an 1549 a. I.-C.; le jubilé de 400 ans, fêté l'an 1149 a. I.-C. tomba sous le règne de Ramsès II qui, selon moi, occupait le trône 1180—1114 a. I.-C.

Le calendrier du Papyrus Ebers doit être identique à celui de la stèle de 400 ans; car

1. Le Papyrus Ebers nous donne un nouveau calendrier, une réforme du calendrier ordinaire,

2. Une telle réforme de ces temps-ci n'est pas connue ailleurs,

3. C'est clairement une réforme introduite par un roi Hyksos,

4. La stèle de 400 ans nous donne la réforme du calendrier faite par le roi Hyksos Set-aa-pehti Nubti.

Il est bien connu que l'année sothiaque au cours des temps se déplace relativement à l'année solaire; ce fait est le seul et unique mystère du calendrier des Hyksos du Papyrus Ebers qui place le solstice d'été dans le mois de Mesore bien que le lever héliaque tombât invariablement au premier Thot sothiaque. Ce changement qui déplaçait toutes les fêtes liées à l'année solaire ou naturelle a beaucoup embarrassé les anciens Egyptiens, et ce même changement a égaré les savants modernes qui inutilement arrangeaient des excursions nocturnes pour observer du haut de la

grande pyramide le lever héliaque de Sothis quelques semaines avant le temps précis. Aujourd'hui le lever héliaque a lieu environ 40 jours après le solstice d'été.

Pour le troisième lever héliaque de Sothis de l'an 1453 a. I.-C. (non pas 1473 a. I.-C., car l'île d'Elephantine est située 6° au sud de Memphis) je suis d'accord avec l'auteur: ce lever avait lieu sous le règne de Thotmès III, c'est-à-dire pendant les premiers ans de son règne avant que Hatshepsu eût usurpé le pouvoir royal.

Aussi je suis d'accord avec l'auteur dans ce qu'il dit à la page 150. Ce sont des mots que les chronologistes modernes devaient prendre à cœur.

Je voudrais bien être d'accord avec lui dans la chronologie qu'il nous présente dans sa *Synchronistic table*; mais malheureusement il m'est impossible. L'auteur possède, je crois, les moyens nécessaires pour faire ici un bon travail, surtout s'il veut rayer les dates bibliques de son tableau synchronique. Mais il faut le refaire.

Christiania, le 1^{er} Mars 1909.

J. Lieblein.

OSCAR VON LEMM, *Kleine Koptische Studien* LI—LV. Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Petersbourg. VIII^e Série. Vol. VIII. N° 12. St.-Petersbourg 1908. 68 pages.

La note LI offre des remarques substantielles sur certains manuscrits coptes de la Bibliothèque de l'Université de Leipzig dont la nouvelle édition, faite par M. LEIPOLDT, entre dans le «Katalog der Handschriften der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig», II (1906), pp. 383—427. Voici le résumé de la critique de M. de Lemm.

1). «1086. Codex Tischendorfianus XXIV. Bl. C 4». — «33 × 23 cm. 33 Zeilen. — Anfang: $\psi\omega$ [.....] $\kappa\omicron\varsigma$ [] $\omega\kappa$ $\pi\tau\epsilon\pi\alpha\varsigma\epsilon$ $\iota[\eta]\varsigma$ $\pi\chi\epsilon$ [] $\kappa\epsilon$ $\kappa\epsilon$ $\varphi\iota\pi\iota$ $\pi\mu\iota\gamma\epsilon\theta\omicron\tau\iota$ $\pi\tau\epsilon\pi\alpha\varsigma\epsilon$. Ende: $\varphi\alpha\iota$ $\epsilon\tau\alpha\iota$ $\iota\varsigma\epsilon\pi\tau\alpha\chi\omega\tau\alpha$. Vlinks oben: $\bar{\mu}$. — Leben des heiligen Apa Apoli ($\alpha\pi\omicron\lambda\iota$) etc.».

M. de Lemm assure que ce fragment ne provient pas de la *Vie* de St Apa Apoli, mais de son «Martyrium» et il ajoute: «Der Schluss des Martyriums (9 Seiten) findet sich richtig in dem auch von Leipoldt erwähnten Cod. Vatic. LXI., doch tragen die Blätter die Nummern 223. 224. 225. 226 und 227 etc.». S'il s'agit de reconstruire le fragment de Leipzig, l'on pourra laisser de côté $\psi\omega$ [...] pour établir ensuite, d'après le manuscrit du Vatican (fol. 224^r 28—30), la lecture suivante: $[\alpha\lambda\lambda\alpha$ $\alpha\pi\omicron]$ κ $\omicron\tau[\epsilon]\omega\kappa$ $\pi\tau\epsilon$ $\pi\alpha\varsigma\epsilon$ $\iota[\eta]\varsigma$ $\pi\chi\epsilon$. $[\iota\varsigma]\kappa\epsilon$ $\kappa\epsilon$ $\varphi\iota\pi\iota$ $\pi\mu\iota\gamma\epsilon\theta\omicron\tau\iota$ $\pi\tau\epsilon\pi\alpha\varsigma\epsilon$. Une autre question est de savoir si, en effet, $\psi\omega$ existe dans le fragment de Leipzig. Si cela est le cas, la phrase qui précède ne doit pas avoir été celle qu'offre le Cod. Vatic. où nous lisons

avant $\alpha\lambda\lambda\alpha$: $\Pi\alpha\tau\epsilon\rho\varsigma$ $\kappa\epsilon$ $\alpha\pi\alpha\pi\omicron\lambda\iota$ $\pi\epsilon\chi\alpha\gamma$ $\eta\alpha\gamma$. $\kappa\epsilon$ $\alpha\pi\omicron\kappa$ $\omicron\tau\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$ $\alpha\pi$. M. de Lemm souligne ensuite que la fin du fragment: $\varphi\alpha\iota$ $\epsilon\tau\alpha\iota$ $\iota\varsigma\epsilon\pi\tau\alpha\chi\omega\tau\alpha$ correspond au Cod. Vatic., fol. 225, 13. 14: $\omicron\tau\omicron\gamma$ $\epsilon\tau\alpha\iota$ $\iota\varsigma\epsilon\pi\tau\alpha\chi\omega\tau\alpha$.

2). «1086. Codex Tischendorfianus XXIV. Bl. I 16». — «33 × 25 cm. 35 oder 38 Zeilen. — Anfang: $\alpha\gamma\epsilon\rho\omicron\tau\omega$ $\pi\epsilon\chi\alpha\gamma$ $\kappa\epsilon$ $\alpha\gamma\iota$ $\psi\alpha\rho\iota$. Ende: $\epsilon\pi\epsilon\kappa\epsilon\iota\alpha$ $\pi\rho\omega\mu\iota$ $\pi\omicron$. Vlinks oben: $\kappa\delta$. — Erzählung von einem Verschnittenen namens Sysinios (Sisinnius). Vgl. Zoëga S. 612; Amélineau S. 227; das Synaxar zum 21 Epêp.».

M. de Lemm est d'avis que nous avons affaire à un fragment du «Sermon de St Cyrille d'Alexandrie», cf. *Cod. Vat.* n° 66, fol. 211—213 et AMÉLINEAU, *Mém. Miss. au Caire*, IV, pp. 165—195. On y retrouve l'histoire de l'eunuque Sisinnios et le fragment qui nous occupe correspond au passage qui se trouve pp. 180, 8—181, 15 de l'édition de M. Amélineau: $\alpha\gamma\epsilon\rho\omicron\tau\omega$ $\epsilon\gamma\gamma\omega$ $\mu\mu\omicron\varsigma$ $\kappa\epsilon$ $\alpha\gamma\iota$ $\psi\alpha\rho\iota$ jusqu'à $\epsilon\pi\epsilon$ $\kappa\epsilon\iota\alpha$ $\pi\rho\omega\mu\iota$ $\mu\omicron\psi\iota$ $\pi\epsilon\mu\alpha\gamma$. Cette identification amène une correction du fragment de Leipzig; il faut lire $\mu\omicron$ à la place de $\pi\omicron$.

3). «1086. Codex Tischendorfianus XXIV. Bl. I 18». On y rencontre le nom Eutitianos «Komes der Thebais». La forme *Eutitianos* paraît suspecte, il faut sans doute la remplacer par *Eutichianos*: « $\epsilon\upsilon\tau\iota\chi\iota\alpha\pi\omicron\varsigma$ ($\epsilon\upsilon\tau\iota\chi\iota\alpha\nu\omicron\varsigma$), der Komes der Thebais unter *Diocletian*, ist eine in den koptischen Märtyreracten sehr häufig genannte Person».

4). «1086. Codex Tischendorfianus XXIV. Bl. K 27». — «32 × 16 cm. 33 Zeilen. Äusserer Rand fehlt. — Anfang: $\varphi\alpha\iota\mu\iota$ $\pi\omicron\tau\rho\omega\mu\iota$. Ende: $\epsilon\tau\epsilon\pi\mu\mu\alpha$ $\mu\omicron\mu\psi\iota$. Vlinks oben $\lambda\varsigma$. Daneben $\iota\kappa$. — Eine Offenbarung Gottes an Apa Apoli. Erwähnt: Michael. Vgl. Bl. C 4 und Bl. I 14».

C'est un fragment du martyre de St Apa Apoli, et M. de Lemm ajoute ceci: «Die Offenbarung an Apa Apoli ist weiter nichts, als eine in so vielen Märtyreracten vorkommende, gewöhnlich *Christus* in den Mund gelegte Anrede an den Märtyrer vor seinem Tode, mit Verheissungen und Seligpreisungen». L'on pourra présumer que notre fragment fait partie du même manuscrit que «Bl. C 4».

5). «1086. Codex Tischendorfianus XXIV. Bl. K. 33». — «32 × 25 cm. Mindestens 32 Zeilen. Unterer Rand fehlt. Vielleicht dieselbe Hs. wie Bl. K 30. — Anfang: $\epsilon\tau\epsilon$ $[\omega]$ μ $[\mu]$ $\omicron\varsigma$ $\kappa\epsilon\omicron\tau\mu\psi\tau$ $[\eta\epsilon]$ $\varphi\tau$ $\pi\mu\chi\eta\sigma\tau\iota\alpha\pi\omicron\varsigma$. Ende: $\tau\omicron\tau\epsilon$ $\mu\mu$ [.....] $\omicron\tau\alpha$. — Martyrium. Genannt: ein Hegemon (verspricht dem Heiligen, ihn zum Hekatontarchen zu machen, wenn er dem Apollon opfert). Victor?».

M. de Lemm fait observer à propos de cette conjecture qu'il est peu probable que ce fragment provient d'un martyre («martyrium») de St Victor.

6). «1087. Cod. Tischendorfianus XXV. Bl. 15». — «22 × 15 cm. 23 Zeilen. Oberer Rand fehlt. — Anfang: $]\omicron\varsigma$ $\alpha\gamma\epsilon\varsigma\alpha\iota$ $\pi\omicron\tau\epsilon\pi\iota\varsigma$ $[\tau\omicron\lambda]\eta$ $\psi\alpha\pi\epsilon\gamma\psi\psi\eta\rho$ $\eta\alpha\rho\chi\eta\epsilon$ $[\pi\iota\varsigma]$ $\kappa\omicron\pi\omicron\varsigma$ $\alpha\epsilon\delta\alpha$ $\epsilon\gamma\chi\omicron\tau\alpha\iota\omicron\varsigma$.

Ende: $\omicron\tau\omicron\gamma$ $\omicron\tau$ $\mu\omicron\pi\omicron\iota$ $\kappa\epsilon\rho\alpha\kappa$ $[\omicron\tau]$
 $\alpha\tau\gamma$ $\alpha\tau\alpha\psi\psi\eta\rho\iota$ $\psi\omega\pi$ $[\epsilon]$
 $\alpha\lambda\lambda\alpha$ $\alpha\tau\tau\alpha\mu\omicron\iota$ $\kappa\epsilon\kappa\epsilon$ $[\epsilon]$

— Brief eines Erzbischofs (von Alexandria?) an die Erzbischöfe Abba Euchodios von Antiochia und Abba The[od]orus von Rom

über die Vernichtung des Heidentums durch den Erzengel und
Erzfeldherrn Michael».

Ce texte constitue un fragment d'un sermon du patriarche Pierre II d'Alexandrie (373—379) dont la dernière partie s'occupe de l'archange S^t Michel et contient spécialement l'histoire de la «Einführung seines Kultes in Alexandrien und Ägypten überhaupt». Après avoir rappelé que le texte complet de ce sermon se retrouve dans le Cod. Vatic. LXI, N^o 4, fol. 87 et suiv. et que la partie qui traite de S^t Michel se lit sur les foll. 118^v—121^r, M. de Lemm passe à restituer le texte du fragment de Leipzig de la manière suivante:

Commencement du fragment: [παρχι^επισκοπος δε εσταθ^η
α^αββα ε^εμμεν^ιος α^αρ^ρς^ςα^αβ^βα πο^οτε^εν^ις [το^ολ^λ]η ψα πε^εψ^ψφ^φη^ηρ πα^αρχ^χη^ηε^επισ^ς
κοπος α^αββα ε^εν^νς^ςω^ωα^αιος (Vatican. εν^νς^ςω^ωα^αιος) etc.

Fin du fragment: $\sigma\theta\omicron\rho\ \sigma\theta\ \mu\omicron\mu\omicron\pi\ \chi\epsilon\ \rho\alpha\kappa[\sigma\theta\ \mu\mu\alpha\tau]\alpha\tau\epsilon\ \alpha\ \tau\alpha\lambda\iota\psi\phi\eta\rho\iota\ \psi\omega\pi[\iota\ \pi\acute{\iota}\zeta\eta\tau\epsilon]\ \alpha\lambda\lambda\alpha\ \alpha\upsilon\tau\alpha\mu\omicron\pi\ \chi\epsilon\ [\mu\omega\iota\tau\ \pi\iota\beta\epsilon\pi].$

7). «1087. Codex Tischendorfianus XXV. Bl. 25». — «16 × 34 cm. Mindestens 16 Zeilen. Untere Hälfte eines Blattes. — Anfang:

ро напomos [

ταχυρί μπαιν [

Ende: $\mu\phi\mu\delta\sigma\phi\eta\ \mu\pi\alpha\tau\sigma\kappa\omicron\varsigma$. — Martyrium? Erwähnt: der heilige Abba Theophilus ($\theta\epsilon\phi\lambda[oc]$); ein Cyrillus; Tyrus».

Ce texte n'est pas un fragment d'un *martyrium*, mais d'un sermon de Cyrille d'Alexandrie qui se retrouve dans le Cod. Vatican. LXVI. Notre fragment correspond à la page 190 de l'édition de M. Amélineau (*Mém. Miss. au Caire*, IV). M. de Lemm attire l'attention sur le fait que dans le fragment de Leipzig le recto et verso ont été confondus et il restitue le commencement du verso ainsi: [αὐτοῦ δὲν μισοῦσ' ἀποτ']_ρο παπομοσ [διοκλητιανος φνε] τασιρι μπαιν[ιστ]η παπομοσ etc.

Ce qui est d'un intérêt tout spécial c'est l'observation que l'auteur fait à propos de Tyr («Tyrus»). La description de M. Leopoldt en fait mention, mais ce nom ne figure pas dans le Cod. Vatican. M. de Lemm propose pour le fragment de Leipzig la lecture $\tau\upsilon\rho\omicron\varsigma$ qui serait le reste du mot $\tau\upsilon\mu\epsilon\mu\alpha\rho\tau\tau\omicron\varsigma$, cf. l'édition de M. Amélineau, p. 191, 2.

8). «1088. Codex Tischendorfianus XXVI. Bl. G 28». — «27 X 21 cm. 28 Zeilen. Vgl. Bl. G 33. — Anfang: $\mu\phi\rho\eta\tau$ $\tau\alpha\rho$ $\epsilon\tau\alpha\eta\sigma\omega\pi\iota$ $\mu\pi\omicron\delta\epsilon\mu\alpha\rho\chi\omicron\varsigma$. Ende: $\alpha\gamma\iota$ $\epsilon\beta\omicron\lambda$ $\delta\epsilon\eta$ $\mu\upsilon\sigma\tau\epsilon\kappa\omicron$ $\epsilon\sigma\tau\alpha\tau\epsilon\varsigma\alpha\theta\alpha\eta$ — Martyrium unter Diokletian. Erwähnt: ein König; der Hegemon Kulkianos; Ägypten ($\chi\upsilon\mu\iota$): die Stadt Euchetos ($\epsilon\tau\chi\iota\tau\omicron\varsigma$)».

M. de Lemm attribue ce fragment au martyrium de Théodorus *στρατηλάτης*. L'auteur profite d'ailleurs de l'occasion pour

nous montrer sa connaissance étendue de la littérature copte en énumérant plusieurs textes où la ville Euchetos est mentionnée.

9). «1089. Codex Tischendorfianus XXVII. Bl. 12». — «26 × 18 1/2 cm. 27 Zeilen. — Anfang: α ποτρο στωρη ησα cισινος ησιςοτρ. Ende: ηρεγταμοκ εφη ετεροσφρι ηακ. ¶ links oben: ρλζα. — Erbauliche Erzählung. Erwähnt: der Verschnittene Sisinius (Sisinnius); der heilige Theodorus; Apa Biktör (Victor) und Apa Schenûti. Vergl. Cod. Tischendorf. XXIV. Bl. I 16».

M. de Lemm affirme que ce fragment provient du sermon de S^t Cyrille d'Alexandrie. On pourra comparer AMÉLINEAU, Mém. Miss. au Caire, IV, pp. 177, 15—179, 2: α ποτρο οτωρι ησα πισιοτη¹ jusqu'à πτεσταμον εφν ετερνοτηρι πτεκφωτην.

Suit après ces remarques précieuses une discussion sur le mot **κτῆν** (note LII). On se souvient que l'auteur a déjà traité ce mot, voir *Kl. Kopt. Stud.*, XV, p. 55 (87) et que PIEHL a exprimé, peu après, une autre opinion sur son vrai sens, voir *Sphinx*, IV, 4, p. 215. Tandis que M. de Lemm le traduisait par «Gewölbe», «voûte», Piehl était d'avis qu'il faut plutôt y donner la signification de «tonneau». Or l'auteur examine d'une manière très détaillée la traduction que Piehl a donnée du passage des Apophthegmata Patrum où **κτῆν** se retrouve et, tout bien pesé, il déclare maintenir son ancienne explication, qu'il qualifie de définitive (?). **κτῆν** signifie donc, selon M. de Lemm, «Gewölbe», «voûte» ou «Zelle», «cellule». L'auteur termine cette note en donnant le texte latin «Vitae patrum» V. 4, § 54 et la traduction de Rottler.

La note LIII est intitulée «Isaaks Opferung». L'auteur publie le texte intéressant du Cod. Copt. Paris 129¹⁷ fol. 2 et 3, il en donne une traduction annotée. Ce texte nous est connu par le travail de M. Giron «Légendes Coptes», pp. 25—30. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, M. de Lemm fait des remarques graves sur ce travail peu solide que je viens de soumettre à un compte rendu critique (*Sphinx*, XI, 4, pp. 236—246). Le jugement que M. de Lemm prononce est sévère, mais juste. Voici ce qu'il dit: «*Légendes Coptes* par NOËL GIRON —. Diese Arbeit hat sehr geringen Werth und muss von Grund aus neu gemacht werden. Nicht nur, dass die Texte von den grössten Fehlern wimmeln, sondern auch die Übersetzungen lassen vieles zu wünschen übrig; dazu verräth der Verfasser auf Schritt und Tritt, wie wenig vertraut er mit der einschlägigen Litteratur ist». Et un peu plus loin il qualifie d'une «stümperhafte Arbeit» les «Légendes Coptes» de M. Giron. Ces mots de l'éminent coptologue font croire que la critique dudit travail que j'ai faite dans le *Sphinx* a été trop indulgente.

¹ CICIMOC a été omis dans le Cod. Vatic.

Le commentaire dont M. de Lemm fait accompagner sa bonne rédaction du texte du Cod. Copt. Paris. 129¹⁷ fol. 2 et 3 est, comme de coutume, très instructif. Je ne résumerai pourtant pas les nombreux points où il rejette les explications bizarres de M. Giron, car j'ai déjà consacré assez de temps à cette partie des «Légendes Coptes». Je me contente de signaler une seule chose qui a un intérêt tout spécial. C'est la critique écrasante que M. de Lemm a faite de l'explication donnée par M. Giron des mots finals de notre texte. Reproduisons d'abord, pour les comparer, le texte de M. Giron et celui de M. de Lemm; ensuite leurs traductions.

Texte de M. Giron (p. 30).

πρωτε δε πτεροσωται εναϊ
πσι παπορακι ατριμε . πεχαλ-
χιτων δε αψτ μπερο επεσντ
επεσφακιαριον ποτποσ ππατ
ατριμε εσχω μμος δε αλνωσ
εμμα ποτλας πποτθ ετεκταπρο
кемпица ποτλας πωπε мме е-
таєінт нара πποτθ потминше
πκωθ πсон .δε πток ошют
†μανна

Traduction de M. Giron (p. 30).

«Bien plus, quand elles entendirent ces choses, les pierres précieuses — elles pleurèrent. La chalcédonie baissa la tête sur sa gangue un grand moment, pleurant, et disant: «Vraiment, à la place d'une langue d'or pour ta bouche, tu es digne d'une langue de pierre précieuse plus honorée que l'or une multitude de fois, car tu es digne de la manne»»

Il va sans dire que nous devons préférer l'explication de M. de Lemm. Il a d'ailleurs ajouté à sa traduction des commentaires convaincants, citons la discussion de παπορακι et de φακιαριον qui serait selon M. Revillout² la transcription du la-

¹ J'omets les mots grecs.

² Cf. le travail de M. GIRON, p. 12, note 2.

tin *factorium*, mais qui n'est autre chose que φακίλιον, φακιδλιον «le suaire, le mouchoir de tête». Quant au mot πεχαλχιτων, l'auteur est d'avis que ce mot désigne une personne, «offenbar ein Gegner des Chrysostomus», et le texte du fragment de Goleniščev (Copt. 37) qu'il publie, parle en faveur de cette assertion.

Je ne trouve rien d'essentiel à redire à la traduction suivie que l'auteur donne du fragment Cod. Copt. Paris. 129¹⁷ fol. 2 et 3. J'ai seulement noté que l'auteur a négligé de traduire certains mots; inutile de signaler ici ces cas d'inattention qui d'ailleurs sont rares.

La note LIV, intitulée «Ein koptischer Zauberspruch», est consacrée à un petit monument copte du British Museum. C'est une tablette de bois dont le texte a été publié par M. HALL dans son travail «Coptic and Greek Texts of the Christian period from ostraka, stelae etc. in the British Museum», p. 148. M. de Lemm réimprime d'abord le texte et la traduction de M. Hall, après quoi il donne le dit texte dans une nouvelle rédaction. La discussion que l'auteur a consacrée aux divers passages* du texte contient plusieurs points intéressants.

La note LV «Zu den Briefen des Hor-si-ësi» (Cod. Borgian. CLXXVIII, cf. Zoëga p. 372, publié et traduit par M. Amélineau, «Mém. Miss. au Caire», IV, p. 622 et suiv.) s'ouvre avec les mots suivants: «Das erste der zwei Bruchstücke aus den Briefen des Hor-si-ësi ist besonders werthvoll durch seine vielen Bibelcitatie. AMÉLINEAU hat letztere gar nicht beachtet und ist daher in das Verständniss dieses Textes nicht tiefer eingedrungen, obgleich durch die Bestimmung dieser Bibelcitatie ein grosser Theil des Textes hergestellt werden kann. Einige von ihnen sind später von P. BALESTRI richtig identificiert und herausgegeben worden, aber es blieben noch recht viele nach, die bisher unbestimmt waren».

L'auteur excelle à identifier les citations de la Bible dans les textes coptes, on le voit en parcourant cette note qui nous donne des renseignements nets et exacts.

Upsala, mars 1909.

Ernst Andersson.

Texte de M. de Lemm (p. 20, l. 16).

Πρωτὸ δε πτεροσωτῶν ἐναϊ
πσὶ παπορακι ατρίμε . πεχαλ-
χιτων δε αψτ μπερο επεσντ
επεσφακιαριον ποτποσ ππατ
ατρίμε εσχω μμος .δε αλνωσ
εμμα ποτλας πποτθ ετεκταπρο .
кемпица ποτλας πωπε мме е-
таєінт нара πποτθ потминше
πκωθ πсон .δε πток ошют
†μανна

Traduction de M. de Lemm (p. 23).¹

«Besonders aber weinten die Einwohner von Thrakē, als sie dies hörten. Der «Chalcedon» aber steckte sein Gesicht in sein Taschentuch (φακίλιον) auf lange Zeit und weinte, indem er also sprach: «Wahrlich, an Stelle einer goldnen Zunge in deinem Munde bist du würdig einer Zunge aus Edelsteinen, kostbarer als Gold viele Male, denn du bist würdig, dass dir [himmlisches] Manna gegeben werde».

la première qui est la plus longue, l'auteur traite un papyrus akhmimique de la collection de Lichačev. Le papyrus contient un «anathème». L'auteur communique le texte et la traduction de Turajev et il les soumet à une critique approfondie. Nous rencontrons de nombreux points curieux que M. de Lemm corrige. Je ne puis pas les résumer tous, je n'en signalerai qu'un spécimen.

Texte de Turajev l. 17—21: **ακαειρε πικηδα πενωχ πμμα**
πρε ετ-α-πесноу пѣдал ωψ αβαλ ακαι υπεσον (M. de Lemm lit **ακαειт пєyson**) **α-πесноу πпπαλεпорос ωψ αβαλ шатєр-пєyson мп-пєптаєирє пєч мпшпсонє**.

Traduction¹ de Turajev:

«Übe die Rache Henochs an ihnen in der Weise wie das Blut Abels schrie. *Komm zu deinem Bruder.* Das Blut des Unglücklichen wird schreien bis du nicht sein Recht thust an denen, welche ihm das Unrecht gethan haben».

Traduction de M. de Lemm:

«Übe Henoch's Rache an ihnen. Wie das Blut Abels schreit gegen Kain, seinen Bruder, so wird das Blut dieses Unglücklichen schreien, bis du sein Recht thust an denen, welche an ihm diese Gewaltthat verübt haben».

La deuxième section s'occupe d'une stèle de la collection de Lichačev, la troisième d'une stèle de la collection de Golenișcev, la quatrième a pour rubrique «stèle de la collection de Golenișcev»; c'est une stèle en pierre calcaire qui a la forme d'une porte. L'auteur examine et corrige les lectures et la traduction de Turajev.

Dans la note LI qui ouvre la cinquième brochure de la série des *Kopt. Miscellen*, M. de Lemm publie une feuille (fol. 139) du Cod. Copt. Parisin. 129¹⁸ (Apocryphes II) de la Bibliothèque Nationale. C'est, selon notre auteur, un fragment d'une Apocalypse de St Pierre. On y retrouve la question: **σπ ne naï** que St Pierre fait au Christ et d'ailleurs, assure l'auteur, «finden sich hier sehr viele Anklänge an verschiedene Apokalypsen; die Hauptperson aber neben *Christus* ist hier *Petrus*».

Je retrouve dans le commentaire le passage suivant (p. 1327): *R. a 20—24.* — **πτοκ [πτκ] οτεπενне [πτω]πρ εαρ εβολ [εε π]πκ σπρρο κα[τα δε ετρο] μμοc.** «Du, du bist von edlem Geschlechte, denn du offenbarst, dass du ein König bist nach der Weise wie du bist». Je propose d'abandonner la traduction: «Du, du bist», puisqu'elle peut induire en erreur celui qui ne connaît pas bien la grammaire. Il est évident que dans la phrase **πτοκ πτκ οτεπενне**, le **πτκ** est la copule (STERN, *Kopt. Gr.* § 304). Donc la traduction: «Du bist von edlem Ge-

¹ en russe.

schlechte». Je rappelle cependant que dans la traduction suivie, l'auteur a rendu cette phrase d'une manière exacte.

La note LII donne des remarques très précieuses sur le travail de M. HALL: «Coptic and Greek texts of the Christian Period». Voici les textes que M. de Lemm a examinés: 1). «Plate VII, 1. *Epitaph of Trosis*. VIII-th century. Octagonal Marble Slab. [No. 1208]»; 2). «Plate VII, No. 3. *Epitaph of Theodosius* etc. Limestone Slab. [No. 1361]»; 3). «Plate VII, No. 5. *Epitaph of Abariouna and Eulekia* (Eulogia), who died on the 23-rd Parmoute. Coarse limestone. Stela in the form of a cross. [No. 1339]»; 4). «Plate XVI, 1. Obverse. *Coptic Hymn containing sentences from the Psalms* (l. 9, Ps. CXIX (118), 1). Ostrakon. Calcareous stone. [No. 35123]»; 5). «Plate XVIII. No. 1. *Part of a Religious Composition*, containing garbled sentences from the Psalms. Ostrakon. Pottery. [No. 5874]»; 6). «Pl. XX, 1. *List of Beginnings of Sentences* from the Psalms etc. Ostrakon. Pottery. Hay Collection. [No. 14030]»; 7). «Plate XXI, No. 1. *Obverse. A series of sentences referring to the Sea.* — *Reverse. Apparently a Prayer for Purification and Protection.* Ostrakon. Pottery. [No. 5886]»; 8). «Plate XXXIII. No. 2. Fragmentary Narrative apparently partly Biblical, referring to fighting and flight, mentioning Pharaoh etc.».

La tâche de M. de Lemm a été relativement aisée. Je cite à titre de spécimen la phrase («Epitaph of Trosis, l. 4, 5): **αδαμ πτκ σπρρα ερηαοτκ επραδ** laquelle M. Hall traduit: «Adam, thou art earth, *in earth shalt thou sleep*». Il va sans dire que cette interprétation est inadmissible, il faut traduire: «Adam, tu es terre et tu retourneras dans la terre».

La note LIII, intitulée: «Zum koptischen Alexanderroman» est d'un grand intérêt. L'auteur y fait savoir qu'il a retrouvé les deux noms **εαλφapιoc** et **αιαρωφι** dans un fragment de la collection de GOLENIȘCEV (Copt. 52), fragment dont il publie ici un facsimile. Les deux noms figurent aux lignes 2 et 3 du *recto*; le *verso* contient l'alphabet copte.

Après une petite note (LIV): «Zum Martyrium des h. Philémon», l'auteur aborde l'identification du nom **κοτκκοσηλ** (note LV, cf. le papyrus akhmimique de la collection de LICAČEV, *Kopt. Misc.*, L, 2). L'auteur pense que le nom en question est identique à celui qui se retrouve dans le Livre d'Énoch: **Kōkabēl** (6, 7), varr. **Kōkabāēl**, **Kōkabēl** (8, 3).

La note LVI s'occupe du mot **ψαпфотска** qui figure sur une stèle du Musée du Caire (cf. G. BIONDI, *Inscriptions coptes*, No 4 dans les *Annales du Service*, VIII, p. 81). M. de Lemm prouve que **ψαпфотска** = **псапфотска** est une traduction de **φουσαpιoc** «Limonadenverkäufer». Cf. au sujet des mots composés par **ca-π**, STERN, *Kopt. Gr.* § 174 et les corrections, p. 419; LEMM, *Kl. Kopt. Stud.*, No. XXXII.

Quant aux autres notes de cette brochure, je signale: 1) que la note LVII traite une stèle de la Collection impériale et royale de Vienne, cf. E. v. BERGMANN, *Recueil*, VII, p. 195; 2) que la note LVIII est intitulée: «Zu den Festreden auf den h. Victor»; 3) que l'auteur discute (note LIX) la locution *ⲉⲣⲉ ⲡⲓⲁⲣⲉ ⲡ̅ⲓⲃⲟⲗ* = «ante solis ortum», cf. *ⲉⲣⲉ ⲡⲓⲁⲣⲉ ⲡ̅ⲓⲃⲟⲗ* = «ante solis occasum» (*Kopt. Misc.*, XXXI); 4) que la note LX: «Zum Martyrium des h. Christodorus» restitue le texte de Rossi, I papiri copti II, 4, 43 (113).

La dernière note (LXI «Zur Bartholomäusapokalypse») a pour point de départ la phrase *ⲁⲣⲉⲛⲛⲉⲙⲉⲙⲟ ⲧⲉⲣⲉⲛ ⲉⲛⲉⲓⲣⲓⲥⲉ* (cf. LACAU, *Mém. de l'Inst. français d'arch. orient. au Caire* IX, p. 44). M. Lacau a traduit ce passage ainsi: «Les étranges ont ri de ses souffrances» tout en faisant observer que *ⲧⲉⲣⲉⲛ* est une «faute pour *ⲧⲉⲣⲛⲉ* = *ⲧⲉⲣⲛⲉⲥⲟⲩⲁⲓ*», et il continue: «le *ⲉ* qui suit le *ⲛ* a été rajouté en plus petit entre le *ⲛ* et le *ⲛ* suivant». M. de Lemm ayant déjà adopté cette explication (*Kl. Kopt. Stud.*, XLIV, p. 159 (341), la rétracte maintenant, il est d'avis que le texte «ist hier wirklich nicht ganz in Ordnung» et que «*ⲧⲉⲣⲉⲛ ⲉⲛⲉⲓⲣⲓⲥⲉ* ist in *ⲧⲉⲣⲉⲛ ⲛⲉⲓⲣⲓⲥⲉ* oder *ⲧⲉⲣⲛ ⲛⲉⲓⲣⲓⲥⲉ* zu emendieren».

On pourra comparer avec profit *Ps.*, 108 (109), 11; *P. S.*, 109, 1.

Après avoir fait cette correction l'auteur continue: «Die angeführten Worte finden sich in dem Passus, in welchem das Schicksal des Judas nach dem Verrath geschildert wird. Wenn man denselben näher betrachtet, so sieht man, das darin nicht nur dieser Satz, sondern noch viele andere Sätze Entlehnungen aus Bibelstellen enthalten, hauptsächlich aus Psalm 108 (109)».

L'auteur nous donne une liste assez longue des identifications qu'il a faites.

Upsala, mars 1909.

Ernst Andersson.

A. MORET, *Au temps des Pharaons*. Un volume in-18 jésus, 16 planches en phototypie et une carte hors texte. Paris. Librairie Armand Colin. 1908. Prix: broché 4 fr.

Le livre de M. Moret, dédié à Victor Bérard, est un travail de vulgarisation où l'auteur a abordé divers sujets qui sont de nature à intéresser le grand public.

L'auteur a consacré le premier chapitre à un compte rendu des travaux faits en vue de restaurer les temples de l'ancienne Égypte. Il initie le lecteur laïque à toutes les mesures de conservation prises par le Service des Antiquités et il résume d'une manière précise les détails de cette œuvre que chaque égyptologue a suivie avec la plus grande attention. Il essaye aussi de prouver — nous l'en remercions — que «la restauration des temples est un mal nécessaire pour éviter de plus grands désastres». Il est bon que le public puisse connaître les principes qui ont dirigé l'œuvre des égyptologues à cet égard, car on apprend, assez souvent, que certains délicats se font des scrupules de ces travaux de restauration. «Ce n'est pas une œuvre de curiosité impie qui se poursuit en Égypte, écrit M. Moret, Ce qu'on se propose, ce n'est pas de donner à l'œil du visiteur la satisfaction banale de lignes ininterrompues et de monuments bien complets. La beauté des lignes n'est pas le seul mérite des temples égyptiens: peut-être y aurait-il avantage à les abandonner dans leur attitude expirante, si les artistes seuls y cherchaient des leçons. Mais ces colonnes et ces murailles sont couvertes de figures et de textes d'un intérêt unique pour l'histoire des idées et des hommes: sauver ces débris d'annales, ces fragments de rituels et de théogonies, c'est conserver à l'humanité des titres de famille et son patrimoine intellectuel le plus lointain. Voilà pourquoi il est utile, il est nécessaire, de relever les salles hypostyles et de réédifier les pylônes. Que les artistes et les délicats se rassurent: ce sont des mains pieuses qui touchent aux pierres sacrées».

Le deuxième chapitre, intitulé «Diplomatie pharaonique» raconte d'abord l'histoire de la trouvaille des fameuses «lettres d'El-Amarna». L'auteur explique la nature de cette correspondance et expose en tableaux clairs la politique que les Pharaons devaient suivre pour conserver leur protectorat sur la Syrie.

«L'étude plus détaillée de leur système de domination réserve, dit l'auteur, aussi des surprises à ceux qui croient que la politique de protectorat et l'action diplomatique à longue distance sont des arts modernes inconnus de l'antiquité».

L'auteur passe ensuite à décrire «l'Égypte avant les Pyramides». Ce chapitre ainsi que celui qui suit: «Autour des Pyramides» ne réclament point une analyse, car les lecteurs du Sphinx sont naturellement au courant des questions que l'auteur y résume.

Deux études très intéressantes terminent l'ouvrage de l'auteur. L'une est consacrée au *Livre des Morts*, l'autre à la *Magie*.¹ Bien qu'elles n'aient pas la prétention d'apporter de nouveaux points de vue, on les lit avec beaucoup de plaisir.

Nous recommandons cet ouvrage au grand public. C'est un travail de vulgarisation vraiment méritoire.

¹ Cf. Tome XX de la Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet: *La Magie dans l'Égypte ancienne* par A. MORET.

Upsala, mars 1909.

Ernst Andersson.

Collection des Guides Joanne. Le Caire et ses environs. 1 carte, 26 plans, 33 gravures et un grand plan du Caire. Librairie Hachette et C^{ie}. Paris 1909.

Est-ce un nouveau *Baedeker* dont j'ai à parler? Je ne saurais le dire, mais toujours est-il que ce *Guide Joanne* rendra, à certains égards, à peu près les mêmes services au public auquel il s'adresse.

J'attire l'attention sur une courte notice en regard de la page du titre où nous lisons: «Ce guide a été rédigé par M. GEORGES BÉNÉDITE, conservateur des Antiquités égyptiennes du Louvre, avec le concours de M. MAX HERZ BEY, architecte en chef du Comité de conservation des Monuments de l'art arabe d'Égypte».

Félicitons l'éditeur de s'être associé deux rédacteurs aussi compétents. Si les parties du Guide qui ont trait à l'étude des monuments arabes de nature à intéresser les touristes ont été rédigées d'une manière claire et précise, on en pourra dire autant de celles qui ont affaire à l'Égypte ancienne, elles portent l'empreinte d'une connaissance étendue de l'archéologie égyptienne.

Pourtant, je dois constater l'absence d'un chapitre qui, à mon avis, aurait dû figurer dans un *Guide* de ce genre. Rien n'y est dit sur l'histoire de la science égyptologique, il n'y a pas

de résumé de l'œuvre de CHAMPOLLION, de celle de ROUGÉ et d'autres maîtres français. L'alphabet hiéroglyphique n'y est pas imprimé, pas plus que ces notices conventionnelles qui servent à introduire le visiteur «du Caire et de ses environs» à la culture merveilleuse du l'ancien peuple de la Vallée du Nil. Je me demande si l'éditeur n'a pas manqué une bonne occasion de propager les théories de l'École de CHAMPOLLION, en nous donnant ce *Guide* purement français.

En revanche, le lecteur obtient de bons renseignements pratiques, une description très complète des curiosités du Caire, et il pourra se confier sincèrement au guide sûr et agréable que l'éditeur met à sa disposition pour les excursions aux environs du Caire, p. ex. à Héliopolis, aux pyramides de Gîzèh, aux ruines de l'ancienne Memphis et aux nécropoles de Saqqârah etc.

Le nouveau Guide Joanne est richement illustré; toutes les gravures ont été exécutées d'une manière excellente. Je me permets de signaler quelques-unes d'entre elles: 1) Rue Bâb-ech-Chariyèh (Phot. Lekegian); 2) Femme du Caire vêtue en fellahine, p. 30; 3) Femme du Caire, le visage à demi voilé par le *bourqo'*, p. 31; 4) La citadelle, vue de la place Roumeilèh (Bab el-'Azab et mosquée de Mohammed 'Ali, p. 35; 5) Mosquée Mohammed 'Ali à la Citadelle, p. 43; 6) Travée centrale du liouân principal de la mosquée Ibn Toulouîn, p. 49; 7) Le grand liouân pris de la cour centrale. Mosquée el-Azhar (université musulmane), p. 55; 8) Les pyramides de Gîzèh, p. 134; 9) Entrée de la pyramide de Khéops, p. 141; 10) Le sphinx et la pyramide de Khéops à Gîzèh, p. 149; 11) Village de Bédrechein, près de l'emplacement de l'ancienne Memphis (Phot. Bonfils), p. 157.

Upsala, mars 1909.

Ernst Andersson.

ÉDOUARD NAVILLE, *L'art égyptien*. (Extrait de la Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet, t. XXX). Paris. Leroux. 1908. 46 pages.

Le présent mémoire entre dans la série de la *Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet*, t. XXX.

Cette circonstance détermine, généralement parlant, la portée de la brochure et le but que l'auteur a voulu réaliser.

Pourtant il ne faut pas en conclure que ce soit seulement un travail de vulgarisation que l'auteur nous offre. On entrevoit, à chaque pas, l'éminent égyptologue qui plaide la cause de l'Égypte ancienne et qui dans ce but met à contribution, d'une manière objective, les riches trésors de son savoir.

L'auteur souligne d'abord que dans l'art égyptien, nous sommes en face d'un rameau de la civilisation chamite, la première en date, la plus ancienne, non seulement dans le nord de l'Afrique, mais peut-être même en Mésopotamie. «L'art égyptien a eu un développement spontané; il a tiré tous ses ouvrages de son propre fonds; nous ne lui connaissons pas de maître dont il ait pu recevoir les leçons».

L'auteur effleure ensuite la vieille controverse sur la question de savoir jusqu'à quel point l'art grec est dépendant de celui des pays qui avoisinaient la Grèce, en particulier de l'Orient. Il rappelle à cet égard qu'aujourd'hui les hellénistes de l'ancienne école qui soutiennent encore le caractère absolument autochtone de la civilisation hellénique sont rares.

L'auteur pose cette question. Dans la longue série d'œuvres artistiques qui, «partant des figurines grossières de l'Égypte et de l'Assyrie ou même des îles grecques, aboutit à l'Athéna de Phidias ou à l'Hermès de Praxitèle, quelle est la place de l'Égypte? Elle a été la première en date, cela est certain, mais où s'est-elle arrêtée? et pouvons nous expliquer cet arrêt?».

L'art égyptien manque d'idéal. Il a toujours un but utilitaire, il n'est qu'un auxiliaire de l'utile «où le beau n'est qu'un attribut extérieur et matériel, et n'a pas son but en lui-même». On le voit, p. ex., dans la manière de représenter un personnage debout en peinture ou en bas-relief: la tête est de profil, l'œil de face, le torse de face, les jambes sont de profil. Bien que l'artiste ait pu exécuter chacune des parties du corps d'une manière admirable, l'harmonie n'y est pas, l'ensemble est bizarre. Il n'a pas eu l'idéal devant ses yeux.

Ce défaut est surtout sensible lorsqu'on considère qu'en général les Égyptiens n'ont pas donné à leurs dieux la figure humaine. «Ils n'ont jamais admis que dans la nature... ce qui doit le mieux réaliser la beauté, c'est l'homme», bien qu'il nous semble qu'à l'idée de divinité doive toujours être associée celle de la beauté parfaite. L'art égyptien était, à cet égard, l'esclave de la religion.

L'artiste égyptien cherchait d'ailleurs avant tout à se faire comprendre. L'essentiel était que personne ne se trompât sur ce qu'il voulait dire. «Pourquoi alors changer de procédé, puisqu'on avait toujours fait ainsi? Quelle raison de renoncer à un mode de faire qu'on avait hérité des pères depuis des siècles? On a appelé cela des conventions; mais s'il y a eu des conventions, si..., il y a eu des prescriptions religieuses auxquelles il n'était pas possible de contrevenir, ce n'est pas là-dessus, à mon avis, qu'elles portaient. Ce n'est pas la religion qui prescrivait, lorsqu'on voulait représenter un homme de profil agissant de ses deux mains ensemble, de couper l'une des épaules

et de la mettre du même côté que l'autre. Non, c'était un moyen élémentaire de se faire comprendre, et cela suffisait».

Si la pensée a donc fait défaut, l'habileté technique est grande. Les Égyptiens ont su «admirablement faire usage des matériaux qu'ils avaient à leur disposition». Ils travaillaient mêmes des pierres extrêmement dures, la diorite, le granit noir et le basalte. «Si l'on cherche, écrit M. Naville, à quel but répondait le choix de matériaux d'un travail aussi pénible, je crois qu'il est aisé à trouver, il fallait que l'œuvre durât très longtemps, que, si possible, elle fût éternelle.... L'idée qui les a dirigés dans le choix de ces pierres si résistantes, c'était le besoin de durer. Ce sentiment les fascinait, il était à la base de la conception qu'ils se faisaient de la vie future, et même de la vie présente».

Ils travaillaient aussi les métaux et l'on sait que l'orfèvrerie avait atteint chez eux une perfection admirable. Quant à la sculpture, l'auteur rappelle que nous trouvons déjà dans l'Ancien Empire la grande statue en métal (il signale la statue de Pepi I et de son fils, VI^e dynastie, statues faites au repoussé). «Le Nouvel Empire a produit d'innombrables statuette, surtout de divinités en bronze fondu. En revanche la statue humaine de grandeur naturelle en métal, celle que les Grecs aimaient et qu'ils ont produite en foule dès que se sont fondées les écoles de sculpture, celle-là n'existe pas en Égypte. Cependant c'est l'Égypte qui a enseigné aux Grecs à les faire, car les auteurs grecs nous disent que Rhoikos et Théodore de Samos qui, dans le premier quart du sixième siècle ont coulé le bronze et fondu des statues, avaient été à Naucratis».

L'auteur effleure ensuite l'architecture et il nous prouve que c'est bien l'idée de durée qui a inspiré cet art. Pour les constructions des temples, c'est le colossal qui domine et qui remplace le beau, car aux yeux de l'Égyptien, «l'idée de la divinité, surtout celle de la puissance divine se traduit par le gigantesque». Il est aussi certain que des proportions dépassant de beaucoup celles de la nature, étaient pour l'Égyptien l'un des caractères de la beauté, parce que cette hauteur était considérée comme un attribut divin, cf., p. ex., les bas-reliefs où «les rois sont toujours représentés beaucoup plus grands que leur entourage».

L'art utilitaire se manifeste d'une manière très typique dans la décoration des tombeaux. La «maison éternelle» devait être couverte des scènes représentant la vie de tous les jours pour assurer ainsi au défunt «un avenir où il ait toutes jouissances, tous les privilèges que pouvait désirer à cette époque un grand de la terre». On en pourra dire autant de la sculpture des tombeaux, la statue du défunt, p. ex., «n'est pas un ornement; elle a un but bien important: elle est le support du double; elle est donc nécessaire à la vie du défunt dans l'autre monde, elle lui assure

l'existence au sein de cette félicité qui est décrite sur les murs du tombeau». D'autres figures qui ne représentent pas le défunt, ont pour but de lui être une société.

Les statues de rois méritent une attention toute particulière. «Les rois étaient des êtres divins et ils recevaient un culte même pendant leur vie. Il n'est pas rare de voir un roi faisant des offrandes à sa propre personne, ou se plaçant dans un groupe de divinités auxquelles il rend hommage Or, ces statues n'ont point été faites après leur mort. Elles l'ont bien été de leur vivant». Il arrivait aussi qu'un roi fît exécuter toute une galerie de ses propres statues. Quel en a été le motif? M. Naville y répond ceci: «Je crois que le sentiment qui leur a dicté cette manière d'agir était le même qui faisait mettre dans les tombes un grand nombre de statues du double; c'était le besoin de durer, d'assurer son existence dans ce monde et dans l'autre, en multipliant le plus possible ce monument qui deviendrait le support de la partie immatérielle de la personne». Même pour les statues de rois l'artiste a laissé de côté le beau, la technique est admirable, mais c'est la pensée qui fait défaut.

Après quelques mots sur les statues de dieux, M. Naville termine en soulignant que «l'Égypte en est restée là où l'art est encore l'auxiliaire de l'utile ou l'esclave de la religion; où il n'a pas cette existence propre et indépendante qui lui vient de la pensée. L'idéal dans l'art, c'est là un trésor dont l'Hellène a enrichi l'esprit humain. Le jour où il a compris que le beau devait être cultivé pour lui-même, il a fait un pas décisif, et il a laissé bien loin derrière lui l'Orient et l'Égypte, où, cependant, son enfance avait été chercher ses premières leçons».

L'excellent mémoire de M. Naville est illustré de 18 images.

Upsala, mars 1909.

Ernst Andersson.

Notices

par

Ernst Andersson.

§ 5. Encore un mot sur l'adverbe copte *ⲁⲉ*.

Le numéro double 3 et 4 du *Recueil de Travaux*, Vol. XXX (arrivé à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal le 16 octobre 1908) contient une petite série de «Koptische Miscellen» dont l'auteur est M. SPIEGELBERG. Le titre de la note XXXVII (une demi-page environ) — «*ⲁⲉ* «Ferner, Mehr, Wieder» a éveillé ma curiosité d'autant plus qu'il ressemble à celui que j'avais choisi pour mon dernier article sur le petit mot *ⲁⲉ* (10 pages), voir *Sphinx*, XI, 3, pp. 129—138 (paru le 21 décembre 1907): «*L'adverbe copte ⲁⲉ «de nouveau, encore»*».

Quel est donc le but de la note de M. Spiegelberg? «Aus einer Bemerkung LEIPOLDTS (*Schenute*, S. 17, Anm. 3) habe ich, dit-il, den Eindruck gewonnen dass die boheirische Partikel *ⲁⲉ* in der obigen Bedeutung nicht als bekannt gelten kann. Vielleicht liegt es daran, dass STERN in seiner *Grammatik*, § 518 und 610 diese Bedeutung nur beiläufig ohne Beispiele anführt. Daher seien einige hier zunächst mitgeteilt».

Il résulte de cette assertion que l'auteur a voulu éclaircir un point inconnu du copte.

Or la particule *ⲁⲉ* était, de fait, bien connu, avant que M. Spiegelberg eût rédigé sa note. C'est que j'ai déjà fait des études sur ce sujet, et je crois avoir réussi à déterminer les significations de *ⲁⲉ*; j'ai aussi fourni certains renseignements élémentaires sur sa place dans la proposition. Je renvoie aux travaux

